Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE,

APPROUVÉE

PAR M.GR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Digitized by Google

R.56739

PROPRIÉTÉ DES EDITEURS A.D MAME ET C.ie

A 97-8-1521
91.041 Voy

Tours, Imp. de Mame.

Digitized by Google

LIBRAIRIE DE AD. MAME ET CIE DE TOURS.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA JEUNESSE CHRÉTIENNE,

PUBLIÉE AVEC APPROBATION

DE MGR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

1re SÉRIE. — FORMAT IN-8°.

Chaque ouvrage forme un beau volume d'environ 400 pages, orné de vignettes, culs-de-lampes, etc.

Archéologie chrétienne, ou précis de l'histoire des monuments religieux du moyen âge, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, professeur d'archéologie au petit séminaire de Tours, membre de la société française pour la conservation des monuments historiques, etc.

Entretiens sur la chimie et ses applications les plus curieuses, suivis des notions de manipulation et d'analyse chimiques, par Ducoin-Girardin, professeur de chimie et de physique appliquées aux arts.

Entretiens sur la physique, par le même.

Les ducs de Bourgogne, histoire des 14e et 15e siècles, par F. Valentin, auteur de l'histoire des Croisades, de l'histoire de Venise, etc.

Fleurs de la poésie française, présentant, dans un ordre chronologique, les morceaux les plus remarquables de la poésie française, depuis le commencement du 16e siècle jusqu'à nos jours, avec une notice sur chaque poëte; par M. l'abbé Rabion, professeur au petit séminaire de Tours.

Fleurs de l'éloquence, recueil en prose des plus beaux morceaux de littérature française depuis Joinville jusqu'à nos jours, avec une notice sur chaque auteur; par M. l'abbé Renault, professeur de rhétorique au petit séminaire de Tours.

Les héros de la Vendée, par M. de Préo.

Histoire d'Alger, de son territoire et de ses habitants; de ses différents gouvernements, de ses pirateries et de ses guerres, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, dédié à Monseigneur Dupuch, évêque d'Alger; par M. Stéphen d'Estry.

2e SÉRIE. — FORMAT IN-12.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ DE QUATRE JOLIES GRAVURES SUR ACIER.

Abrégé de tous les voyages autour du monde, depuis Magellan jusqu'à Durville et Laplace (1519-1832), par E. Garnier, 2 volumes.

Aline et Marie, ou les jeunes Parisiennes en Suisse, 1 volume.

Amalia, ou l'orpheline de Sienne, par M. Doublet, professeur de belles-lettres, 1 volume.

Aurélie, ou le monde et la piété, par M. d'Exauvillez, 1 volume.

Aventures et conquêtes de Fernand Cortez au Mexique, par Henri Lebrun, 1 v.

Aventures et voyages de Robinson Crusoé, traduit de Daniel de Foé, 2 vol.

Digitized by Google

Charlemagne et son siècle, par M. Roy, 1 volume.
Chronique de Grégoire de Tours sur l'histoire de France, par M. Roy, 1 vol.
Conquête du Pérou par Pizarre, 1 volume
Conquête de Grenade, d'après Washington Irving, par Adrien Lemercier, 1 v.
Derniers jours de Pompeï (les), imité de Bulwer, par Adrien Lemercier, 1 v.
Ernestine, ou les charmes de la vertu, par Mme Césarie Farrenc, 1 vol.
Ferréol, ou les passions vaincues par la religion, par Théophile Ménard, 1 v.
Gatienne, ou courage d'une jeune fille, par M. l'abbé Pinard.
Gilbert, ou le poëte malheureux, par M. l'abbé Pinard, curé du diocèse de Tours, 1 volume.
Histoire abrégée des Croisades, par F. Valentin, 1 volume:
Histoire de Charles-Quint, d'après Robertson, 1 volume.
Histoire de Bossuet, évêque de Meaux, d'après le cardinal de Bausset, par M. Roy, 1 volume.
Histoire de Fénelon, archevêque de Cambray, d'après le cardinal de Bausset, par M. Roy, 1 volume.
Histoire de la Grèce ancienne, par Jullien, 1 volume.
Histoire et description du Japon, d'après Charlevoix, 1 volume.
Histoire de Venise, par Valentin, 1 volume.
Histoire de la Chevalerie, par M. Roy, 1 volume.
Histoire des Chevaliers de Malte, d'après l'abbé de Vertot, 1 volume.
Histoire de Jeanne d'Arc, par M. Roy, 1 volume.
Histoire de Marie Stuart, par M. de Marlès, continuateur de Lingard, 1 vol.
Histoire naturelle des animaux les plus remarquables de la classe des mammifères, quadrupèdes et cétacées, par un naturaliste du Muséum, 1 volume orné de 12 gravures.
Histoire naturelle des oiseaux, des reptiles et des poissons, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, professeur de zoologie au petit séminaire de Tours, 1 volume orné de plus de 40 vignettes.
Incas (les), ou la destruction de l'empire du Pérou, par Marmontel, édition revue et purgée avec soin par une société d'ecclésiastiques, 1 volume.
Joseph, par Bitaubé, édition revue et purgée avec soin par une société d'ecclésiastiques, 1 volume.
Lettres sur l'Italie, par Dupaty, édition revue et purgée avec soin par une société d'ecclésiastiques, suivie d'un appendice extrait d'un voyage inédit, par M. l'abbé D., 1 volume.
Marie, ou l'ange de la terre, par Mlle Fanny de V., 1 volume.
Mes prisons, ou mémoires de Silvio Pellico, traduction nouvelle, par M. l'abbé Bourassé, 1 volume.
Naufragés au Spitzberg (les), ou les salutaires effets de la confiance en Dieu, par L. F., 1 volume.
Orpheline de Moscou (l'), ou la jeune institutrice, par Mme Woillez, 1 volume.
Paul et Virginie, suivi de la Chaumière indienne, par Bernardin de St-Pierre, édition revue et purgée avec soin par une société d'ecclésiastiques, 1 vol.
Paul, ou les dangers d'un caractère faible, par M. l'abbé Guérinet, 1 vol
Peintres célèbres (les), par Valentin, 1 volume.
Récits du château (les), par M. d'Exauvillez, 1 volume.
Robinson Suisse, ou histoire d'une famille suisse naufragée, traduit de l'allemand de Wyss; par Fréd. Muller, 2 volumes.
Rose et Joséphine, nouvelle historique (1812-1815), dédiée aux jeunes personnes, par Mme M. G. E***, 1 volume.
Séphora, épisode de l'histoire des Juifs, par Ad. Lemercier, 1 volume
Voyages au pâle-nord, depuis Nicolo Zéno jusqu'au capitaine Ross (1380-1833), par Henri Lebrun, 1 volume.
Voyages et aventures de Lapérouse, par Valentin, 1 volume.
Voyages et découvertes dans l'Afrique centrale et septentrionale, par Henri Lebrun, 1 volume.
Voyages et découvertes des compagnons de Colomb, par Henri Lebrun, 1 vol.
Voyages en Abyssinie et en Nubie, recueillis et mis en ordre par H. Lebrun, 1 v.
Voyages dans l'Asie méridionale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par E. Garnier, 1 volume.

Digitized by Google

3e SÉRIE. — FORMAT IN-18.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ D'UNE JOLIE GRAVURE SUR ACIER.

Abrégé de l'histoire de l'Ancien Testament, traduit de Schmid.
Abrégé de l'histoire du Nouveau Testament, traduit de Schmid.
Agnès, ou la petite joueuse de luth, traduit de Schmid.
Albertine, ou la connaissance de Jésus-Christ, par L. F.
Anatole, ou les épreuves de la piété filiale, par M. Logeais.
Annette, suivie de Béatrice, ou l'épouse chrétienne, par L. F.
Antonio, ou l'orphelin de Florence, par Pierre Marcel.
André, ou bonheur dans la piété, par Mme Farrenc.
Auguste, ou le jeune pâtre de Dettenhien, par Pierre Marcel.
Bague trouvée (la), ou les fruits d'une bonne éducation, traduit de Schmid.
Barque du pêcheur (la), par L. F.
Bastien, ou le dévouement filial, par Mme C. Farrenc.
Benjamin, ou l'élève des Frères des écoles chrétiennes, par M. Logeais.
Bernard et Armand, ou les ouvriers chrétiens.
Braconniers (les), ou les dangereux effets de la colère.
Bramines (les), ou le triomphe de la religion chrétienne, par Ad. Lemercier.
Caroline, ou l'orpheline de Jurançon, par Mme M. G. E.
Cent petits contes pour les enfants, traduit de Schmid.
Chartreuse (la), traduit de Schmid.
Chaumière irlandaise (la), par L. F.
Clotilde, ou l'élève des Sœurs, par M. l'abbé Juchereau.
Colporteur au village (le), par M. l'abbé Pinard.
Conteur allemand (le petit), ou choix d'histoires et paraboles, traduit de Krummacher et autres auteurs allemands.
Croix de bois (la), traduit de Schmid.
Duval, histoire racontée par un Curé de village à ses élèves, traduit de l'allemand de Glatz.
École du Hameau (l'), ou l'élève du bon pasteur, par Mme C. Farrenc.
Édouard, ou l'enfant gâté, par M. l'abbé Guérinet.
Élisabeth, ou la charité du pauvre récompensée, par M. d'Exauvillez.
Émigrants au Brésil (les), par L. F.
Emma, ou le modèle des jeunes personnes, par M. l'abbé Guérinet.
Enfant de Chœur (l'), par Mlle C. M.
Enfants vertueux (les), par Pierre Marcel.
Étienne, ou le prix de vertu, par P. Marcel.
Eustache, épisode des premiers temps du christianisme, traduit de Schmid.
Famille africaine (la), ou l'esclave convertie.
Famille chrétienne (la), traduit de Schmid.
Famille Sismond (la), ou la piété éprouvée et récompensée.
Félix, ou la vengeance du chrétien.
Fernando, histoire d'un jeune Espagnol, traduit de Schmid.
Fête de saint Nicolas (la), par L. F.
Florestine, ou religion dans l'infortune, par M. Logeais.
Frédéric, ou l'ermite du mont Atlas, par M. E. N.
Fridolin (le bon) et le méchant Thierry, traduit de Schmid.
Fridoline (la bonne), traduit de l'allemand.
Geneviève, traduit de Schmid.
Gondicar, ou l'amour du chrétien, par L. F.
Guirlande de houblon (la), traduit de Schmid.
Gustave et Eugène, par Mme C. Farrenc.
Henri (le jeune), traduit de Schmid.
Henri et Marie, ou les orphelins.
Honorine, ou le triomphe de l'humilité sur l'orgueil, par A. N.
Hubert, ou les suites funestes de la paresse et de l'indocilité, par E. N.
Itha, comtesse de Toggenbourg, traduit de Schmid.

Digitized by Google

James, ou le pécheur ramené à la religion par l'adversité, par M E W.
Jénoseph, ou vertu, jeunesse et adversité, par M. Logeais.
Laure, ou la jeune émigrée, par Mme M. G. E.
La jeune Marie, ou conversion d'une famille protestante, par M. l'abbé B..., chanoine de Saint-Diez.
Louis, le petit émigré, traduit de Schmid.
Louise et Elisabeth, ou les deux orphelines, par Pierre Marcel.
Lydia, ou la jeune Grecque.
Maria, ou confiance en Dieu porte bonheur, par A. D.
Marie, ou la corbeille de fleurs, traduit de Schmid.
Marthe, ou la sœur hospitalière, par M. l'abbé Juchereau.
Mélanie et Lucette, ou les avantages de l'éducation religieuse.
Michel et Bruno, ou les fils du pieux marinier, par Mme C. Farrene.
Mouton (le petit), suivi du Ver luisant, traduit de Schmid.
Nouveaux petits contes, traduits de Schmid.
Œufs de Pâques (les), suivis de Théodora, traduit de Schmid.
Paul et Georges, ou charité et rigorisme, par L. F.
Petite mendiante (la), ou une journée d'angoisse et de bonheur, par P. Marcel.
Pierre Cœur, suivi de Louis et Georges.
René, ou la charité récompensée, par M. P. T.
Rose de Tannebourg, traduit de Schmid.
Rosier (le), suivi de la Mouche, traduit de Schmid.
Rossignol (le), suivi des Deux Frères, traduit de Schmid.
Rudolphe, ou l'enfant de bénédiction, par P. Marcel.
Sept nouveaux contes, traduit de Schmid.
Serin (le), suivi de la Chapelle de la forêt, traduit de Schmid.
Sœur Léocadie, ou modèle d'une bonne religieuse.
Soirées romaines, ou cinq nouvelles religieuses, traduit de l'italien.
Solitaire du mont Carmel (le), par Adrien Lemercier.
Sophie, ou les bienfaits de la Providence, par E. W.
Théobald, ou l'enfant charitable, par E. W.
Théophile, le petit ermite, traduit de Schmid.
Tilleul (le), ou l'oubli des injures, par L. F.
Vallée d'Alméria (la), par E. W.
Veille de Noël (la), traduit de Schmid.
Wilfrid, ou la prière d'une mère, par Ad. Lemercier.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENFANCE CHRÉTIENNE,

ENCOURAGEMENTS ET RÉCOMPENSES,

Collection approuvée par Mgr l'Archevêque de Tours.

---

50 JOLIS OPUSCULES

de 36 pages in-18, ornés d'une jolie gravure.

Digitized by Google

Digitized by Google

Frontispice.

I. P. -

1. Magellan pénètre dans la Mer du Sud.

I. P. 25.

de Sanson del.

2. Le Rajah de Ternate visite Drake.

Digitized by Google

NOUVEL ABRÉGÉ

DES

VOYAGES

MODERNES ET ANCIENS,

[illegible]

TOME I.

TOURS,

A.D MAME ET C.IE, ÉDITEURS.

1839.

Digitized by Google

Frontispice. I P.

de Sainson

2. Le Rajah de Ternate visite Traver...

Digitized by Google

NOUVEL ABRÉGÉ

DE TOUS

LES VOYAGES

AUTOUR DU MONDE,

DEPUIS

MAGELLAN JUSQU'A D'URVILLE ET LAPLACE

(1519-1832);

Orné de SEIZE GRAVURES en taille-douce.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES.

TOME I.

R. 56739

TOURS,

A.D MAME ET C.IE, ÉDITEURS.

1839.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'auteur de ce livre n'a pas eu la prétention de faire connaître, dans un cadre aussi restreint que celui-ci, toutes les grandes relations de voyages autour du monde publiées jusqu'à ce jour. L'essentiel est qu'il n'en ait pas omis de remarquables et qu'il ait suffisamment analysé les autres pour en donner une idée juste à ses jeunes lecteurs.

Résumer nettement les travaux et les aventures des voyageurs de tous les pays, rétablir les noms géographiques de l'Océanie adoptés par les savans modernes (Balbi, d'Urville, etc.), à la place des dénominations imposées à tort par les divers navigateurs et défigurées à l'envi par les traducteurs de leurs relations, exposer successivement l'histoire des grands archipels de la mer du Sud, à mesure qu'ils sont visités depuis leur découverte, amuser enfin par les récits d'aventures variées et en même temps instruire par des détails géographiques sans aridité, tel a été le but de l'auteur, tel est le mérite de cet ouvrage.

Digitized by Google

A l'aide de la table des matières, il sera facile au lecteur de trouver les renseignemens qu'il désirera sur un point quelconque de l'Océan-Pacifique. Rien de plus aisé, par exemple, que de suivre le développement des îles Taïti depuis Wallis jusqu'à Beechey, ou les progrès des îles Sandwich depuis Cook jusqu'à Kotzebue. Cette étude nous a paru piquante, et nous espérons qu'elle plaira au lecteur tout en l'instruisant.

Avons-nous besoin d'ajouter que l'auteur a scrupuleusement élagué les détails, assez fréquens dans les voyages, où la réserve et la décence sont sacrifiées à une vérité trop nue? Le titre de notre Collection, comme notre respect pour les jeunes esprits auxquels elle s'adresse, nous imposait suffisamment la plus chaste observation des convenances. Nos livres sont faits pour les familles : il faut que le père de famille puisse en faire tout haut la lecture, sans avoir la crainte de heurter aucun passage périlleux.

L'Editeur.

Digitized by Google

PLANCHES.

PREMIER VOLUME.

	pages.
1. Magellan pénètre dans la mer du Sud.	au frontispice.
2. Le Rajah de Ternate visite Drake.	*ib.*
3. Mendana aux îles Salomon.	61
4. Schouten et Le Maire aux îles Allou-Faton.	*ib.*
5. Le maître de Carteret abat les cocotiers de Nitendi.	171
6. Marion proclamé chef à la Nouvelle-Zélande.	*ib.*
7. Bougainville reçoit un chef de Taïti.	186
8. Cook veut emmener le Roi Taraï-Opou.	*ib.*

DEUXIÈME VOLUME.

1. Péron et Freycinet à Van-Diemen.	au frontispice.
2. Porter canonne les Hapas.	*ib.*
3. Massacre des compagnons de La Pérouse à Maouna.	115
4. La Tamaha reçoit d'Entrecasteaux aux îles Tonga.	*ib.*
5. Kadou fait ses adieux à ses compatriotes.	196
6. L'équipage de Freycinet trouve une baleine échouée.	*ib.*
7. Le capitaine d'Urville reçu par un chef de la Nouvelle-Zélande.	255
8. Le capitaine Laplace chez le Sultan de Bankalang.	*ib.*

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

I. FERDINAND MAGELLAN. — 1519-1522.

Côte des Patagons. — Détroit de Magellan. — Iles Mariannes. Iles Philippines.

Christophe Colomb est le premier qui imagina la possibilité de faire le tour du monde par mer, et ce fut dans le dessein de réaliser cette idée qu'il partit pour sa première expédition : mais la découverte d'un nouveau continent l'arrêta dans sa route, et la gloire d'avoir mis à fin cette entreprise appartient à Ferdinand Magellan.

Fernando Magalhaës ou Magellan, Portugais d'origine, était d'une bonne famille ; il naquit vers la fin du XVe siècle. Toute sa jeunesse il servit dans la marine, notamment dans les mers de l'Inde, où il fut pendant cinq ans officier sous les ordres de l'amiral portugais Albuquerque. A son retour, Magellan demanda la récompense que méritaient ses services; sa requête ayant été accueillie avec indifférence, il quitta son pays et chercha de l'emploi sur une terre étrangère. Accompagné de Ruy Falero, savant astronome qu'il associa plus tard à sa gloire, il vint en Espagne et fut admis à développer, devant le monarque régnant alors, Charles-Quint, son projet de découvertes dans des mers éloignées. L'ambassadeur portugais dénonça ses deux compatriotes comme déserteurs, et déprécia bassement leur courage et leur capacité, tout en leur faisant

Digitized by Google

des offres secrètes de pardon et de récompense, s'ils voulaient retourner au service du Portugal.

Le cardinal Ximenès, alors premier ministre de Charles-Quint, écouta favorablement les deux aventuriers, les fit nommer chevaliers de Saint-Jacques, et traita avec eux à des conditions qui les satisfirent pleinement.

L'idée de Magellan était que l'on pouvait parvenir à la mer du Sud par quelque détroit ou quelque ouverture à travers le continent américain, et qu'ainsi l'assertion de Colomb, touchant la possibilité de gagner les Indes-Orientales par l'O., se trouverait vérifiée. S'il réussissait, les profits des deux Indes appartiendraient à l'Espagne, puisque, d'après les termes de la concession du pape, toute terre découverte à l'O. tombait dans les domaines du roi d'Espagne. Il fut stipulé que Magellan et ses compagnons auraient, pour eux et leurs héritiers, avec le titre de lieutenant du Roi, un douzième des profits qui seraient retirés des terres découvertes.

La petite escadre de Magellan consistait en cinq caravelles : *la Trinidad,* qui avait à bord Gomez, pilote portugais expérimenté ; *la Vitoria,* commandée par Lorenzo Mendoza; *le Sant Antonio*, par Juan de Cartagena; *le Santiago,* par Juan Serrano; et *la Concepcion,* sous les ordres de Gaspar de Quixida. Ces bâtimens étaient montés par deux cent vingt-six hommes; parmi eux étaient trente Portugais, dans l'expérience desquels l'amiral plaçait tout son espoir de succès. Les provisions de toute nature étaient faites pour deux ans.

On conçut, dès le principe, les plus belles espérances de ce voyage ; les Espagnols s'embarquèrent avec la plus grande ardeur, dans la perspective des richesses qu'ils allaient acquérir. Leur destination ultérieure était un secret pour eux; l'amiral leur avait seulement annoncé en termes généraux qu'ils allaient à la découverte de terres inconnues.

Le 1er août 1519, suivant la relation de Pigafetta, voyageur italien qui faisait partie de l'expédition en qualité de volontaire, les navires espagnols quittèrent Séville; et le 27 du mois suivant ils firent voile de San Lucar pour les Canaries. Après avoir dépassé ces îles, ainsi que celles du Cap-Vert, ils furent retenus long-temps par des calmes constans en vue des côtes de Guinée et de Sierra-Leone, où ils virent des oiseaux et des poissons qui leur étaient tout-à-fait inconnus. Ils purent enfin continuer leur course et ils passèrent la ligne soixante jours après leur départ.

Au commencement de décembre, l'amiral arriva à cette partie du Brésil appelée aujourd'hui la baie de Santa Lucia; il y resta jusqu'au 27, et eut dans cet intervalle de fréquentes communications avec les naturels. Quelques jours après, il mouilla près de l'embouchure du Rio Janeiro. Les habitans de cette contrée étaient olivâtres : ils vinrent en grand nombre sur le rivage pour contempler les cinq monstres marins qui s'approchaient. Lorsque les canots se séparèrent des caravelles, les sauvages poussèrent de grands cris, pensant que c'étaient de petits monstres marins, enfans des plus gros. Après le débarquement des Espagnols, les naturels s'approchèrent, et finirent par se rendre à bord des caravelles dans leurs canots. Les provisions de toutes sortes étaient en telle abondance que pour un valet de cartes les Espagnols obtenaient facilement six oiseaux.

Sur les divers points du Brésil où ils prirent terre, les Espagnols trouvèrent des fruits, des cannes à sucre et différentes sortes d'animaux. En suivant la côte vers le S., ils rencontrèrent deux îles tellement couvertes de veaux marins et de pingouins, que dans une heure ils eussent pu en tuer de quoi charger leurs caravelles. La relation décrit les pingouins comme de gros oiseaux noirs, avec un bec semblable à celui des corbeaux, énormément

Digitized by Google

gras, couverts de duvet au lieu de plumes, et ne vivant que de poisson.

En suivant toujours la côte, ils arrivèrent à l'embouchure d'une grande rivière, sans doute la Plata. *Le Santiago* fut dépêché pour voir si le cours d'eau ne pouvait pas donner passage à travers le continent; après une absence de quinze jours, Serrano revint annoncer qu'à la distance de vingt-quatre lieues la rivière se dirigeait vers le N. La flottille poursuivit sa route et parvint, en avril 1520, à la baie de San Julian, où l'on vit pour la première fois un sauvage, d'une stature gigantesque, qui poussait des cris sourds et rauques, semblables au mugissement d'un taureau. Il s'avançait en chantant et en dansant; parvenu sur le rivage, il jeta de la poussière sur sa tête. Quelques matelots, sur l'ordre de l'amiral, vinrent à terre, et imitèrent ses gestes. Le sauvage, rassuré, se rendit à bord sans scrupule. Sa taille était si élevée que les hommes d'une grandeur ordinaire ne lui allaient pas au-dessus de la ceinture; ses membres étaient gros en proportion. Sa chevelure était blanche; son corps peint en jaune; il avait une corne de cerf peinte sur chaque joue; des cercles étaient tracés au-dessous de ses yeux. Pour vêtement il portait la peau d'une bête qui ressemblait à un chameau, avec les oreilles d'une mule et la queue d'un cheval (une peau de guanaco). Il était armé d'un arc, dont la corde était un boyau du même animal, avec des flèches terminées par des pierres aiguës. Amené à Magellan, il indiqua le ciel du doigt, comme pour demander à ces étrangers s'ils en descendaient. L'amiral le reçut avec bonté; mais le sauvage ayant jeté les yeux dans un miroir qu'on lui présentait, fut tellement effrayé ou surpris de sa propre image, qu'il se rejeta brusquement en arrière et renversa deux matelots qui étaient derrière lui.

Encouragés par cet accueil, d'autres naturels vinrent

avec lui sur le vaisseau de Magellan. L'un d'eux dévora un panier plein de biscuit de bord et but une grande tasse d'eau et de farine. Ces hommes, ainsi que le premier, étaient beaucoup plus grands que les Européens; leurs corps étaient peints de diverses figures; ils portaient aussi des arcs, des flèches, et des vêtemens en peaux de bêtes. Leurs chaussures étaient également en peaux velues, ce qui faisait paraître leurs pieds si grands, que Magellan donna à ces sauvages le nom de *Patagons,* du mot espagnol *patagon*, qui a de grands pieds. Ces Patagons n'avaient point de demeure fixe; ils étaient errans et se construisaient des espèces de huttes, faites avec les mêmes peaux dont ils se couvraient. Leur principal nourriture était du poisson cru et une sorte de racine douce.

Magellan résolut d'attendre le printemps dans ces contrées, car l'hiver de l'hémisphère méridional répond à l'été du nôtre. Il fit en conséquence diminuer les rations de vivres, ce qui causa du mécontentement parmi les deux équipages. Les capitaines de trois bâtimens, qui avaient eu déjà quelques altercations avec l'amiral, conspirèrent contre sa vie. Ils disaient hautement que le roi d'Espagne n'attendait pas d'eux qu'ils accomplissent des choses impossibles; qu'ils étaient déjà parvenus plus loin qu'aucun autre vaisseau, et qu'ils voulaient retourner en Europe. Magellan persista dans sa résolution; la querelle devint une révolte ouverte qui ne fut appaisée que par l'intrépide sévérité de l'amiral. Il fit juger et pendre le capitaine Luis de Mendoza; le capitaine Juan de Cartagena fut abandonné, avec quelques autres, sur les côtes de la Patagonie. La flotte quitta ensuite cette station, après avoir pris possession du pays au nom de l'Espagne, en y plantant une croix.

Cinq mois entiers s'étaient passés dans la baie de San Julian, et pendant ce temps tout avait été fait pour le suc

Digitized by Google

cès de l'expédition. Avant de partir, Magellan se rendit coupable d'ingratitude envers les pacifiques naturels. Il voulut en emmener deux par surprise en Espagne, comme des objets de curiosité. Pour y parvenir, il leur emplit les mains de couteaux, de grains de verre et d'autres bagatelles, et leur présenta ensuite des anneaux de fer et des chaînes brillantes qu'il leur fit signe de mettre à leurs pieds. Les sauvages les prirent pour des ornemens; ils s'amusèrent du son des chaînes et les passèrent à leurs jambes; mais bientôt ils se virent trahis et prisonniers. Ils supplièrent l'amiral de les délivrer, mais en vain, et ils firent retentir l'air d'épouvantables mugissemens : l'un d'eux parvint plus tard à s'échapper. Quelque temps après cet acte de duplicité, peu digne de Magellan, une troupe de naturels attaqua quelques Espagnols qui étaient à terre et tua l'un d'eux. Magellan fit débarquer vingt hommes pour tirer vengeance de ce meurtre; mais ceux-ci, après une absence de huit jours, revinrent sans avoir trouvé les sauvages qui s'étaient repliés à l'intérieur.

Le 2 août 1520, la flottille remit à la voile par un beau temps, et continua sa route vers le S. Un coup de vent d'E. jeta à terre le vaisseau commandé par Juan de Serrano; on ne put sauver que l'équipage et la cargaison. Avec les quatre bâtimens qui lui restaient, Magellan entra dans une rivière, à trente lieues environ de la baie de San Julian, où il prit du bois, de l'eau et des poissons en abondance. Il y resta jusqu'au 18 octobre. Après avoir repris la mer, toujours dans la direction du S., les Espagnols trouvèrent un cap auquel ils donnèrent le nom de *Cap des onze mille Vierges*, en commémoration du jour où ils le découvrirent. Près du cap, *la Vitoria* reconnut un détroit qui reçut le nom de ce vaisseau. Magellan envoya les trois autres bâtimens à la découverte, promettant de les attendre un certain nombre de jours.

Digitized by Google

Pendant que ces trois vaisseaux étaient occupés à cette expédition, l'un d'eux, commandé par Misquitos, fut repoussé par le reflux; l'équipage se révolta et reprit la route de l'Europe. L'un des deux autres découvrit une large baie semée d'écueils et de bas-fonds. Le troisième poursuivit sa route pendant trois jours sans interruption. Le capitaine conclut de la profondeur de l'eau, de l'élévation des montagnes, et de l'observation des marées, que ce bras de mer était probablement un détroit par lequel les eaux de l'Océan-Atlantique communiquaient avec celles de l'Océan-Indien.

Malgré la joie que lui causa cette bonne nouvelle, Magellan attendit encore le vaisseau de Misquitos quelques jours après le temps fixé entre eux; puis il prit l'avis des autres commandans, et pénétra dans le détroit ou bras de mer qui porte encore aujourd'hui son nom. L'entrée du détroit gît par 52° 50' lat. S.; sa longueur est d'environ cent dix lieues; il est très-large en plusieurs endroits, tandis que sur quelques points il n'y a pas plus d'une demi-lieue d'une côte à l'autre. Sur les deux bords la terre était élevée, irrégulière; les montagnes étaient couronnées de neige à environ cinquante lieues de l'ouverture. Dans quelques parties cependant, la côte s'abaissait près de la mer, et la terre, couverte d'arbres et de verdure, présentait des vues agréables et pittoresques.

Six semaines environ après leur entrée dans le passage, le 28 novembre 1520, ils se trouvèrent de nouveau dans une mer ouverte. La côte se terminait à l'O. par un cap, et le continent dans la direction du N. La vue du Grand-Océan fut saluée par les Espagnols avec des cris d'enthousiasme, et remplit l'ame de Magellan d'une satisfaction mêlée d'un juste orgueil. L'aspect calme et imposant qu'avait alors cet Océan nouveau lui fit donner par les Européens le nom d'*Océan-Pacifique*.

Digitized by Google

On navigua sur cette belle mer, en faisant soixante-dix lieues par jour. Malgré cette marche rapide, les jours se passaient, et les provisions s'épuisant, la misère des équipages devint extrême. On fut réduit à l'eau corrompue, au biscuit mangé des vers, et bientôt aux vieux morceaux de cuir ramollis dans l'eau chaude. Le scorbut vint se joindre à la famine; quinze hommes y succombèrent, entre autres le pauvre Patagon enlevé par surprise de sa terre natale.

Enfin, après avoir couru plusieurs milliers de lieues, et n'avoir vu que deux petites îles arides et désertes, Magellan repassa la ligne le 6 mars 1521, et découvrit trois îles, Juvagana, Acaca et Setana, sans doute les îles *Saypan, Tinian* et *Aguigan*. L'amiral voulut descendre sur la plus grande des trois pour y prendre des rafraîchissemens; mais les naturels se montrèrent si enclins au vol et si importuns, qu'il fallut y renoncer. Ceux-ci poursuivirent les bâtimens dans leurs pirogues, et tâchèrent de s'emparer de tout ce qui était à leur portée; ils réussirent même à détacher une des chaloupes. Magellan se vit obligé, pour réprimer leurs déprédations, de débarquer avec quatre-vingts hommes : il tua un grand nombre de naturels, mit le feu à leurs cabanes, et stigmatisa ces terres du nom d'*îles des Larrons*. C'est le groupe connu aujourd'hui sous le nom d'*îles Mariannes*.

Les indigènes étaient olivâtres, ils allaient entièrement nus; quelques-uns d'entre eux portaient une coiffure en feuilles de palmier. Leurs cheveux étaient noirs et très-longs. Ils oignaient leur corps d'huile de noix de coco, et se teignaient les dents en noir ou en rouge. Les femmes portaient un vêtement fait de l'écorce intérieure de palmier; elles étaient mieux faites que les hommes; leurs cheveux, noirs et épais, leur descendaient jusqu'aux talons. Elles s'occupaient dans leur intérieur à fabriquer des

Digitized by Google

filets et des nattes en fibres de palmier. Leurs couches étaient composées de ces nattes posées les unes sur les autres. Les armes de ces peuples consistaient en massues terminées par un os; ils se nourrissaient d'oiseaux, de poissons volans, de longues figues (bananes) et de noix de coco. Les voiles de leurs canots étaient faites de larges feuilles de palmier cousues ensemble, et leurs pirogues, construites de la même manière à chaque extrémité, naviguaient avec une célérité surprenante.

Magellan quitta les îles Mariannes le 10 mars, et découvrit le lendemain une île inhabitée, sur laquelle il trouva en abondance des fruits et de l'eau excellente. Durant leur séjour sur cette île, les Espagnols furent visités par les habitans d'une terre voisine qui leur apportèrent des poissons et une liqueur tirée de la noix de coco. Invités à venir à bord de l'amiral, ils furent si effrayés d'un coup de canon qui fut tiré en leur honneur, qu'on eut beaucoup de peine à les rassurer. Ces naturels avaient aussi le teint olivâtre; ils étaient petits et gros; ils portaient des ornemens d'or à leurs oreilles, et leurs armes, consistant en poignards, couteaux et lances, étaient ornées de plaques de même métal. Leur principal vêtement, en écorce de palmier, leur couvrait le milieu du corps; les chefs se distinguaient par une étoffe de soie dont ils s'enveloppaient la tête.

Les Espagnols se reposèrent pendant dix jours de leurs longues fatigues, et renouvelèrent leurs provisions d'eau et de bois; après quoi, ils repartirent le 25 mars, se dirigeant à l'O. S. O. Le cinquième dimanche de carême, appelé de Lazare, ils découvrirent un groupe d'îles auquel ils donnèrent le nom d'*archipel de Saint-Lazare*, aujourd'hui les îles Philippines. Après avoir visité une de ces îles appelée *Buthuan*, ils en virent plusieurs autres que la relation nomme *Zeinon*, *Messana* et *Calaghan*. Mes-

Digitized by Google

sana abondait en volailles, chiens, chats, cochons, chèvres, riz, oranges et épices.

Le chef de Messana les accompagna ensuite à Zébu, où ils abordèrent le 7 avril, en tirant plusieurs coups de canon qui jetèrent l'épouvante parmi les habitans. Le roi de Messana descendit à terre pour attester au roi de Zébu les intentions pacifiques des étrangers. Celui-ci, complètement rassuré, se rendit avec son neveu au vaisseau de Magellan pour lui offrir son amitié. L'amiral les reçut cordialement et alla les visiter à son tour. Il trouva le roi assis sur une très-belle natte, et vêtu d'une écharpe de coton. Sur sa tête il portait un voile fait à l'aiguille, une chaîne d'or autour du cou, et des joyaux aux oreilles. Devant lui étaient étalés de riches vases en porcelaine contenant des œufs et du vin de palmier. Le prince étranger chanta et fit danser ses filles nues devant les Européens.

Ce peuple connaissait les poids et les mesures, et les transactions se faisaient avec un esprit de justice remarquable. Les maisons étaient en bois, et assez élevées au-dessus du sol pour nécessiter l'aide d'un escalier.

Magellan convertit à la religion chrétienne le roi et ses principaux sujets. Le jour de la cérémonie du baptême qui fut solennellement célébrée, les nouveaux convertis entendirent la messe et dînèrent à bord de l'amiral. Leur exemple fut bientôt suivi par tous les habitans de l'île, excepté par ceux d'un village que les Espagnols brûlèrent, et sur les ruines duquel ils plantèrent une croix. Les idoles furent partout détruites et remplacées par le signe de la chrétienté. Dans leurs relations avec ce peuple, les Espagnols trouvèrent une source de richesses; ils échangeaient facilement de l'or contre du fer, et recevaient toutes sortes de provisions qu'ils payaient avec les moindres bagatelles.

De Zébu, l'amiral se rendit à Mattan, dont les habitans sacrifient des cochons au soleil au milieu des cérémonies

Digitized by Google

les plus singulières. Cette île était gouvernée par deux rois dont l'un refusa de payer tribut à des étrangers qu'il n'avait jamais vus. Cependant, comme il voulait rester en paix avec eux, il leur avait envoyé en présens des provisions de toutes sortes. Magellan voulut le réduire, et débarqua à la tête de soixante hommes armés, couverts de casques et de cottes-de-mailles, ayant comme auxiliaires le roi de Zébu et beaucoup de ses sujets qui l'avaient suivi en canots. Plein de confiance dans son courage et dans la supériorité de ses armes, il s'avança à quelque distance dans l'intérieur de l'île. Tout-à-coup il fut attaqué de trois côtés à la fois par les naturels, dont le nombre se montait à 1,500 hommes armés d'arcs, de flèches et de javelots. Le combat fut quelque temps incertain, mais l'amiral impatient s'avança trop et fut blessé à la jambe par une flèche empoisonnée. Son casque fut renversé par des pierres; comme il était déjà blessé au bras droit, il ne put faire usage de son épée, et fut tué à coups de pique le 28 avril 1521. Huit Espagnols et quinze naturels restèrent aussi sur la place.

Les Espagnols voulurent en vain racheter les restes de leur illustre commandant, les insulaires refusèrent de s'en dessaisir. Le roi de Zébu renonça bientôt à la foi chrétienne et se ligua avec celui de Mattan pour exterminer les étrangers. Ceux qui avaient survécu au combat furent invités à une fête, au milieu de laquelle ils furent tous massacrés, à l'exception de Serrano, que l'on garda pour en obtenir une riche rançon. Les Espagnols restés sur les vaisseaux se disposaient à la payer; mais, craignant une nouvelle trahison du roi de Zébu, ils remirent aussitôt en mer. Lorsque Serrano les vit lever l'ancre, il tomba à genoux et les supplia, les larmes aux aux yeux, de ne pas le laisser à la merci des sauvages; mais ses compatriotes dont le nombre se trouvait réduit à cent quinze hommes, furent sourds à ses prières,

Digitized by Google

et l'on n'a jamais su ce que devint ensuite le malheureux Serrano, qui partagea sans doute le sort de son parent Magellan.

De nouveaux commandans furent choisis parmi ceux qui survivaient; et, comme les vaisseaux étaient en fort mauvais état, on abandonna *la Concepcion* et on transborda sur les deux autres les munitions et les provisions de ce navire. Comme un des principaux objets de l'expédition de Magellan avait été la recherche des îles Moluques par l'ouest, et que l'amiral avait assuré que ces îles ne devaient pas être éloignées des Philippines, on résolut de poursuivre cette recherche.

Les Espagnols découvrirent ensuite l'île de Pouloan, dont les habitans sont nus et passionnés amateurs de combats de coqs. Le chef buvait une sorte de liqueur faite avec du riz (de l'arack), qui provoquait l'ivresse la plus violente. De Pouloan, les Espagnols se rendirent à la grande île de Bornéo, dont la principale ville renferme plus de vingt mille maisons. Le sultan, qui était mahométan, y tenait une cour somptueuse. Lorsqu'il sut que les étrangers lui envoyaient des députés, il expédia à leur rencontre deux éléphans couverts d'or et de soie pour les amener à son palais, et, après la réception la plus brillante, il les congédia avec de riches présens.

En poursuivant leur course, les Espagnols virent l'île de Cimbubon, où ils trouvèrent des autruches et des crocodiles, et celle de Sarangani, où ils prirent deux pilotes pour les conduire aux Moluques; le 6 septembre, ils découvrirent enfin cinq îles que le pilote leur dit être les Moluques tant cherchées. C'était le vingt-sixième mois après leur départ. Le 8 novembre, avant le coucher du soleil, ils jetèrent l'ancre dans le port de Tidor. Le roi de l'île était mahométan; il accueillit les Espagnols avec bonté, les appela ses frères et ses enfans, et un commerce

Digitized by Google

d'échange s'établit bientôt entre eux et les insulaires de la manière la plus amicale. Ce roi était mécontent de ce que les Portugais avaient formé leur établissement sur l'île voisine de Ternate de préférence à la sienne, parce qu'ils enrichissaient l'île rivale en en tirant toutes leurs épices et les provisions de leurs vaisseaux. Les Espagnols virent à Tidor une sorte d'arbre dont l'écorce, après avoir été trempée dans l'eau, se filait comme la soie et servait à fabriquer les vêtemens des femmes.

De Tidor, les Espagnols passèrent à Guilolo, habitée par des musulmans et par des païens qui adorent la première chose qu'ils voient dans la matinée. Parmi les productions végétales de cette île, on remarque un roseau de deux à trois pieds de haut qui contient en grande quantité une eau excellente. La partie de l'île habitée par les mahométans était gouvernée par deux sultans qui avaient chacun un grand nombre de femmes et d'enfans. Le 12 novembre, le commerce d'échange s'étant ouvert, les Espagnols obtinrent, pour dix aunes de drap rouge, une quantité de clous de girofle pesant près de dix-sept cents livres; pour quinze aunes d'un drap plus ordinaire, la même quantité de clous, ainsi que pour vingt-quatre verres à boire, et pour dix-sept petites mesures de vif-argent. Les habitans venaient tous les jours aux vaisseaux apporter des provisions et de l'eau qu'ils allaient puiser à des sources sur les montagnes où croissent les arbres à épices. Le sultan leur remit pour le roi d'Espagne un présent consistant en deux oiseaux de la grosseur d'une tourterelle, avec de longs becs, de petites têtes et des pattes grêles, n'ayant aux ailes que deux ou trois grandes plumes de diverses couleurs, avec le reste du corps d'un brun jaune. Ces oiseaux ne volent que lorsqu'ils sont aidés par le vent, ce qui les a fait appeler, par les mahométans qui les croient descendus du ciel, *oiseaux de paradis.*

Digitized by Google

Lorsque les Espagnols quittèrent le port de Guilolo, ils furent accompagnés, durant quelque temps, par divers sultans des îles voisines. *La Trinidad* ne pouvant tenir la mer plus long-temps fut laissée en arrière, pour être réparée; mais il paraît qu'elle fut prise par les Portugais. Il ne restait donc plus que *la Vitoria*, montée par quarante-six Espagnols et treize Indiens, lorsque l'on fit voile pour retourner en Europe. Sebastian del Cano, qui avait été nommé commandant à Bornéo, passa en vue d'Amboine et de Banda, en faisant route vers l'extrémité de Sumatra pour éviter les établissemens portugais.

Afin de doubler plus facilement le cap de Bonne-Espérance, Sebastian del Cano remonta jusqu'au 42° lat. S., où il fut obligé d'attendre six semaines un vent favorable. En doublant le cap, les Espagnols se trouvaient si affaiblis par la disette et par la maladie, que plusieurs d'entre eux firent la proposition de débarquer sur la côte d'Afrique pour y prendre des rafraîchissemens : mais la crainte des Portugais fit repousser cette proposition. Le 1er juillet 1522, ils étaient à la distance de douze lieues des îles du Cap-Vert. Pendant deux mois ils avaient dirigé leur course au N. O. sans toucher nulle part : ils avaient perdu vingt-deux personnes; les survivans étaient d'une maigreur effrayante et près d'expirer de besoin.

Dans cette situation ils arrivèrent à Santiago, l'une des îles du Cap-Vert, où ils découvrirent, pour la première fois, que, dans l'estime du temps, ils différaient d'un jour avec les habitans de l'île [1].

Les Portugais furent touchés d'abord de leur détresse

1 On a fait souvent cette observation qu'en naviguant autour du monde suivant le cours du soleil, c'est-à-dire par le cap Horn ou le détroit de Magellan, on gagnait un jour en trois ans, tandis qu'on en perd un dans le même espace de temps, en faisant ce voyage dans le sens contraire, c'est-à-dire par le cap de Bonne-Espérance.

Digitized by Google

et ne refusèrent pas de subvenir à leurs besoins; mais quelques-uns des Espagnols voulant plus tard acheter des nègres et des provisions et proposant imprudemment de les payer avec des épices, ils furent faits prisonniers, et ceux qui étaient restés à bord furent sommés de se rendre.

Sebastian insista pour que ses compatriotes fussent élargis : mais bientôt, soupçonnant quelques sourdes menées, il leva l'ancre, et partit avec vingt-deux hommes en tout, malades ou bien portans. Le vent était bon, et le 4 septembre ils furent en vue du cap Saint-Vincent. Suivant leur estime, ils avaient fait quatorze mille lieues et traversé six fois l'équateur, pendant un espace de trois ans moins quatorze jours. Arrivés à Séville, d'où ils étaient partis pour leur aventureuse expédition, l'équipage rendit à Dieu de solennelles actions de grâce pour leur heureux retour. A Valladolid, où résidait l'empereur avec sa cour, del Cano et ses principaux officiers se présentèrent devant Charles-Quint avec les naturels des contrées lointaines qui avaient survécu aux fatigues du voyage, et les présens dont leur navire était chargé.

L'empereur distribua de riches récompenses à tous ceux qui avaient fait partie de l'expédition, et toute la cargaison de *la Vitoria* fut partagée entre eux. Des lettres de noblesse furent accordées à Juan Sebastian avec une pension annuelle de cinq cents ducats. Pour armoiries, l'empereur lui donna la figure du globe avec ces mots : *Primus me circumdedisti.* Sebastian del Cano et ses compagnons furent accueillis avec enthousiasme par toute la nation espagnole, et *la Vitoria* fut conservée avec respect jusqu'à ce qu'elle tombât en ruines. Le détroit nouvellement découvert avait pris d'abord le nom de *la Vitoria*, mais la reconnaissance nationale lui imposa bientôt celui de Magellan, qui avait chèrement acheté cet honneur.

Digitized by Google

II. GARCIA DE LOYSA. — ALFONSO DE SALAZAR. — 1525-1528.

Détroit de Magellan. — Iles Mariannes.

Garcia de Loysa, commandeur de Malte, fut envoyé trois ans après pour faire le tour du monde par le nouveau détroit. Il partit de la Corogne au mois de juillet 1525, avec six vaisseaux. Il avait avec lui, en qualité de vice-amiral, le célèbre Sebastian del Cano, qui avait ramené à Séville *la Vitoria* de Magellan.

La flottille entra, le 14 janvier suivant, dans la rivière Sainte-Croix, et le 26 du même mois dans le détroit de Magellan, d'où elle fut repoussée par les vents contraires, après avoir beaucoup souffert et perdu même un vaisseau, celui que montait del Cano. Ayant été chassé vers le S. au-delà du détroit, l'amiral fit visiter la côte où l'on trouva de bons ports. Deux canots remplis de sauvages de haute stature vinrent près des bâtimens de la flotte. Ils montraient des tisons enflammés aux Espagnols, qui, prenant ces gestes pour des menaces de brûler leurs vaisseaux, n'osèrent débarquer sur le rivage.

Enfin, après quatre mois d'attente, l'amiral entra dans la mer du Sud le 25 mai. Un des petits vaisseaux et une patache furent forcés de se séparer de la flotte, et, après avoir cruellement souffert, ils se trouvèrent sur les côtes du Mexique. Le même coup de mer avait aussi éloigné le vaisseau amiral qu'on ne revit plus, et celui commandé par don Jorge Manrique; celui-ci se rendit à Mindanao où le capitaine fut massacré par les insulaires, suivant les uns, ou par son propre équipage révolté, suivant d'autres.

Don Garcia de Loysa, qui n'était pas sur son bord au moment de la séparation, mourut de maladie vers la fin de juillet 1526, et fut remplacé par Sebastian del Cano, qui ne lui survécut que quatre jours. Alfonso de Salazar prit le

Digitized by Google

commandement et fit route vers les îles des Larrons (îles Mariannes), précédemment vues par les navires de Magellan. Il aborda à l'île Rota, dont les habitans vinrent en foule lui apporter des cocos, du poisson et de l'eau douce. Ils criaient en espagnol : « Des clous ! du fer ! » Salazar recueillit sur ces hommes des renseignemens semblables à ceux fournis par les compagnons de Magellan. Ils adorent les ossemens de leurs ancêtres, qu'ils conservent chez eux avec respect, et qu'ils oignent d'huile de coco. Ils travaillent le bois avec des caillous tranchans. Leurs armes sont la fronde et des massues garnies d'os dentelés comme une scie. Les objets qu'ils estiment le plus sont les écailles de tortue dont ils se servent pour faire des peignes et des hameçons.

Alfonso de Salazar resta cinq jours dans ces îles ; puis il se dirigea sur les Moluques, mais il mourut dans le trajet, et fut remplacé par Iniguez. Celui-ci conduisit les vaisseaux restans à Mindanao, puis à Tidor, où ils furent rencontrés par Alvaro de Saavedra.

III. ALVARO DE SAAVEDRA. — 1526-1528.

Nouvelle-Guinée.

Le 21 octobre 1526, Alvaro de Saavedra fut envoyé par le vice-roi du Mexique, Fernand Cortez, dont il était parent, pour aller à la recherche des îles Moluques à travers le Grand-Océan. Il fut séparé des vaisseaux qui l'accompagnaient par une tempête, et après un trajet de deux mille lieues suivant son estime, il découvrit un groupe d'îles qu'il nomma *îles des Rois*, en l'honneur de l'Epiphanie. Il vint ensuite à Mindanao, et enfin aux Moluques dont les Espagnols et les Portugais se disputaient la possession avec acharnement. Il trouva aux Moluques plusieurs marins de la flotte de Magellan, et les restes de celle de

Digitized by Google

Garcia de Loysa sous les ordres de Valdaya, meurtrier et successeur d'Iniguez.

A son retour au Mexique, à environ deux cent cinquante lieues des Moluques, Saavedra tomba sur la terre des Papous, qui avait été déjà vue pour la première fois par les portugais Abreu et Serrano, et qu'il nomma *Islas de oro,* par suite de la manie du temps qui faisait voir de l'or partout aux Espagnols. Il passa près de deux mois parmi les naturels; c'étaient des hommes aux cheveux courts et laineux, qui allaient nus, mais qui possédaient divers instrumens en fer. A cent lieues plus loin, les naturels attaquèrent le navire et on leur fit trois prisonniers. Il courut ensuite au N. et au N. O. jusqu'à 14°; là, un vent violent lui fit rebrousser chemin et le chassa jusqu'aux côtes de Mindanao.

L'année d'après, étant reparti de Tidor, il reprit la même route, et côtoya la Nouvelle-Guinée jusqu'à l'endroit où il avait pris les trois Papous. A la vue de la terre, deux d'entre eux se jetèrent à la nage et gagnèrent la côte; le troisième, qui s'était fait chrétien, s'y rendit aussi pour convertir ses compatriotes; mais les deux premiers le tuèrent avant qu'il pût parvenir au rivage. Après avoir côtoyé cette terre pendant près de cinq cents lieues, Saavedra se dirigea vers le N. E., où il découvrit plusieurs petites îles basses; les naturels qui ont la peau blanche, mais peinte de diverses couleurs, lui firent signe d'approcher en agitant une sorte de bannière. L'indication trop vague de la relation ne permet pas de reconnaître exactement quelles étaient ces îles.

Le vaisseau repassa ensuite la ligne, et l'amiral mourut bientôt après; mais les vents contraires forcèrent le navire à retourner à Tidor, où il fut consigné entre les mains du capitaine Fernando de la Torre, pour le compte du roi d'Espagne.

Digitized by Google

IV. JUAN GAETAN. — 1542.

Iles Sandwich.

Parti du port de la Natividad au Mexique, le 1er novembre 1542, l'Espagnol Gaetan courut directement à l'O. pendant neuf cents lieues. A cette distance, il découvrit plusieurs îles dont les habitans étaient presque nus, n'ayant qu'une espèce de brayette au milieu du corps. La côte était bordée de coraux et abondante en cocotiers et autres arbres. Il les nomma *îles des Rois* et *des Jardins*. Il est évident, suivant le capitaine d'Urville, que ce sont les îles Sandwich; à l'appui de son opinion, le savant navigateur français rapporte une tradition populaire dans ces îles, qui ne peut s'appliquer qu'à Gaetan. Cette tradition établit que sous le règne de Kahou-Kapou (contemporain de Gaetan), sept étrangers abordèrent dans une baie de l'île Hawaii, au *lieu* même où descendit plus tard le capitaine Cook. Ils vinrent dans un canot semblable au sien avec un tendelet sur l'arrière, mais sans mâts ni voiles. Ils étaient tous habillés de blanc ou de jaune; l'un d'eux portait un *pahi* ou poignard à son côté, et une plume sur son chapeau. Les naturels reçurent les nouveaux-venus de la façon la plus amicale. Ces hommes épousèrent ensuite des femmes du pays, furent nommés chefs, se montrèrent habiles, généreux, vaillans, et finirent par gouverner l'île. Le missionnaire Ellis assure qu'on trouve encore dans cette île des individus provenant de ces étrangers. « Ces hommes, dit-il, se reconnaissent aisément à la teinte plus claire de leur peau, au caractère de leurs traits, à leurs cheveux bruns et bouclés. Du reste, ils se targuent eux-mêmes de cette origine, dont le souvenir est pour eux une gloire et un titre de famille. »

De ces îles, Gaetan fit route vers les Moluques, où il arriva sans avoir fait aucune autre découverte importante;

Digitized by Google

puis, après avoir expédié un petit bâtiment au Mexique afin de rendre un compte exact de sa traversée, il partit pour l'Europe et fut ainsi le premier qui fit le tour du monde, en prenant l'Amérique pour point de départ.

V. FRANCIS DRAKE. — 1577-1580.

Californie. — Iles Mariannes. — Moluques.

Jusqu'à Drake, les Espagnols étaient seuls en possession du passage par le détroit de Magellan. Drake, ce hardi navigateur, que la perte de sa fortune et les mauvais traitemens des Espagnols dans le golfe du Mexique avaient exaspéré, résolut de franchir aussi le fameux détroit, et d'aller satisfaire sa haine contre l'Espagne jusque sur ses possessions qui bordent la mer du Sud. Francis Drake était né dans le Devonshire, et s'était fait marin dès l'enfance; il avait déjà acquis de la célébrité par ses expéditions aventureuses, lorsqu'il conçut son grand projet, pour lequel la reine Elisabeth lui accorda une protection spéciale. Ses amis contribuèrent largement aux frais de l'expédition qui se composait de cinq navires de différente force, commandés par des officiers braves et expérimentés. Ces bâtimens étaient montés par cent soixante hommes, et bien munis de provisions, avec quatre pinasses en morceaux disjoints, mais faits de manière à être rassemblés dès qu'il en serait besoin.

La flotte fit voile de Plymouth le 5 novembre 1577, et fut assaillie aussitôt par une violente tempête qui la força de rentrer dans le port. Le 13 du même mois, on remit à la voile avec un vent favorable. Le 22 janvier, on était en vue des îles du Cap-Vert; on descendit le 27 sur Mayo, l'une de ces îles, pour y prendre des rafraîchissemens; mais les habitans se refusèrent à en fournir contre de l'argent, par suite des défenses du gouvernement portugais.

Digitized by Google

Peu après, Drake se vengea en s'emparant de deux navires de cette nation chargés de vins.

Le 5 avril, après avoir passé la ligne, les Anglais découvrirent avec joie la terre qu'ils n'avaient pas vue depuis cinquante-quatre jours : c'était la côte du Brésil. Aussitôt qu'ils furent aperçus par les naturels, ceux-ci allumèrent de grands feux sur différens points, pour s'appeler sans doute les uns les autres et s'opposer au débarquement des étrangers. Après avoir pris de l'eau, les Anglais firent route vers la grande rivière de la Plata, où ils ne trouvèrent aucune baie favorable. L'amiral étant descendu à terre, des sauvages vinrent à lui en sautant et en dansant : ils semblaient très-disposés à faire des échanges, mais ils ne voulaient rien recevoir qui ne fût d'abord déposé à terre.

Drake ayant envoyé deux de ses navires à la découverte d'un mouillage, ils revinrent bientôt avec la nouvelle qu'ils en avaient trouvé un qui pouvait contenir toute la flotte. Mais, avant de s'y rendre, l'amiral fit brûler un de ses vaisseaux dont il n'avait plus besoin, et dont il retira le fer et les provisions. Pendant que les Anglais étaient à terre, des naturels s'approchèrent d'eux sans crainte; ils avaient autour du corps des vêtemens en peaux de bêtes, et leur visage était peint ainsi que leur corps. Ils portaient des arcs très-longs, avec chacun deux flèches. Deux d'entre eux prirent le chapeau de l'amiral et s'enfuirent précipitamment en se partageant ce précieux larcin; l'un eut le chapeau, et l'autre la ganse d'or qui l'entourait.

Les Anglais allèrent de là jeter l'ancre dans le port Saint-Julien de Magellan, où l'amiral prit terre avec six hommes. Quelques-uns des naturels massacrèrent le canonnier : Drake se vengea lui-même en tuant de sa main un des meurtriers. C'était le lieu même où Magellan avait fait exécuter Luis de Mendoza, qui avait conspiré contre sa vie : Drake

Digitized by Google

fit juger un homme de son équipage, nommé Doughty, pour un crime semblable, et le fit pendre au même gibet.

Le 17 août, la flottille quitta le port Saint-Julien, et entra le 21 dans le détroit, où la navigation fut extrêmement difficile. Le 6 septembre, cependant, Drake pénétra dans l'Océan nommé Pacifique par les Espagnols, et fut accueilli par une violente bourrasque qui le jeta à deux cents lieues S. du détroit. Le 3 octobre, on reconnut trois îles, dont l'une était couverte d'un nombre incroyable d'oiseaux; et le 8 un coup de vent sépara de la flotte le vaisseau du capitaine Winter, qui fut rejeté dans le détroit, et qui, après avoir pris possession de la côte au nom de la reine Elisabeth, retourna sain et sauf en Angleterre.

Drake alla jeter l'ancre dans l'île de Mocha, habitée par les naturels du continent qui y étaient venus chercher un refuge contre la cruauté des Espagnols. Il y prit des rafraîchissemens et courut le long de la côte S. O. de l'Amérique où il jeta la terreur et la désolation, s'emparant des vaisseaux espagnols, prenant et pillant les villes, ou leur imposant des contributions considérables. Le récit de cette partie du voyage de Drake n'entrant pas dans le plan que nous nous sommes tracé, il nous suffira de dire qu'après s'être ainsi vengé lui-même des Espagnols, et s'être enrichi de leurs dépouilles, il songea sérieusement à son retour. Revenir par le détroit, c'était se jeter dans les mains de ses ennemis; il résolut donc de faire voile à l'E. vers les Indes-Orientales, et de doubler le cap de Bonne-Espérance en suivant la route de Magellan. Mais comme le vent n'était pas favorable, il lui fallut se diriger vers le N.; après six cents lieues de course, parvenu au 53° lat. N., il trouva le climat si froid qu'il fit route au S. Vers le 30° lat. N., il découvrit une contrée que ses blanches falaises lui firent nommer *la Nouvelle-Albion*, et qui est connue aujourd'hui sous le nom de *Californie*.

Digitized by Google

Les Anglais pénétrèrent dans une baie où ils virent plusieurs huttes bien abritées contre le vent. Les hommes étaient nus; mais les femmes portaient sur leurs épaules une peau de daim, et autour des reins une natte de joncs tressés. Les sauvages offrirent à l'amiral un présent de plumes et de nattes; et comme il leur fit un accueil généreux et plein de bonté, ils lui présentèrent un nouveau cadeau consistant en plumes et en tabac. Ceux qui étaient chargés des présens se réunirent sur une éminence, du sommet de laquelle l'un d'eux harangua l'amiral dont la suite était placée en bas. Après le discours du chef, ils déposèrent leurs armes, offrirent leurs présens et s'en retournèrent avec ceux qu'ils avaient reçus.

La nouvelle de l'arrivée des Anglais s'étant bientôt répandue, deux naturels vinrent de la part du roi informer Drake que leur souverain désirait le visiter, s'il pouvait le faire sans crainte. Sur l'affirmative, un grand nombre de sauvages se présentèrent, précédés d'un personnage de bonne mine, portant une sorte de sceptre sur lequel étaient posées une couronne et deux chaînes très-longues. Les chaînes étaient en os, et la couronne en tissu de jonc, curieusement orné de plumes de diverses couleurs. Les sauvages se rangèrent en ligne à quelque distance, et l'amiral se tint prêt à les recevoir en dehors de sa tente. Le porteur de sceptre fit une harangue qui dura une demi-heure, après quoi il se mit à chanter et à danser : le roi et les autres sauvages en firent autant et s'approchèrent de la tente. Puis le roi prit la couronne, la mit sur la tête de l'amiral, et lui fit un solennel abandon de sa souveraineté. Celui-ci, au nom de la reine Elisabeth, accepta cette cession dans l'espoir qu'elle pourrait un jour tourner au profit de son pays.

Avant de quitter cette contrée qui lui parut fertile et abondante en lapins, en daims et en autres animaux,

Digitized by Google

Drake planta un poteau sur lequel il cloua une plaque contenant le nom, le portrait et les armes de sa souveraine, avec son propre nom à lui-même, les titres de son pays à la propriété de cette terre, et la date de son arrivée. Puis il continua son voyage à travers la mer du S., et perdit la terre de vue jusqu'au 13 octobre 1579; il arriva ce même jour aux îles des Larrons, d'où se détachèrent un grand nombre de pirogues chargées de noix de cocos et d'autres fruits. Ces pirogues étaient brillantes et polies à l'extérieur, et l'intérieur était orné de coquillages blancs. Les naturels se conduisirent bien d'abord, puis ils finirent par dérober tout ce qu'ils purent. Les Anglais furent obligés de leur refuser l'accès des vaisseaux; ce qui les irrita tellement qu'ils se mirent à jeter des pierres. Mais au bruit du canon ils se précipitèrent tous dans l'eau et se cachèrent sous leurs pirogues jusqu'à ce que la flottille fût éloignée; ils se hâtèrent ensuite de regagner la terre.

L'amiral, continuant sa course, vit plusieurs autres îles amies des Portugais, et le 4 septembre il arriva aux Moluques; il se proposait de se rendre à Tidor, lorsqu'il rencontra sur une petite île le vice-roi de Ternate qui l'en dissuada et l'engagea au contraire à venir directement à Ternate trafiquer avec son maître qui était ennemi des Portugais. Drake suivit cet avis et jeta l'ancre le lendemain dans le port de cette île; son premier soin fut d'envoyer un message au sultan ou rajah avec un manteau de velours en présent, pour l'assurer que son unique dessein était d'échanger des marchandises contre des provisions. Le rajah fit une réponse favorable, assurant qu'il était tout disposé à entrer en voie d'échange avec les Anglais, et à reconnaître leur royale maîtresse pour sa souveraine.

Le rajah voulut visiter l'amiral à son bord : il s'y rendit avec une suite considérable de dignitaires de sa cour; ils montaient des barques élégantes surmontées chacune d'un

Digitized by Google

dais de nattes parfumées qui s'étendait d'une extrémité à l'autre du bâtiment, sur une charpente de bambous. Tous étaient habillés de blanc et servis par de nombreux esclaves couverts aussi de vêtemens blancs; derrière eux étaient plusieurs rangs de soldats, et sur chaque bord trois rangs de rameurs superposés. Les soldats portaient des armes de toutes sortes et paraissaient très-bien équipés.

Le lendemain, sur l'invitation du rajah, l'amiral envoya à terre quelques-uns de ses officiers, en gardant le vice-rajah pour ôtage. Ils furent reçus par un frère du sultan accompagné d'une suite brillante; on les conduisit au palais du souverain, où ils virent au moins mille personnes, et entre autres soixante vieillards, conseillers du rajah, et quatre envoyés de l'Arabie, en robe écarlate et en turban, qui étaient venus négocier la traite des marchandises entre Mascate et Ternate. Le souverain fit son entrée précédé de douze gardes armés de lances, sous un large dais en drap d'or. Il était couvert d'un vêtement tissu d'or; des anneaux d'or étaient mêlés à ses cheveux et une chaîne de même métal ornait son cou; ses jambes étaient nues, mais il portait une chaussure de cuir rouge, et plusieurs anneaux ornés de pierres précieuses couvraient ses doigts. Il parla aux Anglais avec bonté et les fit accompagner par un de ses conseillers jusqu'à leur bâtiment. C'était un prince puissant qui avait dans sa possession soixante îles, sans compter Ternate, qui est une des îles principales de l'archipel des Moluques. La religion dominante est le mahométisme.

Drake, ayant terminé ses affaires à Ternate, leva l'ancre et se rendit à Célèbes, où il resta vingt-six jours pour réparer les ferrures de son vaisseau. Les Anglais remarquèrent dans cette île des chauve-souris grosses comme des poules, et une sorte de mouche brillante qui vole par troupes nombreuses au milieu des arbres et des buissons

Digitized by Google

et les fait paraître tout en feu dans l'obscurité. Ils virent après Célèbes beaucoup de petites îles, et le 9 janvier, vers le soir, un coup de vent les jeta sur un rocher où ils restèrent arrêtés jusqu'au lendemain soir. Dans cette position critique, ils allégèrent le vaisseau en jetant à la mer huit pièces de gros calibre, des provisions et trois tonnes de clous de girofle. Heureusement le vent tourna et ils purent se tirer de ce mauvais pas. Ils virent Java où ils furent bien reçus par les quatre sultans qui règnent dans cette grande île et vivent entre eux dans un parfait accord. Drake les reçut même plusieurs fois à son bord. Les habitans de Java sont robustes, actifs et belliqueux : ils sont armés d'épées, de poignards et de boucliers très-curieux qu'ils fabriquent eux-mêmes. Leur sociabilité est telle que dans chaque village ils ont une maison publique où chacun porte ses provisions, et où ils se réunissent tous les jours pour faire leurs repas ensemble et entretenir ainsi la bonne amitié.

Les Anglais quittèrent Java le 26 mars; le 18 juin, ils doublèrent le cap de Bonne-Espérance, et le 22 juillet, ils arrivèrent à Sierra-Leone sur la côte de Guinée. Ils y trouvèrent sur le bord de la mer des arbres aux branches desquels sont suspendues des huîtres qui y vivent et y multiplient. L'équipage se remit un peu de ses fatigues, et se nourrit avec plaisir de ces coquillages et de limons que la côte fournit en abondance. Puis, après avoir fait du bois et de l'eau, ils partirent pour l'Europe ; le 25, ils étaient en vue des Canaries, et le lundi 26 septembre 1580 (dimanche, 25 septembre, suivant leur estime), ils entraient en triomphe à Plymouth après un voyage de deux ans dix mois et quelques jours.

Le 4 avril 1581, la reine Elisabeth dîna à bord de l'amiral Drake à Deptford ; après le repas elle lui conféra solennellement le titre de chevalier, en lui disant que ses

Digitized by Google

grandes actions l'honoraient encore plus que son titre. Le vaisseau de Drake fut conservé pendant long-temps, comme celui de Sebastian del Cano à Séville ; lorsqu'il tomba en ruines, on fit faire, de ses débris, un fauteuil qui existe encore à Oxford, et se montre comme objet de curiosité. Drake parvint, en 1588, aux fonctions élevées de grand-amiral d'Angleterre.

VI. THOMAS CAVENDISH. — 1586-1588.

Détroit de Magellan. — Iles Mariannes. — Iles Philippines. — Sainte-Hélène.

Thomas Cavendish de Tremley, dans le comté de Suffolk, ayant entendu parler des exploits de Drake, son compatriote, par des compagnons de cet intrépide navigateur, pendant un voyage qu'il avait fait avec sir Richard Greenville en Virginie, résolut de tenter aussi la fortune dans la mer du Sud. Il équipa trois vaisseaux à ses frais, et partit de Plymouth avec cent vingt hommes et des provisions pour deux ans, le 25 juillet 1586. Vers la fin d'octobre, il fut en vue des côtes du Brésil, et le 23 novembre il débarqua près de Saint-Sébastien pour construire une pinasse et faire quelques réparations à ses bâtimens. Puis il gagna un havre, qu'il appela le port *Désiré,* du nom de son vaisseau, où il trouva une grande quantité de lions marins et de pingouins. Les naturels blessèrent avec leurs flèches deux matelots qui étaient débarqués. Ces sauvages sont d'une très-haute stature ; l'un d'eux avait près de six pieds et demi. L'amiral les prit pour des Patagons d'après la description exacte que les compagnons de Magellan avaient faite de ces peuples.

Le 6 janvier 1587, Cavendish entra dans le détroit. Le jour suivant, les Anglais rencontrèrent sur le rivage un malheureux Espagnol qui leur raconta comment il avait été abandonné par ses compagnons, au nombre de vingt-

Digitized by Google

quatre, restes de quatre cents hommes qui avaient été envoyés là pour bâtir un fort et garder étroitement le passage à la mer du Sud. Après avoir posé les fondemens d'une ville qui fut nommée *ville du Roi Philippe*, et construit une forteresse munie de canons, la garnison s'était vue en butte aux attaques des bêtes sauvages et des naturels, puis aux atteintes plus cruelles encore de la famine. Les Anglais trouvèrent les maisons désertes et plusieurs de ces infortunés morts de faim dans l'intérieur. Les canons du fort avaient été enterrés dans le sable et Cavendish s'en empara. La famine et l'infection produite par cette grande quantité de morts avaient chassé le reste de ces malheureux qui avaient passé une année entière errant de côté et d'autre et ne vivant que de feuilles, de racines et de rares oiseaux qu'ils parvenaient à tuer. Enfin vingt-trois de ceux qui restaient avaient pris la route du Rio de la Plata, et Cavendish recueillit le dernier de tous, nommé Hernando.

Contrariés par les vents et le mauvais temps, les Anglais ne purent entrer dans la mer du Sud que le 24, et le 1er mars ils furent séparés par une tempête de l'un de leurs vaisseaux. Cavendish eut beaucoup de peine à conserver les deux autres en se tenant pendant deux jours à l'abri sur l'île Mocha, et tous les trois se trouvèrent réunis le 15 au matin près de l'île Sainte-Marie où ils reçurent toutes sortes de rafraîchissemens des insulaires qui les croyaient Espagnols. Mais ils se virent trahis et abandonnés par l'Espagnol même qu'ils avaient sauvé dans le détroit; ils furent attaqués à l'aiguade par deux cents cavaliers qui leur tuèrent douze hommes.

Cavendish se vengea bientôt de cet échec en ravageant les côtes du Chili et en brûlant la ville de Païta au Pérou : il poursuivit ses succès sur tout le littoral du Pérou et jusqu'au Mexique, et s'empara du grand galion amiral de ces mers, *la Santa Anna*, navire de sept cents tonneaux,

Digitized by Google

chargé d'or et de marchandises précieuses. Avec ce riche butin Cavendish se retira dans la baie de Puerto Seguro où cette proie fut partagée entre les hommes de l'équipage. Il y déposa les Espagnols qui montaient *la Santa Anna*, à l'exception d'un marin habile qui avait plusieurs fois traversé ces mers. Après quoi il fit route vers les îles des Larrons (îles Mariannes), dont il vit, le 3 janvier 1588, au matin, la plus grande appelée Gouaham. Les insulaires vinrent en foule, dans leurs canots, apporter toutes sortes de provisions en fruits et en poissons : ils demandaient du fer, et les échanges se faisaient à l'aide d'une corde qui communiquait des vaisseaux à leurs barques. Leurs pirogues étaient si pressées, et leur avidité pour le fer si grande, que plusieurs canots se brisèrent contre les bâtimens anglais, mais sans accidens pour les naturels qui se jetaient à l'eau et nageaient comme des poissons. Leurs canots sont faits en bambous de sept à huit pieds de long sur un pied de large ; ils portent une voile carrée ou triangulaire en joncs tressés, à l'aide de laquelle ils naviguent également avec ou près le vent. Bientôt leur importunité fut telle qu'il fallut tirer le canon, et tous disparurent sous l'eau en un clin-d'œil.

Après avoir passé près de Manille, Cavendish vint mouiller à Capoul (l'une des îles Philippines), dont les habitans sont nus, d'une couleur olivâtre, et ne portent autour du corps qu'une espèce de tablier en étoffe tissue de feuilles de bananier. Les Anglais firent quelques échanges avec eux en se faisant passer pour Espagnols. Puis, avant de partir, Cavendish assembla les chefs du pays, et leur paya largement les provisions qu'ils lui avaient fournies, en leur déclarant qu'ils étaient les ennemis mortels des Espagnols. Les chefs de l'île furent charmés de cette conduite généreuse et l'accompagnèrent pendant quelque temps pour lui faire honneur.

Digitized by Google

Le 1er mars, les navires anglais jetèrent l'ancre sur la côte S. O. de Java, où ils prirent des vivres frais; puis ils firent voile pour le cap de Bonne-Espérance, qu'ils doublèrent le 16 mai, à dix-huit cent cinquante lieues de Java, suivant leur calcul. Le 8 juin, ils se trouvèrent en vue de Sainte-Hélène, et firent tomber l'ancre par douze brasses de fond. Ayant pris terre sur cette île, ils entrèrent dans l'église qui était ornée de tableaux peints à l'huile; sur l'autel étaient représentées la vierge Marie et l'histoire de la Passion de Notre-Seigneur. L'église est bâtie au milieu d'une vallée si fertile en fruits et en belles plantes, qu'elle semble un jardin cultivé avec soin, orné de limoniers, d'orangers, de grenadiers et de citronniers, dont les branches portent à la fois des fleurs et des fruits.

Cavendish partit de Sainte-Hélène le 21 juin; et, le 9 septembre 1588, après avoir souffert d'une violente tempête qui avait emporté toutes ses voiles, il entra dans le port de Plymouth, d'où il était parti il y avait près de deux ans. Quelques jours après, la reine Elisabeth lui conféra le titre de chevalier.

VII. ALVARO MENDANA DE NEYRA. — 1595-1596.

Iles Salomon. — Iles Marquises ou Nouka-Hiva. — Nitendi.

Mendana avait déjà fait dans l'Océan-Pacifique un voyage fertile en belles et importantes découvertes. Parti du Pérou en 1567, il était arrivé le premier aux îles Salomon. Cet archipel a été si rarement visité depuis lui, il est si peu connu même de nos jours, que nous croyons utile de rapporter avec quelque détail les découvertes de Mendana. Il mouilla d'abord sur l'île *Isabel*, au puerto de la Estrella. Suivant la relation, les habitans du pays adorent des serpens, des crapauds et d'autres animaux. Ils ont le teint brun, les cheveux noirs et crépus, et vont nus, à l'exception du milieu du corps qu'ils recouvrent. Ils ne se

Digitized by Google

nourrissent que de cocos et d'une sorte de racine; ils sont pourtant anthropophages, car leur chef envoya à l'amiral espagnol, comme présent, un quartier d'enfant auquel tenait encore le bras. Celui-ci fit enterrer ces restes de cadavre en présence des naturels qui parurent confus du mauvais succès de leurs cadeaux, et se retirèrent la tête baissée.

Mendana fit construire un brigantin pour reconnaître les îles voisines; il en confia le commandement au mestre de camp Ortega et au pilote Hernandez Galego, qui avaient sous leurs ordres dix-huit soldats. Ortega passa successivement aux îles *Malaïta, Galera, Buena Vista* et *Sesarga,* sur laquelle il signala un volcan d'où s'élevait de la fumée. Il découvrit ensuite une île plus grande qu'il nomma *Guadalcanar.* Cette île était traversée par une rivière large et profonde, de laquelle sortirent plusieurs pirogues remplies de naturels. A son retour, on vit San Jorge (aujourd'hui Georgia), dont les habitans entrèrent en pourparler avec les Espagnols. Les perles étaient si abondantes sur ces îles qu'on n'y attachait aucun prix. Ortega voulut doubler ensuite l'île Isabel elle-même, et trouva sur la pointe occidentale une multitude d'îlots, où l'on vit des chauve-souris qui avaient cinq pieds d'envergure. Mendana quitta ce mouillage et vint en choisir un autre sur l'île Guadalcanar. Là, il prit solennellement possession du sol au nom du roi d'Espagne et voulut planter une croix sur le rivage. Les indigènes l'attaquèrent à coups de flèches; une décharge de mousqueterie leur tua deux hommes et les mit en fuite. Un pilote envoyé à la découverte fut arrêté près d'une petite rivière par des milliers de naturels, et revint avec deux poules et un coq, en disant que le cours d'eau chariait de l'or.

Le brigantin, envoyé de nouveau à la découverte, aborda à plusieurs îles toutes habitées. En son absence, une

Digitized by Google

catastrophe avait eu lieu. Mendana ayant enlevé un jeune sauvage qu'il ne voulait pas rendre, les naturels massacrèrent neuf matelots et le commis aux vivres occupés à faire de l'eau. Les Espagnols en tirèrent vengeance en brûlant toutes les cases et en tuant une trentaine d'insulaires.

La flotte remit à la voile le 13 juin et se rendit à l'île de *San Cristoval*. L'amiral débarqua lui-même malgré les démonstrations des naturels qui, pour l'en empêcher, grattaient la terre avec leurs ongles, jetant de la poussière et du sable en l'air, ou couraient au rivage et battaient l'eau comme des forcenés. Il fit sonner de la trompette et marcher ses troupes contre eux; mais ils se préparèrent au combat et s'avancèrent armés d'arcs et de casse-têtes. Quand ils furent à portée du trait, on leur fit signe de se retirer; et, sur leur refus, une décharge de mousqueterie tua l'un d'eux et effraya les autres qui s'enfuirent. Les Espagnols trouvèrent dans le village d'abondantes provisions de cocos et d'autres fruits pour toute la flotte.

Le brigantin fut expédié une troisième fois et vit les îles *Santa Anna* et *Santa Catalina*. La première est basse, de forme ronde, avec une colline au milieu qui ressemble à une forteresse; elle est peuplée et fertile. Les Espagnols furent encore obligés de faire feu sur les naturels, qui avaient le corps peint de diverses couleurs, la tête ornée de branches d'arbre et les reins entourés d'une écharpe. Leur force était telle, qu'une de leurs flèches perça le bouclier d'Ortega, lui traversa le bras et sortit encore de la longueur d'une palme. Après cette dernière reconnaissance, Mendana reprit la route du Pérou, où il était de retour au commencement de mars 1568.

Le roi d'Espagne voulut utiliser ces découvertes : il ordonna au vice-roi du Pérou, don Garcia de Mendoza, de

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

I P 31

3. Mendana aux Iles Salomon.

I P 61

4. Schouten et Le Maire aux Iles Allou-fatou.

Digitized by Google

Digitized by Google

faire équiper quatre navires sous le commandement d'un amiral, et d'envoyer Mendana comme général de l'expédition pour fonder une colonie sur ces îles nouvelles. Celui-ci partit en 1595 avec sa propre femme, dona Isabel de Barretos, et tout ce qu'il y avait d'hommes et de femmes inutiles au Pérou; mais il ne put retrouver les îles Salomon, et la longueur du voyage fatigua cruellement tous ceux qui l'avaient entrepris. Cependant ce second voyage est encore très-curieux par les nouvelles découvertes des Espagnols et leur tentative de colonisation à Nitendi.

Vers le 10° latitude S., la flotte tomba sur un groupe d'îles (les îles Nouka-Hiva) et attérit sur l'une d'elles. Passant outre, on essaya vainement d'accoster Ohiva-Hoa, et l'on finit par mouiller dans la rade de Tao-Wati. Une chaloupe bien armée fut envoyée à terre et les hommes qui la montaient en débarquèrent au son du tambour. Ils furent bien reçus d'abord; des femmes gracieuses et jolies s'empressèrent auprès des Espagnols; cependant il fallut bientôt employer la force pour réprimer les larcins. La paix se rétablit, mais dura peu. On célébra en plein air une messe solennelle à laquelle assistèrent le général et sa femme, et qui fut écoutée avec une apparence de respect par les naturels. Après la messe, une jolie Indienne aborda avec grâce dona Isabel et lui fit signe de lui donner une boucle de ses cheveux blonds; mais, comme dona Isabel reculait et semblait effrayée, l'Indienne se retira avec discrétion pour ne pas lui déplaire. Une querelle particulière que la mauvaise foi des étrangers fit naître vint tout brouiller, et les Espagnols durent répondre à des volées de pierres par des coups de fusil. Ce bruit inattendu, cette mort prompte comme la foudre et vomie de si loin, convainquirent les naturels de la supériorité de leur ennemis et les amenèrent à des dispositions pacifiques.

« Ils abordaient amicalement les soldats avec des racines

Digitized by Google

et des fruits, dit la relation, et suppliaient qu'on leur permît de retourner à leurs cabanes. Lorsqu'ils revenaient, ils rapportaient encore des vivres : on voyait de côté et d'autre un Espagnol et un Indien se promener tête-à-tête, se demandant par signes comment on appelait le soleil, la lune, la terre, la mer, et tous les objets qui frappaient leurs regards. En se séparant, les Indiens ne manquaient pas de dire : *amigos, camaradas*. L'un d'eux, auquel on proposait de venir à bord de l'amiral, répondit d'un air gai : *amigos*. Mendana lui fit toutes sortes de caresses, et lui offrit du vin et des confitures; mais il ne voulut ni boire ni manger. Il regardait avec étonnement le navire, le mât, les voiles, les cordages; il voulut aller partout entre les ponts et considérait chaque chose avec une attention qui n'avait rien de sauvage. Il disait *Jesus* quand on lui en faisait signe. Au bout de quelque temps, il demanda à être remis à terre; mais il continua de nous porter tant d'affection, qu'il se chagrina beaucoup en apprenant notre prochain départ, et qu'il demanda à nous suivre. »

Les habitations des naturels sont carrées et disposées sur deux lignes; elles sont élevées au-dessus du sol; les portes sont basses et les fenêtres percées dans le mur opposé. Les femmes ont la main et le visage très-jolis, la taille fine et bien prise, le teint assez blanc; elles sont vêtues de la poitrine aux pieds d'un fin tissu d'écorce. Près de la bourgade était une sorte de temple (un moraï) dans l'enceinte duquel on voyait de grossières figures en bois, auxquelles les naturels font des offrandes en provisions de toutes sortes. Les pirogues sont creusées d'une seule pièce et amarrées avec des cordages en filamens de feuilles de cocotier. Ils les fabriquent avec des os de poissons et des coquillages qu'ils aiguisent sur des cailloux. Les Espagnols ne visitèrent point l'intérieur de ces îles, qu'ils quittèrent le 9 août. Mendana les nomma successivement la *Domi-*

Digitized by Google

nica (l'île Ohiva-Hoa), *Santa Cristina* (Tao-Wati), *San Pedro* (Motane), et la *Magdalena* (Otahi-Hoa), et appela le groupe entier *Marquesas de Mendoza*, du nom de son ami le gouverneur du Pérou.

Après avoir fait quatre à cinq cents lieues à l'O. sans pouvoir trouver les îles Salomon si désirées, les vaisseaux se trouvèrent le 20 août en vue de quatre îles basses, qui paraissaient habitées et que l'amiral nomma en l'honneur du saint du jour *îles Saint-Bernard*, probablement les îles *Danger* de Byron. Le 29, on découvrit une île basse, ronde et plantée d'arbres. Les chaloupes y allèrent faire de l'eau, mais le vaisseau amiral s'en étant approché, les chaloupes aperçurent des écueils et lui crièrent de ne pas avancer. Le 7 septembre, ce même vaisseau ne fut pas aussi heureux; un gros nuage noir produisit une pluie si affreuse et une obscurité telle qu'on n'apercevait plus les fanaux des navires. Le matin on cria : terre! mais on ne vit point le vaisseau amiral, dont on n'entendit plus parler depuis.

Cependant les trois autres vaisseaux ayant mouillé dans la baie que l'amiral nomma *Graciosa*, ils se virent bientôt entourés de pirogues montées par les naturels. Ceux-ci passèrent devant les navires en jetant de grands cris et en agitant les mains. Les uns étaient basanés, les autres tout-à-fait noirs; leurs cheveux étaient frisés et peints en rouge, en bleu ou en jaune. Ils avaient pour tout vêtement un pagne étroit en toile fine. La plupart avaient le corps tacheté de diverses couleurs, mais surtout d'un noir luisant. Aux bras et aux jambes ils portaient des bracelets d'os de poissons, de coquillages ou de petits grains d'or ou de bois. Ils étaient armés d'arcs, de flèches dont les pointes étaient en os ou en bois durci au feu, de casse-têtes en bois dur, de lances garnies d'un triple dard et de grosses pierres. Quelques-uns avaient en bandoulière des havre-sacs

Digitized by Google

en feuilles de palmier pour contenir leurs provisions.

Au premier abord, Mendana crut reconnaître les habitans de ses îles Salomon; mais lorsqu'il leur parla, ils n'entendirent pas ce qu'il voulait leur dire. Ils examinèrent le navire avec curiosité; ils ne voulurent pourtant pas y monter, malgré les avances qu'on leur faisait. Après s'être consultés entre eux et avoir pris les ordres d'un vieillard maigre et décharné qui semblait être leur chef, ils poussèrent un cri général et lancèrent sur la flotte une volée de flèches qui ne blessèrent personne. Les Espagnols firent feu aussitôt, et les Indiens prirent la fuite avec épouvante, emportant un mort et quelques blessés. Les navires purent alors s'approcher de terre et chercher un mouillage favorable. Après des essais malheureux, le général trouva un port devant plusieurs villages groupés sur la côte. Cette relâche ne fut point inquiétée, et le soir, au lieu du tumulte des armes, on put entendre sur la plage la musique des naturels composée d'un tambour et de deux bâtons marquant la mesure d'une danse mêlée de chants et de cris joyeux.

Les naturels qui vinrent le long du bord avaient la tête et les mains parées de fleurs rouges. Quelques-uns se décidèrent à monter sans armes sur le pont. Parmi eux était un homme de soixante ans environ, basané, avec des cheveux blancs, ornés de plumes bleues, rouges et jaunes, armé d'un arc et de flèches. A ses côtés marchaient deux chefs qui semblaient ses inférieurs. Sa parure et le respect qu'on lui témoignait indiquaient la supériorité de son rang. Il demanda par signes quel était le chef des étrangers: et comme l'amiral courut à lui les bras ouverts, il lui dit qu'il s'appelait Malopé et lui fit entendre qu'il désirait changer de nom avec lui. Mendana accepta cette proposition avec joie. Dès ce moment le chef sauvage prit le nom de Mendana, dont il se montra même fort jaloux. Quand on l'appelait Malopé, il désignait du doigt le général pour indi-

Digitized by Google

quer que c'était là Malopé, et répétait que lui s'appelait Mendana. L'amiral lui fit cadeau d'une chemise et de quelques objets de peu de valeur. Les soldats donnèrent aux autres des plumes, des grelots, des colliers de verre, des morceaux de toile, qu'ils suspendirent aussitôt à leur cou. On leur enseigna à dire *amigos*, à toucher dans la main, à s'embrasser. On leur rasa la tête; on leur coupa les ongles des pieds et des mains, à leur grande satisfaction, et ils voulurent avoir des ciseaux pour en faire le même usage. Ils touchèrent curieusement les habits des matelots, et voyant qu'ils ne faisaient pas partie de leurs corps, ils exprimèrent leur suprise par les contorsions les plus bizarres.

« La chose dura quatre jours, dit la relation, pendant lesquels ils nous apportèrent des vivres. Malopé venait souvent et semblait fort de nos amis. Un jour pourtant il vint avec cinquante canots au fond desquels il avait caché des armes. Il monta vers le capitaine; mais, voyant un soldat prendre par hasard un fusil, il s'enfuit à terre, sans qu'on pût le retenir. Les siens le reçurent avec des démonstrations de joie; puis, s'étant consultés, ils retirèrent le même soir tous leurs effets des maisons voisines du mouillage. Toute la nuit on vit des feux allumés sur l'île et des canots aller et venir d'un village à l'autre. Le matin l'équipage de la galiote étant allé à l'aiguade de la rivière, tomba dans une embuscade d'Indiens qui le poursuivirent à coups de flèches. Les vaisseaux firent feu sur eux; après que les blessés furent pansés, le général envoya le mestre de camp avec trente hommes pour mettre tout à feu et à sang. Les Indiens firent tête et ne prirent la fuite que quand on leur eut tué cinq hommes. On leur brûla quelques canots et des maisons, et l'on coupa les palmiers d'alentour.

» Le capitaine don Lorenzo fut envoyé avec la frégate à la recherche du vaisseau amiral, et le mestre de camp,

Digitized by Google

avec quarante hommes, à l'attaque d'un village indien auquel on mit le feu. Sept sauvages surpris dans les maisons incendiées se jetèrent résolument au milieu des nôtres et périrent tous à l'exception d'un seul qui réussit à s'échapper. Le mestre de camp n'eut que deux soldats blessés. Le village appartenait à Malopé qui vint le soir, en se frappant la poitrine, et en appelant le général Malopé, tandis qu'il se donnait le nom de Mendana. Il faisait signe qu'on le traitait injustement, que c'étaient d'autres Indiens que les siens, demeurant sur le côté opposé de la baie, qui nous avaient attaqués. Puis il bandait son arc et donnait à entendre qu'il se joindrait à nous pour en tirer vengeance. Le général tâcha de lui donner quelque satisfaction et l'on se fit de mutuelles protestations d'amitié. »

Cependant, le 21 septembre, la flottille alla mouiller dans un autre port de la même baie. Don Lorenzo revint sans avoir trouvé aucun vestige du vaisseau amiral. En côtoyant l'île du côté du N., il avait aperçu une baie dont les bords lui avaient semblé plus étendus et plus peuplés que les terres voisines du mouillage. En outre, à huit lieues au S. O. de Nitendi, il avait vu une autre île (Toupoua, sans doute), de huit lieues de circuit, et à dix lieues au N. O. trois autres îles (les îles Mendana), couvertes de cocotiers, entourées d'une immense ligne de récifs et habitées par une race d'un teint plus clair. L'escadre se rendit à la baie désignée par don Lorenzo. Les sauvages passèrent la nuit à crier et à rire : on entendit distinctement le mot *amigos*. Au point du jour, ils lancèrent des flèches et des pierres ; mais, étant hors de portée, ils se jetèrent à la nage pour accrocher les bouées dans l'espoir d'attirer les navires à la côte. La chaloupe fut envoyée contre eux ; ils se défendirent vaillamment et ne se retirèrent qu'après avoir blessé deux Espagnols et vu tomber morts trois des leurs.

Le lendemain, on voulut jeter les bases de la coloni-

Digitized by Google

sation; mais la bonne harmonie était détruite entre les étrangers et les naturels, et la chose en vint au point que le chef Malopé fut tué par trahison. Dès ce moment les sauvages ne respirèrent plus que la vengeance. Pour surcroît d'embarras, une révolte éclata parmi les colons débarqués, et des officiers s'insurgèrent contre leurs supérieurs. Mendana fut obligé de sévir : il fit exécuter deux des factieux et pendre le troisième. Mais ces actes de sévérité achevèrent de ruiner sa santé déjà chancelante. Il y succomba, et sa veuve, dona Isabel de Barretos, prit le commandement de l'escadre. Après soixante-neuf jours de relâche, on quitta cette île funeste de Nitendi, qu'on nomma à cette époque *Santa Cruz*. De ce malheureux essai, il n'est rien resté dans l'île, si ce n'est quelques mots espagnols qu'on a retrouvés plus tard dans la bouche des naturels.

Le 1er janvier 1596, la flottille, dirigée par dona Isabel vers le N. N. O., vit l'île de Gouaham, dont les naturels vinrent en foule, dans leurs jolies pirogues, demandant du fer et se montrant aussi voleurs et aussi importuns que les premiers navigateurs les avaient vus. Le reste de la route fut difficile, ces parages étant inconnus au pilote, Fernandez Quiros, qui marchait par conjecture vers le cap Saint-Esprit des Philippines. Le 14 janvier 1596, on vit la terre, à la grande joie de tous ces malheureux qui étaient accablés d'ennui, de fatigue et épuisés de faim. Le découragement était tel parmi l'équipage, que personne ne voulait aider à la manœuvre du navire qui était tout désemparé. Enfin on entra dans une baie, et trois Indiens vinrent indiquer l'ancrage : on était en effet au cap Saint-Esprit. Des vivres furent apportés; mais plusieurs des Espagnols en ayant mangé avec trop de précipitation succombèrent à leur voracité. Un vaisseau vint au devant d'eux de Manille, et tout l'équipage se mit à pleurer de joie et à leur

Digitized by Google

tendre la main, en voyant qu'ils étaient Espagnols. Enfin, les restes de la malheureuse expédition prirent terre le 11 janvier 1596. Cinquante personnes avaient péri depuis le départ de Santa Cruz seulement. La frégate s'était perdue sur une côte, où on la trouva échouée, avec tout son équipage mort, et la galiote aborda plus tard à Mindanao. Dona Isabel fut reçue avec les plus grands honneurs par le gouverneur des Philippines. Les femmes se marièrent à Manille, excepté quatre ou cinq qui se firent religieuses.

Telle fut l'issue de la seconde expédition de Mendana. Dans la première, il avait découvert les îles Salomon, que peu de navigateurs ont vues après lui; et, dans la seconde, il visita le premier l'archipel Nouka-Hiva, et l'île Nitendi, qui ne devait être revue que cent soixante-dix ans plus tard par l'Anglais Carteret.

VIII. OLIVER VAN NOORT. — 1598-1601.

Côte des Patagons. — Mariannes.

Le gouvernement hollandais, jaloux de participer à la gloire et aux profits des expéditions de la mer du Sud, y envoya, en 1598, l'amiral Oliver Van Noort avec quatre vaisseaux et deux cent quarante-huit hommes d'équipage. La flotte partit le 2 juillet, avec un pilote qui avait déjà servi sous Cavendish; et, le 20 septembre, elle entra au Port Désiré, sur la côte des Patagons. Après un mois de séjour dans cette baie, l'amiral étant allé un jour à la découverte, les hommes qu'il avait laissés à la garde du bateau débarquèrent, malgré sa défense, et tombèrent dans une embuscade de sauvages; trois des Hollandais furent tués, et un quatrième blessé. Ces Patagons étaient de grande stature; ils avaient la chevelure longue, la peau tannée et le visage peint, ce qui leur donnait un aspect terrible. Ils portaient des arcs et des flèches armées

Digitized by Google

d'un caillou aigu, dont ils se servaient avec la plus grande adresse. Les chirurgiens du vaisseau trouvèrent les morts percés de part en part, du côté du cœur ou du foie. On ne revit plus les sauvages jusqu'au départ. Le 25 novembre, rejetés du détroit, les Hollandais débarquèrent sur deux petites îles, à deux lieues du cap Nassau. Ils poursuivirent des naturels jusque dans une caverne dont ceux-ci défendirent l'entrée avec un courage héroïque jusqu'à ce qu'ils fussent tous tués. Les Hollandais y trouvèrent des femmes qui couvrirent leurs enfans de leurs corps, attendant la mort dans cette posture. Mais on se contenta de prendre deux petites filles et quatre garçons qu'on emmena. Ceux-ci ayant plus tard appris à parler hollandais, leur dirent que ces îles s'appelaient *Castemun* et *Talcke*, et qu'elles abondaient en pingouins, dont la chair servait de nourriture aux indigènes, et les plumes, cousues ensemble, de vêtemens. Les habitans étaient divisés en quatre tribus, dont trois étaient composées d'hommes d'une grandeur moyenne, à la poitrine large, au corps peint, allant demi-nus, avec un manteau de plumes de pingouins qui ne leur couvrait que les épaules. La quatrième tribu était composée d'hommes d'une taille gigantesque, qui étaient constamment en guerre avec les autres.

Enfin, après avoir essuyé toutes les rafales qui ne font jamais faute dans le détroit, Van Noort entra, le 29 février, dans la mer du Sud. Il lui restait encore trois navires; il avait été obligé d'en brûler un sur les côtes du Brésil, et le cinquième s'était séparé des autres par une brume épaisse. On arriva le 16 septembre à Gouaham, d'où les naturels accoururent en foule suivant leur usage, apportant des provisions de toutes sortes dans leurs canots et criant *hierro! hierro!* (du fer! du fer!) Van Noort eut à se plaindre du penchant de ces naturels pour le vol. Quelques-uns présentèrent dans les échanges des corbeilles en

Digitized by Google

feuilles de cocotier qui paraissaient pleines de riz, mais dont le fond était rempli de coquilles ou de feuilles. L'un d'eux étant venu à bord arracha une épée des mains d'un Hollandais, et se précipita dans l'eau avec sa proie sans qu'on pût l'atteindre. Ceux qui n'avaient pas encore trouvé l'occasion d'exercer leur adresse semblaient aussi impassibles que des animaux. Van Noort fit jeter devant eux cinq morceaux de fer à la mer; ils se précipitèrent aussitôt dans l'eau et les retirèrent en un instant du fond, à la stupéfaction des Hollandais.

Deux jours après, l'amiral embouqua le détroit des Philippines; après quelques expéditions et de glorieux combats dans ces mers, Van Noort rentra à Rotterdam, sur le seul vaisseau qui lui restât, le 26 août 1601.

IX. FERNANDEZ DE QUIROS. — 1605-1608.

Archipel Pomotou. — Terre du Saint-Esprit. — Iles Taïti. — Détroit de Torrès.

Quiros avait déjà navigué dans la mer du Sud, et pris part à la deuxième expédition de Mendana, quand, par ordre de Philippe III, il partit du Pérou, comme pilote de don Luis Paz de Torrès, avec deux navires bien pourvus, pour achever les découvertes des îles Salomon. Le 21 décembre 1605, les deux navires se mirent en route, et le 26 janvier ils avaient déjà vu une petite île basse et verdoyante (l'île *Ducie*), mais à laquelle ils ne purent aborder. Le 5 février, on aperçut cinq ou six îles (les îles *Elisabeth, Gloucester, San Miguel, Britomart, Maïtia,* de l'archipel Pomotou), et peu de jours après une côte qui paraissait habitée. On mit quarante hommes dans les canots pour gagner le rivage, d'où les naturels faisaient signe de venir. Mais la mer brisait si furieusement contre la côte qu'il ne fut pas possible d'accoster.

« Nos gens, dit la relation, étaient sur le point de s'en

Digitized by Google

retourner fort tristes de nous rapporter une si mauvaise nouvelle, car nous manquions d'eau et de vivres, lorsqu'un jeune homme nommé Francisco Ponce se leva d'un air résolu, criant qu'il serait honteux de retourner vers la flotte sans y porter du secours, et qu'il allait se dévouer pour le salut de tous. Aussitôt il se déshabilla à la hâte et se jeta à la nage, se dirigeant vers l'endroit où la mer battait la côte avec tant de furie. Les naturels, charmés de ce courage, parurent s'intéresser au sort du jeune Ponce et s'avancèrent dans l'eau pour l'aider. Ils l'amenèrent sur le rivage avec de grandes marques d'amitié, en le baisant sur le front à diverses reprises et en recevant de bonne grâce les caresses qu'il leur rendait de son côté. Trois des nôtres voyant ceci, se jetèrent à la mer et arrivèrent de même. »

Ces sauvages étaient armés de lances, de sabres et de casse-têtes en bois : leur peau était basanée; ils étaient grands et forts. Leurs cases s'alignaient sous des cocotiers au bord de la mer. Après être restés quelques heures à terre, les Espagnols regagnèrent leur chaloupe à la nage, sans pouvoir décider les naturels à les accompagner. Le lendemain, les navires étant tombés sous le vent, les chaloupes retournèrent vers la plage pour y faire de l'eau. Nul torrent, nulle source ne s'étant offerts, on creusa les sables de la grève et l'on découvrit ainsi quelques puits d'eau saumâtre. En revanche on trouva des noix de coco en abondance. En s'avançant dans l'intérieur, les Espagnols virent qu'ils étaient sur un isthme fort étroit submergé à marée basse. Ils rencontrèrent une vieille femme qui consentit à les suivre à bord, où on la combla de présens; puis on l'habilla et on la reconduisit à terre. Cette fois les naturels étaient venus au-devant des chaloupes avec leurs pirogues à la voile; rien ne saurait rendre leur joie bruyante quand ils virent la vieille femme affublée des habits européens et comblée de présens. Leurs amitiés,

Digitized by Google

leurs caresses redoublèrent envers les Espagnols. L'un des sauvages, d'une haute taille et de bonne mine, portait sur la tête une couronne de plumes noires qui semblait le désigner comme chef; sa chevelure qui était blonde et flottait sur ses épaules surprit étrangement les Espagnols, qui le voyaient offrir seul cette particularité. Ce sauvage céda aux instances des étrangers qui l'engageaient à venir avec eux, et entra dans un de leurs canots avec cinq ou six autres naturels. Mais au moment où l'on prit le large, les sauvages, effrayés d'être à la merci d'inconnus, se jetèrent à l'eau et il fallut employer la force pour empêcher le chef de les suivre. On le mena jusqu'aux navires sans pouvoir le décider à monter. Il fallut lui servir à manger et le combler de caresses et de présens dans la chaloupe même; puis, quand on le crut gagné par ces prévenances, on le ramena à terre. Il était temps : un petit nombre d'Espagnols laissés sur le rivage venait d'être entouré par des nuées d'insulaires qui songeaient à venger leur chef qu'ils croyaient déjà rôti et mangé par les étrangers. Le retour du chef fut un signal de joie et de bonne harmonie. Les matelots furent fêtés, caressés, comblés de petits cadeaux, et l'officier qui commandait les chaloupes reçut en présent les objets les plus précieux de ces bons insulaires. Quiros mit à la voile le lendemain, laissant le nom de *Sagitaria* à cette île (notre Taïti), qui ne devait être revue que cent soixante ans plus tard par Wallis et par Bougainville.

Le 2 mars, on découvrit une nouvelle terre, habitée par des sauvages entièrement blancs, mais perfides et méchans. Les Espagnols, et Quiros lui-même, coururent de grands dangers sur cette terre, qui fut nommée par le pilote *Gente Hermosa* (la belle nation), mais que les indications trop vagues de la relation ne désignent pas assez pour que nous lui assignions son nom moderne.

Le 7 avril, le grand navire vit une terre noire et brû-

Digitized by Google

lée, près de laquelle on mouilla le lendemain. Les barques furent bien accueillies par les naturels et rapportèrent des productions du pays en abondance. Les sauvages vinrent au devant d'une seconde troupe d'Espagnols, envoyée pour explorer l'île. Leur chef tenait un rameau de palmier qu'il offrit à Torrès en l'embrassant. Des relations s'en suivirent entre eux et les Espagnols qui prirent sur cette côte hospitalière un repos dont ils avaient grand besoin. Torrès nomma cette île *Taumako*, et c'est le nom qui lui a été conservé, malgré son existence fort douteuse à la place indiquée par les cartes.

Faisant route au S. par 14° 30' lat., on découvrit une longue et haute côte qui fut appelée *Nuestra Segnora de Luz*, Notre-Dame-de-Lumière. La côte était escarpée, dangereuse et sillonnée de cascades qui tombaient dans la mer. Vue du large, la terre paraissait couverte de plantations. Accourus au spectacle d'un vaisseau voguant à pleines voiles, les naturels agitaient des rameaux de cocotier; ils appelaient les étrangers par des cris et par des signaux et des feux sur les montagnes. Quiros envoya à terre un officier avec vingt soldats armés de rondaches et de mousquets. Ils entrèrent dans une jolie rivière qui coulait entre les rochers, et virent une multitude de cochons sur la plage. Les habitans étaient de trois couleurs: les uns entièrement noirs, les autres blancs avec la barbe rouge, enfin les troisièmes mulâtres. Les Espagnols s'avancèrent avec des signaux de paix; mais, au milieu de ces préliminaires, un sauvage s'élança d'un rocher, gagna la pirogue à la nage, et fut retenu prisonnier par les Européens. C'était un chef, à ce qu'on présuma aux bracelets en dents de sanglier qu'il portait, tandis qu'un autre sauvage, fait aussi prisonnier par ruse, n'avait pas d'ornemens semblables. On mit les fers aux pieds de ces malheureux et l'on commença à voguer vers le bord. L'un d'eux, inquiet

Digitized by Google

du sort qu'on lui réservait, rompit ses liens et se jeta à l'eau, traînant après lui un bout de chaîne. Cependant la nuit était survenue, et le fugitif ne pouvant regagner la terre fut repris par l'embarcation. Tous deux furent bien accueillis par Quiros, qui leur fit raser la barbe et les cheveux, leur donna des vêtemens en taffetas rouge et les renvoya à terre avec plusieurs pièces d'étoffes à échanger contre des vivres. Le chef, rendu à la liberté, se montra reconnaissant et généreux dans les échanges; il chargea les chaloupes de cochons, d'ignames, de patates et surtout de belles et excellentes bananes.

Encouragé par ces premières relations, Quiros voulut prolonger sa relâche sur ces îles. Il y essaya même une sorte de colonisation. « Nous continuâmes, dit-il dans son récit, de courir le long de la côte dans la chaloupe, à la vue d'une autre nation nombreuse, de haute taille, plus grisâtre que la précédente. Ces gens nous parurent être des rustres de basse condition. Peu après qu'ils nous eurent fait des signes d'amitié, nous vîmes leurs femmes fuir vers les bois, et aussitôt ils nous décochèrent une grêle de flèches, dont un de nos Espagnols fut légèrement blessé au visage. Notre mousqueterie les fit repentir de leur méchanceté; après quoi, la nuit s'approchant, la chaloupe revint à la flotte raconter ce qui s'était passé.

» Le désir de connaître cette grande terre qu'on voyait au S. E. nous fit lever l'ancre. Ceux qu'on y envoya le 30 avril rapportèrent qu'ils avaient trouvé une bonne baie, large, bien à l'abri, bon mouillage sur trente brasses, que la côte s'étendait fort au loin en retour déclinant au S. S. O.; qu'on leur avait fait des signaux par des feux allumés sur les montagnes; que les peuples de cette côte étaient de haute stature; qu'ils les avaient abordés dans une pirogue avec des marques d'amitié, quoique feintes, comme nous l'éprouvâmes ensuite, et leur avaient fait présent d'une

Digitized by Google

belle aigrette de plumes de héron. Ce rapport combla de joie l'équipage qui se voyait parvenu au but de ses désirs par la découverte d'une grande terre et d'un bon port. L'escadre entra le 1er mai dans la baie qu'elle nomma, du nom de la fête du jour, *Saint-Jacques et Saint-Philippe*. L'ouverture d'environ huit lieues de large court N. et S.; la bande de l'E. peut en avoir douze, et celle de l'O. quinze. Lat. 15° 40'). Le 3 mai, nous mouillâmes dans un bon port, à l'embouchure de deux rivières, fond de sable net depuis quarante jusqu'à six brasses. Les Indiens qui nous entouraient dans leurs canots nous faisaient signe d'entrer plus avant; mais nous ne jugeâmes pas à propos de le faire. C'était le jour de l'invention de la sainte Croix. Nous nommâmes le port *Vera Cruz;* tout le continent, *Terre Australe du Saint-Esprit;* et les deux rivières, l'une *Jourdain,* l'autre *Saint-Sauveur*. Les bords de ces deux rivières sont d'une beauté enchantée, garnis de fleurs et de verdure. La plage y est large et plane, si bien à l'abri, que quelque vent qui souffle dans la baie, la mer reste calme et tranquille dans le retour; le rivage jusqu'à la pente des montagnes est couvert d'arbres; les montagnes aussi vertes que la plaine sont séparées par de larges vallons plats, fertiles, arrosés de rivières; en un mot, il n'y a point de contrées si belles en Amérique, et bien peu qui l'égalent en Europe. La terre y produit en abondance et presque sans culture des fruits de bon goût, des patates, des ignames, des papaies, des bananes, des oranges, des limes, des amandes, des *obos* et divers autres fruits fort savoureux que nous ne connaissions pas. On y trouve de l'aloès, des noix muscades, de l'ébène, des poules, des cochons, et plus avant dans le pays, selon qu'on nous le fit entendre par signes, du gros bétail, des oiseaux qui chantent à merveille, des ramiers, des perdrix, des perroquets, des abeilles. Les habitans sont noirs; ils demeu-

Digitized by Google

rent dans des cabanes couvertes de paille. Le pays est sujet à des tremblemens de terre, signe d'un continent d'une assez grande étendue.

» Ces gens-ci parurent assez mécontens de notre arrivée. Quand nous eûmes mis pied à terre, leur chef vint à nous avec sa troupe, et nous présenta quelques fruits, en nous faisant signe de nous en aller; comme nous n'en tenions compte, le chef traça une ligne sur la poussière, en nous faisant signe de ne pas la passer. A peine Torrès se fut-il avancé au-delà qu'ils nous décochèrent quelques flèches, ce qui nous obligea de faire feu sur eux, et d'en tuer quelques-uns, au nombre desquels était leur chef. Les autres s'enfuirent vers les montagnes. Une seconde troupe des nôtres était allée d'un autre côté chercher des vivres, et tâcher de faire alliance avec les nationaux; mais ils sont d'un si mauvais caractère qu'il n'y a pas moyen d'entrer en conférence. Ils se mettaient toujours aux aguets sur notre passage, quoiqu'avec peu de succès; car les branches rompaient le coup de leurs flèches, au lieu qu'elles les paraient mal de nos balles de mousquet. Nous passâmes quelques jours en ce lieu à nous récréer et à nous reposer des fatigues passées. On célébra le service divin dans une cabane de verdure, précédée d'une belle allée d'arbres. On y fit la procession de la Fête-Dieu; on y éleva une croix. On prit possession du pays au nom du roi Philippe III. Une troupe des nôtres, étant un jour allée chercher des fruits, découvrit du haut d'une montagne un beau vallon qu'elle traversa; puis, du sommet d'une autre montagne, à deux lieues du rivage, elle ouït un bruit de tambour qui lui donna la curiosité de s'approcher dans un grand silence. Les Espagnols arrivèrent à une habitation où les sauvages passaient nonchalamment le temps à danser. Dès qu'ils se virent surpris, ils prirent la fuite vers la montagne, abandonnant leurs femmes et leurs

Digitized by Google

enfans; mais on eut bientôt lieu de juger qu'ils ne s'étaient ainsi sauvés que pour avoir été surpris sans armes. Nos gens, restés maîtres de l'habitation, entrèrent dans une cabane, d'où ils enlevèrent trois enfans et quatorze cochons; et s'en revinrent au plus tôt de notre côté, avant le retour des Indiens, étant loin de tout secours et accablés de lassitude. Ils repassaient dans le vallon, lorsqu'ils entendirent de nouveau les cris des barbares, accompagnés du bruit de leurs tambours faits d'un tronc de bois creux. Nos gens, près d'être assaillis, coururent de toutes leurs forces jusqu'à la pente de la montagne, dont ils gagnèrent le sommet le plus vite qu'il leur fut possible, chargés comme ils étaient. La nécessité de reprendre haleine les obligea de s'y arrêter. Les barbares approchèrent, et faisant leurs cris ordinaires, lancèrent aux nôtres une grêle de flèches qui, par bonheur, n'atteignirent personne. On leur répondit à coups de mousquets qui en blessèrent quelques-uns et firent reculer leur troupe; mais elle ne tarda pas à revenir à la charge, poursuivant les nôtres à la descente jusqu'auprès du rivage; de sorte qu'ils étaient obligés de faire volte-face de temps en temps pour recharger leurs mousquets et faire feu. Malgré ceci, la crainte de nos armes ne faisait pas quitter prise aux barbares qui, lorsqu'ils n'eurent plus de flèches, se campèrent sur des pointes de rochers, d'où ils nous lançaient du haut en bas de grosses pierres. Un des nôtres en eut le bras cassé. Ils n'eurent pas d'autre mal dans cette retraite dangereuse, qu'ils exécutèrent avec une bravoure extrême, sans abandonner leur proie. Quand les Indiens ouïrent tirer le canon des vaisseaux et virent qu'on courait de toutes parts au secours des nôtres, ils abandonnèrent pour le coup la partie, en fuyant vers la montagne.

»Après quelque séjour dans cette baie, les vaisseaux levèrent l'ancre et nous en sortîmes; mais il y fallut bientôt

Digitized by Google

rentrer. Nos gens tombèrent tout d'un coup malades en si grand nombre, qu'il ne restait plus personne en état de faire la manœuvre. On ne pouvait attribuer cet accident à la nature même du poisson dont nous avions mangé en quantité devant cette baie; mais on soupçonna que ce dernier pouvait avoir avalé quelque poison, ou avoir été apprêté et coupé en morceaux sur des herbes vénéneuses. En peu de temps, les deux vaisseaux devinrent semblables à l'hôpital d'une ville pestiférée. Nos gens furent si malades que pas un d'eux ne crut en revenir. Cependant nos chirurgiens malades eux-mêmes soignèrent les autres avec tant de zèle et d'habileté, que les effets de cet accident furent bientôt passés sans que personne en mourût. Durant ce second séjour, on fit aussi quelques descentes à terre, et l'on relâcha les enfans enlevés de l'habitation, dans l'espérance qu'ils seraient les instramens d'un traité de paix entre les naturels et nous; mais ceci n'ayant eu aucun effet, nous levâmes l'ancre une seconde fois. Le 5 juin, empressés d'aller reconnaître les terres sur le vent, d'en prendre possession pour le roi, et d'y bâtir une ville, comme nous fîmes dans la baie où nous en fondâmes une qu'on nomma *Jérusalem-la-Neuve*, dans laquelle on établit des alcades, des corrégidors et autres officiers du roi, nous trouvâmes au large le vent contraire et la mer si agitée que la proue des navires était quelquefois sous l'eau. On fut forcé de regagner la baie. Les deux vaisseaux et le petit bâtiment la coururent ensemble pendant deux jours non sans risques. Le troisième, deux des trois gagnèrent la rivière et mouillèrent dans un bon abri, plus avancé que celui où nous avions fait notre précédent débarquement. Mais la capitane n'en put jamais venir à bout, et courut tant de risques dans la baie, qu'elle fut forcée d'en sortir pour prendre le large où elle dériva si bien qu'elle n'en put jamais regagner l'entrée. »

Digitized by Google

Ici finit la relation de Quiros pour ce qui regarde les nouvelles terres, qui, malgré des détails si explicites, restèrent inconnues de nouveau, pendant cent soixante ans, jusqu'aux voyages de Bougainville et de Cook. Elles font partie de l'archipel des *Nouvelles-Hébrides*, et portent aujourd'hui les noms de *Mallicolo* qu'il ne faut pas confondre avec Vanikoro où périt Lapérouse, et d'*Ile Saint-Esprit*. Le *Pic de l'Etoile* de Bougainville est probablement la Nuestra Segnora de Luz de Quiros.

Après ces importantes découvertes, les Espagnols virent encore quelques îles nouvelles, entre autres Tikopia, et le vaisseau de Quiros fit route vers le Mexique, où il était de retour à la fin du mois d'octobre de l'année 1606.

Luis de Torrès ayant poursuivi sa route à l'O., tomba sur une terre qu'il prit pour le commencement de la Nouvelle-Guinée, probablement la Louisiade de Bougainville. Après avoir côtoyé cette terre pendant trois cents lieues environ, Torrès arriva dans un espace embarrassé d'îlots et d'écueils, à travers lesquels la navigation devint très-pénible. Vers le 11°, il découvrit plusieurs grandes îles dont les habitans étaient noirs, nus et robustes. Leurs armes étaient des lances, des flèches et des casse-têtes en pierre. Il employa près de deux mois pour franchir ce passage, puis il fit route au N., et gagna les possessions espagnoles de l'archipel Indien.

« Il n'est pas douteux, dit M. d'Urville, que ce passage ne fût le détroit connu aujourd'hui encore sous le nom de *détroit de Torrès*, qui sépare la Nouvelle-Guinée de la Nouvelle-Hollande, et que les grandes îles dont il est ici question ne soient celles qui avoisinent le cap York, et peut-être ce cap lui-même, extrémité septentrionale de l'Australie (Nouvelle-Hollande). Ce fait a été démontré par les travaux de Cook. »

Digitized by Google

X. SCHOUTEN ET LE MAIRE. — 1615-1616.

Détroit de Le Maire. — Cap Horn. — Iles Honden, Zondergrond, Waterland, Vliegen. — Iles Niouha. — Iles Onou-Afou et Allou-Fatou. — Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-Guinée.

Après le voyage d'Oliver Van Noort par le détroit de Magellan, plusieurs expéditions hollandaises suivirent heureusement la même route, jusqu'à ce que la compagnie générale des Indes obtint des Etats-Généraux le droit exclusif d'aller aux Indes par ce détroit. Ce fut ce privilége même qui donna lieu à de nouvelles découvertes. Jacob Le Maire, marchand d'Amsterdam, et Wilheim Cornelyz Schouten, navigateur expérimenté, s'associèrent pour trouver un passage dans la mer du Sud qui fût à la fois moins difficile que le détroit de Magellan et en dehors des limites du privilége de la compagnie des Indes. Ils équipèrent à frais communs deux bâtimens : *la Concorde*, de trois cent soixante tonneaux, et *le Horn* qui n'était qu'un simple yacht. Schouten commanda le premier, avec Le Maire en qualité de commis; le frère de Schouten était sur l'autre comme capitaine, avec un marchand nommé Adrien ou Aris Claesz, remplissant les fonctions de commis. Ils avaient à bord soixante-cinq hommes d'équipage, vingt-neuf pièces de canon, douze pierriers, des mousquets, etc.

Le 14 juin 1615, les deux bâtimens firent voile du Texel. Leur voyage n'eut rien de remarquable jusqu'au 5 octobre : vers le milieu de ce jour, on entendit un grand bruit à l'avant de *la Concorde*, et le pilote vit l'eau toute rouge de sang. Son étonnement fut extrême; mais on découvrit plus tard, lorsque le vaisseau fut réparé au Port Désiré, la cause de cet événement. C'était sans doute un monstre marin dont la corne avait donné dans le bordage avec tant de violence qu'elle s'y était rompue. On vit à l'avant, à sept pieds sous l'eau, une corne fort en-

Digitized by Google

foncée, à peu près de la figure et de l'épaisseur d'une dent d'éléphant. Elle avait pénétré au travers des trois bordages, plus d'un demi-pied dans l'épaisseur du bâtiment. Le 20, on passa la ligne, et, le 25, Schouten déclara l'objet de l'expédition à l'équipage assemblé, qui reçut cette nouvelle avec des transports de joie.

Le 6 décembre, on était arrivé au Port Désiré, où *la Concorde* fut mise en carène. Pendant qu'on réparait les deux bâtimens, le feu prit au yacht et s'étendit si promptement aux manœuvres qu'il fut impossible de l'éteindre. Les Hollandais, resserrés dans le seul bâtiment qui leur restait, dépassèrent bientôt le détroit de Magellan, en longeant toujours la côte et gouvernant au S. Le 24, on trouva l'extrémité de la terre; mais on en découvrit une autre à huit lieues de distance. On navigua entre ces deux côtes, dont la dernière fut nommée *Terre des États*, et l'autre *Maurice de Nassau*. Les bâtimens étaient entourés de milliers de baleines qui les obligeaient à courir des bordées pour les éviter. Vers le soir du 25, on trouva l'eau très-bleue, ce qui indiquait une grande profondeur. On ne douta point que ce ne fût la grande mer du Sud, et d'autres indices vinrent confirmer cette opinion. Le 29, on revit les terres que l'on avait quittées. On n'y apercevait que de hautes montagnes couvertes de neige, qui se terminent par un cap fort pointu, que Le Maire nomma *cap Horn*. Le 3 janvier, on n'avait plus de terre en vue : l'expédition célébra sa découverte par une fête sur le bâtiment, et le passage si heureusement trouvé entre Maurice de Nassau et la Terre des États fut solennellement appelé *détroit de Le Maire*.

Après cette laborieuse navigation qui fut accompagnée de pluies et de tempêtes presque continuelles, on fit voile rapidement au N. O. sur la mer du Sud; et, le 11, on repassa le tropique du Capricorne. Le 15, on courut vers

Digitized by Google

l'O., et l'on vit beaucoup d'oiseaux, surtout des queues-de-flèches ou pailles-en-queue, qui ont le corps aussi blanc que la neige, le bec rouge et des queues blanches et fendues d'un pied de longueur.

Le 10 avril, l'équipage, malade du scorbut, désirait ardemment la terre. On découvrit une île basse et de peu d'étendue, d'où l'on ne put tirer que des herbages et de l'eau de pluie. Elle fut nommée *Honden* ou île des Chiens, parce qu'on crut y voir des chiens qui n'aboient point. Le 14, on était à une lieue d'une grande île basse, située à l'E., lorsqu'on vit venir une pirogue montée par quatre sauvages; ils étaient nus et peints en rouge, avec des cheveux noirs et longs. Ils invitèrent les Hollandais de la voix et du geste à descendre chez eux; mais comme on ne trouva point de fond, et que le rivage était couvert d'insulaires dont on ignorait les dispositions, on prit le parti de s'éloigner.

Après avoir fait environ dix lieues dans la nuit, les Hollandais se trouvèrent avec surprise, le lendemain matin, près d'une côte dont les habitans étaient nus comme ceux de la veille; ils étaient peints de diverses figures des pieds à la tête. Trois d'entre eux se détachèrent du rivage dans un canot et s'approchèrent de la chaloupe. Encouragé par de bons traitemens, un des trois monta sur le vaisseau de Schouten; mais, au lieu d'écouter les Hollandais, il se mit à arracher les clous d'une petite fenêtre de cabane et à les cacher adroitement dans ses cheveux. Pendant ce temps, les deux autres s'efforçaient de tirer les grandes chevilles du bâtiment. On envoya la chaloupe au rivage avec quatorze hommes armés de mousquets et de sabres. A peine débarqué, le petit détachement fut attaqué par trente sauvages, armés de massues et de frondes, qui débusquèrent d'un bois et tentèrent de le désarmer et de s'emparer de la chaloupe. Déjà ils entraînaient deux des

Digitized by Google

Hollandais, lorsque les autres firent feu. Trois naturels furent tués et les autres s'enfuirent précipitamment. Quelques femmes prirent à la gorge ceux des sauvages qui semblaient vouloir tenir bon, sans doute pour les obliger à céder le champ de bataille. Cette île, dont le rivage était couvert de cocotiers, et celle de la veille, furent nommées *Zondergrond* (îles sans fond). Ce sont les îles *Oura* et *Tiokea* de l'archipel Pomotou.

Les Hollandais quittèrent sans regret cette terre ingrate et découvrirent une autre île le 16 au matin. Ils n'y trouvèrent point d'habitans, et ne purent y prendre que quelques barils d'eau douce et une sorte d'herbe qui soulagea beaucoup les malades. Schouten la nomma *Waterland* (pays d'eau) : elle a gardé ce nom. Le matin du 18, à vingt lieues de Waterland, on vit une autre île auprès de laquelle on trouva le fond. Ceux qui descendirent au rivage s'avancèrent assez loin dans un bois ; mais la rencontre de quelques sauvages les fit rétrograder. Ils furent suivis d'une légion de mouches qui s'attachèrent à eux avec opiniâtreté. La chaloupe en fut couverte, et l'on ne fut délivré de ce fléau que quatre jours après : un vent frais les fit disparaître en un instant. On ne manqua point d'appeler cette île *Vliegen* (île des mouches), et ce nom lui a été conservé.

Pendant les premiers jours de mai, la navigation fut pénible et les malades ne voyant point de terre se livraient au désespoir. Le 9, à midi, on reconnut une voile à laquelle on donna la chasse. La chaloupe l'eut bientôt atteinte et lui tira brutalement quatre coups de mousquet. Aussitôt les sauvages qui la montaient se précipitèrent dans la mer en y jetant aussi diverses provisions, telles que des fruits et des poules. On ne trouva dans la barque que deux vieillards, huit femmes et trois enfans à la mamelle. On ne put retirer des flots que deux hommes qui montraient tris-

Digitized by Google

tement le fond de la mer pour indiquer que leurs frères y étaient ensevelis. On les rendit à leurs femmes qui les reçurent avec les plus tendres embrassemens. Pour quelques bijoux de verre, on eut des nattes très-fines et quelques noix de coco, les seules qui leur restassent.

Le 10, on eut enfin des terres en vue, à la distance de huit lieues. Le lendemain, on se trouva près d'une île fort élevée, à deux lieues de laquelle on en découvrit une autre au S. La première était couverte de cocotiers qui ranimèrent le courage des malades et lui firent donner le nom d'*île des Cocos*. Lorsque le bâtiment fut à l'ancre, trois pirogues des naturels en vinrent faire le tour, et une douzaine d'autres l'abordèrent. Ils échangèrent des racines et des fruits de cocos pour des clous et des verroteries. Jusque-là tout allait bien, quand la chaloupe vint à se détacher du bord pour aller reconnaître le mouillage. Croyant en avoir facilement raison, une vingtaine de pirogues l'entourèrent et menacèrent l'équipage de leurs lances. Les Hollandais firent feu, et un sauvage tomba percé d'une balle. Le bruit ne les effraya pas d'abord, mais lorsqu'ils virent leur compagnon tomber, et la balle lui traverser le dos, ils prirent la fuite. Ils voulaient entraîner toute l'île dans leur vengeance; mais les indigènes qui avaient accosté le bord se retiraient contens de l'accueil qu'on leur avait fait. Ils ne voulurent pas s'immiscer dans une affaire qui eût pu tourner mal pour eux.

Ces insulaires avaient beaucoup de penchant au larcin; ils se jetaient sur les objets comme sur une proie, et sautaient ensuite dans la mer. Ils essayèrent de voler jusqu'aux clous du navire. Ils étaient robustes et bien proportionnés dans leur taille; ils marchaient nus, à l'exception d'une petite ceinture dont les bouts étaient passés entre les cuisses (le maro). Leur corps était tatoué et leur barbe rase; le lobe de leur oreille était fendu et pendait

Digitized by Google

jusqu'à l'épaule. Leurs cheveux étaient frisés ou tressés avec art. A leur cou pendaient des coquilles, des dents et des plumes d'oiseaux. Une figure de coq était peinte sur la voile de leurs pirogues. Les cabanes alignées sur la grève semblaient fort peuplées.

Schouten resta plusieurs jours devant Niouha, à la grande satisfaction des sauvages émerveillés. Ils ne pouvaient se lasser d'admirer la force et la grandeur du navire; et, pour s'assurer de sa solidité, quelques-uns plongèrent sous la carène et la frappèrent avec des cailloux. Empressés, du reste, à proposer des échanges, ils encombraient le pont de cochons, de volailles, de légumes et de fruits, et se retiraient contens de peu. Bientôt le navigateur hollandais reçut les présens et la visite du *latou*, ou chef d'une île voisine. Il montait une grande pirogue qu'escortaient une foule de barques plus petites. Quand il parut le long du bord, les trompettes et les tambours lui firent un accueil bruyant dont il parut enchanté. A la suite de ce concert, qu'il semblait entendre pour la première fois, le roi prit la parole et débita une harangue que répéta l'assistance, et qui parut aux Hollandais fort bienveillante et fort révérentieuse; puis il envoya sur le pont trois hommes chargés d'offrir de sa part une fort belle natte au capitaine. Les envoyés s'acquittèrent de ce devoir humblement et à genoux. Schouten leur donna en retour une vieille hache, quelques verroteries, de vieux clous et un morceau de toile, présens qui charmèrent le roi. Ce chef paraissait jouir d'une autorité assez étendue: quelques pirogues s'étant placées de manière à gêner les Hollandais, ils s'en plaignirent au souverain sauvage qui cria : *Fanou! fanou!* et les pirogues s'éloignèrent. Le roi, malgré les instances du capitaine, ne voulut pas monter à bord; il y envoya son fils qui, de son côté, supplia les Hollandais de descendre sur l'île.

Digitized by Google

Mais ces manières bienveillantes et affables n'étaient qu'un piége pour attirer les Européens sur la plage. Quand les insulaires virent que la ruse ne leur réussissait pas, ils en vinrent à l'emploi de la force. Le 13 mai au matin, une flottille entière cerna le navire. Elle se composait de vingt-trois doubles pirogues montées chacune par vingt-trois hommes environ, et de quarante-cinq pirogues simples avec cinq hommes chacune. Le roi lui-même, arrivé dans une double pirogue, commença par reconnaître la position du navire; puis, quand il se fut assuré de l'état de ses forces, un naturel frappa violemment sur une espèce de tambour, et les autres répondirent à cet appel par un cri perçant. C'était le signal du combat. La double pirogue que montait le roi s'engagea la première; elle vogua contre le navire de toute la force de ses rameurs, comme si l'on eût espéré de le briser par le choc; mais ce fut la pirogue qui fut brisée, et le pauvre monarque insulaire vit sa majesté réduite à gagner la terre à la nage. Le reste des agresseurs continua à tenir bon et à lancer des nuées de pierres, jusqu'à ce que la mousqueterie du bord et le feu de quelques pierriers chargés de balles et de vieux clous eussent dispersé toute la flotte saisie d'épouvante, à la vue du grand nombre de tués et de blessés qui suivit cette terrible explosion. « Ainsi les *Indiens* reculèrent, dit la relation, ne s'étant pas attendus à de telles salves dont ils n'avaient jamais ouï parler, et qui avaient fait périr d'une manière si étrange quelques-uns de leurs gens, de telle sorte qu'ils se tinrent hors de la portée du vaisseau. Apparemment que le roi avait rassemblé ses forces pour cette entreprise; car il y avait là plus de mille hommes, entre lesquels on en distingua un qui était tout blanc. » Le jour suivant, Schouten quitta ces îles qu'il nomma *Iles des Cocos* et *Verraders* (traîtres), et qui portent aujourd'hui le nom d'îles *Niouha*

Digitized by Google

« Le 14 mai 1616, dit Schouten, à cinquante lieues plus loin que l'île des Traîtres, on découvrit une île (l'île *Onou-Afou*), où l'on espéra trouver de l'eau. Dès-lors les matelots la nommèrent *Goede-Hoope* (Bonne-Espérance). Dix ou douze canots nous approchèrent sans qu'on voulût recevoir les Indiens à bord. On se contenta de leur marquer de la douceur, on leur donna de petits paquets de verroterie pour quatre poissons volans qu'on tira par l'arrière avec une corde. Cependant la chaloupe sondait toujours le long du rivage. Les Indiens qui étaient dans les canots l'ayant vue, nagèrent à elle, et, ayant commencé par des paroles qu'on n'entendait point, ils l'environnèrent avec leurs canots, qui étaient alors au nombre de quatorze, et il y en eut quelques-uns qui sautèrent à la mer, croyant s'en rendre maîtres ou la faire tourner sens dessus dessous.

» Parmi l'équipage de la chaloupe, il y avait huit mousquetaires, et les autres bien armés de piques et de sabres. Les mousquetaires tuèrent deux hommes dans leurs canots, dont l'un tomba dans le même moment, et l'autre demeura encore un peu sur son séant, essuyant de ses mains le sang qui lui sortait de la poitrine; mais bientôt après il tomba aussi à la mer. Ces morts si imprévues effrayèrent les autres, qui se retirèrent au plus vite. On vit aussi beaucoup de gens sur le rivage, qui criaient et hurlaient de toutes leurs forces *bou, bou, bou!* Il y avait sur la côte des maisons en divers endroits et un gros bourg. L'île était montueuse; mais les montagnes n'étaient pas fort hautes. »

Le 18, après délibération en conseil, on fit voile au N.-O., afin de gagner les Moluques par le N. de la Nouvelle-Guinée. Le lendemain on se trouva proche d'une île d'où vingt pirogues se détachèrent aussitôt et vinrent à bord avec des apparences de cordialité. Cependant l'un des insulaires

Digitized by Google

ayant menacé un Européen de sa sagaie, pendant que les autres poussaient un grand cri, on prit cette démonstration pour un signal d'hostilité; et deux coups de canon furent tirés sur la flottille, deux sauvages furent tués et les autres disparurent aussitôt. Le lendemain la chaloupe, occupée à sonder, fut entourée de sept pirogues et obligée de faire feu sur elles et de blesser un grand nombre de naturels. On mouilla, le jour suivant, dans une petite anse offrant un ancrage sûr vis-à-vis d'un petit ruisseau qui descendait de la montagene. Le navire fut affourché de manière à ce que les canons du bord pouvaient à toute heure protéger les canots qui iraient à terre. Cependant les naturels ne se rebutaient pas. Des pirogues apportèrent à bord des noix de cocos, des racines d'ignames, un cochon vivant et deux rôtis, et, en échange de ces objets, les sauvages reçurent des clous, des couteaux et de la verroterie. Ils montraient un grand penchant au larcin; ils nageaient et plongeaient avec habileté. Leurs cabanes, situées près de la plage, revêtues et couvertes de feuilles, étaient arrondies et terminées en pointe, avec une seule issue par où l'on ne pouvait pénétrer qu'en rampant. Il n'y avait aucune espèce de meubles, et l'on n'y voyait que des hameçons et des casse-têtes.

Le 22, les pirogues revinrent apporter des cocos; mais sur la grève s'attroupaient une multitude de sauvages armés de lances et de bâtons, qui semblaient tenir conseil pour une attaque. Une cinquantaine de pirogues, munies de pierres et de lances, étaient réunies près d'eux. Cependant la paix fut conclue et l'on échangea des ôtages. Six insulaires restèrent à bord en cette qualité, tandis que trois Hollandais, parmi lesquels était Aris Claesz, se rendirent à terre. L'hospitalité fut noblement exercée de part et d'autre.

«Le roi, dit la relation, fit beaucoup d'honneur aux trois

Digitized by Google

étrangers; il tint près de demi-heure ses deux mains l'une contre l'autre et son visage dessus, se baissant presque jusqu'à terre, et demeurant dans cette posture jusqu'à ce qu'Aris lui fit une pareille révérence. Alors il se releva et baisa les pieds et les mains d'Aris. Un autre homme assis près du roi pleurait comme un enfant et disait beaucoup de choses à Aris qui n'en entendait rien. Enfin il retira ses pieds de dessous son derrière, sur quoi il était assis, et se les mit sur le cou, s'humiliant et se roulant comme un ver de terre

» Les présens qu'on leur fit leur furent fort agréables; néanmoins le roi marquait une si grande envie d'une chemise blanche qu'Aris avait sur le corps, que celui-ci en envoya quérir une autre pour la lui donner. En reconnaissance, il donna aux ôtages quatre petits pourceaux. On traita aussi pour pouvoir faire de l'eau, et il fut résolu d'y envoyer deux chaloupes, dont l'une serait armée pour la défendre de ceux qui iraient à l'aiguade en cas de besoin. »

Quelques tentatives de vol furent aussitôt réprimées par l'autorité du roi qui fit châtier les coupables. « Ils avaient une frayeur extrême des armes à feu. Une décharge de mousquets les faisait trembler et fuir de toutes leurs forces : mais on les épouvanta bien davantage quand on leur fit entendre par signes que ces grosses pièces qu'ils voyaient tiraient aussi. Le roi désira qu'on les fit tirer une fois devant lui; mais ils furent tous saisis d'un si grand effroi, que les deux rois mêmes, malgré les assurances qu'on leur avait données, s'enfuirent avec les autres dans les bois, laissant là les Hollandais. Ils revinrent pourtant quelques heures après; mais il n'y avait pas moyen de les faire revenir de leur frayeur.

» Le 26, les commis Le Maire et Aris retournèrent sur l'île, suivis des trompettes et portant un petit miroir et d'autres bagatelles pour le roi. Ils trouvèrent sur le rivage

Digitized by Google

un homme tout courbé sur les pierres, les mains jointes ensemble, le visage contre terre comme s'il eût voulu prier à la turque. C'était le roi qui leur faisait ainsi la révérence. Ils le relevèrent et allèrent ensemble dans sa maison ou *belaï* (sans doute *malaï*) parce qu'il pleuvait. Les trompettes ayant alors commencé à sonner, il parut autant d'étonnement que de frayeur sur tous les visages, et ils se prirent tous à crier : *Awo, awo!* Cependant le vice-roi ou le second roi entra le visage tourné vers les étrangers, quoiqu'il marchât le côté tourné vers eux. Quand il fut devant eux, il courut vite derrière, prononçant tout haut et avec rapidité quelques paroles d'un ton d'autorité. En même temps, il fit un grand saut en l'air, et se laissa tomber tout d'un coup sur son derrière, les jambes croisées sous lui, et, comme c'était sur des pierres, les Hollandais s'étonnèrent de ce qu'il ne s'était pas cassé les jambes; mais ces gens-là sont agiles et robustes plus qu'on ne peut se l'imaginer. Après cela il fit une harangue ou prière avec beaucoup de gravité, et, quand elle fut finie, on commença à manger d'une sorte de fruit dont un domestique fit distribution à tout le monde. C'était une espèce de limon, à peu près du goût des limons d'eau, dont l'extérieur était écaillé comme une pomme de pin. Le breuvage était fait de feuilles d'*athona* bouillies.

» Parmi les honneurs qu'on fit aux étrangers, on leur étendit partout des nattes pour marcher dessus. Le roi et le vice-roi leur firent présent de leurs couronnes, qu'ils ôtèrent de dessus leurs têtes, et mirent sur celles de Le Maire et d'Aris. Le Maire leur fit aussi quelques présens de très-peu de valeur, qui devinrent des choses très-précieuses pour eux. Il leur donna surtout un petit miroir rond ou globe, leur faisant entendre que c'était la figure du soleil et de la lune qui étaient ainsi ronds et luisans, et que dans ce miroir on pouvait voir toutes les choses qui lui étaient

Digitized by Google

opposées, de quoi ils témoignèrent beaucoup de surprise. Les couronnes étaient de plumes blanches, longues et étroites, ornées par-dessus et par-dessous de quelques autres petites plumes rouges et vertes de perroquets. Ce jour-là, on fit encore beaucoup d'eau, et on eut par troc des noix de cocos avec des racines d'*ubas;* mais on ne put avoir de pourceaux, parce qu'il n'y en avait pas trop pour les habitans, qui n'avaient pour nourriture que ces trois sortes de vivres et quelques bananes. Ils nous firent entendre, en se serrant le ventre, qu'ils n'avaient pas de quoi se rassasier eux-mêmes, et que nous leur ferions plaisir de leur donner des vivres. Le capitaine Schouten vint à terre avec les trompettes que le roi prenait beaucoup de plaisir à entendre sonner. Les insulaires se prirent à rire à gorge déployée, en voyant nos gens danser au son des instrumens : mais rien ne les réjouit davantage que l'escrime qu'Aris Claesz et Nicolas Jensz se mirent à faire l'un contre l'autre, l'épée à la main. Nous leur avions porté du pain et du vin pour les régaler, mais ils n'en firent pas grand cas, car ils aimaient bien mieux le poisson tout cru.

»Vers le soir, comme on prit à la seine beaucoup de bons poissons, on en fit présent d'une partie au roi, qui en mangea sur l'herbe de tout crus, têtes, entrailles, queues, arêtes, sans en rien jeter.

» Le 29, sur le midi, le commis, le sous-commis et l'un des pilotes, après avoir fait une promenade dans l'île, reviurent à bord, amenant avec eux le jeune roi et son frère, à qui l'on ne manqua pas de donner à dîner. Pendant qu'ils étaient à table, on leur fit entendre qu'on voulait partir dans deux jours, de quoi le jeune roi marqua tant de joie qu'il sortit de table, courut dans la galerie, et cria vers le rivage que dans deux jours le vaisseau ferait voile, ce qui fit encore plus connaître qu'il craignait qu'on n'envahît leur pays, quoique cette crainte ne les empêchât pas d'en

Digitized by Google

user amiablement. Ce roi promit que, si l'on voulait partir dans deux jours, il ferait présent de dix pourceaux et de quantité de noix qu'ils nomment *ati*.

» Le repas fini, le grand roi ou premier souverain vint aussi à bord. Il paraissait âgé de soixante ans. Il avait bonne mine vis-à-vis des autres, eu égard à la manière dont ils sont tous faits. Il était suivi de seize personnes qui composaient son conseil. On les reçut avec toute la civilité possible. En entrant dans le vaisseau, il se coucha sur le visage et fit sa prière; puis on le mena dans l'intérieur, où il recommença de prier. Il paraissait dans la surprise et dans l'admiration de tout ce qu'il voyait, et les Hollandais n'étaient pas moins surpris de ses manières.

» Aris ayant fait une bonne pêche au clair de la lune, en porta une partie au roi, auprès de qui il trouva une troupe de jeunes filles nues, qui dansaient, jouant sur un bois creux comme une pompe, qui rend quelques sons, sur lesquels les jeunes filles réglaient leurs pas.

» Le matin du 30, les deux rois, dans l'espérance que le vaisseau allait partir, y firent porter des présens de pourceaux et de provisions de toutes sortes.

» Aris étant allé avant midi dans l'île, après midi il envoya quérir Le Maire et Ban, qui menèrent avec eux quatre trompettes et un tambour, que les rois ouïrent avec un plaisir singulier. Ensuite il vint une troupe de paysans de la plus petite île, qui apportèrent quantité d'herbes vertes qu'ils nommaient *kava*, et ils commencèrent tous à la mâcher. Quand ils les eurent mâchées, ils les retirèrent de leurs bouches, et ayant tout mis ensemble dans un grand vaisseau de bois, ils jetèrent de l'eau douce, la mêlèrent et la pétrirent avec les herbes, et en présentèrent aux rois et à leurs officiers, qui en burent. Ils en offrirent aussi aux Hollandais; mais ils étaient trop dégoûtés de ce qu'ils avaient vu. On servit encore devant le roi quantité de ra-

Digitized by Google

cines d'*ubas* rôties et seize pourceaux, auxquels, pour apprêt, on avait tiré les entrailles du corps, et qui étaient encore tout sanglans, n'ayant point été lavés. Il n'y avait que la soie qu'on avait fait brûler en les flambant, et on leur avait mis des pierres ardentes dans le corps. C'était là le rôti dont ils se régalaient, et la manière dont ils rôtissaient.

» Les cérémonies de ce festin furent, qu'ils servirent d'abord des racines de kava qu'ils mirent en monceaux par rangs, dansant et chantant devant les *arikis* ou rois. Puis, le roi étranger s'assit, et ses femmes et les gens de sa cour s'étant assis derrière lui en cercle, on mit à manger au milieu d'eux, et chacun en prit. Après ce mets, on apporta de grandes civières de vingt à trente pieds de long chargées d'*ubas* ou *oubas*, et d'autres racines crues et rôties qui furent aussi distribuées. Enfin vinrent les pourceaux rôtis remplis d'herbes, les foies y étant attachés avec de petites chevilles. Ils furent mangés, non-seulement avec beaucoup d'appétit, mais avec autant d'avidité que s'ils eussent été admirablement bouillis ou rôtis. Tout ce qui se servait devant le roi y était porté sur la tête par respect, et l'on se mettait à genoux pour le poser devant lui. De ces seize pourceaux, chaque roi en fit présent d'un aux Hollandais, qui furent tous apportés sur la tête de ceux qui en étaient chargés, et ils se mirent à genoux pour les leur poser aux pieds. »

Le 31 mai, les deux rois allèrent ensemble au vaisseau de Schouten qui devait partir le même jour : ils s'étaient fait accompagner de toute la cour. Cette dernière visite fut signalée par de nouveaux présens en colifichets d'une part, et en porcs et en productions du pays de l'autre.

« Ces insulaires étaient hauts et puissans. Ils étaient vigoureux et bien proportionnés, légers à la course, nageaient et plongeaient fort bien. Leur peau était d'un brun jaunâtre. Ils étaient assez ingénieux et aimaient à parer

Digitized by Google

leurs cheveux et à les accommoder de diverses manières, les uns les ayant crépus et les autres bien frisés, et d'autres en cinq ou six tresses nouées adroitement ensemble, et d'autres hérissés et droits sur le sommet de la tête, de la longueur d'un quart d'aune de Hollande, comme si c'avait été des brosses ou des vergettes en crins de pourceau. Le roi avait au côté gauche de la tête une longue tresse, pendante sur le côté gauche de son corps jusqu'à la hanche, et le reste était noué d'un ou deux nœuds. Les courtisans avaient deux tresses aux deux côtés. En général tout était nu, hommes et femmes, rois et sujets, hormis le peu de couverture qui leur cachait le milieu du corps.

»Les femmes étaient fort laides de visage, de petite taille, et avaient les cheveux courts, comme les hommes es portent en Hollande. Elles étaient, au moins autant que les hommes, disposées au vol, et elles cherchaient constamment à s'emparer des objets qui leur plaisaient par leur nouveauté.

» Ces insulaires ne sèment ni ne moissonnent; ils recueillent ce que la terre produit d'elle-même pour l'entretien de leur vie, et qui ne consiste presque qu'en noix de cocos ou *ubas*, en bananes et en un petit nombre d'autres fruits. Lorsque la mer se retire, les femmes vont quelquefois chercher sur le rivage, dans des creux, de petits poissons qui y demeurent; ou bien, lorsqu'elles ont grande envie d'en manger, elles vont pêcher avec de petits hameçons, et les mangent tout crus. En partant, on nomma ces îles les *îles de Horn*, du nom de la ville où le vaisseau avait été équipé; la baie fut nommée *Concordia*, du nom du navire. »

Cette description, aussi naïve que curieuse, désigne parfaitement les îles *Allou-Fatou*, qui n'ont point été visitées par d'autres navigateurs : c'est pourquoi nous avons accordé une une si grande place à la relation de Schouten.

Digitized by Google

Les Hollandais, ranimés et rafraîchis par cette relâche agréable, quittèrent les îles Allou-Fatou le 31 mai, et continuèrent leur route toujours aussi incertaine. Après avoir passé près de cinq ou six petites îles (probablement les îles *Howe*) qui paraissaient couvertes d'arbres et de grands bancs de sable, sans mouillage sûr, on en découvrit douze ou treize autres par le 4° 45' lat. S. qui furent appelées *Marqueen*. Le 24 du mois suivant, on aperçut trois îles basses au S. O.; elles furent nommées les *îles Vertes*, à cause de la verdure qui les couvrait. Vers la fin du même jour, on découvrit une terre qu'on prit pour la Nouvelle-Guinée. En approchant de la côte, on reconnut que c'était une île à laquelle Schouten donna le nom du saint du jour, *Saint-Jean*.

Près de cette île, on aperçut une grande terre (la Nouvelle-Irlande), qu'on prit encore pour la Nouvelle-Guinée, et dont on prolongea toute la bande orientale, ayant, à diverses reprises, des communications avec les naturels. Les premiers que l'on vit lancèrent contre le bord des pierres à l'aide de frondes, et l'on fut obligé de leur riposter à coups de mousquet. On mouilla durant une nuit près de la côte : les sauvages vinrent, au clair de la lune, rôder autour du navire. On essaya de les attirer soit avec des paroles amicales, soit avec des cadeaux; mais ils furent insensibles à toutes les avances ; car, dit la relation, « c'étaient des hommes véritablement sauvages et brutaux. »

Quelques jours après, huit pirogues firent le tour du navire; chacune d'elles était montée par huit ou dix hommes armés de sagaies, de pierres, de massues, de sabres de bois et de frondes. On leur distribua quelques bagatelles, et on chercha à leur faire comprendre qu'on attendait d'eux des cochons, des poules, des cocos et des racines. Au lieu de répondre à cette demande, ils lancèrent leurs sagaies contre le navire qui y répondit avec son ar-

Digitized by Google

tillerie. Dix ou douze sauvages furent tués: une grande pirogue et trois pirogues plus petites furent coulées à fond. La chaloupe poursuivit les fuyards, tua encore quelques sauvages et recueillit trois prisonniers grièvement blessés. L'un d'eux mourut; les autres furent pansés, conduits à terre et rendus à leurs compatriotes contre une rançon en cochons.

D'après la relation, ces insulaires, vigoureux et bien faits, sont des noirs aux cheveux crépus. Presque tous sont nus; un petit nombre seulement porte des ceintures en écorce d'arbre. Des anneaux pendent à leur nez et à leurs oreilles. Ils ont des bonnets en écorces d'arbre peintes, réunies deux ou trois ensemble par une sorte de cordon, et placées comme une coiffe de femme. Ils connaissaient l'usage de l'arec et du bétel. C'était pour eux une marque de civilité que d'ôter leurs bonnets et de mettre leurs mains sur la tête. Leurs pirogues varient depuis les plus petites qui ne peuvent porter que deux individus, jusqu'à celles qui arment dix-sept couples de pagaies. On vit une de ces pirogues dont les bordages étaient réunis par des coutures bien goudronnées et enduites de térébenthine.

Parvenu à la pointe N. de la Nouvelle-Hanovre, qui n'est séparée de la Nouvelle-Irlande que par un étroit canal, dont il n'eut pas connaissance, présumant toujours prolonger la côte de la Nouvelle-Guinée, Schouten donna à cette pointe le nom de *Cap Salomon Sweert.* Le matin du 29, il fit remettre à la voile; et le lendemain il vit une île (l'île *Dampier,* suivant M. d'Urville) dont plusieurs canots se détachèrent. Vingt-cinq pirogues montées par les naturels entourèrent le navire. Les deux ancres à jet étaient au bossoir prêtes à mouiller. L'un des naturels alla se camper avec sa pagaie sur la patte de l'ancre, croyant pouvoir de là conduire le navire à terre. Pendant ce temps, ses compagnons préparaient leur attaque. Une volée de

Digitized by Google

flèches, de lances et de pierres, couvrit tout-à-coup le bâtiment. Les pierres étaient lancées avec une telle force qu'elles enlevaient des éclats de mâts, et tous les matelots furent obligés de s'abriter pour en éviter les atteintes. Les sauvages chantaient déjà victoire, quand une décharge d'artillerie et de mousqueterie vint fondre sur eux. Douze ou treize furent tués, un plus grand nombre blessé; le reste prit la fuite. La chaloupe les poursuivit, et fit prisonnier un jeune homme de dix-huit ans, qui avait été blessé au commencement du combat, et qu'on nomma *Moïse* aussi bien que l'île. Ces insulaires, ajoute la relation, mangeaient une sorte de pain qu'ils fabriquaient avec des racines d'arbre.

Le 2 juillet et les jours suivans, on reconnut successivement vingt-cinq îles différentes qui appartiennent au groupe des *îles de l'Amirauté*. Le 5, vers midi, on vit une haute montagne, et, comme la terre s'étendait à perte de vue à droite et à gauche, on se crut assuré d'être effectivement à la Nouvelle-Guinée. Le 7, avant le jour, on porta vers la montagne dont la cime vomissait des flammes mêlées de fumée et de cendre. Le jour fit connaître que cette terre était peuplée : on la nomma *île Vulcain* (nom qu'elle a gardé). Les insulaires accoururent le long du navire avec cinq ou six pirogues à balancier; mais personne à bord ne comprit leur langage, pas même le sauvage prisonnier Moïse.

Après avoir dépassé, le 9 juillet, plusieurs îles qui reçurent le nom de *Schouten*, le navigateur hollandais mouilla devant une terre identique avec celle qui fut nommée depuis *île d'Urville*. Les canots qui vinrent à bord étaient montés par des sauvages aux cheveux courts et frisés; ils portaient des anneaux aux narines et aux oreilles, des plumes à la tête et aux bras, des colliers de dents de porc au nez et sur la poitrine. Ils faisaient usage du bétel,

Digitized by Google

et étaient sujets à plusieurs maladies et difformités. Leurs femmes étaient affreuses : la relation compare énergiquement leurs longues mamelles à de gros boyaux qui leur tombaient jusqu'aux hanches, et leur ventre à un tonneau. Leurs habitations s'élevaient à huit ou dix pieds au-dessus du sol. Deux villages parurent sur la côte, et détachèrent quelques pirogues vers le navire ; mais il fut très-difficile de faire des échanges avec ceux qui les montaient. Ils n'avaient avec eux que quelques cocos qu'ils estimaient à de très-hauts prix, demandant une aune d'étoffe pour quatre de ces fruits. Quant à des cochons, ils ne voulurent point en céder.

Pendant plusieurs jours, on navigua le long de la côte de la Nouvelle-Guinée, sans qu'on sût dire où l'on se trouvait. Le 15, l'ancre fut jetée près de deux îles abondantes en cocos, séparées de la grande terre par un canal d'un mille d'étendue. Le capitaine ayant envoyé des canots à terre, les naturels se cachèrent dans les bois d'où ils tirèrent quelques volées de flèches. On leur répondit par des décharges de pierriers ; mais, le nombre des sauvages augmentant, il fallut que les canots revinssent au navire. Après cette île, on en vit deux autres situées à cinq ou six milles de la côte, et nommées *Arimoa*. Non contens d'aller y cueillir des cocos, les Hollandais y brûlèrent quelques habitations. Quoique furieux et poussant des cris de rage, les naturels n'osèrent pas attaquer le navire, à cause des canons dont les boulets ricochaient sur la grève. Le soir, la paix fut faite et scellée par quelques noix de cocos. Des échanges considérables eurent lieu, et l'on eut autant de fruits et de provisions que l'on voulut contre de la verroterie, des vieux clous et des couteaux rouillés. Ces sauvages paraissaient avoir eu déjà des relations assez fréquentes avec les Européens. Sans doute ils étaient en guerre avec des tribus voisines, car des pirogues s'étant montrées du

Digitized by Google

côté de l'E., ils prièrent les Hollandais de tirer sur elles.

Le 21, d'autres îles parurent (probablement les *îles des Traîtres*), dont les habitans vinrent commercer avec de grandes pirogues chargées de poisson sec, de cocos, de bananes et de tabac. Ils s'approchèrent d'un air timide et doux, versant de l'eau sur leur tête en signe d'amitié. Leur langage différait de celui des îles Arimoa. Un anneau d'étain pendait à leurs narines et ils portaient aux mains des bracelets de nacre. Il vint encore une pirogue d'une autre île, ayant des vivres à bord, ainsi que des porcelaines de Chine. Les naturels qui la montaient étaient d'une taille plus élevée et d'un teint plus foncé que les précédens. Ils aimaient les verroteries et le fer. Leurs oreilles portaient des pendans en verres bleus de diverses couleurs. Après avoir quitté cette île, Schouten en prolongea encore une fort haute, dont la partie O. fut nommée *Goede-Hoop*, nom qui fut transféré par Dampier à une pointe plus occidentale. L'équipage y trouva en abondance des vivres frais, qui ranimèrent un peu les malades.

Le 30, on entra dans un grand golfe par un temps épouvantable : le tonnerre et les éclairs semblaient couvrir le vaisseau de flammes, et la pluie qui survint fut si abondante, qu'aucun Hollandais ne se rappela en avoir jamais vu de semblable. On mit le cap au N., et, le soir du 31, on passa la ligne une seconde fois. Le 3 août, un banc de sable fort large parut terminer les terres. On était sur les côtes de la Nouvelle-Guinée, qu'on avait longées sur une étendue de deux cent quatre-vingts lieues.

Le 4, on aperçut une île, où un vent contraire força de s'arrêter. La chaloupe s'en étant approchée, fut suivie par trois pirogues qui avaient arboré la bannière blanche. Elles étaient chargées de riz et de tabac, avec deux oiseaux de paradis. Les insulaires n'étaient plus de ces sauvages féroces dont il fallait se garantir avec soin. Ils portaient

Digitized by Google

des ceintures de toile; quelques-uns même avaient des caleçons de soie, des turbans, des bagues d'or et d'argent. Aris Claesz, qui entendait le malais, distingua bientôt quelques termes qu'il crut comprendre, et le malheureux équipage, épuisé de fatigue et de maladie, eut enfin l'espoir de voir le terme de ses maux. On était sur une île dépendante de Tidor; et, trois jours après, les matelots d'une barque ternataise s'empressèrent de venir apprendre à Schouten qu'une flotte composée de près de trente vaisseaux hollandais et anglais naviguait dans les eaux de Ternate.

George Spilberg, qui se trouvait alors à Java, fut chargé de prendre à son bord Le Maire et Schouten pour les conduire en Hollande, et le gouverneur-général des Moluques, en attendant la décision des États, se saisit du vaisseau et de tous les effets de ses intrépides compatriotes, qu'il accusait d'avoir violé les priviléges de sa compagnie. Jacob Le Maire, aussi malheureux que son devancier Magellan, ne devait pas revoir sa patrie pour y recueillir la gloire de sa découverte. Il mourut dans la traversée, le 22 janvier 1617. Schouten et Aris Claesz revinrent en Hollande, et c'est ce dernier qui est l'auteur de la curieuse relation dont nous avons donné plusieurs extraits.

XI. JACOB LHERMITE. — 1624-1626.

Détroit de Le Maire. — Terre-de-Feu.

Lorsque la découverte du passage de Le Maire eut été vérifiée et reconnue authentique, le prince Maurice d'Orange résolut d'envoyer une puissante flotte dans la mer du Sud, pour détruire les possessions espagnoles et tenter même la conquête du Pérou. Onze vaisseaux furent équipés et armés de trois cents canons : Jacob Lhermite fut nommé amiral, et Hugues Schapenham vice-amiral de la flotte, qui partit au commencement d'avril 1623.

Digitized by Google

Ce voyage fut signalé par un acte de barbarie et de superstition digne des nations sauvages que les Hollandais allaient visiter. Quelques malades étant morts sur *le Mauritius* peu de temps après avoir pris médecine, le premier chirurgien de ce bâtiment fut accusé de leur mort. Le vice-amiral et un autre officier, chargés d'une enquête à ce sujet, ne trouvèrent rien de mieux que de mettre le pauvre diable à la question, qu'il supporta avec fermeté et en niant toujours qu'il fût coupable. Cette fermeté même fut suspecte et regardée comme le résultat de quelque sorcellerie qui le rendait insensible aux tortures. On le fouilla et on trouva sur lui la langue et la peau d'un serpent. Il ne fallut pas d'autre preuve : il fut ramené devant les juges, et, comme on lui ôta ses fers, dans son désespoir il saisit ce moment pour se jeter à la mer. Deux matelots eurent l'inhumanité de l'en retirer. On le remit à la question; à la fin sa constance se démentit, et l'infortuné, brisé de souffrances, avoua qu'il avait fait mourir sept hommes, parce que les soins qu'il fallait leur donner lui étaient trop pénibles; qu'il avait bien essayé d'entrer en relation avec le diable, mais que ce rusé personnage n'avait pas voulu se montrer à lui. Après ces aveux, le pauvre patient eut la tête tranchée le 2 octobre 1624.

Le 2 février de l'année suivante, on était à l'entrée du détroit de Le Maire, que la flotte traversa sans accident. Le 6, on doubla le cap Horn à trois lieues de distance et l'on mouilla ensuite sur une île voisine, dans une baie qui fut nommée Schapenham. On fit de l'eau, mais un orage terrible ayant empêché les matelots occupés à l'aiguade de retourner à bord, on ne retrouva plus le lendemain que deux hommes vivans sur dix-neuf. Les naturels étaient venus dans la nuit et les avaient massacrés; on vit cinq cadavres horriblement coupés par quartiers; les autres avaient été emportés et peut-être dévorés par les sauvages.

Digitized by Google

L'amiral explora ensuite les îles nombreuses qui se trouvent entre le cap Horn et la Terre-de-Feu, et il reconnut ainsi qu'il n'est point nécessaire de doubler ce cap pour entrer dans le Grand-Océan du Sud. La Terre-de-Feu est montueuse en grande partie; cependant elle renferme des prairies et des vallées agréables. Les montagnes sont nues du côté de l'E., mais couvertes d'arbres sur le côté opposé. Des vents d'O. de la plus grande violence règnent dans ces parages et font courir des dangers aux bâtimens les mieux abrités. Les habitans sont blancs, mais ils se peignent les membres en rouge et le corps en plusieurs autres couleurs. Ils sont robustes et bien faits; leurs cheveux sont épais et longs. Les hommes sont nus malgré la rigueur du froid qui est extrême; mais les femmes se couvrent la ceinture d'un morceau de cuir. Leurs huttes sont terminées en pointe avec une ouverture à cette extrémité pour donner passage à la fumée. Elles ont quelques pieds de profondeur au-dessous du sol; l'extérieur est revêtu de terre. Leurs armes sont des arcs et des flèches, des javelots garnis d'un os tranchant à la pointe avec deux ou trois crochets, des massues, des frondes et des couteaux de pierre. Ils ont des canots d'écorce habilement fabriqués et qu'ils manœuvrent avec rapidité.

Après cette reconnaissance, la flotte leva l'ancre et entra à grand'peine dans l'Océan-Pacifique. Le 8 mars, on vit les îles Juan Fernandez. Diverses tentatives contre le Pérou échouèrent, et l'on se borna à brûler quelques petits bâtimens sur la côte. L'amiral et le vice-amiral étaient malades et hors d'état de mettre leurs grands projets à exécution. L'Hermite mourut et fut remplacé par Schapenham. Celui-ci conduisit la flotte au Mexique, et de là, aux îles Mariannes où l'on arriva le 26 janvier 1625; puis à Mindanao, et enfin à Batavia, où elle se divisa. L'amiral en prit une partie avec laquelle il repartit pour l'Europe. Il mourut en

route quatre jours après son départ, et son vaisseau atterrit au Texel le 9 juillet 1626.

XII. ABEL TASMAN. — 1642-1644.

Tasmanie. — Nouvelle-Zélande. — Iles Tonga, ou des Amis. — Iles Viti (Fidgi des anciennes cartes). — Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-Guinée. — Australie.

Le gouverneur de Batavia, Van Diemen, envoya en 1642 deux bâtimens de la compagnie des Indes, *le Heemskerk* et *le Zeehan*, pour faire directement des découvertes. Cette expédition était confiée à un navigateur au service de la compagnie, Abel Tasman, dont les travaux ont rendu le nom célèbre dans l'histoire de la géographie. Les bâtimens hollandais partirent de Batavia le 14 août 1642; Tasman alla mouiller à l'Ile-de-France, d'où il fit route au S., et le 24 novembre, par 42° 25' lat. S. et 136° 50' long. O., il aperçut une grande terre. Après avoir passé plusieurs jours à la reconnaître, il mouilla, le 1er décembre, dans une baie qui fut nommée *Frederik Hendrik's Bay* (baie de Frédéric Henri). On entendit sur le rivage un bruit semblable au son d'une trompette peu éloignée; mais on ne découvrit personne. De la fumée que l'on observa en plusieurs endroits et quelques autres indices ne permirent pas de douter que cette terre ne fût habitée. Le 3 décembre, Tasman s'approcha lui-même dans sa chaloupe et fit planter sur la grève un poteau sur lequel était gravée une boussole, et auquel on attacha un pavillon hollandais.

Tasman ne put s'assurer si cette terre faisait partie ou non du continent de la Nouvelle-Hollande. Il la nomma *Van Diemen's land* (Terre de Van Diemen); mais ce nom a été changé par les colons mêmes qui occupent l'île aujourd'hui; ils ont adopté celui de *Tasmanie*, nom plus juste, et qui a le mérite de rappeler sans cesse le

Digitized by Google

célèbre navigateur auquel on doit la découverte du pays.

En cherchant les îles Salomon, Tasman tomba par 42° 10' lat. S. sur une terre élevée et montueuse. C'était la Nouvelle-Zélande, dont les Européens n'avaient avant lui aucune connaissance : après en avoir suivi les côtes pendant quelques jours, il entra le 17 dans le détroit de Cook qu'il prit pour une baie profonde, et alla mouiller le lendemain près du rivage. Deux canots furent expédiés à la recherche d'une aiguade et ne revinrent qu'une heure après le coucher du soleil. Ils étaient suivis de deux pirogues pleines de sauvages à la voix rude et bruyante, qui se tinrent à la distance d'un jet de pierre du navire. Les naturels ayant sonné de la trompe marine, les Hollandais leur répondirent avec leur trompette. Ce manége dura quelque temps, au bout duquel les pirogues se retirèrent; mais, le jour suivant, l'entrevue se passa d'une manière moins pacifique.

« Le 19 au matin, dit Tasman lui-même dans son journal, un canot des naturels, monté par treize hommes, s'approcha de notre navire à la distance d'un jet de pierre seulement. Ils nous appelèrent plusieurs fois; mais leur langage ne ressemblait en rien au vocabulaire des îles Salomon, qui nous avait été remis à Batavia par le général et le conseil. Ces hommes, autant que nous pûmes en juger, étaient d'une taille ordinaire; ils avaient les os saillans et la voix rude. Leur couleur est entre le brun et le jaune. Leurs cheveux sont noirs, liés sur le sommet de la tête à la façon des Japonais et surmontés d'une grande plume blanche. Leurs embarcations étaient de longues et étroites pirogues réunies deux à deux, et recouvertes de planches pour s'asseoir. Les pagaies avaient plus d'une toise de long et se terminaient en pointe. Leurs vêtemens semblaient être en nattes ou en coton; mais la plupart d'entre eux avaient la poitrine nue.

Digitized by Google

» Nous leur montrâmes du poisson, de la toile et des couteaux pour les décider à s'approcher de nous; mais ils s'y refusèrent et s'en retournèrent à la fin vers le rivage. Sur ces entrefaites, les officiers du *Zeehan* vinrent à notre bord, et nous résolûmes d'approcher de la côte avec nos navires, vu qu'il y avait bon mouillage et que les habitans semblaient désirer notre amitié. Aussitôt que nous eûmes pris cette résolution, nous vîmes sept embarcations qui venaient de terre. L'une d'elles, montée par dix-sept hommes, arriva très-promptement et vint se placer derrière *le Zeehan*. Une autre portant treize hommes vigoureux s'approcha à un demi-jet de pierre de notre navire. Ils se hélèrent plusieurs fois les uns les autres. Nous leur montrâmes encore, comme auparavant, de la toile blanche; mais ils restèrent immobiles. Le maître du *Zeehan*, Gérard Janszoon, qui se trouvait à notre bord, donna ordre à son canot, armé par un quartier-maître et six matelots, de se rendre sur leur navire pour recommander aux officiers de se tenir sur leurs gardes, et, dans le cas où les naturels l'accosteraient, de ne pas permettre à un trop grand nombre d'entre eux à la fois de monter à bord. Quand le canot du *Zeehan* déborda de notre bâtiment, les naturels, dans les pirogues les plus voisines de nous, appelèrent à grands cris ceux qui se trouvaient derrière *le Zeehan*, et firent avec leurs pagaies un signal dont nous ne pouvions deviner la signification. Mais quand le canot du *Zeehan* fut tout-à-fait au large, les pirogues qui se trouvaient entre les deux navires coururent dessus avec impétuosité et l'abordèrent avec une telle violence qu'il tomba sur le côté et se remplit d'eau. Le premier de ces traîtres, armé d'une pique grossièrement aiguisée, donna au quartier-maître Cornelius Joppe un coup violent dans la gorge qui le fit tomber dans la mer. Alors les autres naturels attaquèrent le reste de l'équipage du canot avec leurs pagaies et de

Digitized by Google

courtes et épaisses massues que nous avions d'abord prises pour des *parangs* grossiers, et les taillèrent en pièces. Dans cet engagement, trois des hommes du *Zeehan* furent tués et un quatrième blessé à mort. Le quartier-maître et deux matelots se mirent à nager vers notre navire, et nous envoyâmes le canot qui les recueillit en vie. Après ce combat, les meurtriers prirent un de nos hommes morts dans leur pirogue : un autre des morts tomba à l'eau et coula. Ils laissèrent aller le canot. Notre vaisseau et *le Zeehan* firent feu sur eux avec les mousquets et les canons, mais sans les atteindre, et ils pagayèrent vers le rivage. Nous envoyâmes notre canot pour ramener celui du *Zeehan;* nous y trouvâmes un homme mort et un autre blessé mortellement.

» Après cet événement, nous ne pouvions plus établir de relations amicales avec les naturels, et il n'y avait pas d'espoir de se procurer chez eux de l'eau, ni des vivres. Ainsi nous levâmes l'ancre et nous appareillâmes. Quand nous fûmes sous voiles, vingt-deux de leurs pirogues partirent de terre et s'avancèrent sur nous. Onze étaient pleines de monde. Lorsqu'elles se trouvèrent à la portée de nos canons, on leur tira deux coups, mais sans effet. *Le Zeehan* fit aussi feu et atteignit un homme de la pirogue la plus avancée, qui était debout avec un pavillon blanc à la main, et que le coup fit tomber. Nous entendîmes le bruit de notre mitraille sur leurs pirogues, mais nous ne savons pas quel en fut l'effet : seulement il les força d'opérer tout-à-coup leur retraite vers la côte, où ils demeurèrent tranquilles et ne revinrent plus contre nous. »

En quittant cette baie, Tasman la nomma *Moordenaar's Bay* (baie des Meurtriers), prolongea toute la côte occidentale de l'île Ika-na-Mawi, et arriva, le 4 janvier, près de sa pointe N. Le jour suivant, il mouilla près de l'une des îles Manawa-Tawi, qu'il nomma *île des*

Digitized by Google

Trois-Rois. On tenta d'y débarquer pour faire de l'eau, mais on en fut empêché par le ressac qui brisait avec une grande violence sur la plage, autant que par les dispositions hostiles des insulaires qui ne paraissaient pas disposés à bien accueillir les étrangers.

Tasman laissa aux terres qu'il venait de découvrir le nom de *Staten-Land* (Terre des États), dans la croyance où il était qu'elles devaient aller se réunir aux terres découvertes par Schouten à l'E. de la Terre-de-Feu, et nommées par lui également *Terre des États*. Ces dernières ayant été depuis reconnues comme bien distinctes, les découvertes de Tasman reçurent le nom de *Nouvelle-Zélande*, sans qu'on puisse dire quelle en fut l'origine.

Après avoir quitté cette terre inhospitalière, les Hollandais se dirigèrent vers les îles des Cocos et de Horn, découvertes par Schouten, dans le dessein de s'y rafraîchir. Le 19 janvier, on aperçut une île élevée et stérile, que les vents de S. E. ne permirent pas d'approcher. On la nomma *île Pylstaart* ou île des Plongeons, à cause du grand nombre de ces oiseaux qu'on y vit. C'était une des îles de l'archipel Tonga, que le navigateur hollandais allait découvrir et traverser. Le lendemain, il en aperçut deux autres. La plus septentrionale et la plus grande (l'île Tonga-Tabou) fut nommée *Amsterdam*, l'autre (l'île Eoa) fut appelée *Middelbourg*. Il mouilla sur la première, dans la baie de Hifo, qu'il appela *Maria*, et il y fut bientôt entouré des naturels. Ils étaient sans armes et leurs manières furent douces et amicales. Sans leur disposition au vol, on n'aurait eu qu'à se louer d'eux. Un vieux chef qui semblait investi d'une grande autorité vint souvent à bord; il se montra prévenant, affable et respectueux; il accepta avec l'effusion de la reconnaissance les cadeaux qu'on lui fit. Parmi ces présens se trouvait un plat en bois qui fut conservé avec soin par les chefs de l'île, et

Digitized by Google

qui reçut ensuite une singulière destination, celle de servir de coupe d'épreuve dans le jugement des criminels. « Plus tard, dit M. d'Urville dans le *Voyage pittoresque autour du monde*, ce vase s'éleva encore à un plus grand honneur : il remplaça le chef suprême de la religion dans ses absences, et on lui rendit les mêmes hommages. » C'est peut-être à cette circonstance qu'on doit le souvenir gardé dans le pays du passage des Hollandais, souvenir que Cook trouva vivant encore en 1774.

De Tonga-Tabou, Tasman cingla vers une autre île à laquelle il imposa le nom de *Rotterdam*, remplacé depuis par le nom indigène de Namouka. « Les insulaires de Rotterdam, dit-il, ressemblent à ceux de l'île précédente. Ils sont doux et sans armes, mais ils sont grands voleurs. On y fit de l'eau et on y trouva quelques rafraîchissemens. Nous traversâmes cette île d'un bout à l'autre; nous y vîmes quantité de cocotiers plantés régulièrement les uns auprès des autres, et de très-beaux jardins bien ordonnés et garnis de toutes sortes d'arbres fruitiers tous plantés en droite ligne. Après avoir quitté Rotterdam, on découvrit quelques autres îles. »

En cherchant toujours l'île de Horn, Tasman se trouva bientôt engagé dans un labyrinthe d'îles hérissées de bas-fonds, de sable, de bancs et de rochers, dont il eut beaucoup de peine à se tirer. Il les nomma *îles du prince Guillaume* et *bas-fonds de Heemskerk*. Les relevés de M. d'Urville ont donné la certitude que les îles aperçues par Tasman étaient Ianoudza, Rambe, Tabe-Ouni et Laoudzala, qui font toutes partie de l'archipel Viti. Tasman vit ensuite les îles Howe qu'il nomma *Ontong-Java*, puis les îles *Marqueen*, toutes découvertes, dit-il, par Wilheim Schouten.

Les deux derniers jours de février, les Hollandais virent les îles Vertes et l'île Saint-Jean de Schouten; puis ils vin-

Digitized by Google

rent aux côtes de la Nouvelle-Irlande qu'ils prirent pour la Nouvelle-Guinée, le détroit de Dampier n'étant pas encore découvert, et ils suivirent la côte dans la direction du S. Le 12 avril, on ressentit un tremblement de terre qui réveilla ceux qui dormaient. On crut que le vaisseau avait touché, mais la sonde vint bientôt dissiper ces craintes. La nuit du 20, on rangea l'île Vulcain, dont la montagne, comme du temps de Schouten, vomissait une grande flamme. On aperçut un grand nombre de feux près du rivage et sur la hauteur, ce qui indiquait que le pays était très-peuplé. On trouva ensuite Jama qui fournit des noix de cocos et dont les habitans sont noirs. Le lendemain on mouilla devant l'île Moa où l'on fut obligé de séjourner, à cause des vents contraires, jusqu'au 6 mai. On s'y procura par des échanges six mille noix de cocos et cent paquets de *pisangs* (bananes). Un matelot y fut blessé d'une flèche lancée par un des naturels; les autres, effrayés de l'agression imprudente de leur compatriote, et se rappelant la terrible canonnade de Schouten et Le Maire, se saisirent du coupable et l'amenèrent à bord afin qu'il fût puni. Les relations amicales et les échanges se continuèrent ensuite sans autre incident.

Après avoir passé la pointe occidentale de la Nouvelle-Guinée, Tasman vint à Céram, et de là fit voile pour Batavia, où il aborda le 15 juin 1643.

En 1644, Abel Tasman fut envoyé de nouveau en reconnaissance vers les terres australes. Dans ce voyage il explora soigneusement le golfe de Carpentarie, la terre d'Arnheim et celle de Van Diemen. Malheureusement l'esprit étroit et la jalousie mercantile qui présidaient aux opérations de la compagnie hollandaise des Indes couvrirent les résultats de ces travaux d'un profond mystère. Nous sommes réduits à de simples conjectures sur les dé-

Digitized by Google

couvertes que Tasman dut faire alors sur le continent de l'Australie. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il communiqua fréquemment avec les naturels, et voici ce qu'on trouve à ce sujet dans Dalrymple: « Par la lat. de 13° S. la côte est stérile; les naturels sont méchans; ils attaquèrent les Hollandais à coups de flèches à leur arrivée à terre, sans avoir été provoqués. Par 15° lat. S. les naturels sont nus; personne ne peut comprendre leur langage. Par 17° Tasman trouva un peuple noir, nu, et à cheveux frisés, méchant et cruel, ayant pour armes des arcs et des flèches, des sagaies et des casse-têtes. Un jour ils se présentèrent au nombre de cinquante, armés de toutes pièces, et se divisèrent en deux bandes pour surprendre les Hollandais qui étaient débarqués au nombre de vingt-cinq : mais le feu les effraya et les mit en fuite. Leurs barques sont en écorce d'arbre. Leur côte est dangereuse; il y a peu de végétaux : les naturels n'ont point de maisons. Par 20° lat. les habitans sont fort nombreux : ils lancèrent des pierres aux embarcations envoyées à terre par les Hollandais, ils firent des feux tout le long de la côte et l'on conjectura que c'était pour donner connaissance à leurs voisins de la présence des étrangers. Ces gens paraissaient vivre misérablement; ils marchaient nus et mangeaient des ignames et d'autres racines. »

Il paraît, du reste, que ce fut à la suite des reconnaissances de Tasman que cette grande terre reçut le nom de *Nouvelle-Hollande*, tandis qu'avant lui on l'avait habituellement indiquée sous le nom générique de *Terres-Australes*. Le nom de Nouvelle-Hollande a fait place lui-même à celui d'*Australie*, que les Anglais, établis sur ce continent, ont adopté et fait prévaloir.

Digitized by Google

XIII. COWLEY. — 1683-1686.

Iles Galapagos. — Mariannes.

Cowley partit de la Virginie en 1683 comme pilote du capitaine John Cook, boucanier de ce temps; il y avait sur le même bâtiment un jeune marin, aventurier comme lui, William Dampier, qui depuis termina avec gloire et en grand navigateur une carrière commencée en flibustier. Le 14 février 1684, on doubla le cap Horn. « Ce fut alors, dit-il, qu'étant occupés à nous choisir des Valentines, suivant la coutume de notre pays, la veille de saint Valentin, et à jaser sur la coquetterie des femmes, il s'éleva une furieuse tempête qui nous poussa jusqu'au 60°, plus loin au S. qu'aucun vaisseau n'avait jamais navigué. D'où nous conclûmes qu'il n'était pas bon de mal parler des femmes en mer, et que c'était la cause de l'orage que nous avions essuyé. » On fit route ensuite vers les îles Juan Fernandez, où l'on prit d'excellentes chèvres et de très-bon poisson. De là on remonta vers l'équateur, et trois semaines après on atterrit aux îles Galapagos qui furent nommées *Charles, York, Norfolk, Albemarle, Narborough, Cowley*, etc. Le navire mouilla dans un bon havre à l'extrémité de l'une de ces îles sous la ligne, où il y avait en quantité des poissons et d'excellentes tortues, dont quelques-unes pesaient plus de deux cents livres. Il paraît que ces animaux passent la mer pour aller pondre à terre. Quand ils font le trajet, ils sont accompagnés d'une infinité de poissons. Le mâle et la femelle sont gras lorsqu'ils commencent le voyage; mais, de retour, ils sont l'un et l'autre si maigres, qu'ils ne sont plus bons à manger. Les oiseaux de ces îles étaient si familiers que les tourterelles venaient se percher sur les Anglais et qu'on les prenait en vie : mais lorsqu'on eut tiré dessus, elles devinrent craintives et farouches. On trouve dans l'île d'York de bonne eau douce, du bois et

Digitized by Google

une riche veine de minerai. Il y avait sur toutes ces îles des quantités d'oiseaux, de tortues, de poissons et de gros iguanes d'un très-bon goût.

Quelque temps après, le capitaine de Cowley mourut et fut remplacé par le capitaine Swan qui fit quelques prises sur les Espagnols du Pérou, et mit le cap sur les Mariannes. Il arriva à Gouaham le 14 mars 1685, après une traversée de 2549 lieues suivant son estime. La chaloupe fut envoyée à terre et rapporta des noix de coco cueillies aux palmiers de la plage. Le 16, on trafiqua avec les naturels; mais le 17 ceux-ci attaquèrent les hommes de la chaloupe à coups de lances et de pierres; une décharge d'armes à feu leur tua quelques hommes et en blessa plusieurs autres. Deux jours après, le gouverneur de l'île de Gouaham, sur laquelle les Espagnols avaient fondé une colonie depuis long-temps, envoya une chaloupe aux Anglais pour leur demander qui ils étaient et où ils allaient. Ceux-ci se dirent Français, et voyageant pour le compte d'une compagnie de cette nation; sur quoi le gouverneur les invita à venir à terre et les reçut avec les plus grands honneurs. Comme on lui fit des excuses pour les Indiens qu'on avait tués, il dit aux Anglais qu'ils pouvaient les tuer tous s'ils voulaient. La meilleure intelligence régna bientôt entre eux et les Espagnols, et le navire put facilement s'approvisionner de vivres frais. Les naturels revinrent même se mêler familièrement aux étrangers, qui s'imaginèrent que les hostilités précédentes étaient entièrement oubliées. Mais ils furent bientôt détrompés; car dans une partie de pêche faite avec ces sauvages, ceux-ci tentèrent de s'emparer de la chaloupe par surprise, et il fallut encore faire jouer les terribles armes à feu qui tuèrent quelques-uns de ces faux amis. On en prit quatre qui furent amenés à bord les mains liées derrière le dos : trois d'entre eux se jetèrent à l'eau malgré leurs liens. On en-

Digitized by Google

voya la chaloupe après eux, et on les tua cruellement dans l'eau : l'un d'eux avait nagé l'espace de plus d'un mille, et il reçut plus de quarante coups de mousquet avant de mourir. Le gouverneur leur ayant fourni d'abondantes provisions en fruits de toutes sortes, et en riz et cochons, les Anglais se disposèrent à quitter ces parages. Deux naturels vinrent les trouver avant leur départ et leur dire que les Espagnols étaient en si petit nombre qu'il serait facile de s'emparer de l'île et des immenses richesses qu'elle contenait; mais le capitaine Swan, tout flibustier qu'il était, ne voulut pas tremper dans une action aussi lâche.

Après avoir quitté les Mariannes, Cowley vint aux Philippines; puis il fit un voyage en Chine et se rendit à Java, d'où il fit route pour l'Europe en doublant le cap de Bonne-Espérance. Il arriva à Londres le 12 octobre 1686.

XIV. WILLIAM DAMPIER.

Afin de rester fidèle au plan que nous nous somme tracé, nous nous garderons de donner un extrait circonstancié des voyages et des aventures de ce célèbre voyageur, dont la vie fut si agitée et si pleine d'événemens. Nous nous contenterons de rapporter les principaux détails de ses diverses navigations dans la mer du Sud, qui ont suffi pour le classer au premier rang des marins anglais. En analysant le premier de ces voyages qui fut commencé avec le capitaine John Cook le boucanier et le pilote Cowley, nous glisserons sur les faits déjà rapportés par ce dernier. Le second voyage de Dampier nous fournira des observations curieuses sur les diverses contrées qu'il a successivement vues ou découvertes. Nous ne parlerons du troisième voyage qu'il fit avec le capitaine Rogers en qualité de pilote, qu'à l'article de Rogers lui-même.

Digitized by Google

PREMIER VOYAGE. — 1683-1688

Australie ou Nouvelle-Hollande.

Ainsi qu'on vient de le dire, Dampier partit de Virginie en 1683 avec le capitaine Cook qui mourut en route et fut remplacé par son lieutenant Swan, et vit successivement les îles Fernandez, les Galapagos, et enfin les îles Mariannes où le bâtiment fit une assez longue relâche. La traversée des côtes de l'Amérique aux Mariannes fut longue et pénible. Les provisions décroissaient sensiblement : il fallut réduire les hommes à dix cuillerées de maïs chacun par jour. Quand on vit Gouaham, on n'avait plus que pour trois jours de vivres. « Ce fut heureux pour le capitaine Swan, dit Dampier; car j'ai su depuis qu'on avait concerté de le tuer le premier et de le manger quand les provisions seraient achevées, et ensuite tous ceux qui avaient voulu qu'on entreprît ce voyage. — Ah! Dampier, me dit-il, lorsque nous fûmes arrivés, vous leur auriez fait faire un méchant repas! — Il avait raison, car j'étais aussi maigre et décharné qu'il était gras et dodu. »

Parmi les productions des Mariannes, notre voyageur remarqua particulièrement l'arbre à pain, dont il décrit le fruit en ces termes : « Il croît sur un grand arbre aussi gros et aussi élevé que nos plus grands pommiers. Sa tête est large et pleine de branches et de feuilles noirâtres. Le fruit croît aux branches comme les pommes : il est aussi gros qu'une pomme de pin, de forme ronde, et enveloppé d'une écorce épaisse. Quand il est mûr, il est jaune, lisse et d'un goût agréable. Les naturels de cette île s'en servent comme de pain. Ils le cueillent lorsqu'il n'est pas encore mûr, c'est-à-dire quand il est vert et dur. Alors ils le font cuire au four : l'écorce se grille et se charbonne; elle est enlevée, et il ne reste plus qu'une croûte mince et friable; le dedans est bon, tendre et blanc comme la miette

Digitized by Google

d'un petit pain. Ce fruit n'a ni pepin ni noyau. Il faut le manger frais; car, si on le garde plus de vingt-quatre heures, il devient sec et mauvais au goût. Ce fruit dure huit mois de l'année, et, pendant ce temps, les naturels en font leur principale nourriture. »

On resta jusqu'au 2 juin à Gouaham, puis on se rendit à Mindanao, où le capitaine Swan fut abandonné et laissé sur l'île par son équipage révolté. Il fut depuis massacré par les insulaires qui le dépouillèrent. Dampier resta sur le bâtiment, dont un officier nommé Read fut fait capitaine ; il le suivit dans son voyage en Chine et à l'île Formose. Vers la fin de l'année 1687, on était à Timor, d'où l'on fit route vers les côtes de la Nouvelle-Hollande. On aborda la côte N. de ce grand continent appelée *Terre d'Arnheim*, que Dampier trouva sèche et sablonneuse; le sol y est dépourvu d'eau, et les arbres y sont rares et peu élevés. Les habitans de cette contrée sont les gens les plus misérables de la terre : à la figure près, ils ne diffèrent guère des brutes. Ils sont grands, droits et maigres ; ils ont les membres longs et déliés, la tête forte, le front rond, les lèvres et le nez gros, et les sourcils épais. Ils tiennent toujours leurs paupières à demi-fermées, pour se garantir les yeux des mouches, qui sont si nombreuses et si incommodes, qu'on ne peut les écarter du visage même avec un éventail, et qu'il faut avoir constamment les deux mains occupées à les empêcher d'entrer dans la bouche ou dans les narines. De là vient que ces peuples ont contracté dès l'enfance l'habitude de fermer les yeux à demi; aussi ne sauraient-ils voir de loin, à moins qu'ils ne lèvent la tête, comme s'ils voulaient regarder quelque chose au-dessus d'eux. Dampier remarqua qu'il manque à tous ces sauvages les deux dents de devant de la mâchoire supérieure; ce fait a été expliqué par les voyageurs qui les ont visités depuis. Ils ont le visage long, privé de barbe, et de l'aspect le plus

Digitized by Google

disgracieux. Leurs cheveux sont noirs, courts et crépus comme ceux des nègres de Guinée. Ils vont nus et portent seulement un morceau d'écorce d'arbre en forme de ceinture et une poignée d'herbe longue par devant. Ils n'ont point de cabanes et ils couchent en plein air sur la terre. Ils vivent ensemble et pêle-mêle, hommes, femmes et enfans, par troupes de vingt ou trente. Ils n'ont pour se nourrir que les coquillages de la mer et les poissons qu'ils prennent en faisant des réservoirs de pierre en travers des petits bras de mer. Quand la marée se retire, l'eau s'écoule à travers les pierres et laisse à sec quelques menus poissons qu'ils s'empressent d'aller chercher et qu'ils partagent ensuite entre eux et mangent après les avoir fait griller sur les charbons. Ils n'ont point d'instrumens pour prendre les gros poissons, et la terre ne produit rien dont ils puissent se nourrir. Leurs armes sont des espèces d'épées et de lances en bois durci au feu.

« En mouillant sur cette côte, dit notre voyageur, nous envoyâmes un canot pour faire connaissance avec les naturels, dans l'espoir qu'ils pourraient nous fournir quelques provisions; mais, à la vue de notre canot, ils s'enfuirent et se cachèrent. Nous cherchâmes leurs retraites pendant trois jours, mais nous ne pûmes les découvrir. Nous passâmes ensuite aux îles sur lesquelles nous trouvâmes un grand nombre de naturels. Je crois qu'il y en en avait plus de quarante, hommes, femmes et enfans, sur un seul îlot. A peine eûmes-nous mis pied à terre que les hommes nous menacèrent de leurs épées et de leurs lances; mais un coup de canon tiré en l'air les écarta tout de suite. L'îlot était si petit qu'ils ne pouvaient se cacher : ils furent dans le plus grand désordre, lorsqu'ils nous virent marcher vers leur camp. Les femmes s'enfuirent et emportèrent leurs enfans en hurlant; des enfans plus grands les suivirent avec des cris aigus, mais les hommes demeurèrent. Quel-

Digitized by Google

ques femmes et quelques vieillards qui n'avaient pu fuir, restèrent accroupis auprès du feu, faisant des lamentations, comme si nous allions les manger; mais, quand ils virent que nous ne leur faisions pas de mal, ils furent assez tranquilles, et ceux qui s'étaient enfuis revinrent aussitôt. Il n'y avait au milieu d'eux qu'un seul feu couvert de branchages du côté du vent. Après quelque temps, les hommes devinrent plus familiers et nous en habillâmes quelques-uns de vieux habits, de vieilles chemises, d'une méchante paire de hauts de chausses, dans l'espoir qu'ils nous aideraient à faire de l'eau dans des puits qui se trouvaient sur l'îlot, à un endroit assez éloigné de notre canot. Ayant donc rempli de petits barils qui servent ordinairement à cet usage, nous leur en mîmes à chacun un sur les épaules pour qu'ils les portassent à notre canot. Mais tous les signes que nous fîmes pour les y déterminer furent inutiles; ils demeurèrent sans mouvement comme des statues, grimaçant comme des singes et se regardant les uns les autres. Nous fûmes contraints de transporter nos barils nous-mêmes, et ils dépouillèrent leurs habits, comme si ces vêtemens n'étaient faits que pour travailler. »

Du reste, ces pauvres sauvages sont si grossiers qu'ils ne faisaient aucun cas de ces habits, et qu'ils ne parurent étonnés ni désireux de rien de ce qu'ils virent à bord. Quatre autres qu'on prit ensuite au moment où ils passaient d'une île à l'autre à la nage, ne firent pas preuve d'une plus grande intelligence. Ils dévorèrent avidement du riz et de la vache marine bouillis qu'on leur donna; mais ils ne regardèrent seulement pas le navire, ni rien de ce qui était dessus, et après qu'on les eut remis à terre, ils s'enfuirent à toutes jambes.

On resta sur cette côte jusqu'au 12 mars; à cette époque, le capitaine Read conduisit son bâtiment à l'île Nicobar (entre Sumatra et le continent indien), où Dampier,

Digitized by Google

fatigué de sa vie de flibustier, crut l'occasion favorable pour quitter ses compagnons, ce qu'il désirait et méditait de faire depuis long-temps. Il avait l'espoir de faire sur cette île le commerce de l'ambre gris avec avantage, et d'embarquer ensuite sur le premier vaisseau européen qui passerait dans ces parages. Ce ne fut pas sans beaucoup de contestations et de tumulte qu'il obtint d'être mis à terre près de deux cabanes que les insulaires avaient abandonnées à la vue du navire étranger. Peu après, deux Anglais, un Portugais et quatre Malais d'Achem vinrent le joindre: et tous les huit virent avec joie le bâtiment de Read mettre à la voile et disparaître à leurs yeux. Le lendemain, le propriétaire de la cabane ayant vu partir le vaisseau, revint chez lui avec quelques amis et fut fort surpris de trouver son logis occupé. On lui acheta un canot pour une hache, et l'on se mit bravement dans cette frêle embarcation pour gagner le S. de l'île, et y attendre le passage de quelque navire au changement de la mousson. Mais à peine furent-ils entrés dans la barque, qu'elle se renversa sens dessus dessous, et il fallut gagner la terre à la nage. Dans cet accident, Dampier ne sauva que son journal avec plusieurs cartes qu'il avait faites lui-même et qu'il estimait beaucoup.

Le 15 mai, les aventuriers quittèrent une seconde fois les côtes de Nicobar pour gagner Sumatra. Cette traversée se fit en six jours dans une embarcation découverte, sans eau ni provisions, « et nous fûmes tellement percés par la pluie, dit la relation de Dampier, battus du vent et ballottés par la tempête et une mer constamment furieuse, que je ne puis songer aux inquiétudes et aux tourmens que j'endurai alors, sans frémir d'horreur. Dans aucune des circonstances de ma vie si errante et si agitée, je n'ai vu la mort de plus près et avec tant d'effroi. » Tous les huit arrivèrent à Sumatra accablés par la fatigue et par la fièvre. On les con-

Digitized by Google

duisit au comptoir d'Achem, où l'on prit soin d'eux. Le Portugais et un Anglais moururent; notre voyageur n'échappa lui-même qu'à grand'peine et garda la fièvre plus d'un an, ce qui ne l'empêcha pas de faire encore un voyage au Tonquin et à Malacca.

Dampier revint ensuite à Sumatra, où il fut employé comme canonnier dans le fort anglais. Il y était si mal, dit-il, qu'il s'échappa au mois de janvier 1691 sur un vaisseau anglais mouillé dans le port, avec lequel il arriva à Londres, par le cap de Bonne-Espérance, et Sainte-Hélène le 16 septembre de la même année. Il amena avec lui comme esclave un jeune homme nommé Jeolly, triste jouet de l'avidité et de la barbarie des maîtres qui se le transmettaient comme une marchandise. C'était pourtant un fils de souverain, l'héritier présomptif du rajah de l'île Méangis, située entre Mindanao et Guilolo. Des pêcheurs de Mindanao s'étaient emparés de son père, de sa mère et de lui, pendant qu'ils faisaient une promenade en canot, dans les environs de leur île, et les avaient tous vendus à l'interprète du sultan de Mindanao, chez lequel ils vécurent cinq ans comme esclaves. Un Anglais acheta le fils et la mère qui mourut bientôt, et Dampier lui-même fit ensuite l'acquisition du jeune Jeolly. On l'appelait le *prince peint,* parce qu'il portait sur tout le corps, principalement sur les cuisses, les bras, les jambes et entre les épaules, des peintures habilement dessinées, représentant des bagues, des bracelets et toutes sortes de curieuses arabesques. Dampier le vendit à Londres par besoin; le pauvre Indien fut ensuite traîné de ville en ville, où on le faisait voir pour de l'argent, et termina sa triste destinée à Oxford, où il fut atteint de la petite vérole.

Digitized by Google

DEUXIÈME VOYAGE. — 1699-1701.

Australie (Nouvelle-Hollande). — Nouvelle-Guinée. — Nouvelle-Irlande. — Iles Garet de Nys, Caen, etc. — Nouvelle-Bretagne. — Détroit de Dampier. — Iles Longue, de la Couronne, etc.

La publication du voyage précédent lui ayant acquis une juste célébrité dans son pays, Dampier fut employé quelques années après par le gouvernement anglais pour faire des découvertes dans la mer du Sud. Parti des Dunes le 14 janvier 1699, sur *le Roebuck*, bâtiment royal de douze canons et de cinquante hommes d'équipage, son intention était de gagner l'Océan-Pacifique, puis la Nouvelle-Hollande, par le détroit de Le Maire; mais la mauvaise saison l'obligea de doubler d'abord le cap de Bonne-Espérance et de faire voile directement vers le grand continent dont il voulait explorer les côtes encore très-peu connues.

A quatre-vingt-dix lieues environ de cette terre il trouva une grande quantité d'herbes marines toutes pareilles; plus loin la mer était couverte d'une espèce de petite mousse semblable à des œufs de poisson et d'une multitude d'araignées d'eau, dont les myriades de globules brillaient comme des diamans. Le 2 août, il vit la terre, et le 6 seulement il trouva une anse dont l'entrée est difficile à cause des bancs de sables et de coraux qui l'obstruent. Il la nomma *Shark's Bay*, baie des Chiens marins, parce qu'elle est remplie de cette espèce d'animaux.

La chaloupe fut envoyée à terre pour faire de l'eau; mais on n'en trouva point, et le sol fut même creusé en vain sur cette côte aride et sablonneuse. Plus avant, on rencontra quelques touffes d'arbrisseaux, divers arbres petits et rabougris, et des fleurs de différentes sortes et d'une odeur agréable. On tua une espèce de lapin, bon à manger, aux jambes excessivement courtes, et une sorte d'iguane ou lézard sans queue, marqueté de noir et de

Digitized by Google

jaune comme les crapauds, hideux à voir et d'une odeur repoussante quand son corps a été ouvert. Le rivage était jonché de coquilles de la plus grande beauté, toutes variées de formes et de couleurs. La baie fourmillait de chiens marins dont l'équipage se régalait; on en prit un entre autres de onze pieds de long : sa gueule avait un pied et demi d'ouverture, et l'estomac de ce monstre contenait la tête encore fraîche et les os d'un hippopotame. Des serpens d'eau de la grosseur du poignet et de quatre à cinq pieds de long se voyaient souvent dans la baie, ainsi qu'un petit nombre de jeunes dauphins.

Le 14 août, Dampier sortit de la baie des Chiens marins, escorté d'une multitude de baleines qui battaient l'eau de leur queue, et produisaient un bruit semblable à celui des vagues lorsqu'elles se brisent sur des écueils. Le 24, vers le 19°, on revit la terre en forme de cap; c'était une des nombreuses îles qui bordent le continent. Les grosses marées que Dampier trouva dans ces parages lui firent soupçonner que ces îles n'étaient qu'un archipel et qu'il pourrait trouver un passage à l'Océan-Pacifique au-delà de la Terre de Carpentarie, côte N. de la Nouvelle-Hollande. Il se proposa de vérifier plus tard ce grand problème géographique que Torrès avait déjà résolu en partie, mais que Cook devait achever d'éclaircir avec sa supériorité de génie et de science nautique; puis il se dirigea vers la Nouvelle-Guinée à travers un labyrinthe d'îles sur lesquelles il pensait trouver des rafraîchissemens. Il mouilla dans cet espoir près d'une île qu'il appela *Romarin,* parce qu'elle était couverte d'arbrisseaux dont la forme était analogue à celle de cette plante de nos jardins. Mais il n'y trouva point d'eau douce ni d'habitans, et il lui fallut quitter cette île le lendemain.

Le 30, Dampier revit la côte au N. de la terre de Witt (côte N. de l'Australie), où l'on aperçut beaucoup de fumée

Digitized by Google

sur la plage. On aborda et, ne trouvant pas d'eau, on commença par creuser la terre. Pendant cette opération, dix naturels vinrent sur une hauteur voisine et menacèrent les Anglais du geste et de la voix. L'un des sauvages s'avança seul, et les autres le suivirent de loin. Mais lorsqu'il vit Dampier venir à sa rencontre, il prit la fuite, et tous les autres en firent autant, malgré les signes d'amitié qu'on leur fit. Cependant on avait un urgent besoin d'eau douce, et il fallait s'emparer de l'un des naturels pour savoir où l'on en trouverait. Dampier et deux autres personnes tentèrent d'en surprendre quelques-uns qui se tenaient à distance en observateurs. Cachés par une dune de sable, les Anglais purent s'approcher des sauvages sans en être aperçus; et un jeune matelot, robuste et agile, courut précipitamment sur eux. Ils s'enfuirent d'abord, puis ils firent volte-face; comme le matelot n'était armé que d'un coutelas, tandis que les sauvages l'attendaient avec de longues lances de bois, sa vie fut bientôt en péril, et, au lieu de s'emparer de quelqu'un des autres, Dampier et ses compagnons durent accourir au secours du téméraire matelot. « Un coup de fusil tiré en l'air les effraya d'abord, dit le narrateur; mais, revenus de leur première surprise, ils se mirent à crier *pouh! pouh!* en secouant les bras, et à presser mon homme plus que jamais. Lors donc que je le vis en péril de la vie, et qu'il n'y avait plus de temps à perdre pour lui comme pour moi, je rechargeai mon fusil et je tuai sur le coup un de ces malheureux. Dès que les autres le virent tomber, ils cessèrent l'attaque, et mon homme accourut promptement près de moi, légèrement blessé à la joue. Je m'en retournai avec mes deux hommes, bien fâché de ce qui était arrivé avec les naturels, qui se retirèrent tristement en emportant leur compagnon blessé. » On remarqua parmi ces sauvages un jeune homme d'une taille ordinaire, mais vif et plein de courage.

Digitized by Google

qui semblait leur chef. Il avait seul un cercle blanc autour des yeux, et une raie de la même couleur sur toute l'étendue du nez. Cette couleur blanche augmentait sa difformité naturelle. Ces hommes parurent à Dampier tout-à-fait semblables à ceux qu'il avait vus dans son précédent voyage à peu près sur la même côte. Il ne put observer s'il leur manquait aussi les deux dents de devant; mais il remarqua qu'ils étaient poursuivis par la même espèce de mouches.

Après avoir long-temps rangé cette côte sans trouver d'eau douce et voyant que ses hommes étaient attaqués du scorbut, Dampier quitta enfin la Nouvelle-Hollande et fit voile vers Timor au commencement de septembre. Il y toucha à la fin du même mois près du fort de l'établissement des Hollandais; mais ceux-ci eurent l'inhumanité de lui refuser de l'eau pendant plusieurs jours, quelque somme qu'il offrît en échange. Ils craignaient qu'on ne vînt épier leur commerce qu'ils auraient voulu dérober à la connaissance de toutes les nations, et la cupidité les rendait aussi insensibles et aussi barbares que les sauvages du continent australien. Les Portugais qui habitaient un fort à quelque distance se montrèrent heureusement beaucoup plus humains.

Dampier traversa ensuite les Moluques et, se dirigeant entre Timor et Céram, il eut connaissance des côtes O. de la Nouvelle-Guinée le 1er janvier 1700. Le 6 du même mois, il jeta l'ancre sur une petite île voisine de la côte, et le soir même plusieurs hommes de l'équipage apportèrent divers fruits trouvés dans les bois, et une sorte de poule huppée au plumage bleu céleste de la plus grande beauté. On ne vit point d'habitans; cependant quelques traces indiquaient que l'île avait été récemment visitée; des *barbecues*, sortes de grilles en bois sur lesquelles les naturels fument leurs viandes ou leurs poissons, furent trouvées en plusieurs endroits.

Digitized by Google

Le 10, on fit route au N. à travers des courans rapides qui rendaient la navigation lente et difficile, et l'on s'arrêta près d'une petite île où l'on vit de la fumée. Deux canots s'approchèrent du bâtiment, mais les hommes qui les montaient ne voulurent pas venir à bord, quelques efforts que l'on fit pour les y décider. Ils se rendirent à terre où on les suivit avec quelques cadeaux qu'ils acceptèrent avec empressement. Le 16, plusieurs autres canots vinrent avec des racines et des fruits de toute espèce. Cette île est appelée *Poulo-Sabouda* par les naturels; elle peut avoir trois lieues de long sur une demi-lieue de large : elle produit des bananes, des cocos, des pommes de pin, des oranges, des patates, etc. Dampier y acheta aussi des muscades qui paraissaient fraîchement cueillies; mais les indigènes, qui les estimaient beaucoup, ne voulurent pas indiquer d'où ils les avaient tirées. Cette île était peuplée d'oiseaux tout-à-fait inconnus aux Anglais, qui retrouvèrent là leurs belles poules bleues et une espèce de chauve-souris grosse comme un lapereau. Les naturels sont très-basanés et ne diffèrent pas beaucoup de ceux de Mindanao; parmi ceux-ci étaient quelques nègres de la Nouvelle-Guinée, aux cheveux noirs et cotonneux, presque tous esclaves des autres. Ces nègres sont fort pauvres et n'ont pour tout vêtement qu'une ceinture en écorce; les femmes ont un pagne en toile de coton. Les natifs sont armés d'arcs et de flèches, de lances garnies d'un os pointu et de sabres : ils dardent le poisson fort adroitement après l'avoir attiré avec des appâts à la surface de l'eau. Ils ont de grands canots sur lesquels ils se rendent à la Nouvelle-Guinée; ils y achètent des esclaves, des perroquets, etc., qu'ils vont échanger à Céram contre des toiles de coton. Leurs maisons sont petites et mal disposées pour les commodités du propriétaire.

Le 4 février, on doubla la pointe la plus septentrionale

Digitized by Google

de la Nouvelle-Guinée, et l'on mouilla sur une île voisine qui fut appelée *île des Pétoncles*, à cause des coquillages rouges de cette espèce qu'on y recueillit; ils étaient d'une prodigieuse grosseur; une seule valve de l'une de ces coquilles pesait 258 livres. Le 15, on doubla le cap que Dampier appelle *cap de Bonne-Espérance*, et l'on vit une petite île qui fut nommée *Providence*, puis la grande île Schouten, « près de laquelle, dit la relation, nous vîmes le spectacle de la poursuite d'un serpent par deux petits poissons de la grosseur d'un maquereau. Le serpent, qui fuyait avec une grande vitesse, portait la tête hors de l'eau, et l'un des poissons tâchait de lui saisir la queue. Aussitôt que le serpent se retournait, ce poisson restait en arrière et l'autre venait prendre sa place pour donner à son compagnon le temps de se reposer. Le serpent se défendit toujours en fuyant, jusqu'à ce que nous l'eussions perdu de vue. »

Après avoir reconnu deux îles couvertes de verdure et qui paraissaient cultivées, *l'île Mathias* et *l'île Orageuse,* Dampier découvrit, le 28 février, une terre sur laquelle il aperçut beaucoup de fumée, des plantations et des cultures qui indiquaient que le pays était bien peuplé. C'était la côte de la Nouvelle-Irlande, qui est haute, montueuse et couverte d'arbres verdoyans. Vers le milieu de l'île, le navire fut entouré par quarante-six pirogues montées par deux cents noirs qui ne voulurent point accoster malgré les signaux pacifiques et bienveillans qu'on leur faisait, et les présens qu'on leur montrait pour les séduire; on eut beau étaler les chapelets, les couteaux, les grains de verre, rien n'y fit. De guerre lasse, on leur jeta sur une planche quelques bagatelles attachées avec une corde et dans une bouteille bouchée plusieurs chapelets. Ils reçurent le tout avec grand plaisir, puis ils se frappèrent la poitrine avec la main droite, en tenant un gros bâton au-dessus de leur tête; on prit ces gestes pour des démonstrations

Digitized by Google

amicales, et le temps seul empêcha de descendre sur la plage que garnissaient alors plus de quatre cents insulaires. Cependant, comme les pirogues suivaient toujours le bâtiment, Dampier eut la prudence de faire préparer les armes à tout événement. Quand le navire voulut reprendre le large, les sauvages des pirogues le saluèrent par une grêle de pierres qu'ils lançaient avec des machines; mais au premier coup de canon tout disparut, et la *baie des Frondeurs*, comme l'appelle le voyageur anglais, devint aussitôt entièrement libre. Quelques sauvages furent tués ou blessés dans leurs pirogues. Le lendemain, un canot vint à bord; les trois hommes qui le montaient échangèrent quelques noix de coco contre des couteaux et des chapelets.

Le 3 mars, Dampier vint près de l'île *Garet de Nys*. « C'est, dit-il, une île haute, montueuse, de quatorze ou quinze milles de tour, couverte de cocotiers et de plantations, parmi lesquelles on aperçoit quelques petites maisons. Elle est habitée par des hommes noirs, robustes et bien faits. Ils ont la tête grosse et ronde : ils se teignent les cheveux en rouge, en blanc ou en jaune. Ils ont la face large, le nez plat et traversé par une cheville de la grosseur du doigt. Leurs armes sont les lances, les casse-têtes, les frondes, l'arc. Leurs pirogues sont étroites et longues, munies de balanciers, et ornées à l'avant et à l'arrière de figures assez bien sculptées représentant des poissons, des oiseaux, des mains d'homme; leur langue est bien articulée. » Pour inviter les étrangers à descendre à terre, ils répétaient souvent *vakousi alamaï*, en montrant le rivage. Leurs signes d'amitié consistaient à placer un gros bâton ou une branche d'arbre sur leur tête, et à se frapper souvent la tête de la main. On ne put accoster, malgré le désir qu'on en avait.

Dampier vit ensuite *l'île Caen*, qui est haute et montueuse, et peut avoir quatre ou cinq lieues de tour. Trois

Digitized by Google

des naturels étant venus à bord, il donna un chapelet, un couteau et un petit miroir à chacun d'eux. Il leur montra aussi des muscades et de la poudre d'or, et il crut voir qu'ils connaissaient ces objets, et qu'ils lui indiquaient en lui désignant leurs îles et en criant *mannil! mannil!* qu'il y en avait de semblables sur les terres voisines. Ces naturels, comme ceux de l'île Garet de Nys, sont grands, vigoureux et barbouillés de diverses couleurs. Ils ont aussi des pirogues bien faites et ornées de sculptures.

Le 9 mars, au-delà du cap qu'il nomma *Saint-George*, Dampier entra dans la baie Saint-George, que Carteret a reconnue plus tard pour un véritable canal entre la Nouvelle-Irlande et la Nouvelle-Bretagne, et sur l'autre côté de la baie (c'est-à-dire sur la Nouvelle-Bretagne), il remarqua un autre cap qui fut appelé *Milord Orford*. Il suivit ensuite une partie de la côte, et mouilla le 14 mars dans une baie assez profonde formée par quelques îlots (le *Port Montague*). Six pirogues portant une quarantaine d'hommes vinrent reconnaître le navire à quatre ou cinq milles au large. Dampier, se méfiant de leurs intentions, leur fit signe de retourner à terre, et, comme les naturels n'obéissaient pas, il tira un coup de fusil par-dessus leur tête, ce qui les décida à fuir rapidement vers la plage. Là, rencontrant trois autres pirogues dont la plus grande portait une quarantaine d'hommes, les sauvages se virent en force et retournèrent au navire que le calme retenait ; une autre grande pirogue d'une hauteur remarquable et pleine de sauvages arrivait d'un autre côté. C'était évidemment une attaque combinée. Pour déjouer leurs projets, Dampier fit tirer contre les deux plus grandes embarcations un coup de canon chargé à mitraille. Le bruit de l'explosion et la chute des projectiles causèrent une telle épouvante que la flottille sauvage se dispersa aussitôt. Les pirogues furent tirées sur la grève, et les équipages rentrèrent dans les

Digitized by Google

cases. Pour achever de les effrayer et les contenir ainsi par la terreur à l'avenir, Dampier entra dans la baie, tira sur le village, et finit par mouiller devant une petite rivière où il se proposait de faire de l'eau.

Pendant qu'on s'occupait à l'aiguade, Dampier découvrit que les naturels avaient une grande quantité de cochons, d'ignames et d'autres racines fort bonnes à manger. Il essaya d'en obtenir à l'aide d'échanges; mais, au lieu de s'y prêter, les naturels se contentaient d'admirer les haches et les couperets qu'on leur offrait. Ils cédaient à grand'peine quelques noix de coco, qu'ils donnaient aux Anglais avec toutes sortes de précautions. Ils poussèrent même la défiance et la mauvaise volonté jusqu'à enlever toutes les noix des cocotiers de la plage et à faire disparaître leurs cochons afin que rien ne pût tomber entre les mains des étrangers.

Durant plusieurs jours, les choses en restèrent là; on faisait de l'eau et du bois, sans s'inquiéter des naturels et sans chercher à entamer avec eux des rapports qu'ils semblaient fuir. Mais, vers la fin de la relâche, cette défiance des insulaires ne fut que trop justifiée par la conduite des Anglais. Dampier, si remarquable comme marin et comme observateur, ne savait pas maintenir à son bord cette discipline rigoureuse qui doit toujours régner sur les bâtimens de l'État. Dans cette occasion, l'équipage fut plus fort que le capitaine, et il accomplit, malgré ses ordres, un acte digne des flibustiers, les anciens compagnons du capitaine. Voici comment la relation raconte le fait.

« Le lendemain matin (19 mars), je pris nos deux chaloupes pour me rendre à l'aiguade, et voir si, par le moyen de nos bagatelles et de nos instrumens de fer, je ne pourrais pas engager les naturels du pays à quelque échange avec nous; mais je les trouvai remplis de crainte et de friponnerie. Je ne vis qu'un petit garçon et deux

Digitized by Google

hommes, dont un, sollicité par quelques signes, vint à côté de ma chaloupe. Je lui donnai un couteau, un chapelet et une bouteille de verre. Là-dessus, il se mit à crier : *Cocos! cocos!* et nous montra un village voisin, comme s'il voulait y aller prendre de ces fruits; mais il n'y retourna plus. C'est ainsi qu'ils en avaient usé plusieurs fois avec nos gens. Quoi qu'il en soit, accompagné de huit ou neuf de mes hommes, j'allai moi-même à leurs maisons; je les trouvai si misérables que les portes ne tenaient qu'à un morceau d'osier. Je parcourus trois de leurs villages, abandonnés des habitans qui avaient emmené avec eux tous leurs cochons. J'y pris quelques petits filets pour nous dédommager de ce qu'ils avaient reçu de nous. Au retour, nous vîmes deux des naturels du pays. Je leur montrai ce que nous emportions, et leur criai en même temps : *Cocos! cocos!* pour leur faire entendre que je l'avais pris, parce qu'ils n'avaient pas tenu ce qu'ils nous avaient promis par leurs signes et par la répétition du mot *cocos*.

» Pendant que j'étais à cette promenade, nos gens remplirent deux barriques d'eau et tous les barils qu'ils avaient. Nous retournâmes à notre bord vers une heure après midi, et je trouvai que tous mes officiers et matelots avaient grande envie d'aller à la baie où l'on avait dit que les cochons avaient été transportés. Il me faisait beaucoup de peine d'y donner les mains, dans la crainte qu'ils n'en agissent trop rudement avec les naturels du pays. A deux heures, il se leva quantité de nuages noirs sur le continent, et j'espérais que ceci les détournerait de leur entreprise; mais ils me sollicitèrent avec tant d'instance que je fus obligé de le permettre. Je leur donnai les clincailleries que j'avais eues le matin à terre, et je leur recommandai sur toute chose d'employer les voies de la douceur et d'en agir avec précaution pour leur propre sûreté. La baie où ils allaient était à deux milles environ du vaisseau. Dès qu'ils

Digitized by Google

furent partis, je fis mettre tout en état pour les soutenir, en cas de besoin, et les défendre avec ma grosse artillerie. Comme nos gens étaient sur le point d'aborder, les naturels se présentèrent en foule pour s'y opposer; ils secouaient leurs lances avec force et d'un air menaçant; il y en eut même quelques-uns d'assez hardis pour entrer dans l'eau, armés d'un bouclier et d'une lance. Mes gens eurent beau leur offrir les curiosités qu'ils avaient et leur faire des signes d'amitié, tout cela ne servit de rien, et ils ne purent jamais les engager à un commerce libre et honnête. Résolus pourtant à ne pas s'en retourner sans emporter leurs provisions, ils tirèrent quelques coups de mousquet pour les effrayer. Cela ne manqua pas de réussir à l'égard de la multitude puisqu'ils s'enfuirent tous, à l'exception de deux ou de trois qui continuèrent à tenir ferme dans une posture menaçante, jusqu'à ce que le plus hardi laissât tomber son bouclier et prît la fuite. Il y a grande apparence qu'il fut blessé d'une balle de mousquet, et qu'il sentit, avec quelques autres de ses camarades, la vertu de notre poudre, quoiqu'on n'en tuât aucun et que ce ne fût pas non plus notre dessein, mais plutôt de leur donner l'épouvante. Enfin nos gens mirent pied à terre et trouvèrent quantité de cochons apprivoisés autour des maisons. Après en avoir tué neuf et blessé plusieurs autres, ils revinrent au plus vite, parce que la pluie avait commencé en moins d'une heure après leur départ, et que je les avais chargés de ne pas tarder s'il venait à pleuvoir. Ils n'eurent pas plus tôt mis les cochons à bord du vaisseau que le temps s'éclaircit, et qu'ils me prièrent de leur laisser faire ce soir une autre course au même endroit. J'y consentis, pourvu qu'ils revinssent avant la nuit; il était alors près de cinq heures. En effet, ils retournèrent vers le crépuscule, avec huit gros cochons morts et un petit en vie.

» Le jour venu, je renvoyai les deux chaloupes à terre,

Digitized by Google

pour se munir de nouveaux rafraîchissemens, soit de cochons, soit de racines. Mais la nuit précédente, les naturels du pays avaient transporté ailleurs toutes leurs provisions, quoique plusieurs d'entre eux fussent retournés vers leurs cabanes, et qu'il n'y en eût pas un seul qui s'opposât à la descente de nos chaloupes. Au contraire, ils étaient devenus si doux qu'un d'entre eux porta dix ou douze noix de cocos sur le rivage, et qu'il disparut après les avoir montrées à mes gens. Ceux-ci ne trouvèrent que des filets et des ignames; ils en prirent quelque peu des uns et des autres, les mirent dans un petit canot avec deux matelots, et retournèrent ensuite. J'ordonnai au bosseman d'avoir soin des filets, jusqu'à ce que nous fussions dans un endroit commode pour nous en servir, et je gardai moi-même les ignames.

» L'après-midi, je renvoyai le canot à l'endroit où on l'avait pris, et l'on y mit deux haches, deux couperets, dont l'un était garni d'un manche, six couteaux, six miroirs, un gros paquet de chapelets et quatre bouteilles en verre. Mes gens n'eurent pas plus tôt mis le canot à sec, et disposé toutes les choses de la manière qui paraissait le plus convenable, qu'ils retournèrent dans la pinasse que j'avais envoyée pour leur sûreté. »

Ces sauvages étaient vigoureux, bien faits, entreprenans; ils avaient la tête ornée de plumes de diverses couleurs, et marchaient la lance à la main. Les femmes se couvraient avec une ceinture de feuillage; on les voyait portant sur leurs têtes de grandes corbeilles remplies d'ignames; « car j'ai toujours remarqué, dit Dampier à ce sujet, que chez toutes ces nations barbares les femmes portent les fardeaux, pendant que les hommes marchent les premiers, sans autres embarras que celui de leurs armes et de leurs ornemens. Le pays des environs, ajoute-t-il, est montagneux, rempli de bois, de vallées et d'agréables

Digitized by Google

ruisseaux. La terre des vallons est profonde et jaunâtre; mais celle des collines est d'un brun obscur, peu profonde et pierreuse, quoique admirable pour le plantage. Les arbres, en général, n'y sont pas fort droits, ni épais, ni hauts; mais ils paraissent verts et font plaisir à la vue. Quelques-uns portaient des fleurs, d'autres des baies, d'autres de gros fruits de plus d'une sorte, qu'aucun de nous ne connaissait. Les cocotiers viennent très-bien, tant sur les baies proches de la mer, que plus avant parmi les plantations. Leurs noix sont d'une grosseur médiocre; mais le lait et le noyau en sont épais et d'un goût agréable. On trouvait ici du gingembre, des ignames, et d'autres racines bonnes pour le pot, dont nos gens goûtèrent. Je ne sais point quels autres fruits ou quelles racines il y a dans le pays; mais pour les animaux terrestres, nous n'y vîmes que des cochons et des chiens. A l'égard des oiseaux qui nous étaient connus, il y avait des pigeons, des perroquets, des *cockadores* et des corneilles comme celles que nous avons en Angleterre. Nous vîmes d'ailleurs une espèce d'oiseau de la grosseur d'un merle, et quantité de plus petits. La mer et les rivières abondent en poissons; nous en vîmes beaucoup, mais nous n'en prîmes que peu, et ceux-ci étaient des *cavallis,* des poissons à la queue jaune, et des raies qui sautent. »

Dampier quitta la baie Montague le 26 mars; quelques jours plus tard, après avoir doublé un cap, il commença à trouver que la mer lui laissait le passage libre pour cingler au N. O., et que par conséquent la terre qu'il venait de quitter était distincte de la Nouvelle-Guinée. Il entra dans le détroit, ayant en vue l'*île Brûlante,* dont le volcan lançait, de minute en minute, à une hauteur de trente verges, la flamme la plus grosse et la plus épouvantable qu'il eût jamais vue, avec un mugissement pareil au bruit du tonnerre. « J'avais à ma gauche, dit-il, le cap le plus

Digitized by Google

oriental de la Nouvelle-Guinée, et, à ma droite, le cap le plus occidental de la terre que je venais de quitter. Le canal qui les sépare est d'environ quarante milles de largeur. Je donnai au premier des caps le nom *du Roi Guillaume,* au second celui de *la Reine Anne,* à la grande île où j'avais relâché celui de *Nouvelle-Bretagne,* et j'appelai de mon nom, *Détroit de Dampier,* le passage que j'avais découvert le premier. »

Au sortir du détroit, on aperçut une longue chaîne d'îles rangées parallèlement à la côte de la Nouvelle-Guinée : on passa entre deux de ces îles situées à quatre lieues de distance l'une de l'autre. La plus méridionale fut nommée l'*île Longue,* et l'autre l'*île de la Couronne,* parce qu'elles étaient, la première de forme longue, et la seconde comme couronnée de plusieurs sommets. Celle-ci fut longée de près : elle était garnie de cocotiers, mais on n'y vit pas de plantations ni de fumée, ce qui fit croire qu'elle renfermait peu d'habitans. On rencontra quelques pirogues de naturels qui rebroussèrent chemin dès qu'ils aperçurent le grand navire.

Le 14, Dampier revit les îles Schouten et Providence ; puis, le 17, l'île du Roi Guillaume, où le vaisseau fut contrarié par des tournans si forts et si fâcheux qu'il pirouettait sans même sentir le gouvernail. On s'en tira cependant à l'aide d'un vent frais, et le 18 avril on doubla pour la seconde fois le cap N. de la Nouvelle-Guinée. De là, reprenant sa route vers les Moluques, Dampier se retrouva, le 18 mai, au comptoir portugais de l'île de Timor, qu'il avait quitté dans le mois de décembre précédent.

Après cette belle expédition qui le couvrit de gloire et rendit son nom à jamais mémorable dans les annales de la géographie, Dampier retournait en Angleterre, lorsque le 21 février 1701, près de l'île de l'Ascension, il se fit une grande voie d'eau à son navire. La pourriture du bois et

Digitized by Google

la maladresse du charpentier qui scia un gros membre du vaisseau pour découvrir la source du mal, augmentèrent le désastre, au point qu'il fallut songer au salut de l'équipage. On put amener le bâtiment assez près du rivage, mais le pauvre Dampier y perdit la plus grande partie de ses livres et de ses papiers. Les naufragés restèrent deux mois sur ce rocher désert, couchant dans les cavernes et vivant de tortues, de chèvres sauvages et de poissons. Au bout de ce temps, les vaisseaux de la compagnie des Indes prirent les Anglais à leur retour, et les ramenèrent enfin dans leur pays.

XV. WOODES ROGERS. — 1708-1711.

Iles Juan Fernandez.

Jamais expédition n'avait été préparée avec plus de soin et de prudence que celle confiée au capitaine Rogers par quelques armateurs de Bristol : c'était à l'époque des guerres pour la succession d'Espagne, et sa destination était de faire la course, dans la mer du Sud, contre les Espagnols et les Français. L'armement se composait de deux bâtimens de trente canons chacun, qui avaient été équipés à la rade royale de Bristol : *le Duc,* monté par Rogers lui-même, et *la Duchesse,* commandée par le capitaine Courtney. Enfin, le fameux William Dampier ne dédaigna point d'y prendre part et d'accepter sous Rogers la qualité de premier pilote. Cette expédition fut plus riche en résultats matériels qu'en découvertes scientifiques ; cependant la relation contient quelques détails qui méritent d'être conservés.

Le 2 août 1708, les deux bâtimens mirent à la voile, et le 23 décembre ils avaient atteint la hauteur des îles Malouines. Après s'être avancé jusqu'au 61° lat., où l'on n'avait point de nuit, on ne jugea pas à propos d'aller plus loin ; on fit voile au N. O., et le 15 on reconnut qu'on était dans

Digitized by Google

la mer du Sud, et qu'ainsi on avait doublé le cap Horn sans passer par le détroit de Le Maire, comme les précédens navigateurs. Les équipages étaient fatigués d'une si longue route, et l'on résolut de gagner l'île Juan Fernandez.

Le 1er février, à quatre lieues de l'île, Rogers fit mettre la chaloupe en mer pour aller reconnaître la terre. Tandis qu'on attendait son retour, on vit à l'entrée de la nuit, sur le rivage, un grand feu, qui fit craindre qu'il n'y eût à l'ancre quelque vaisseau français ou espagnol. On fit le tour de l'île; on visita toutes les baies; mais ces craintes furent bientôt dissipées. La chaloupe revint le lendemain donner l'explication de ce fait singulier : elle amenait des chèvres sauvages, et un homme vêtu de peaux de bête et dont l'aspect était plus sauvage encore que ces animaux. L'histoire de ce malheureux est assez curieuse pour que nous croyions devoir la rapporter textuellement. On s'y intéressera sans doute plus encore, lorsqu'on saura que c'est l'abandon de Selkirk dans cette île déserte qui a fourni à Daniel de Foë l'idée de son admirable livre de Robinson Crusoé.

« C'était, dit Rogers, un Ecossais, nommé Alexandre Selkirk, qui avait été maître à bord du vaisseau *les Cinq-Ports,* et que le capitaine Straddling avait abandonné sur cette île depuis quatre ans et quatre mois. Ce bon Ecossais, à la vue de nos vaisseaux, qu'il reconnut pour anglais, avait allumé le feu que nous avions remarqué la veille. Il avait vu bien d'autres bâtimens durant son séjour sur cette île solitaire; mais il n'y en eut que deux qui vinrent y mouiller. Ne sachant de quelle nation ils étaient, il s'en était approché pour les examiner; mais quelques Espagnols, qui avaient déjà mis pied à terre, ne l'eurent pas plus tôt aperçu, qu'ils tirèrent sur lui, et le poursuivirent jusque dans les bois, où il grimpa sur un arbre: il n'y fut

Digitized by Google

pas découvert, quoiqu'ils rôdassent aux environs, et qu'ils vinssent tuer des chèvres jusque sous ses yeux. Il nous avoua d'ailleurs qu'il aurait mieux aimé se livrer à des Français, si quelqu'un de leurs vaisseaux y eût abordé, ou s'exposer à mourir sur cette île, que de tomber entre les mains des Espagnols, qui n'auraient pas manqué de le tuer ou de le condamner aux mines.

»Il était né dans le comté de Fife, en Écosse, et il avait été marin dès son enfance. Le capitaine Straddling l'avait laissé sur cette île, à la suite d'un démêlé qu'ils avaient eu ensemble, avec ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible et quelques autres livres de piété, ses instrumens et ses livres de marine. Le pauvre Selkirk pourvut à ses besoins du mieux qu'il lui fut possible; mais, durant les premiers mois, il eut beaucoup de peine à vaincre la tristesse et à surmonter l'horreur que lui causait une si affreuse solitude. Il construisit deux cabanes, à quelque distance l'une de l'autre, avec du bois de myrte-piment; il les couvrit d'une espèce de jonc, et les doubla des peaux des chèvres qu'il tuait à mesure qu'il en avait besoin, tant que sa poudre dura. Lorsqu'elle approcha de sa fin, il trouva le moyen de faire du feu avec deux morceaux de bois de piment, qu'il frottait l'un contre l'autre. Il faisait sa cuisine dans la plus petite de ses huttes, et dans la grande il dormait, chantait des psaumes et priait Dieu. Jamais de sa vie il n'avait été si bon chrétien, et il désespérait même d'être aussi pieux à l'avenir. Accablé de tristesse, manquant de pain et de sel, il ne mangeait que lorsque la faim le pressait, et il n'allait se coucher que lorsqu'il ne pouvait plus soutenir la veille. Le bois de p ment lui servait à cuire sa viande et à s'éclairer; et son odeur aromatique ranimait ses esprits abattus.

»Il ne manquait pas de poissons, mais il n'osait en

Digitized by Google

manger sans sel, parce qu'il en était incommodé; il mangeait au contraire avec plaisir des écrevisses de rivière, qui sont ici d'un goût exquis et aussi grosses que celles de mer, les chèvres de l'île qui n'ont pas le goût aussi fort que la chair des nôtres, et dont il faisait d'excellent bouillon. Il avait tué jusqu'à cinq cents de ces animaux, et en avait marqué un pareil nombre à l'oreille.

» Quand sa poudre fut finie, il prenait les chèvres à la course, et il s'était rendu si agile par un exercice continuel, qu'il courait à travers les bois, sur les rochers et les collines, avec une vitesse incroyable. Nous en eûmes la preuve lorsqu'il vint à la chasse avec nous; il devançait et mettait sur les dents nos meilleurs coureurs et un chien excellent que nous avions à bord; il atteignait bientôt les chèvres et nous les apportait sur son dos. Il nous dit qu'un jour il poursuivait un de ces animaux avec tant d'ardeur, qu'il le saisit sur le bord d'un précipice caché par des buissons, et roula du haut en bas avec sa proie. Il fut si étourdi de sa chute qu'il en perdit connaissance; quand il reprit ses sens, il trouva sa chèvre morte sous lui; il resta près de vingt-quatre heures sur la place, et il eut assez de peine à se traîner à sa cabane, qui en était distante d'un mille, et dont il ne put sortir qu'au bout de dix jours.

» Une longue habitude lui fit manger la viande sans sel et sans pain; dans la saison, il récoltait de bons navets qui avaient été semés par l'équipage de quelque vaisseau, et qui couvraient plusieurs arpens de terre; il ne manquait pas non plus d'excellens choux-palmistes qu'il assaisonnait avec le fruit du piment, le poivre de la Jamaïque, dont l'odeur est délicieuse. Il eut bientôt usé ses souliers et ses habits à force de courir à travers les bois et les broussailles; mais ses pieds s'endurcirent à la fatigue.

» Quand il eut surmonté sa tristesse, il se divertissait quelquefois à graver son nom sur les arbres, avec la date

Digitized by Google

de son exil, ou bien à chanter et à dresser des chats et des chevreaux à danser avec lui. Les chats et les rats lui firent d'abord une guerre cruelle; quelques-uns de ces animaux, échappés sans doute des navires qui avaient touché à cette île pour y faire de l'eau et du bois, y avaient prodigieusement multiplié. Les rats venaient ronger ses habits et ses pieds lorsqu'il dormait. Pour s'en garantir, il s'avisa d'attirer les chats avec des morceaux de chèvre; ce qui les rendit si familiers, qu'ils vinrent bientôt coucher par centaines autour de sa hutte, et qu'ils le délivrèrent de leurs ennemis communs.

» Ainsi, par la bonté de la Providence et par la vigueur de la jeunesse, il surmonta tous les obstacles dans sa triste solitude, et finit par y vivre au milieu d'une sorte de bien-être. Lorsqu'il n'eut plus d'habits, il se fit un justaucorps et un bonnet de peaux de chèvres qu'il réunit avec de petites courroies : un clou lui servit d'aiguille. Il se fit aussi des chemises d'un peu de toile qu'on lui avait laissée, et il parvint à les coudre de même avec le fil d'estame qu'il tira de ses vieux bas. Quand son couteau fut usé jusqu'au dos, il en forgea d'autres avec des cercles de fer qu'il trouva sur le rivage; il en fit divers morceaux qu'il aplatit du mieux qu'il lui fut possible et qu'il aiguisa sur des pierres.

» Il avait tellement oublié de parler, qu'il ne prononçait les mots qu'à demi, et que nous eûmes d'abord assez de peine à l'entendre. Nous lui offrîmes de l'eau-de-vie; mais il ne voulut pas en goûter, de crainte qu'elle ne lui fît mal, accoutumé qu'il était à ne boire que de l'eau. D'ailleurs, il se passa quelque temps avant qu'il pût manger de nos mets avec plaisir. »

Pendant tout le temps que les Anglais furent à l'ancre, la reconnaissance fit braver à Selkirk toutes sortes de dangers pour procurer à ses libérateurs une espèce de prunes noires qui ne croissent qu'au sommet des mon-

Digitized by Google

tagnes les plus escarpées. Rogers prit à son bord le pauvre abandonné comme contre-maître, à la recommandation de Dampier, qui s'était trouvé avec lui à bord du capitaine Straddling, et quitta l'île Juan Fernandez pour commencer ses courses contre les Espagnols. Après plusieurs expéditions sur la côte, qu'il couronna par la prise de Guayaquil, où les Anglais amassèrent de grandes richesses en argent et en marchandises, Rogers vint mouiller aux îles Galapagos. Il y vit, comme ses devanciers, des tortues de terre et de mer d'une grosseur extraordinaire. « C'est le plus laid animal qu'il y ait au monde, dit-il; son écaille, qui ne ressemble pas mal à l'impériale d'un vieux carrosse, est aussi noire que du jais, de même que sa peau qui est toute ridée et fort rude. Il a le cou et les jambes de la grosseur du poignet; les pieds tortus et gros comme le poing, armés de cinq ongles épais; la tête petite et le museau noir, couvert de rides, et pointu comme la tête d'un serpent. »

Des îles Galapagos, Rogers fit voile vers Puerto Seguro, sur la côte de Californie, où il eut de fréquentes communications avec les naturels. Il en partit le 12 janvier 1710, et gagna les îles Mariannes à travers toute la largeur de l'Océan-Pacifique. Les Anglais y prirent des vivres et remirent à la voile le 21, en se dirigeant par le détroit de la Nouvelle-Guinée, route familière à Dampier, leur pilote. Lorsqu'ils eurent passé le détroit, un prô malais qu'ils rencontrèrent les conduisit à Batavia. Partis de Java le 24 octobre, ils étaient au cap de Bonne-Espérance le 29 décembre : ils firent le reste de la traversée avec les flottes hollandaise et anglaise combinées qui se trouvaient au Cap, et ils arrivèrent ensemble au Texel le 22 septembre 1711. Le 2 octobre suivant, Rogers entrait aux Dunes et recevait à son bord les armateurs de Bristol, qui venaient le féliciter de son heureuse arrivée.

Digitized by Google

XVI. DON FRANCISCO DE PADILLA. — 1710.

Iles Pelew.

Ce navigateur mérite de trouver place ici, non comme voyageur autour du monde, mais comme explorateur des îles Pelew ou Palaos. Le 14 novembre 1710, il partit, sur *le Santa Trinidad*, pour visiter ces îles, dont les Espagnols avaient eu déjà connaissance, seize ans auparavant, par des habitans de ces groupes, jetés par la tempête sur l'une des Philippines. Padilla avait avec lui les PP. Dubaron et Cortil qui devaient prêcher la foi aux insulaires. Voici ce que raconte de ce voyage don José Somera, l'un des officiers du *Santa Trinidad*.

« Après quinze jours de navigation depuis les Philippines, le 30 novembre 1710, nous découvrîmes la terre au N. E. : c'étaient deux îles que les PP. Dubaron et Cortil, que nous conduisions, nommèrent *Saint-André*, du nom de la fête du jour. Lorsque nous en fûmes proches, nous aperçûmes un bateau qui venait à nous, et dans lequel il y avait de ces insulaires qui nous criaient de loin : *Mapia! mapia!* (bonnes gens!) Un Palaos (habitant de Pelew), qui avait été baptisé à Manille, et que nous avions amené avec nous, se montra à eux et leur parla. Aussitôt ils vinrent à bord et nous dirent que ces îles s'appelaient *Sonsorol*, et qu'elles étaient du nombre des îles Palaos. Ils firent paraître beaucoup de joie d'être avec nous, et le témoignèrent en nous baisant les mains et en nous embrassant.

»Ces peuples sont bien faits de corps et d'une complexion robuste : ils vont tout nus, excepté qu'ils portent un morceau de natte autour des reins; leurs cheveux sont presque crépus; ils ont fort peu de barbe; pour se garantir de la pluie, ils portent sur les épaules un petit manteau fait de fils de patates, et sur la tête une espèce

Digitized by Google

de chapeau de nattes, autour duquel ils attachent des plumes d'oiseaux toutes vertes. Ils furent surpris de voir nos mariniers fumer du tabac; ils paraissaient faire grand cas du fer; ils le regardaient avec des yeux avides, et nous en demandaient sans cesse. Après midi, deux autres barques vinrent à nous, chargées chacune de huit hommes. Dès qu'ils approchèrent de notre bord, ils se mirent à chanter, réglant la cadence en frappant des mains sur leurs cuisses. Quand ils eurent abordé, ils prirent la longueur de notre bâtiment, dans l'idée qu'il était fait d'une seule pièce de bois : d'autres comptaient les hommes qui étaient sur notre bord. Ils nous apportèrent quelques cocos, du poisson sec et des herbes. Ces îles sont toutes couvertes d'arbres jusque sur le bord de la mer. Les bateaux sont assez bien faits, ayant des voiles latines; un côté du bateau est soutenu par un contre-poids qui l'empêche de tourner. Nous leur demandâmes à quelle aire de vent était la principale de leurs îles, qui s'appelle *Panlog :* ils nous montrèrent le N. N. E. : ils ajoutèrent que, vers le S., il y a encore deux îles; l'une s'appelle *Merieras* (Mariere), et l'autre *Poulo.*

» J'envoyai la chaloupe avec la sonde chercher un endroit où l'on pût mouiller. A un quart de lieue de l'île, elle fut abordée par un bateau du pays rempli d'insulaires : l'un d'eux aperçut un sabre, le prit, le regarda attentivement, et se jeta à la mer, l'emportant avec lui. Mon aide-pilote ne put trouver aucun lieu propre à jeter l'ancre; le fond était de roche, et grand fond partout. A son retour, j'envoyai encore un autre homme chercher un mouillage : il alla tout près de la terre, et trouva partout, comme le premier, grand fond de roche; ainsi nul endroit où l'on pût jeter l'ancre. Je me soutenais à la voile contre le courant qui portait avec vitesse au S. E.; mais le vent étant venu à manquer, nous dérivâmes au large. Alors les insu-

Digitized by Google

laires venus sur notre bord rentrèrent dans leurs bateaux pour s'en retourner. Les deux missionnaires voulurent engager l'un d'eux à rester, et ne purent l'y résoudre : ils s'entretinrent de religion, et lui firent prononcer les noms de Jésus et de Marie, ce qu'il fit d'une manière très-affectueuse ; on l'interrogea sur la grandeur de l'île et le nombre des habitans; il répondit que l'île avait bien deux lieues et demie de tour, qu'il pouvait y avoir huit cents habitans qui vivaient de cocos, de poissons et d'herbages.

» Je pris la hauteur du soleil à midi, et me trouvai par 5° 16' lat. N. et la variation 5° N. E.; les courans nous emportaient avec violence vers le S. E. Je ne pus regagner la terre que le 4 décembre : nous nous trouvions à l'embouchure d'une passe entre deux îles. J'envoyai la chaloupe pour chercher un bon mouillage ; mais partout grand fond de rocher, et impossibilité de jeter l'ancre. Le 5, les PP. Dubaron et Cortil formèrent le dessein d'aller à terre planter une croix. Padilla et moi leur représentâmes les dangers auxquels ils s'exposaient, ce qu'ils avaient à craindre des insulaires dont ils ne connaissaient pas le caractère, et l'embarras où ils se trouveraient, si les courans jetaient le vaisseau au large et qu'on ne pût se rapprocher de terre pour les reprendre ou pour les secourir. Ils ne furent pas touchés de ces raisons : ils entrèrent dans la chaloupe avec le contre-maître, l'enseigne des troupes de débarquement, le Palaos interprète, sa femme et ses enfans. Après leur départ, nous nous soutînmes à la voile toute la journée, à la faveur du vent ; mais il manqua sur le soir, et le courant nous jeta au large. Jusqu'au 9 à midi, nous fîmes tous nos efforts pour approcher de terre, sans pouvoir rien gagner : au contraire, nous nous éloignions de plus en plus ; je me trouvai par 5° 28' lat. N. Nous tînmes conseil sur le parti qu'il y avait à prendre : Padilla, un frère jésuite, l'aide-pilote et moi, fûmes tous d'avis de

Digitized by Google

faire route pour découvrir l'île *Panlog*, principale de toutes, et éloignée de celle que nous quittions d'environ cinquante lieues. »

Le 11, on vit Panlog; sur le soir quelques pirogues s'approchèrent du *Santa Trinidad*, les naturels se jetèrent à l'eau et vinrent à bord : « Ils ne cherchaient qu'à voler tout ce qu'ils pouvaient : l'un d'eux tirait de toutes ses forces, pour l'emporter, une chaîne de fer attachée au bord; un autre en fit autant à un organeau; un troisième mit la tête dans un sabord et voulait arracher des rideaux de lit. » Padilla, poussé à bout, fit mettre ses soldats sous les armes et enjoignit aux insulaires qui pouvaient être quatre-vingts de se retirer. Ceux-ci ne partirent que vers le soir, et en s'en allant ils décochèrent une grêle de flèches sur les Espagnols, qui ripostèrent par une décharge de leurs armes à feu. A ce bruit, les naturels se jetèrent à l'eau et se mirent à nager vers la plage avec la plus grande vitesse. Ces insulaires vont tout nus; quelques-uns se peignent le corps de diverses couleurs : ils ont communément le teint olivâtre.

Après avoir reconnu Panlog, Padilla retourna aux îles Sonsorol, pour s'informer du sort des missionnaires; il passa trois jours en croisière autour du groupe, sans qu'aucune pirogue se montrât, et, au bout de ce temps, un vent violent le força de s'éloigner et de retourner à Manille.

L'année suivante, le P. Serrano partit à son tour pour aller secourir les PP. Dubaron et Cortil; mais, au troisième jour de navigation, une violente tempête brisa son navire; deux Indiens et un Espagnol échappèrent seuls à ce triste naufrage, et en portèrent la nouvelle à Manille. Plus tard, un navire espagnol, passant près des Palaos, se prit de querelle avec les insulaires, et emmena quelques-uns de ceux-ci captifs à Manille. « Là, dit le P. Carier, qui donne ces derniers détails, on leur demanda par signes ce qu'é-

Digitized by Google

taient devenus les PP. qui étaient restés dans une de leurs îles : ils répondirent de même par signes et firent entendre que leurs compatriotes les avaient tués et ensuite mangés. »

XVII. LE GENTIL DE LA BARBINAIS. — 1715-1718.

Côtes du Pérou. — Colonie espagnole de Gouaham.

Voici le premier voyageur français qui tenta une expédition à travers l'Océan-Pacifique; c'est là à peu près son unique mérite, si l'on en excepte le caractère naïf et plein de bonne foi de sa relation, dont la lecture n'est pas sans charme. C'était un assez mauvais marin qui fut chargé par une compagnie de faire le commerce avec la Chine, en passant par le cap Horn et touchant au Chili. Il partit vers la fin d'août 1714, passa le détroit de Le Maire assez heureusement, et vint relâcher au Chili après six mois de navigation. De là il fit voile vers le Pérou, où il séjourna quelque temps. Il fut témoin, sur cette côte, d'un tremblement de terre dont il ne parle qu'en frémissant.

« Le 10 février, à huit heures du soir, dit-il dans sa relation publiée en forme de lettres, la ville de Pisco fut ébranlée. Dans un instant je vis toutes les maisons renversées. Je voulus prendre la fuite, mais la peur qui donne quelquefois des ailes m'avait lié les pieds. Je n'arrivai qu'avec peine sur la place de la ville où tout le monde s'était retiré. Un quart-d'heure après, la terre ayant encore tremblé, s'ouvrit en quelques endroits, d'où il s'éleva des tourbillons de poussière avec un bruit effrayant. La plupart des habitans se retirèrent sur les montagnes voisines. Cette nuit fut une nuit d'horreur et d'épouvante : la terre s'agitait à tout moment. Nous n'étions dans la ville que trois ou quatre Français, qui n'osions abandonner les débris de nos maisons, et qui ne sentions pas moins le péril de les habiter. Tout le monde craignait une nouvelle irruption de la mer, comme celle qu'on avait essuyée vingt-huit ans auparavant. Per-

Digitized by Google

sonne n'ayant la hardiesse d'aller reconnaître le rivage, nous prîmes cet emploi vers le jour. A neuf heures du matin le tremblement ayant recommencé avec plus de violence, on publia aussitôt que la mer venait de se retirer. Les cris augmentaient la terreur; je me préparai à fuir aussi, et j'étais déjà monté à cheval, quand pour dissiper le trouble de mon esprit, plutôt que par un reste de courage, je résolus de retourner au bord de la mer avec les deux autres Français. Nous vîmes l'Océan fort tranquille et le rivage dans la situation ordinaire. L'ardeur de guérir les habitans de leur crainte nous fit pousser nos chevaux avec beaucoup de vitesse, en faisant de loin divers signes de nos chapeaux. Ceux qui nous attendaient pour se déterminer nous entendirent si mal, qu'ayant pris nos signes mêmes pour une exhortation à fuir, ils abandonnèrent la ville avec des cris lamentables. Nous n'y trouvâmes que quelques vieillards retenus par la faiblesse de l'âge et qui regardaient déjà les ruines de leurs maisons comme leurs tombeaux. » Cependant la ville en fut quitte pour quelques faibles secousses, et les habitans y retournèrent plusieurs jours après. La Barbinais se rappela qu'une demi-heure avant le tremblement de terre, ce désastre avait été annoncé par une foule de signes précurseurs. Tous les animaux parurent saisis de frayeur. Les chevaux hennirent, rompirent leurs licous et sortirent de l'écurie; les chiens aboyèrent lamentablement; les oiseaux, épouvantés et presque étourdis, se jetèrent dans les maisons. Les rats et les souris sortirent de leurs trous, et les vaisseaux qui étaient à l'ancre furent violemment agités, quoique la mer fût alors tranquille.

Le 4 mars, La Barbinais quitta les côtes du Pérou, et le 27 mai il aborda à Gouaham, colonie espagnole des Mariannes dont il fait cette piquante description. « Le lendemain je descendis à terre pour aller rendre visite au vice-

Digitized by Google

roi. On nous fit passer par un guichet qui servait de porte cochère à son palais, et nous entrâmes sous un portique, où je vis quelques fusils, sept ou huit rondaches, des lances, quatre drapeaux et un tambour. Quarante soldats rangés en haie sur l'escalier nous reçurent avec toute la gravité de leur nation, et leur officier nous introduisit avec un air de cérémonie dans l'appartement du vice-roi.

» Ce mot de palais vous aura peut-être paru étrange, mais il faut que vous sachiez que ce qui s'appellerait chaumière chez nous a dans ces colonies le titre de palais. Celui dont il s'agit est couvert de paille et de feuilles de palmier et consiste en trois salles : les deux premières sont destinées pour le vice-roi, l'autre est réservée pour une troupe de jeunes Indiennes qu'il élève et qu'il fait instruire par charité.

» Les naturels du pays sont presque nus et affligés de la lèpre, qui est épidémique parmi eux. Leurs cabanes sont couvertes de feuilles de palmier et construites en gros troncs d'arbres. Leur manière de vivre est triste et misérable, mais les Espagnols qui y sont en garnison sont encore plus malheureux. »

Après avoir passé quelques jours dans l'île et fait embarquer les provisions en fruits et en volailles que leur donna le vice-roi, La Barbinais se dirigea vers la Chine. Il y fit un long séjour, et, le 30 mars 1718, il était de retour en Europe.

XVIII. JACOB ROGGEWEEN. — 1721-1723.

Ile de Pâques (île Waïhou). — Iles Pernicieuses ou Palliser. — Iles Vliegen. — Iles Bauman (îles Hamoa). — Nouvelle-Bretagne.

Jacob Roggeween avait déjà long-temps navigué dans l'Inde et rempli même les fonctions de conseiller à la cour de justice de Batavia, lorsqu'il présenta à la compagnie des

Digitized by Google

Indes occidentales un mémoire sur la découverte des terres australes, et lui fit adopter son projet d'expédition. La compagnie fit équiper trois navires, *le Eagle, le Tienhoven* et *l'African Galley*, dont elle confia le commandement à l'auteur du projet. Celui-ci partit du Texel le 21 août 1721, et arriva au mois de décembre aux îles Malouines qu'il voulut nommer *Belgic australe;* mais il avait été devancé dans cette reconnaissance par des habitans de Saint-Malo, qui avaient visité et nommé ces îles quelques années auparavant. Il n'y découvrit ni fumée, ni trace d'habitations. Cependant le pays était fertile, agréable et entrecoupé de vallées verdoyantes. Il longea cette terre sans s'y arrêter et gagna le détroit de Le Maire, où les courans l'emportèrent avec rapidité et l'éloignèrent beaucoup des côtes américaines.

Roggeween, entré dans la mer du Sud, toucha à l'île Mocha qu'il trouva abandonnée, puis à Juan Fernandez, et le 6 avril 1722 il découvrit une terre (l'île Waïhou) qu'il nomma *Paassen Island,* île de Pâques, en l'honneur de la solennité du jour. A peine en vue, les Hollandais virent arriver vers eux une pirogue que guidait un naturel. « Il ne fit aucune difficulté d'entrer dans le vaisseau, dit la relation. On lui donna d'abord une pièce de toile, car il était tout nu, puis du corail et quelques verroteries. Il pendit tout à son cou, en compagnie d'un poisson sec. Son corps était peint de toutes sortes de figures; ses oreilles pendaient jusqu'aux épaules; il était brun, grand et robuste. Doué d'une heureuse physionomie, il était vif, gai, plaisant même dans ses gestes. On lui servit du vin, mais au lieu de le boire il se le jeta dans les yeux. Nous l'habillâmes ensuite et lui mîmes un chapeau sur la tête. On lui donna à manger, mais il ne put se servir de cuillère ni de fourchette. Après qu'il se fut régalé on lui fit entendre plusieurs instrumens. La musique lui donnait beaucoup de

Digitized by Google

gaîté, et chaque fois qu'on le prenait par la main il se mettait à sauter et à danser. Quand le soir vint, on eut beaucoup de peine à le faire redescendre dans sa pirogue: en levant ses deux mains et tournant ses yeux vers la terre, il criait de toute la force de ses poumons: *Odorroga! odorroga!* et il nous faisait entendre qu'il désirait rester sur le vaisseau et nous conduire à son île.»

Le lendemain, Roggeween mouilla devant l'île. Sur la plage, semée de statues plantées dans la terre, devant lesquelles on avait vu les naturels se prosterner au soleil levant, circulait une foule curieuse et étonnée. On se prépara aussitôt à descendre: on reçut auparavant le jovial insulaire de la veille qui vint avec plusieurs autres apporter une grande quantité de poules et de racines apprêtées à leur manière. Tout allait bien, quand un accident fâcheux faillit tout compromettre. On ne peut préciser par quel motif un coup de fusil fut tiré et un naturel tomba mort. La consternation et l'épouvante se répandirent aussitôt dans cette foule qui se dispersa de toutes parts. Roggeween descendit alors lui-même à la tête de cent cinquante hommes, tant soldats que marins: mais la foule qui revint bientôt les pressa tellement, qu'il fallut sans doute songer à la sûreté des Européens; car l'amiral fit faire une décharge à bout portant sur les naturels pour débarrasser la plage. Au nombre des victimes tomba, dans la première décharge, le pauvre diable, qui, la veille, avait tant diverti l'équipage. Pour fléchir les terribles visiteurs, et pour obtenir les cadavres des victimes, les naturels mirent tout à leurs pieds, armes, présens, provisions de plusieurs sortes, jusqu'aux idoles qu'ils voulaient donner aux Hollandais pour qu'ils les emportassent sur leurs vaisseaux.

Touchés de ces démonstrations d'humilité, et un peu honteux sans doute de leur susceptibilité brutale, les Hollandais rassurèrent ces pauvres gens et leur firent cadeau

Digitized by Google

d'une pièce entière de toile peinte de cinquante à soixante aunes de long, de colliers, de petits miroirs. La concorde régna bientôt, comme si rien ne s'était passé, et les Hollandais purent visiter l'île en sûreté. La terre y était bien cultivée; les champs y étaient clos et distincts, et chaque famille occupait un hameau. Les cases avaient quarante à soixante pieds de long sur huit ou dix de large; elles étaient construites en pieux fichés en terre avec un torchis en argile ou limon, et recouvertes en chaume. Les cochons paraissaient naturalisés dans l'île.

Vifs, alertes, vigoureux, ces insulaires avaient l'air doux, soumis, agréable, modeste, presque timide. Leur peau avait la couleur de celle des Espagnols; quelques-uns étaient presque blancs. Leur corps était couvert de dessins d'animaux et d'oiseaux divers. Quant aux femmes, elles se couvraient la figure d'un rouge très-vif et très-beau; elles portaient sur les épaules un pagne rouge et blanc, et sur la tête une sorte de chapeau en roseaux tressés. Elles paraissaient peu craindre les étrangers, et leur faisaient de grandes politesses. Les idoles étaient l'objet d'une grande vénération parmi la foule, et, assidus près d'elles, se tenaient des naturels, des prêtres, à ce que crut Roggeween, que distinguaient leurs grosses boucles d'oreilles, leurs têtes rasées et leurs bonnets de plumes blanches et noires. Ces statues colossales, en pierre, affectaient la configuration humaine, avec de grandes oreilles et la tête ornée d'une espèce de couronne. Autour de chaque idole, régnait une aire pavée en pierres blanches. On ne put savoir si ces insulaires étaient soumis à l'autorité d'un seul chef : ils se voyaient et se parlaient sans distinction. Les plus âgés portaient sur la tête des plumes d'autruche et un bâton à la main. Dans chaque famille le plus ancien dirigeait et donnait des ordres.

Un vent d'O. obligea les Hollandais à quitter l'île et à

Digitized by Google

faire voile du côté de la mer mauvaise de Schouten. Au commencement de mai, ils découvrirent une île basse, *île* inhabitée avec un lagon au milieu; elle fut nommée *Carlshoff*, nom qu'elle a gardé. Le 20 *l'African Galley*, qui était en avant, se jeta dans la nuit au milieu d'un amas de petites îles basses, et avant qu'on pût s'apercevoir du danger, ce bâtiment était porté entre deux rocs. Il fit le signal de détresse, en tirant un coup de canon; au bruit de l'explosion, les naturels allumèrent des feux sur la côte. Le lendemain, *le Tienhoven* et *le Eagle* se trouvèrent eux-mêmes engagés dans un labyrinthe d'îles et de rochers, sans savoir par quel côté ils étaient arrivés là. Il leur fallut cinq jours pour se tirer de ces périls; mais *l'African Galley* fut entièrement perdu, et son équipage fut distribué sur les autres bâtimens. Roggeween nomma ces îles *Pernicieuses* (îles Palliser de Cook). Elles sont basses et entourées de récifs; mais les naturels y naviguaient avec de bons canots pourvus de câbles et de voiles. Ces hommes sont grands, vigoureux; ils ont les cheveux longs et bruns. Ils sont armés de grandes lances, et paraissent cruels et méchans. Ils allaient par troupes de cent à cent cinquante, et faisaient signe aux Hollandais de descendre; mais ceux-ci, craignant quelque embuscade, restèrent à bord.

Le lendemain, on vit à huit lieues de là une île qui fut appelée *Aurore*, et le soir une autre île qu'on nomma *Vêpre :* celle-ci a environ douze lieues de tour; elle est basse et couverte de beaux arbres. Plus loin, on tomba encore au milieu de cinq ou six îles basses, à travers lesquelles on navigua difficilement et avec péril, ce qui les fit appeler *Labyrinthe*. M. d'Urville pense qu'il s'agit ici du groupe déjà vu et nommé *Vliegen* par Schouten et Le Maire.

Quelques jours après, en naviguant toujours à l'O., les Hollandais se trouvèrent en vue d'une île qui paraissait

Digitized by Google

grande et élevée. Ils voulurent descendre; mais les naturels rassemblés en grand nombre firent mine de s'y opposer, en brandissant leurs piques, de sorte que, suivant sa malheureuse habitude, Roggeween jugea à propos de nettoyer la plage à coups de canon. Puis on débarqua avec des verroteries à la main : les sauvages se rassurèrent, et les présens des étrangers eurent bientôt conquis leur amitié peu rancuneuse en apparence. On cueillit beaucoup d'herbes pour les malades, et l'on s'approvisionna de cocos, d'ignames, de poules, etc. Le lendemain, on retourna à terre, et l'on débuta par offrir des présens à un sauvage qui semblait le chef de l'île; mais celui-ci les reçut avec une expression de dédain qui engagea les étrangers à se tenir sur leurs gardes. Cependant d'autres sauvages attiraient les Hollandais, s'extasiaient sur la beauté de leurs présens, et leur faisaient mille amitiés; ceux-ci, aussitôt qu'ils eurent amassé de l'herbe en quantité suffisante, voulurent pénétrer plus avant dans l'île. Les insulaires les précédèrent; mais tout-à-coup ils firent volte-face, et à un signal du chef, le détachement hollandais se vit entouré par des milliers de sauvages et assailli par une grêle de pierres. Malgré le feu de la mousqueterie qui en tua plusieurs et notamment leur chef, ils tinrent bon et jetèrent des pierres incessamment sur les Hollandais qui furent presque tous blessés, et eurent beaucoup de peine à opérer leur retraite. Les naturels de cette île étaient forts, grands et bien faits : leurs cheveux étaient arrosés d'huile de coco, et ils avaient le corps peint comme ceux de l'île de Pâques. Les femmes étaient couvertes d'une étoffe aussi douce que la soie : elles portaient des nacres de perle autour du cou et des bras. Roggeween nomma *Récréation* cette île qu'il place sous le 16° lat., mais la longitude qu'il donne est si mal indiquée que l'on n'a pu savoir quelle est l'île dont il parle.

Les Hollandais se consultèrent ici pour savoir s'ils visi-

Digitized by Google

teraient les îles Salomon, ou s'ils se dirigeraient vers la Nouvelle-Guinée. Ce dernier avis prévalut. Trois jours après leur départ, ils découvrirent par le 12° lat. trois îles à la fois, qui leur parurent couvertes d'arbres à fruits et de légumes. Les insulaires vinrent au devant d'eux et leur offrirent des poissons, des cocos, des bananes et d'autres fruits excellens, pour lesquels ils reçurent de menus objets de quincaillerie. Le rivage était couvert de plusieurs milliers d'hommes, armés d'arcs et de flèches. Ces sauvages étaient blancs, ne différant des Européens que parce qu'ils avaient la peau brûlée par le soleil. Leur corps était peint de diverses couleurs. Une étoffe, artistement tissue et ornée de franges, les couvrait de la ceinture aux talons; ils avaient une coiffure de même étoffe et des guirlandes de fleurs sur le cou. Leur physionomie était bienveillante et douce, leur humeur spirituelle et gaie. « C'est, ajoute la relation, le peuple le plus honnête et le plus civilisé de la mer du Sud. Ils nous prirent pour des dieux, et pleurèrent quand nous partîmes. »

Ces îles furent appelées *Bauman*, nom du capitaine du *Tienhoven*, qui les vit le premier. Selon toute apparence, ce sont les îles *Hamoa*, que notre Bougainville reconnut en 1768, et nomma *îles des Navigateurs*.

L'équipage se trouvait réduit aux derniers excès de misère par les maladies et le besoin de vivres frais, lorsqu'enfin les Hollandais aperçurent les côtes de la Nouvelle-Bretagne. Aussitôt plusieurs d'entre eux se jetèrent dans les chaloupes pour aller chercher de l'eau et des rafraîchissemens. Les naturels semblaient désespérés de cette tentative : ils se frappaient le front, s'arrachaient les cheveux; puis ils couvrirent les chaloupes d'une nuée de flèches, de javelots et de pierres dont personne ne fut pourtant blessé. « Nous ne manquâmes pas, dit l'historien, de leur répondre par notre mousqueterie, ce qui leur

Digitized by Google

donna tant de frayeur, qu'ils se précipitèrent dans l'eau et gagnèrent la côte à la nage. » On prit terre à l'entrée de la nuit; on entra dans quelques cabanes désertes, où l'on ne vit que des filets fort bien travaillés. Les habitans s'étaient retirés dans les bois, d'où ils faisaient entendre des cris et des hurlemens épouvantables. Ces sauvages sont d'une couleur anologue à celle des mulâtres: leurs cheveux noirs leur descendent jusqu'à la ceinture. Ils sont vifs, grands et minces, et se servent de leurs armes avec beaucoup d'adresse. Le pays qu'ils habitent paraît agréable et fertile

Après avoir fait le tour de la Nouvelle-Bretagne, par le N. O., les Hollandais virent les îles Moa et Arimoa de Schouten. Ils eurent des communications pacifiques avec les indigènes d'Arimoa; mais, sous prétexte d'être utiles à ces nouveaux amis qui étaient en guerre avec ceux de Moa, ils se conduisirent en vrais forbans sur cette dernière île. Ils y descendirent en force, abattirent les cocotiers à coups de hache pour en avoir les fruits, et emportèrent huit cents noix de cocos, non sans tuer quelques-uns des naturels qui voulaient s'opposer à ces dévastations barbares. Pendant qu'on levait l'ancre, les pauvres gens de Moa vinrent en foule avec plus de deux cents canots chargés de toutes sortes de vivres, pour les troquer contre des marchandises, et empêcher une seconde descente. « Nous les reçûmes bien, dit la relation par trop naïve; mais nous ne les laissâmes pas entrer dans nos vaisseaux, et nous fîmes feu sur ceux qui nous approchaient de trop près. A chaque coup qu'on tirait, ils se baissaient tous et se relevaient avec de grands éclats de rire. »

On navigua ensuite dans une mer couverte d'îles, qu'on appela les *Mille-Iles*. Les habitans sont tout-à-fait noirs, petits, mais cruels et méchans. Ils marchent nus, hommes et femmes, à l'exception d'une ceinture étroite, à laquelle

Digitized by Google

ils suspendent des dents de cochon. Ils se couvrent la tête d'un chapeau de paille, orné d'une plume d'oiseau de paradis. « Ils vont jusque dans les Moluques échanger ces oiseaux contre des cochons salés, de l'ambre, de la poudre d'or. Ils les apportent toujours morts, disant qu'ils les trouvent ainsi, le bec fiché en terre, et qu'ils ne savent où ces oiseaux nichent. On voit toujours en effet cet oiseau au haut de l'air; il est presque tout en plumes; celles de la tête ressemblent à de l'or pur, et celles de la queue et des ailes à un brillant panache. Les sauvages qui les vendent disent que cet oiseau n'a pas de pieds; mais la vérité est qu'ils les lui coupent. Ils ajoutent que le mâle a une cavité sur le dos, où la femelle cache ses petits, jusqu'à ce qu'ils puissent voler. Ils coupent les pattes si près du corps, qu'en se desséchant la peau se rapproche et les plumes recouvrent la cicatrice qu'on ne peut plus retrouver. Ces oiseaux se portent jusqu'à Batavia, où on les vend trois écus la pièce. »

Les Hollandais doublèrent ensuite le cap N. (cap Mabo) de la Nouvelle-Guinée, et arrivèrent sans accident à Batavia, en traversant les Moluques. Comme Le Maire et Schouten, Roggeween fut arrêté par les agens de la compagnie des Indes-Orientales, qui, se targuant de son privilége de navigation dans ces mers, fit saisir les navires et les effets des voyageurs, les confisqua et les vendit à l'encan. Un grand procès s'ensuivit entre les deux compagnies, par suite duquel celle d'Orient fut condamnée à de forts dommages, et à restituer tout ce dont elle s'était induement emparée. Cependant, Roggeween et son équipage étaient partis sur un vaisseau de la compagnie, et avaient pris terre au Texel le 11 juillet 1723.

La relation dont nous avons extrait ces faits n'est point l'œuvre de Roggeween lui-même : il paraît qu'elle fut publiée, quelques années après le retour de ce voyageur,

Digitized by Google

par un Allemand qui faisait partie de l'expédition. C'est peut-être à l'historien maladroit, plutôt qu'au navigateur, qu'il faut attribuer cette confusion dans les faits et dans les gisemens géographiques, cette incertitude dans les observations, qui ont mis les détails de ce voyage au nombre des choses contestables, et lui enlèvent une grande partie de son autorité.

XIX. GEORGE ANSON. — 1740-1744.

Iles Juan Fernandez. — Iles Mariannes. — Chine.

Le célèbre voyage du commodore Anson n'agrandit point le cercle des connaissances géographiques dans la mer du Sud. Le but de cette expédition n'était d'ailleurs nullement scientifique; c'était encore une de ces sanglantes entreprises contre les possessions espagnoles, dans lesquelles les marins anglais se montraient aussi féroces qu'audacieux et braves, guerre de forbans, qui déshonorait les vainqueurs, sans anéantir les forces des vaincus. Cette expédition se distingua des autres, en ce qu'elle fut conçue et exécutée sur une plus grande échelle, et qu'elle clôt la liste de ces campagnes de sang, indignes des nations civilisées. La relation en est semée d'observations faites avec soin, et une foule de renseignemens utiles sur des localités déjà visitées, mais alors peu connues, en rendent la lecture attachante. Elle est due à Richard Walter, chapelain à bord du vaisseau amiral, et, par conséquent, témoin oculaire de tous les faits qu'il raconte.

Le 18 septembre 1740, George Anson fit voile pour Madère, à la tête d'une flotte de six vaisseaux de guerre, montée par 1,500 hommes, et armée en tout de 236 canons, la flotte la plus formidable qui fût jamais destinée à voguer dans les eaux de l'Océan-Pacifique. Le 3 novembre, on quitta Madère, où l'on avait appris la dispersion de la flotte ennemie, vers le cap Horn, par une tempête qui ne permit

Digitized by Google

qu'à l'un des vaisseaux espagnols de parvenir au Chili. Le 16 décembre, la flotte anglaise parut sur les côtes du Brésil, et mouilla sur l'île Catherine, pour y soigner les malades des équipages qui étaient déjà nombreux, et dont près de quatre-vingts moururent. Après avoir fait de l'eau et du bois, le commodore quitta l'île le 18 janvier, et entra dans le détroit de Le Maire le 7 mars. A peine les vaisseaux furent-ils débarqués, qu'ils furent assaillis par une succession, non interrompue pendant trois mois, de bourrasques et de tempêtes qui les mirent souvent en danger de périr, et causèrent aux équipages des souffrances et des fatigues inouïes. Le 24 avril fut particulièrement un jour funeste pour eux : il s'éleva une tempête si violente, et le temps devint si obscur, que l'escadre fut entièrement dispersée.

Enfin, après des difficultés sans nombre, le 9 juin seulement, le vaisseau amiral, *le Centurion*, arriva le premier à l'île Juan Fernandez, qui avait été assignée d'avance comme lieu de ralliement. Deux des vaisseaux, après avoir beaucoup souffert, étaient retournés en Angleterre; un troisième s'était perdu sur la côte; les trois autres arrivèrent, plus tard, successivement au lieu de rendez-vous, tous en fort mauvais état. Il ne fallut plus songer aux idées de conquête; aussi, le premier soin du commodore fut-il de s'établir commodément dans l'île pour réparer de son mieux les avaries de sa flotte, et donner le temps à ses malades de se remettre. Il fit élever les tentes dans un site agréable, environné de bois et arrosé par deux ruisseaux d'une eau excellente.

« L'île Juan Fernandez, dit la relation, située à la distance de cent dix lieues de la côte du Chili, tire son nom d'un Espagnol qui en obtint la concession, et y fonda un établissement promptement abandonné. C'est une terre de forme irrégulière : sa plus grande étendue est de quatre

Digitized by Google

à cinq lieues, et sa plus grande largeur ne va pas tout-à-fait à deux lieues. Le mouillage ne se trouve que vers la bande N., qui est rarement exposée aux vents. Ce côté de l'île est abrité par des montagnes escarpées, quelquefois même inaccessibles, quoique souvent couvertes de bois. Le terrain y est léger, peu profond, et souvent on y voit des arbres se renverser et périr faute de racines. Un des matelots anglais en fit la singulière et fatale expérience. En poursuivant des chèvres sur les montagnes, il saisit, pour s'aider à monter, un arbre qui était sur une pente dangereuse; cet arbre céda, ainsi qu'un second auquel il voulut s'accrocher, et le malheureux alla se briser au fond du précipice. La partie méridionale de Juan Fernandez est au contraire un pays sec, pierreux et sans arbres, plus bas et plus uni que le N. Ses hautes falaises sont incessamment battues par le vent et la vague.

« Outre une quantité de toutes sortes de plantes, dit le voyageur, nous y avons trouvé presque tous les végétaux regardés comme souverains contre le scorbut, le cresson d'eau, le pourpier, l'oseille sauvage et une prodigieuse quantité de navets et de raves de Sicile. C'est avec le secours de ces plantes, du poisson et des chèvres sauvages que l'île nous fournissait, que nos malades recouvrèrent peu à peu leur santé et leurs forces. »

Les Anglais trouvèrent le nombre des chèvres extrêmement diminué depuis le temps où Selkirk se nourrissait de ces animaux dans sa solitude, trente-deux ans auparavant, et s'amusait à leur fendre les oreilles avant de les relâcher. Par un singulier hasard, il arriva que la première chèvre tuée par les Anglais avait les oreilles déchirées; elle portait une très-longue barbe et divers autres signes d'une grande vieillesse. Dans la suite, on en tua plusieurs qui étaient aussi marquées à l'oreille. Les Espagnols avaient tenté de détruire entièrement ces animaux, pour enlever cette res-

Digitized by Google

source à leurs ennemis acharnés, les boucaniers et les flibustiers, qui venaient toujours relâcher sur cette île. Pour y parvenir, on avait lâché un certain nombre de chiens qui, depuis, avaient multiplié d'une manière effrayante. Aussi, bientôt ne resta-t-il plus sur l'île qu'un petit nombre de chèvres, marchant par troupeaux et retirées sur les sommets les moins accessibles. Anson fut un jour témoin des préparatifs d'un combat entre ces deux espèces ennemies. Il se rendait en chaloupe dans la baie orientale, lorsqu'il aperçut quelques chiens qui semblaient en quête. Curieux de savoir de quel gibier ils suivaient la piste, il s'arrêta pour examiner leurs mouvemens. Les chiens gravirent en courant une hauteur, sur le sommet de laquelle se tenait un troupeau de chèvres qui, au lieu de fuir, attendaient l'ennemi de pied ferme dans un sentier étroit, bordé de précipices des deux côtés. Les chèvres s'y disposèrent savamment, et le chef du troupeau se posta à la tête des siens dans un espace assez étroit pour que ses cornes opposassent une barrière infranchissable à l'ennemi. Jusqu'à la tête du défilé, les chiens avaient couru comme s'ils eussent été sûrs de leur curée; mais, quand ils virent ces cornes menaçantes, et le précipice béant des deux côtés, ils se couchèrent à terre tout haletans, et renoncèrent au combat. Ces chiens étaient si affamés quand Anson relâcha sur l'île, qu'ils venaient durant la nuit dérober des provisions, et qu'ils attaquèrent même en plein jour un homme isolé. Comme l'île offre peu de ressources, on pensa qu'ils se nourrissaient de poisson et surtout de veaux marins. Les équipages anglais, dans la disette de chèvres, mangèrent aussi de cet amphibie qu'ils finirent par trouver fort bon.

Outre le veau marin, on rencontre souvent à Juan Fernandez le lion marin, dont les matelots mangeaient la chair avec plaisir, en lui donnant par plaisanterie le nom de *bœuf*.

c plaisir,

Digitized by Google

« Le lion marin, dans toute sa taille, peut avoir de douze à vingt pieds de long, et de huit à quinze de circonférence. Il est tellement gras, qu'après lui avoir fait une incision à la peau qui a environ un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse avant de parvenir à la chair ou aux os. Les plus gros de ces amphibies fournissaient jusqu'à cent vingt-six gallons d'huile (cinq cents pintes). Leur peau est couverte d'un poil court, de couleur tannée claire; mais leurs nageoires et leurs queues, qui leur servent de pieds quand ils se traînent à terre, sont noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne ressemblent pas mal à des doigts pourvus d'ongles, réunis à moitié par une membrane brune et lisse. Les mâles ont une espèce de grosse trompe de cinq à six pouces de long qui leur pend à la mâchoire supérieure. Les femelles n'ont pas cet appendice. Véritables amphibies, ces animaux passent tout l'été à la mer et tout l'hiver à terre. Cette dernière saison est celle où les femelles mettent bas. Les portées sont de deux petits à la fois, qui tettent leurs mères. Pendant tout le temps qu'ils demeurent à terre, les lions marins vivent de l'herbe qui croît sur le bord des eaux courantes, et le temps qu'ils ne paissent pas, ils l'emploient à dormir dans la fange. Lourds et engourdis, ils ont soin de placer des sentinelles qui les avertissent du moindre danger. Quand on approche du lieu où ils habitent par troupes, les vedettes font entendre un grognement tantôt sourd, tantôt aigu; et à ce signal toute la famille se glisse vers la mer et disparaît dans ses profondeurs. Souvent on les a surpris se battant ensemble, et il paraît que les femelles sont le grand sujet de leurs combats. Quelquefois ces animaux se défendent même contre les hommes. Un matelot occupé à écorcher un jeune lion marin fut surpris par la mère de l'animal, qui se jeta sur lui et lui fracassa la tête dans sa gueule. » Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que c'est là de l'his-

Digitized by Google

toire naturelle un peu vieillie. Aujourd'hui toutes les espèces qui avaient reçu des anciens navigateurs les différens noms de lion marin, veau marin, chien marin, éléphant marin, cheval marin, etc., sont classées sous la dénomination générale de *phoques*.

Les Anglais virent peu d'oiseaux sur l'île, mais en revanche les poissons y abondaient, et les écrevisses de mer y étaient si communes qu'on les perçait souvent avec le croc quand les chaloupes partaient de terre ou qu'elles y abordaient.

Les Espagnols avaient parlé de deux îles Fernandez. Anson fit reconnaître l'autre appelée *Mas-a-Fuero;* elle est plus petite et à la distance de vingt-cinq lieues de la première. Elle était boisée, arrosée de beaux ruisseaux et plus peuplée de chèvres que l'île Juan Fernandez proprement dite.

Vers le commencement de septembre, les malades étaient assez rétablis pour que le commodore pût songer à remplir, du moins en partie, sa mission dévastatrice. Il fit diverses captures dans ces parages et s'empara, par surprise, de la ville péruvienne de Payta qu'il pilla et réduisit en cendres. Après avoir croisé sur les côtes jusqu'au 6 mai de l'année suivante, et s'être signalé par de faciles exploits de ce genre, en attendant le passage du fameux galion d'Acapulco à Manille, l'escadre, réduite à deux vaisseaux, *le Centurion* et *le Glocester,* quitta les côtes du Mexique : elle fit voile vers Canton, dans l'espoir d'y trouver, au milieu des vaisseaux anglais en station dans ce port, le repos et les rafraîchissemens dont ses équipages avaient tant besoin.

Dans la route, l'amiral essuya une tempête si violente, que *le Glocester* fit eau de toutes parts : il fallut l'abandonner le 15 août 1742, et *le Centurion* resté seul de cette formidable flotte arriva en vue d'Anataxan, l'une des Ma-

Digitized by Google

riannes, le 23 du même mois. L'impossibilité de mouiller sur cette île obligea Anson à se porter vers *Tinian* qui fait partie du même groupe. On avait arboré les couleurs espagnoles pour faire croire que c'était le galion d'Acapulco qui mouillait : un Espagnol, trompé par le pavillon, vint aussitôt à bord et apprit aux Anglais que l'île était inhabitée, mais qu'ils y trouveraient néanmoins toutes les productions des terres les mieux cultivées ; que l'air y était bon, l'eau excellente ; et que la terre était fertile et abondante en limons, oranges, noix de coco, fruits d'arbre à pain, etc. Les Espagnols de Gouaham viennent même s'y approvisionner de cochons, de volailles et de bétail, dont l'île est couverte. Ces bonnes nouvelles et la vue des nombreux troupeaux qui paissaient tranquillement non loin de la côte, remplirent de joie l'équipage. Le lendemain un détachement bien armé débarqua sur la plage ; on y trouva des cabanes d'Indiens abandonnées où les malades furent aussitôt transportés.

« Tinian gît par 14° 59' lat. N. et 143° 28' long. O. Sa longueur est d'environ douze milles sur six de largeur. Le terrain est sec, sablonneux, et s'élève en pente douce jusqu'au centre de l'île ; elle est couverte de bois et de plaines fertiles, entrecoupées de hauteurs et de vallons, dont le mélange forme les sites les plus charmans et les plus variés. Des milliers de bœufs blancs comme le lait avec les oreilles brunes ou noires paissent dans les prairies : des oiseaux domestiques parcourent en paix les bois, et leurs cris continuels réveillaient chez nous des idées de fermes, de villages, et rappelaient à chaque instant l'image de la patrie absente. L'île était richement pourvue des arbres à fruit de la zône torride ; les cocotiers, les goyaviers, les orangers, les arbres à pain (rima), immense ressource pour les Anglais, y abondaient de tous côtés. Ce délicieux séjour était désert depuis cinquante ans : suivant le rap-

Digitized by Google

port des naturels des îles voisines, Tinian comptait près de 30,000 ames, lorsqu'une maladie épidémique ayant dévasté tout l'archipel, les Espagnols contraignirent les habitans à venir peupler Gouaham où ils languirent et moururent presque tous de chagrin. Des ruines, consistant en piliers colossaux de forme pyramidale, attestent que Tinian fut autrefois habitée par une nation nombreuse et parvenue à un certain degré de civilisation. »

Pendant que les Anglais se reposaient de leurs fatigues sur cette île délicieuse, un accident faillit les obliger à y rester pour toujours. Dans la nuit du 22 septembre, presque tout le monde et le commodore lui-même étant à terre, un vent furieux du N. O. emporta brusquement *le Centurion*, malgré les efforts de ceux qui étaient restés à bord, et le lendemain les Anglais virent avec désespoir que leur vaisseau était disparu et peut-être brisé sur une des îles voisines. Vingt jours se passèrent dans l'anxiété de l'attente et sans nouvelles du *Centurion;* le terrible vent de N. O soufflait toujours, et déjà le commodore avait ordonné la construction d'une grande barque, avec laquelle il devait tenter de gagner Macao, où *le Centurion* serait certainement s'il existait encore, lorsque dans l'après-midi du 11 octobre, le cri : « Une voile! une voile! » fit courir tout le monde sur la plage; et ce fut avec des larmes de joie et de bonheur que l'on reconnut bientôt *le Centurion* voguant à pleines voiles et revenant chercher ses amis.

Le commodore précipita son départ, dans la crainte d'un nouvel accident du même genre, et le 21 octobre il quitta sans regret la fraîche et verdoyante Tinian, faisant voile vers Macao. Le 3 novembre, on reconnut l'île Formose, et, le 5 au soir, on eut en vue les côtes de la Chine. Le lendemain les Anglais eurent à leur réveil un spectacle singulier : ils se trouvèrent au milieu d'un nombre incroya-

Digitized by Google

ble de bateaux pêcheurs; il y en avait plus de six mille, montés chacun par quatre ou cinq hommes. Plusieurs de ces bateaux étant très-près du *Centurion*, on leur fit signe qu'on désirait un pilote pour Macao. « Mais aucun d'eux ne semblait nous honorer de la moindre attention, dit la relation du chapelain. Jamais un vaisseau tel que le nôtre n'avait paru dans ces mers; peut-être aucun de ces pêcheurs n'avait-il même vu de sa vie un navire européen; cependant un objet si nouveau et qui devait être si intéressant pour des gens de leur profession, ne parut pas exciter un seul instant leur surprise ou leur curiosité. Aucun d'eux ne se détourna de son travail, et ne sortit de son insensibilité stupide. » Enfin, le 9, après avoir traversé chaque jour des quantités innombrables de bateaux-pêcheurs toujours aussi indifférens au passage du bâtiment étranger, un pilote chinois vint à bord et demanda aux Anglais trente piastres pour les conduire à Macao. Il leur apprit qu'ils étaient près de cette île, située à l'embouchure de la rivière de Canton (le Tigre), et que onze navires européens, dont quatre anglais, se trouvaient alors dans les eaux de cette rivière. Macao appartient aux Portugais; mais comme ils y sont à la discrétion des autorités chinoises, Anson demanda au gouverneur comment il se devait conduire vis-à-vis de celles-ci, ne voulant point s'assujettir à payer de droit d'entrée, en sa qualité de vaisseau de guerre. Sur l'avis du gouverneur, et pour éviter toute contestation, au lieu d'entrer à Canton, Anson alla mouiller à la Typa, port formé par plusieurs îles voisines et très-convenable pour le carénage du *Centurion*.

A peine mouillé dans le port, le commodore anglais vit s'ouvrir devant lui une série non interrompue de mécomptes et de chicanes, que lui préparaient la mauvaise foi chinoise et la haine de ce peuple pour les étrangers. Le récit abrégé de ces contestations nous fournira plus d'un

Digitized by Google

caractère curieux et digne d'être remarqué. Il fallut d'abord songer aux approvisionnemens de chaque jour, et pour cela Anson lui-même voulut aller s'en entendre avec le vice-roi de Canton; mais le hoppo ou chef des douaniers refusa de laisser passer la chaloupe, et, les prières étant inutiles, le commodore lui déclara le lendemain qu'il allait faire armer cette embarcation, et que sans doute personne ne serait assez hardi pour lui barrer le passage. Ce ton ferme et résolu réussit, et la chaloupe passa. Anson, arrivé à Canton, consulta les officiers des navires anglais qui étaient dans le port sur les moyens de parvenir au vice-roi; ceux-ci l'engagèrent à se servir, comme eux, de l'intermédiaire des marchands chinois. Les marchands se chargèrent de l'affaire, et, après un mois de délais et de faux prétextes, ils avouèrent qu'ils ne s'en étaient jamais occupés et ne pouvaient même entamer cette négociation. Cependant ils convinrent avec lui de faire parvenir secrètement au *Centurion* du pain, de la farine et d'autres provisions, à condition qu'il repartirait aussitôt pour Batavia. Mais ce n'était pas tout; il fallait radouber le vaisseau qui ne pouvait tenir la mer sans réparations. Le commodore écrivit en conséquence au vice-roi en termes dignes et convenables pour lui demander des ouvriers propres à ce genre de travail. Dès le 19 décembre, un mandarin de première classe, avec une nombreuse suite et une escadre de dix-huit galères décorées de pavillons et de flammes, se rendit auprès *du Centurion*. Il avait ordre d'examiner le vaisseau et particulièrement la voie d'eau. Il fit cet examen avec curiosité et une certaine intelligence : la beauté du bâtiment et la force de cette machine de guerre le frappèrent. Anson tira habilement parti de cette circonstance, en lui disant qu'avec son vaisseau seul il eût pu détruire toute la flotte de l'empire chinois, s'il n'avait pas eu en abordant dans ce pays des intentions toutes pacifiques. Le

Digitized by Google

mandarin convint de la vérité de ces observations et promit d'en rendre un compte favorable au vice-roi. Après quoi il accepta le dîner qui lui fut offert ainsi qu'à deux autres mandarins de sa suite par le commodore anglais. Nos trois Chinois se montrèrent grands mangeurs, mais fort novices dans l'usage des couteaux et des fourchettes. Il fallut leur couper la viande en petits morceaux qu'ils mangeaient à l'aide de leurs doigts. Ils buvaient mieux encore, et le commodore, s'excusant sur sa santé de ne pas leur faire à cet égard l'honneur de sa table, le premier mandarin s'adressa à un jeune officier au teint frais et rose, en lui disant qu'il ne pouvait alléguer les mêmes excuses que son commandant. Le jeune Anglais fit aussitôt apporter des liqueurs, et le magistrat chinois en but avec le même plaisir que quelques bouteilles de frontignan qu'il avait déjà glorieusement vidées. Puis les trois mandarins se retirèrent aussi calmes et aussi tranquilles que lorsqu'ils étaient montés à bord.

Le 6 janvier seulement Anson reçut la permission de faire travailler au radoub avec les ouvriers nécessaires, et trois mois après *le Centurion*, réparé, put reprendre la mer avec de bonnes provisions et vingt-trois matelots de recrue, indiens et hollandais. Le commodore roulait dans sa tête le projet d'épier le passage du galion à la hauteur du cap Saint-Esprit de Samar (l'une des Philippines). Enfin, le 20 juin, après un mois de croisière, on aperçut une voile au S. E. A cette apparition une joie bruyante éclata sur le vaisseau anglais : c'était effectivement le galion tant desiré qui faisait voile directement vers eux et semblait disposé à se bien défendre. Vers midi les deux vaisseaux étaient en présence. Anson avait fait placer dans les hunes trente de ses meilleurs tireurs qui firent un grand ravage sur le pont ennemi. Après un engagement sérieux d'une heure et demie environ, le galion se rendit.

Digitized by Google

Il avait à bord cinq cent cinquante hommes, dont soixante-sept furent tués et quatre-vingt-quatre blessés, et trente-six pièces de canon avec vingt-huit pierriers. *Le Centurion* n'eut que deux morts et sept blessés. La valeur de cette riche prise se montait à 1,500,000 piastres (8 millions de francs environ).

L'heureux commodore reprit avec sa capture et les prisonniers qu'il avait faits la route de Macao pour y attendre en sûreté, dans le port de Canton, l'époque des vents favorables à son retour en Europe. Là on voulut s'opposer à son entrée, ou du moins lui faire payer le droit imposé aux navires marchands, mais il y pénétra de force. Le vice-roi, en réponse à une nouvelle lettre qu'il lui avait adressée, lui fit envoyer des provisions avec trois mandarins chargés de demander le paiement du droit et la remise des prisonniers espagnols qui appartenaient à un pays allié de la Chine. Anson refusa formellement le premier point et fit mine d'accorder une grâce en concédant les prisonniers qui déjà l'embarrassaient beaucoup. On lui promit alors de lui préparer ses approvisionnemens de biscuit, mais avec l'intention de ne pas tenir parole. Pendant ce temps les marchands de la ville fournissaient le vaisseau de vivres frais, et déployaient toutes les ruses et les fourberies de la cupidité la plus basse. Comme l'usage en Chine est de tout vendre au poids, ils employaient mille artifices pour rendre les objets plus pesans : entre autres on trouva des masses de cailloux dans l'estomac des volailles; les cochons achetés morts étaient injectés de grandes quantités d'eau, et les vivans avaient mangé, la veille, du sel qui les avait fait boire à l'excès.

Cependant la fin de septembre arrivait et les provisions sèches ne se fabriquaient pas. Anson résolut de descendre à terre et de demander lui-même audience et justice au vice-roi. Il confia *le Centurion* au premier lieutenant, au-

Digitized by Google

quel il donna de secrètes instructions, et débarqua dans sa chaloupe montée par dix-huit matelots richement habillés. Les marchands chinois et les officiers des navires européens, effrayés de ces démonstrations vigoureuses, s'entremirent enfin et promirent de faire préparer les provisions sèches et salées. Anson resta lui-même à terre pour en surveiller la prompte fabrication, et lorsqu'elles furent prêtes il demanda audience au vice-roi pour obtenir la permission de les embarquer. Dans l'intervalle, un violent incendie éclata dans la ville; le commodore y courut avec ses gens pour en arrêter les ravages; mais lorsqu'on les vit abattre quelques maisons pour intercepter la communication du feu, on fit dire à l'officier anglais que, comme il n'était pas mandarin, il s'exposait à payer de ses deniers le dommage qu'il ordonnait de faire. Sur ce, les matelots s'arrêtèrent, et les Chinois se contentèrent de regarder le feu et d'en approcher de temps en temps leurs impuissantes idoles. Cependant l'incendie devenait effroyable, et par l'ordre du vice-roi on alla prier Anson de diriger lui-même les travaux pour l'éteindre avec ses courageux marins. Ceux-ci retournèrent au feu avec ardeur et donnèrent un exemple rare à la Chine : celui de l'intelligence et du sang-froid réunis au courage le plus intrépide. Le feu fut bientôt éteint par leurs soins. Onze rues entières et plus de cent magasins de riches Chinois avaient été consumés.

Le service que les Anglais avaient rendu à la ville reçut bientôt sa récompense. Anson fut admis le 30 septembre à l'audience du vice-roi : il trouva sur la place du palais dix mille hommes sous les armes tous vêtus de neuf. Le grand dignitaire était assis sur une espèce de trône sous un riche dais, entouré de tous les mandarins du conseil. Anson exposa sa demande par l'intermédiaire d'un interprète : elle lui fut accordée avec bonne grâce, et le vice-roi lui adressa des remerciemens pour le service qu'il venait de rendre à

Digitized by Google

la ville. En terminant l'entrevue, il fit observer en termes polis à l'officier anglais qu'il y avait long-temps que *le Centurion* était sur les côtes de la Chine, et il lui souhaita un heureux retour en Europe.

Après avoir ainsi terminé par sa fermeté une affaire qui durait depuis quatre mois, Anson fit embarquer tout de suite les provisions prêtes, et le 7 décembre *le Centurion* et sa prise mirent à la voile. Il s'arrêta à Macao où il vendit le galion 6,000 piastres (30,000 francs environ) à des marchands portugais, et le 15 décembre il prit enfin la route de l'Europe. Le 11 mars 1744, il mouilla au cap de Bonne-Espérance, et le 15 juin il entra sain et sauf dans la rade de Spithead. Il apprit en arrivant qu'il avait dû traverser la flotte française la veille, sans doute à la faveur d'un épais brouillard.

Ainsi finit cette mémorable expédition. Anson fut comblé à son retour des faveurs de George II, et quelques années après il fut promu à la dignité d'amiral et à la pairie.

XX. JOHN BYRON. — 1764-1766.

Iles Falkland ou Malouines. — Iles Disappointment, Oura, Tioukea, Vliegen. — Iles York, Danger. — Ile Byron. — Tinian. — Batavia.

Jusqu'à cette époque les voyages de découvertes n'avaient été entrepris par les gouvernemens européens ou par les compagnies de commerce que dans des vues de cupidité, ou par des aventuriers que guidait le désir de trouver de l'or et des productions précieuses; nous allons entrer maintenant dans une période tout-à-fait nouvelle. Les expéditions qui vont suivre seront empreintes d'un autre caractère : des sentimens généreux, l'amour de la science et l'esprit de découvertes, présideront à ces entreprises. Les relations auront un intérêt plus puissant : les observations seront mieux faites, les descriptions plus nettes et

Digitized by Google

plus fidèles, les renseignemens géographiques plus exacts.

Les instructions données à John Byron (aïeul du célèbre poëte lord Byron) étaient déjà conçues dans cet esprit. Quelques années après son avènement au trône, le roi George III fit armer et équiper deux vaisseaux de guerre, *le Dolphin* et *la Tamar,* pour faire des découvertes dans l'Océan-Pacifique. Le commodore Byron, qui avait déjà navigué dans la mer du Sud sur la flotte d'Anson, fut nommé commandant de l'expédition et partit avec le capitaine Mouat le 21 juin 1764. Après avoir touché à Rio de Janeiro, il apprit aux deux équipages quelle était leur destination et le but du voyage, pendant lequel ils auraient double paie, avec des promesses de récompenses au retour. Cette déclaration fut saluée par des acclamations de joie. Le 20 décembre on était à la hauteur du cap des Vierges : on vit, en longeant la côte, des guanacos qui paissaient dans les vallées et une fumée considérable à la distance de quelques lieues. On mit à l'ancre, et le lendemain on aperçut la même fumée, et vis-à-vis du vaisseau, sur la plage, une troupe d'hommes à cheval qui agitaient quelque chose de blanc et faisaient signe aux Anglais de venir avec eux. Curieux de connaître ce peuple, Byron prit un canot et descendit à terre à la tête d'un détachement bien armé. En approchant, il vit que les sauvages étaient près de cinq cents rassemblés sur une langue de terre qui s'avançait assez loin dans la mer. Quoique le commodore ne leur vît point d'armes, il leur fit signe de se retirer un peu en arrière; les Indiens obéirent aussitôt en continuant de pousser de grands cris. Byron fit ranger sa troupe sur le rivage et s'avança seul. Comme les sauvages se retiraient, il fit signe à l'un d'eux d'approcher. C'était une espèce de chef qui avait près de sept pieds de haut. L'un de ses yeux était entouré d'un cercle noir et l'autre d'un cercle blanc; le reste du visage était bizarrement sillonné de couleurs

Digitized by Google

diverses. Une peau de bête fauve lui couvrait les épaules. L'Anglais et l'Indien s'étant complimentés tous les deux sans se comprendre ni l'un ni l'autre, ils allèrent ensemble vers les autres naturels dont la taille n'était pas inférieure à celle du premier géant. Quelques femmes aussi fort grandes étaient avec eux. Presque tous étaient nus, à l'exception d'une peau de bête jetée sur leurs épaules avec le poil en dedans. Quelques-uns avaient des bottines en peau de la même espèce, avec une petite cheville en bois au talon qui leur servait d'éperon. Byron les fit tous asseoir et leur distribua des grains de rassades jaunes et blancs qu'ils reçurent avec le plus grand plaisir. Il leur fit donner aussi du tabac qu'ils lui demandèrent par signes, puis il les quitta sans qu'ils fissent mine de le suivre. Ces peuples avaient avec eux un grand nombre de chiens dont ils se servent pour la chasse des bêtes fauves. Leurs chevaux sont petits, mais très-vifs et très-rapides. Ils se servent pour brides de courroies de cuir terminées par un petit bâton au lieu de mors. Les femmes montent à cheval comme les hommes sans étriers, et tous sont excellens cavaliers. Ils font partie des nombreuses tribus qui errent sur les côtes de la Patagonie, et qui ont appris à dompter et à monter habilement les chevaux sauvages introduits par les Espagnols dans cette partie de l'Amérique du Sud.

Byron pénétra le 21 dans le détroit de Magellan jusqu'au port Famine, d'où il sortit le 4 janvier 1765, pour reconnaître les îles Malouines ou Falkland. Le 14, il vit ces îles et entra dans une baie spacieuse et belle à laquelle il donna le nom de *port Egmont,* en l'honneur du premier lord de l'amirauté. Les oiseaux de toutes sortes, les phoques, les pingouins abondent sur cette côte. On y trouva aussi des lions marins monstrueux, et plus d'une fois il fallut livrer un combat opiniâtre à ces monstres belliqueux. Les hommes de l'équipage y virent pour la première fois

Digitized by Google

des loups antarctiques. Ces animaux étaient si féroces et si hardis, qu'ils attaquaient les matelots les premiers : ils ressemblent moins au loup qu'au renard; cependant ils sont plus gros que ce dernier animal. Ils se creusent des terriers comme les renards, et les Anglais trouvèrent souvent auprès de leurs trous des membres de phoques déchirés et des peaux de pingouins à moitié dévorées.

Après avoir pris possession de ces terres au nom du roi de la Grande-Bretagne, et les avoir nommées *îles Falkland*, Byron quitta le port Egmont, et fit voile vers le détroit de Magellan, dans lequel il entra de nouveau le 17 février. Il employa à reconnaître avec soin toutes les baies et les côtes de ce passage près de deux mois, durant lesquels il eut quelques rapports avec les tribus qui habitent les plages voisines; et, le 9 avril 1765, il fit son entrée dans l'Océan-Pacifique, toujours en compagnie de *la Tamar*.

Le 26, on eut connaissance de l'île Mas-a-Fuero, où l'on fit, non sans difficulté, de l'eau et du bois. Le 30, on mit à la voile et l'on gouverna au N. Le 31 mai, plusieurs oiseaux qui vinrent voler autour du vaisseau, et d'autres indices, firent penser qu'on n'était pas loin de quelque terre. En effet, le 7 juin, on vit une petite île, d'environ cinq lieues de tour, dont l'aspect offrait une riante perspective. Elle était entourée d'une belle plage de sable blanc et fin, et l'intérieur couvert de beaux arbres dont les sommets entrelacés formaient les bosquets les plus délicieux. Plusieurs naturels se montrèrent sur le rivage, armés de longues piques. Ils allumèrent des feux, et l'on vit d'autres feux y répondre sur un îlot voisin. Le scorbut faisait alors de grands ravages parmi les Anglais, et, dans le but de soulager ses malades par des herbes et des vivres frais, Byron envoya un canot qui fit le tour de l'île sans trouver un endroit propre au mouillage. Les pauvres malades

Digitized by Google

avaient les yeux fixés sur les beaux cocotiers de la côte, dont les fruits leur auraient si promptement rendu la santé; ils voyaient les bananiers chargés de fruits, des écailles de tortues éparses sur le rivage, et le regret de ne pouvoir atteindre ces trésors s'accroissait encore à la vue de la petite distance qui les en séparait. Le commodore, touché de leurs souffrances, renvoya les canots une seconde fois pour sonder le long du rivage; mais les naturels accoururent en agitant leurs piques avec menaces et en poussant des cris effroyables. On leur jeta quelques bagatelles pour les apaiser; ce fut inutile, ils n'y voulurent même pas toucher. Les bateaux revinrent sans avoir trouvé le fond, et Byron se détermina à visiter l'île voisine; mais il ne fut pas plus heureux que sur la première : elle était dépourvue de baie, et la mer brisait sur la plage avec un bruit horrible. Les naturels se montrèrent aussi peu disposés que leurs voisins à souffrir le débarquement des étrangers : ils étaient, comme les autres, d'une couleur bronzée et paraissaient agiles et vigoureux. Il fallut quitter ces îles sans en tirer aucune espèce de rafraîchissemens, malgré l'espoir que leur vue riante avait fait naître : c'est ce qui les fit appeler par les Anglais *islands of Disappointment*, îles du Désappointement. Elles gisent par 14° 6' lat. S., 143° 16' long. O., et font partie de l'archipel Pomotou ou Dangereux.

Le jour suivant, on eut connaissance d'une autre île, basse et couverte de grands et beaux arbres, parmi lesquels on reconnut des cocotiers. On se dirigea sur un côté de l'île, où se voyait un lagon d'une grande étendue. Dès que les naturels aperçurent les bâtimens, ils allumèrent des feux et firent les mêmes démonstrations d'hostilité que ceux des îles Disappointment. En face des vaisseaux était un petit village ombragé d'un bouquet de cocotiers. L'île entière était entourée de récifs, à l'exception d'une

Digitized by Google

passe étroite auprès du village des naturels. Lorsque les Anglais voulurent se disposer à traverser le passage, quelques centaines d'insulaires s'avancèrent dans l'eau pour s'y opposer avec des cris effroyables. Plusieurs pirogues s'approchèrent ; l'un des sauvages sauta dans le bateau de *la Tamar,* saisit en un clin-d'œil la veste d'un matelot ; puis, s'étant rejeté à la mer, il nagea entre deux eaux, jusqu'à ce qu'il eût rejoint ses camarades. Un autre tenta de s'emparer du chapeau du quartier-maître. Les Anglais souffraient ces insultes avec impatience ; mais Byron eut la sagesse de ne pas répondre aux provocations des insulaires, et se dirigea vers une autre île qui paraissait distante de quatre lieues environ. Il était à près d'une lieue de la première, lorsqu'il aperçut deux doubles pirogues remplies des sauvages qu'il venait d'épargner, se dirigeant à la voile contre ses embarcations qui se trouvaient assez loin des vaisseaux. Sur un signe du commodore, les canots leur donnèrent la chasse jusque sur la côte où les pirogues s'échouèrent. Les naturels étant revenus en force pour empêcher la descente des gens des canots, avec des pierres et des bâtons, cette fois les Anglais firent feu et en tuèrent deux. Les autres s'enfuirent en emportant leurs morts, et les gens des canots revinrent aux vaisseaux avec les deux pirogues, qui étaient fort habilement faites et couvertes de sculptures curieuses en plusieurs endroits. Elles avaient un mât et une voile en natte ; les cordages étaient faits d'écorce de cocotier et paraissaient avoir toute la force des cordages de chanvre. Byron retourna vers l'île pour tenter une seconde fois la descente. Les insulaires étaient revenus en force ; un coup de canon fut tiré par-dessus leur tête, et la peur les eut bientôt dispersés tous. Les embarcations descendirent alors sur la plage et purent cueillir quelques noix de coco. Le lendemain, on y renvoya les canots avec les malades, et le commodore lui-même alla passer la

Digitized by Google

journée sur l'îlot. Les habitations étaient désertes; on n'y trouva que des chiens qui ne cessèrent d'aboyer contre les étrangers. Ces cases étaient d'une construction fort simple et couvertes de feuilles de cocotier; mais le site du village était délicieux. Les cocotiers fournissent aux indigènes tous les besoins de leur vie, leur nourriture, leurs voiles, leurs cordages, leurs bois de charpente et de construction. Les naturels ne se montrèrent que de loin; ils étaient nus; les femmes seulement portaient une sorte de tablier qui les couvrait de la ceinture aux genoux. On trouva dans une case les restes d'un gouvernail et plusieurs morceaux de fer et de cuivre, débris évidens du naufrage de quelque chaloupe européenne sur ces côtes. Plusieurs voyages des embarcations transportèrent aux vaisseaux des noix de coco et une grande quantité de plantes antiscorbutiques qui eurent bientôt guéri tous les malades. On ne vit aucun animal venimeux; mais les mouches étaient insupportables; elles couvraient les Anglais de la tête aux pieds et venaient les tourmenter jusque sur les bâtimens. Des espèces de colombes d'une rare beauté fixèrent leur attention; elles étaient douces et familières, et suivaient souvent les matelots dans les cabanes des naturels.

Le lendemain, on quitta cette île pour visiter celle qui était plus à l'O. Pendant qu'on en longeait les côtes, sur une étendue de plusieurs lieues, les habitans accourus en foule suivirent la marche des vaisseaux, malgré la chaleur qui était excessive : de temps en temps, pour se rafraîchir, ils se plongeaient dans la mer ou s'étendaient sur le sable que venaient battre les lames avec violence. Les embarcations s'avancèrent devant un hameau situé sur le bord de la mer, et l'artillerie des vaisseaux se tint prête à les soutenir. Un vieillard descendit alors du village; sa taille était haute, et une belle barbe blanche lui descendait jusque

Digitized by Google

sur la poitrine. Il semblait avoir l'autorité d'un chef, car il fit signe aux autres naturels de se retirer et s'avança seul sur la plage. Il tenait un rameau vert d'une main, et de l'autre il pressait sa barbe contre sa poitrine. Dans cette attitude, il adressa aux Anglais un long discours, en sorte de chant cadencé, auquel ils ne comprirent pas un mot. On lui jeta quelques présens, mais il n'y toucha pas qu'il n'eût fini de parler; alors il s'avança dans la mer, jeta sa branche d'arbre et prit les présens offerts. Sur un signe qu'on leur fit, les naturels déposèrent leurs armes : un officier sauta du canot et vint auprès d'eux. Les naturels l'entourèrent aussitôt, l'examinèrent avec curiosité et parurent surtout admirer sa veste qu'il ôta généreusement et donna à ces nouveaux amis. L'un d'eux se crut autorisé alors à dénouer sa cravate et à s'en emparer, et l'officier dut se jeter à la nage pour échapper à l'empressement de ses admirateurs. Cependant des relations amicales s'entamaient à bord des canots avec les autres insulaires qui apportaient des fruits et de l'eau douce dans des coquilles de coco. Encouragé par cette réception pacifique, le commodore aurait voulu faire quelque séjour sur cette terre, mais la côte ne fournissait aucun bon mouillage : il imposa à ces îles le nom de *King-George's islands*, îles du roi George. Ce sont les îles *Oura* et *Tioukea* de l'archipel Pomotou, les mêmes que Schouten avait déjà vues et nommées Zondergrond.

Le lendemain, Byron poursuivit sa route à l'O. et découvrit vers trois heures une île longue et étroite, couverte de verdure et qui paraissait habitée : il la nomma *Prince of Wales's island,* île du prince de Galles; mais Schouten l'avait encore vue avant lui et lui avait donné le nom de Vliegen, qui lui est resté.

Le 17 juin, divers oiseaux firent supposer le voisinage d'une terre; mais on ne vit la côte que trois jours après,

Digitized by Google

dans l'O. N. O., à huit lieues de distance. Byron distingua bientôt trois îles basses, qui paraissaient bien peuplées; elles étaient entourées de brisans qui s'étendaient à plus de quatre lieues en mer, d'où il les nomma *islands of Danger*, îles du Danger : lat. 10° 15' N., long. 168° 18' O. Une grande pirogue se montra à quelque distance, mais on ne put communiquer avec les naturels qui la montaient, à cause des brisans.

Le 27, on aperçut une autre île basse : en approchant on distingua de beaux arbres et un grand lac à l'intérieur. On ne trouva point de fond pour y mouiller : cependant les canots purent y aborder, quoiqu'avec beaucoup de peine, et en rapportèrent près de deux cents noix de coco. Ils n'y virent point d'autres habitans que des milliers d'oiseaux de mer, si peu farouches qu'ils se laissaient tuer dans leurs nids. Cette île, ou plutôt cette chaîne d'îlots comme Byron le reconnut ensuite, fut appelée *Duke of York's island*, île du duc d'York. Sa lat. est par 8° 33' S., et sa long. par 174° 20' O.

Après avoir quitté l'île du duc d'York, les vaisseaux anglais mirent le cap au N. dans la direction des îles Mariannes pour opérer leur retour en Europe. Le 2 juillet, on eut connaissance d'une île à la distance de six lieues. Le lendemain, cette terre leur présenta l'aspect le plus enchanteur. Elle était basse et couverte d'arbres, parmi lesquels les cocotiers élevaient leur cime élégante; mais des lames monstrueuses et un rivage marécageux en défendaient absolument l'accès. Un millier de naturels se montraient sur la plage, et plus de soixante pirogues s'en détachèrent et ramèrent autour des vaisseaux. Ces pirogues, montées chacune par quatre à six insulaires, étaient si propres et si jolies qu'elles paraissaient toutes neuves. « L'un des sauvages, dit le journal de Byron, sauta dans l'eau, nagea vers mon vaisseau et y grimpa comme un chat. Dès qu'il

Digitized by Google

fut monté sur le plat-bord, il s'y assit en éclatant de rire. Il parcourut ensuite le vaisseau, s'efforçant de dérober tout ce qu'il voyait; mais, comme il était nu, il lui était impossible de cacher ses larcins. Les matelots lui mirent une veste et des culottes; il nous divertit beaucoup ainsi habillé, car il avait tous les gestes et toutes les manières d'un singe nouvellement dressé. Il mangea du pain avec avidité; puis, après nombre de tours grotesques, il s'élança lestement par-dessus le bord avec sa veste et ses culottes et regagna sa pirogue à la nage.» Son exemple fut bientôt suivi par plusieurs autres qui montèrent sur le vaisseau par les sabords, se saisirent de tout ce qu'ils purent trouver et se sauvèrent à la nage, en s'efforçant de ne pas mouiller ce qu'ils emportaient.

Ces insulaires sont bien faits et d'une taille avantageuse; leur teint est d'une couleur bronzée, mais claire. Leurs traits sont agréables, et se distinguent par un air enjoué et résolu. Leurs cheveux sont longs et noirs : les uns les nouent derrière la tête en une seule touffe; les autres les séparent par trois nœuds différens. Ils sont entièrement nus et ne portent que des colliers ou des bracelets en coquillages. Quelques-uns avaient des espèces de lances, armées, sur une longueur de trois pieds, de dents de poisson aussi tranchantes que des lancettes. On leur demanda en vain des noix de coco, ils s'efforçaient au contraire de dérober celles qu'on avait encore à bord. Les canots envoyés pour le mouillage n'ayant trouvé qu'un fond de corail, il fallut partir sans pouvoir obtenir de rafraîchissemens. Cette île fut nommée *Byron* en l'honneur du commodore : elle gît par 1° 18' lat. S. et 175° 0' long. O.

Le 30 juillet, l'équipage souffrait beaucoup de la dissenterie et du scorbut, lorsqu'on reconnut enfin les îles Saypan, Tinian et Aguigan du groupe des Mariannes. On se dirigea tout de suite sur Tinian, et l'on mouilla à l'en-

Digitized by Google

droit même où l'amiral Anson avait jeté l'ancre avec *le Centurion*, dans l'espoir de se reposer agréablement sur l'île dont la relation de ce navigateur fait une si ravissante description. Mais combien la réalité fut trouvée au-dessous des poétiques paysages du chapelain de l'amiral! Les bois si frais et si beaux étaient presque impénétrables, et quand on les eut traversés à grand'peine, quelle amère déception! Les plaines étaient couvertes de buissons et de ronces, qui déchiraient continuellement les jambes : pour surcroît d'agrément, des myriades de mouches poursuivaient les voyageurs qui ne pouvaient ouvrir la bouche, sans l'avoir à l'instant remplie de ces incommodes insectes. On aperçut à peine un taureau, au lieu de ces innombrables troupeaux paissant en liberté, et celui que l'on vit et tua fut corrompu, dans l'espace d'une heure, par la chaleur excessive du climat. Cependant on finit par se réconcilier avec cette terre, dont on attendait trop de bienfaits au premier aspect; on s'établit sous des tentes, et l'on trouva enfin des limons, des cocos et des fruits d'arbres à pain qui rétablirent les malades de l'expédition.

Le 30 septembre, on fit voile vers les Moluques. Le 3 du mois suivant, on reconnut Poulo-Timoan, habitée par des Malais, qui ne voulurent échanger leurs rafraîchissemens que contre des roupies dont on n'avait point à bord. Par grâce, cependant, ils voulurent bien accepter des mouchoirs en échange. Le 15 novembre, les Anglais furent en vue des côtes de Sumatra, et, le 28, suivant leur journal, mais réellement le 29 novembre, ils entrèrent dans la rade de Batavia (île Java), qui était couverte de plus de cent bâtimens. Le commodore descendit à terre et rendit visite au gouverneur hollandais dont il fut bien reçu. On sera peut-être curieux de connaître l'état de cette magnifique cité indo-batave, à l'époque où Byron la vit : « Il n'est guère de ville en Europe plus peuplée, dit-il. Batavia

semble être le centre de réunion de toutes les nations. Les Hollandais, les Portugais, les Chinois, les Persans, les Maures, les Malais, les Javanais, habitent cette ville et composent la société. Les Chinois ont un quartier séparé; ce sont eux qui font presque tout le commerce; car il arrive tous les ans dix ou douze grosses jonques de la Chine. La variété des plaisirs, la bonne chère et les productions de la terre les plus propres à flatter le goût, concourent à rendre ce séjour agréable. Les dehors de la ville approchent de la magnificence des environs de Londres. On y est surtout frappé de la beauté des chemins, bordés d'un canal et de superbes rangées d'arbres; au-delà de ce canal, les maisons de campagne des riches négocians offrent un coup-d'œil enchanteur. Le luxe est porté à un tel degré dans la ville, que c'est presque un déshonneur que d'y être à pied. »

Impatiens de quitter Batavia, les Anglais remirent à la voile le 10 décembre. Le 13 février, ils relâchèrent au cap de Bonne-Espérance. Le 25, ils passèrent la ligne; à cette hauteur, un accident étant survenu au gouvernail de *la Tamar*, Byron donna ordre au capitaine Mouat de se diriger sur Antigoa, l'une des Antilles anglaises. *Le Dolphin* continua sa route et arriva sans malencontre aux Dunes le 9 mai 1766, vingt-deux mois après son départ.

XXI. SAMUEL WALLIS. — 1766-1768.

Ile Whitsunday. — Iles Queen Charlotte. — Iles Touï-Touï, Cumberland, Henry. — Iles Taïti. — Iles Niouha. — Ile Wallis.

Quelques mois après le retour de Byron, une autre expédition fut destinée à faire le tour du monde. *Le Dolphin* reprit glorieusement la mer, sous les ordres du capitaine Wallis, et le sloop *le Swallow*, commandé par le capitaine Carteret, qui avait déjà partagé les dangers et l'honneur de l'expédition précédente, eut ordre d'accompagner *le Dolphin*. Les deux vaisseaux partirent le 22

Digitized by Google

août 1766. Le 16 décembre, après avoir relâché seulement à Madère et aux îles du Cap-Vert, ils aperçurent près du cap des Vierges une troupe de Patagons à cheval, semblables à ceux que Byron avait déjà eu l'occasion d'observer au même endroit. On eut avec eux quelques relations amicales. Ils avaient à la ceinture une arme de trait d'une espèce singulière. C'étaient deux pierres rondes entourées de cuir et attachées chacune à l'extrémité d'une corde; ils font tourner une de ces pierres autour de leur tête avec force, en tenant l'autre dans la main, puis ils lancent cette espèce de fronde contre l'objet qu'ils veulent atteindre, sans presque jamais manquer le but. Lorsqu'ils poursuivent un guanaco ou une autruche, ils envoient leurs boules de manière à ce qu'elles s'enroulent rapidement autour des jambes de l'animal, et le forcent ainsi à s'arrêter. Les Patagons vinrent à bord et regardèrent tous les objets européens sans trop de curiosité : un coup de canon les frappa d'épouvante et d'étonnement. On eut beaucoup de peine à leur persuader de quitter le vaisseau; cependant ils s'y résignèrent et regagnèrent la terre en chantant et en faisant des signaux de joie à leurs compagnons restés sur la plage.

Le 17 décembre, Wallis leva l'ancre, et embouqua le détroit de Magellan, précédé du *Swallow*. Ce bâtiment était mauvais marcheur; plusieurs fois il fallut l'attendre ou le prendre à la remorque. Le 11 avril 1767, au moment de sortir du détroit, une mer très-grosse et un brouillard épais séparèrent les deux vaisseaux qui ne devaient plus se retrouver qu'en Angleterre. *Le Dolphin* continua sa route à l'O. Quant au *Swallow*, nous réservons l'histoire de son voyage pour le chapitre suivant. Dès le 29 mai, l'équipage du *Dolphin* commença à souffrir du scorbut et à soupirer après la terre. Le 3 juin, on vit beaucoup de mouettes et de frégates, et, le 6, on cria terre! du haut

de la grande hune. C'était une île basse, à la distance de cinq à six lieues, dont l'aspect rendit l'espoir et la joie aux malades. A cinq milles plus loin, on reconnut une autre île au N. O. de la première. Les canots furent envoyés sur celle-ci, qu'ils trouvèrent déserte et sans eau douce; ils en rapportèrent quelques cocos. Comme toute l'île était entourée de récifs, *le Dolphin* ne put s'en approcher. Wallis la nomma *Whitsunday,* ou Pentecôte; c'est une des nombreuses terres basses de l'archipel Pomotou ou Dangereux.

On courut sur l'île voisine, et le lieutenant Furneaux fut envoyé à terre avec les canots équipés et armés. Sur le rivage accoururent une cinquantaine de naturels agitant des torches enflammées dans leurs mains. Ils firent mine de s'opposer au débarquement des Anglais, mais on les apaisa avec de petits présens, et bientôt des relations bienveillantes et toutes pacifiques s'établirent avec eux. Ils apportèrent quelques noix de coco et de l'eau, en échange de quoi ils reçurent des clous avec grand plaisir. Les embarcations n'ayant pas trouvé de fond pour le mouillage y retournèrent le lendemain; à la grande surprise des Anglais tous les naturels étaient réunis sur la plage et se disposaient à s'embarquer. Ils firent signe aux étrangers de se porter un peu plus haut, et dès que ceux-ci furent descendus à terre, les sauvages s'embarquèrent tous dans sept grandes pirogues et cinglèrent rapidement à l'O. Ces insulaires étaient d'une taille moyenne; ils avaient le teint jaune bronzé, les cheveux noirs et épars sur les épaules. Les femmes étaient jolies et bien faites: leur unique vêtement était une espèce de tablier. L'île renfermait plusieurs citernes de bonne eau; on en remplit les barriques du *Dolphin,* pendant que les canots se chargeaient de noix de coco et de plantes anti-scorbutiques. Wallis prit possession de l'île au nom du roi George III en plantant un pavillon,

Digitized by Google

et l'appela *Queen Charlotte*, île de la reine Charlotte : sa situation est par 19° 17' lat. S. et 141° 4' long. O.

Au-dessus de Queen Charlotte on vit une petite île basse et boisée d'environ six milles de long et quatre de large. A la pointe occidentale on aperçut les naturels qui avaient abandonné l'île vue précédemment, à l'approche des étrangers. Ils étaient environ quatre-vingts hommes, femmes et enfans. Les hommes semblaient menacer les Anglais avec leurs piques et leurs torches : mais Wallis n'ayant pas trouvé de bon mouillage, continua sa route et nomma cette île *Egmont*, en l'honneur du premier lord de l'amirauté. Le 11, on découvrit l'île *Gloucester* (*Touï-Touï* des naturels), sur laquelle on vit des sauvages semblables à ceux de Queen Charlotte. Le 12, on eut en vue *Cumberland;* le 13, l'île *William Henry*. Toutes ces îles étaient vues pour la première fois et furent ainsi nommées par Wallis. Elles font toutes parties de l'archipel Pomotou.

Le 17, à la pointe du jour, on aperçut au N. O. une terre qui avait la forme d'un piton isolé. Le lieutenant Furneaux, chargé de chercher un mouillage, ne fut pas plus heureux que sur les îles précédentes. Plusieurs pirogues se montrèrent, mais sans oser s'avancer. Furneaux, parvenu à la côte, avait établi avec les naturels un commerce d'échange qui lui procura quelques noix de coco, une poule et un cochon. Tout alla bien jusqu'au moment où les sauvages s'avisèrent de relever le grapin du canot pour le haler sur la plage. Un coup de fusil tiré par-dessus la tête du coupable suffit pour les mettre tous en fuite. Les habitans parurent à Wallis plus nombreux que l'île ne pouvait en nourrir; d'où il conjectura qu'il pouvait y avoir dans le voisinage des îles d'une plus grande étendue, où il pourrait trouver des provisions. L'île ronde fut nommée *Osnabruk;* c'est la *Maïtia* des naturels de Taïti et de la carte de M. d'Urville.

Digitized by Google

Le 19, au matin, *le Dolphin* eut une terre en vue à cinq lieues de distance et courut dans sa direction. Les Anglais furent enveloppés d'un épais brouillard, vers huit heures, et lorsque le brouillard se dissipa, ils furent très-surpris de voir le vaisseau entouré par une centaine de pirogues, montées par plus de huit cents sauvages. Lorsque ceux-ci se trouvèrent à peu de distance, ils s'arrêtèrent, regardant les Anglais avec étonnement et se parlant les uns aux autres. Ils s'approchèrent ensuite en faisant des signes d'amitié: l'un d'eux qui tenait une branche de bananier adressa aux étrangers un discours qui dura près d'un quart-d'heure, puis il jeta sa branche à la mer. Un moment après, un jeune homme agile et vigoureux monta sur le vaisseau; on lui offrit divers objets de quincaillerie, mais il ne voulut rien accepter avant que quelques-uns de ses compagnons ne se fussent approchés et n'eussent jeté une branche d'arbre sur *le Dolphin*. Plusieurs autres encouragés par son exemple montèrent bientôt à bord. L'un d'eux fut heurté par une chèvre qui était sur le pont; en se retournant il fut si surpris et si effrayé à la vue de cet animal inconnu, qui se préparait à l'assaillir de nouveau, qu'il s'empressa de sortir du vaisseau, ainsi que tous les autres naturels. Ils se remirent cependant et revinrent à bord, où ils se réconcilièrent bientôt avec la vue des chèvres et des moutons anglais. En apercevant des cochons et des volailles, ils firent signe qu'ils connaissaient ces animaux, mais ils ne voulurent pas comprendre qu'on leur en demandait de semblables en échange. Pendant ces premiers rapports, les sauvages s'efforçaient de dérober ce qu'ils pouvaient, mais sans pouvoir y réussir. A la fin pourtant, l'un d'eux s'empara par derrière du chapeau d'un officier et sauta dans la mer par-dessus le couronnement.

Cependant il n'y avait point de mouillage sur cette partie de l'île; il fallut gouverner le long de la côte, et les pi-

Digitized by Google

rogues regagnèrent le bord. Sur les trois heures, on s'avança vers une large baie dans laquelle on espérait jeter l'ancre. Les chaloupes, envoyées pour le sondage, se virent bientôt environnées de pirogues qui semblaient se disposer à des hostilités. Pour éviter ce malheur, Wallis fit tirer par-dessus les têtes des sauvages neuf coups de pierrier, et fit aux embarcations le signal de revenir. Malgré l'explosion, les pirogues s'efforcèrent de couper la retraite aux chaloupes, et leur jetèrent des pierres qui blessèrent plusieurs matelots. L'officier tira un coup de fusil chargé de gros plomb sur l'homme qui avait jeté la première pierre et le blessa à l'épaule. A la vue du sang qui coulait de sa blessure, les naturels consternés prirent la fuite à force de rames dans toutes les directions. Les chaloupes étant revenues à bord, on vit bientôt s'avancer une grande pirogue montée par quelques naturels. Un d'entre eux se leva, parla aux Anglais pendant cinq ou six minutes et jeta ensuite dans la mer une branche de bananier. Wallis imita cette cérémonie avec les rameaux verts que les sauvages avaient apportés sur son vaisseau; puis quelques présens furent donnés aux insulaires qui se retirèrent satisfaits.

Le 20, à cinq heures du matin, on reconnut la côte N. E. de l'île; le rivage était couvert d'habitations et de naturels; plusieurs grandes pirogues étaient rangées le long de la côte. A six heures du soir on se trouva en face d'une grande rivière, et le commandant résolut de mouiller le lendemain à cette place. A la pointe du jour, les embarcations furent envoyées pour sonder et revinrent apporter la bonne nouvelle qu'il y avait fond à vingt brasses, à environ un mille de la côte. Un nombre considérable de pirogues sortirent de tous les côtés pour venir au vaisseau avec des cochons et des fruits. Lorsque les bateaux s'approchèrent de la côte pour l'examiner de plus près, les

Digitized by Google

indigènes s'enhardirent et trois des plus grandes pirogues coururent sur le plus petit des bateaux, avec des bâtons et les rames prêtes à frapper. Les hommes de l'embarcation ainsi pressés firent feu sur une des pirogues et tuèrent deux naturels qui tombèrent dans l'eau. Les deux autres pirogues s'éloignèrent aussitôt. Les naturels qui montaient la première reprirent leurs compagnons et essayèrent de les faire tenir sur leurs jambes; mais, comme ils étaient bien morts, ils furent étendus au fond du canot. Ces actes d'hostilité n'empêchèrent pas les autres pirogues de venir au vaisseau et de continuer les échanges comme par le passé.

Quelques jours après, Wallis leva l'ancre dans le dessein de mouiller près de l'aiguade; mais en prenant le large pour gagner le dessus du vent, on découvrit de la hune une baie située de l'autre côté de l'île. On s'y rendit aussitôt, et après avoir doublé une pointe de récifs sur lesquels *le Dolphin* pensa se perdre, on toua le bâtiment dans la baie. Aussitôt une multitude de pirogues vinrent sous la poupe du *Dolphin;* le nombre s'en augmentait à chaque instant. Celles qui vinrent les dernières étaient doubles et dirigées chacune par douze ou quinze vigoureux rameurs. Wallis remarqua qu'elles étaient chargées de cailloux ronds, et, comme il était très-malade, il fit venir son lieutenant qu'il chargea d'observer de près les mouvemens de la flotte ennemie qui se grossissait de plus en plus.

« Plusieurs de ces pirogues, dit Wallis, étaient remplies de fruits et d'autres provisions, et les sauvages qui les montaient semblaient disposés à en faire le trafic. Les grandes pirogues chargées de pierres s'avancèrent aussi. Quelques-uns des naturels chantaient d'une voix rauque; d'autres soufflaient dans des conques marines ou jouaient d'une sorte de flûte. Bientôt un homme qui était couché sur une espèce de canapé s'avança près

Digitized by Google

du *Dolphin*, et remit à nos gens une aigrette de plumes rouges et jaunes, en leur faisant signe de me la donner. Je la reçus avec amitié; mais, à mon grand étonnement, il s'éloigna aussitôt; et, à un signal qu'il fit en jetant une branche de cocotier qu'il tenait à la main, un cri général partit de toutes les pirogues. Les sauvages coururent aussitôt sur nous avec résolution, et nous couvrirent d'une grêle de pierres. J'ordonnai le feu et fis tirer deux pièces de canon chargées à mitraille. Les naturels, un peu déconcertés d'abord, revinrent à la charge. Je fis tirer alors les grosses pièces qui pointèrent constamment sur le rivage où les naturels accoururent en foule pour s'embarquer sur de nouvelles pirogues. Il y avait alors au moins trois cents canots autour de nous, montés par plus de 2,000 hommes : un feu bien nourri les écarta aussitôt. Mais ce fut pour recommencer encore; les Indiens semblaient vouloir s'emparer du vaisseau à tout prix. Les pirogues se rassemblèrent au loin, et les naturels se mirent à lancer des pierres à l'aide de frondes. Pendant cette attaque, plusieurs canots tournaient autour du vaisseau et voulaient nous combattre du côté de l'avant, d'où nous n'avions pas encore tiré. Quelques pièces y furent aussitôt transportées, et un boulet de canon fut tiré si juste, qu'il coupa une double pirogue en deux. Dès que les autres s'aperçurent de cet accident, elles se dispersèrent avec tant de promptitude que, dans une demi-heure, il n'en resta pas une en vue, et le peuple épouvanté s'enfuit derrière les hauteurs voisines avec précipitation. »

Après cette action meurtrière pour les indigènes, les Anglais jetèrent l'ancre en toute sûreté à deux encâblures d'une jolie rivière qui débouchait dans la baie. Le lieutenant Furneaux descendit à terre et s'établit avec des soldats de marine en face du vaisseau; il planta un pavillon, et prit possession de l'île au nom du roi d'Angle-

Digitized by Google

terre. Il la nomma *King George the Third's island*, île du Roi George III; mais ce nom fut remplacé plus tard par celui de *Taïti*, qui est le nom indigène et qui a prévalu à juste titre.

Tandis que Furneaux était à terre, deux vieillards s'approchèrent en posture de supplians, et l'un d'eux s'avança jusqu'à lui en rampant sur les pieds et sur les mains. Le lieutenant s'efforça de lui faire entendre que si les habitans de l'île se tenaient tranquilles et en paix, on ne leur ferait point de mal; il appuya ces promesses de paix par le don d'une hache, de quelques clous et de grains de verre, et se rembarqua avec ses gens. Après son départ, les naturels vinrent examiner curieusement le pavillon; ils apportaient des cochons qu'ils déposèrent au pied du mât et se mirent à danser autour. Les cochons furent mis ensuite dans une pirogue, et le vieillard s'embarqua seul et les conduisit au vaisseau. Quand il en fut près, il fit un discours suivi, d'une voix grave, en jetant des feuilles d'arbre à la mer; puis il fit signe aux Anglais de prendre les cochons, et se retira sans rien accepter en échange. Mais ces apparences de paix durèrent peu; car, dès le lendemain, pendant que les gens des chaloupes étaient occupés à l'aiguade, Wallis aperçut des multitudes d'Indiens qui se glissaient à travers les bois, et des pirogues chargées de pierres qui se réunissaient de toutes parts dans la baie. Il fallut prévenir cette attaque par un coup décisif. Wallis fit tirer ses pièces sur le gros des pirogues. A la vue des ravages de l'artillerie, les canots se dispersèrent promptement, et les naturels se précipitèrent sur la plage, regagnant en désordre les bois et les collines sur le haut desquelles les femmes et les enfans s'étaient placés pour voir le combat. Deux coups de canon furent tirés sur cette foule qui, à cette distance, se croyait fort en sûreté : les boulets brisèrent un arbre sous lequel étaient rassemblés plusieurs naturels. Cette preuve

Digitized by Google

de la puissance des projectiles européens les frappa d'épouvante et les fit tous disparaître. Afin de rendre la victoire plus complète et plus durable, Wallis envoya aussitôt ses charpentiers avec des haches, pour détruire toutes les pirogues qui avaient été tirées sur la plage.

Après ces tentatives opiniâtres et malheureuses, les Taïtiens songèrent sérieusement à faire la paix avec les redoutables étrangers. Neuf ou dix d'entre eux sortirent du bois et s'avancèrent avec des branches vertes qu'ils plantèrent en terre au bord de la rivière: ils apportèrent ensuite des cochons dont les pattes étaient liées et se retirèrent. Ils revinrent une troisième fois avec des chiens et des étoffes qu'ils déposèrent également sur le sol. Les Anglais descendirent à terre, prirent les cochons, délièrent les chiens et laissèrent les étoffes avec quelques haches et des clous. Après leur départ, les naturels revinrent encore avec des cochons, mais ils ne voulurent pas toucher aux cadeaux offerts en voyant que leurs étoffes avaient été négligées. On comprit leur intention et l'étoffe fut acceptée ainsi que les cochons; dès que tout fut dans les bateaux les sauvages parurent et emportèrent, avec de vives démonstrations de joie, tout ce qui leur avait été offert. Le lendemain, à l'aiguade, le vieillard qu'on avait déjà vu se présenta de nouveau. L'officier de service lui fit de vifs reproches en lui montrant des pierres empilées avec soin sur le rivage, les frondes qui gisaient à côté et les fragmens des pirogues brisées par les Anglais. Le vieux sauvage sembla comprendre; il fit un discours à ses compatriotes d'une voix émue et avec des gestes et des regards menaçans. L'officier lui serra les mains et l'embrassa quand il eut fini; puis le vieillard se retira satisfait, et un commerce régulier et pacifique avec les indigènes fournit aux Anglais des provisions fraîches en abondance.

Les Taïtiens eurent bientôt une nouvelle occasion de

Digitized by Google

juger de la puissance des armes à feu. Le chirurgien, qui avait été chargé par Wallis de conduire et de soigner les malades à terre, tira un jour un canard sauvage au vol. L'oiseau vint tomber mort aux pieds de quelques naturels qui furent frappés d'étonnement et de terreur. Quelques instans après, un autre coup de fusil fut tiré sur une volée de canards dont trois furent tués du même coup. Cet événement inspira aux insulaires une telle crainte des armes à feu, que la vue seule d'un fusil dirigé contre eux les eût mis en fuite comme un troupeau de moutons. A partir de ce moment la paix fut solidement établie, et, sauf quelques petits larcins qui furent même presque toujours restitués par l'entremise du vieux Taïtien, les relations des Anglais et des naturels ne furent plus troublées dans la suite. Le canonnier fut chargé de veiller à la sûreté des malades à terre et au commerce d'échange avec les Taïtiens.

Wallis n'avait encore vu jusque-là aucun naturel qui parût jouir de quelque autorité sur les autres, lorsque, le 11 juillet, le canonnier amena à bord une grande femme d'un port majestueux, d'une figure agréable, et qui paraissait âgée d'environ 40 ans. Elle ne faisait que d'arriver dans cette partie de l'île, et avait témoigné le désir de voir le commandant. « Elle montrait de l'assurance dans toutes ses actions, dit Wallis; elle se conduisit, pendant tout le temps qu'elle fut à bord, avec cette liberté qui distingue les personnes habituées au commandement. Je lui donnai un grand manteau bleu que j'attachai sur ses épaules avec des rubans, un miroir, des grains de verre et plusieurs autres bagatelles qu'elle reçut avec beaucoup de grâce et de plaisir. Elle remarqua que j'avais été malade et indiqua le rivage du doigt. Je compris qu'elle m'invitait à descendre à terre pour me rétablir et je tâchai de lui faire entendre que je m'y rendrais le lendemain matin. Puis, lorsqu'elle voulut s'en aller, je la fis accompagner par le ca-

Digitized by Google

nonnier. Le 12, au matin, je descendis à terre pour la première fois, et la reine (car elle paraissait en avoir l'autorité), vint au devant de moi suivie d'un nombreux cortége. Comme j'étais encore très-faible, elle me fit prendre par ses gens et porter jusqu'à sa maison, ainsi que le premier lieutenant, le commis aux vivres et quelques autres malades. Les naturels s'assemblaient en foule sur notre passage; mais, au moindre signe de la reine, le peuple s'écartait et nous laissait passer librement.

» Quand nous approchâmes de sa demeure, un grand nombre de personnes des deux sexes vinrent au devant de nous : je compris qu'ils étaient ses parens. Elle me présenta à eux et leur donna ma main à baiser. La maison avait environ trois cent vingt-sept pieds de long sur quarante-deux de large. Elle était formée d'un toit recouvert de feuilles de palmier, soutenu par trente-neuf piliers de chaque côté et quatorze dans le milieu. La partie la plus élevée du toit avait trente pieds de hauteur : les côtés étaient ouverts et n'avaient que douze pieds de haut. Aussitôt que nous fûmes assis, elle appela quatre jeunes filles qu'elle aida à m'ôter mes souliers, mes bas et mon habit, et qu'elle chargea de me frotter doucement la peau avec les mains. On fit la même opération au premier lieutenant et aux autres malades. Pendant que cela se passait, le chirurgien ôta sa perruque pour se rafraîchir. Une exclamation subite des Taïtiens suspendit jusqu'aux soins des jeunes filles pour nous. Toute l'assemblée demeura sans mouvement et dans la stupéfaction, comme si le chirurgien eût réellement arraché sa chevelure. Les jeunes filles reprirent ensuite leurs fonctions, et nous nous trouvâmes fort bien de ce singulier traitement. La reine fit venir ensuite des étoffes avec lesquelles elle nous habilla à la mode du pays. Quand nous partîmes, elle me fit donner une truie pleine et voulut m'accompagner jusqu'au bateau. Je préférai marcher au re-

Digitized by Google

tour; mais toutes les fois que nous trouvions de l'eau ou de la boue à traverser, la vigoureuse princesse me soulevait avec autant de facilité que si j'eusse été un enfant. »

Le lendemain, Wallis envoya à la reine qu'il nomme *Oberea*, six haches, six faucilles et plusieurs objets de quincaillerie. Son messager trouva la reine donnant un festin à un millier de personnes. Ses domestiques apportaient les mets tout préparés dans des coquilles de coco et dans des sortes d'augets de bois. Elle les distribuait elle-même à ses hôtes qui étaient assis et rangés dans la grande maison. Elle s'assit ensuite sur une espèce d'estrade, et deux femmes la firent manger, en lui présentant les mets avec les doigts, de sorte qu'elle n'avait que la peine d'ouvrir la bouche. Lorsqu'Oberea aperçut le canonnier, elle lui fit servir d'un mets qui lui sembla un morceau de poule hachée avec des pommes et qu'il trouva fort bon. Elle accepta les présens et en parut satisfaite.

Depuis cette liaison avec la reine, les Anglais furent abondamment fournis de provisions. Oberea vint plusieurs fois sur le vaisseau de Wallis, et celui-ci lui rendit aussi plusieurs visites. Cependant il fallait bientôt songer à quitter cette terre fortunée, et l'officier anglais fit entendre à la princesse sauvage sur le cœur de laquelle il avait fait sans doute une tendre impression, qu'il partirait dans sept jours. Elle lui demanda d'en rester vingt, en lui promettant de faire venir, des points éloignés de l'île, une grande quantité de volailles, de cochons et de fruits. Wallis persistant dans sa résolution, elle se mit à pleurer. Le 24, il fit remettre à la désolée Oberea deux coqs d'Inde, deux oies, trois coqs de Guinée, une chatte pleine, quelques porcelaines, des miroirs, des bouteilles, des chemises, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des haricots, des semences potagères, une bêche, des couteaux, des ciseaux, etc., présens inestimables sur cette terre en-

Digitized by Google

core barbare. La reine envoya en retour dix-huit cochons et quelques fruits, et demanda la permission de venir au vaisseau le lendemain. Elle s'y rendit en effet richement habillée et suivie d'un grand nombre de personnes de distinction. Elle renouvela ses sollicitations pour déterminer Wallis à rester dix jours de plus; mais le cruel étranger demeura inflexible. Alors elle fondit en larmes comme à son ordinaire, et quand son agitation se fut calmée elle lui demanda quand il reviendrait; Wallis lui fit signe que ce serait dans cinquante jours, et cette promesse calma son chagrin.

« Le lendemain, jour fixé pour le départ, la reine monta dans une pirogue, dit la relation, et vint à bord nous faire ses adieux. L'émotion l'empêcha de parler, et sa douleur se répandit en larmes abondantes. Après qu'elle y eut passé environ une heure, il s'éleva une brise; nous levâmes l'ancre et nous mîmes à la voile. Dès qu'elle s'aperçut qu'il fallait retourner dans sa pirogue, elle nous embrassa de la manière la plus tendre en versant beaucoup de pleurs : toute sa suite témoigna aussi un grand chagrin de nous voir partir. Bientôt après nous eûmes un calme plat, et j'envoyai les bateaux en avant pour nous remorquer. Toutes les pirogues des Taïtiens revinrent alors près du *Dolphin*, et celle qui avait amené la reine s'approcha des mantelets de la sainte-barbe où ses gens l'attachèrent. La pauvre Oberea descendit alors dans sa pirogue et alla s'asseoir en pleurant sur l'avant, sans qu'on pût la consoler. Je lui donnai encore plusieurs choses pour sa parure; elle les reçut en silence et sans y faire attention. A dix heures nous avions doublé le récif. Il s'éleva un vent frais : nos amis les Taïtiens et surtout la reine nous dirent un dernier adieu avec tant de regrets et d'une façon si touchante, que j'eus le cœur serré et que mes yeux se remplirent de larmes. » Wallis appela *Port Royal Harbour*, hâvre de

Digitized by Google

Port-Royal, la baie *Matavaï* où il avait mouillé : la chaîne de récifs porte encore le nom de banc *Dolphin*.

Les Taïtiens sont grands, bien faits, et d'une figure agréable. Leur teint est basané : leurs cheveux sont ordinairement noirs, quelquefois rouges ou blonds. Quiros avait été frappé de la même particularité, lorsqu'il découvrit Taïti, son île Sagitaria. Les uns portent les cheveux noués en une seule touffe; d'autres les laissent flotter en liberté; tous les oignent d'huile de coco. Les femmes sont en général jolies et quelques-unes d'une très-grande beauté. Leur vêtement, fait d'une espèce d'écorce, consiste en deux pièces dont l'une avec un trou pour y passer la tête descend jusqu'à mi-jambe, l'autre enveloppe tout le corps sans le serrer. Les plumes, les fleurs, les coquillages et les perles sont leurs ornemens habituels : les femmes surtout portent les perles en colliers.

Les hommes et les femmes se peignent le corps de lignes noires très-serrées et y dessinent des figures bizarres et concentriques. Quelques Taïtiens avaient les jambes peintes en cases de damier : ils paraissaient être d'un rang plus élevé que les autres insulaires. Un des principaux suivans de la reine que les Anglais appelaient Jonathan était peint de cette manière; comme il semblait plus disposé que les autres à imiter les manières européennes, on le revêtit d'un habit complet qui lui allait très-bien. Il essaya bientôt de se servir du couteau et de la fourchette dans ses repas; mais l'habitude l'emportant malgré lui, il portait ses doigts à sa bouche, et le morceau piqué au bout de sa fourchette allait passer à côté de son oreille.

Les Taïtiens se nourrissent de cochons, de volailles, de poissons, de bananes, d'ignames, etc. Ils pêchent avec beaucoup d'adresse, à l'aide de filets et de lignes. Ils ont une manière particulière de cuire leurs alimens : ils allument du feu en frottant l'un contre l'autre deux morceaux

Digitized by Google

de bois sec; puis ils creusent en terre un trou qu'ils remplissent de pierres rougies au feu. Ils étendent sur les pierres une couche de feuilles vertes de bananier et y placent l'animal qu'ils veulent rôtir. Ils le couvrent de feuilles, de pierres chaudes et de terre; au bout de quelques heures, la viande en est retirée parfaitement cuite, et son goût est supérieur à tous les rôtis européens. Ils ne connaissent point l'usage des vases en terre ou en fer, et n'ont aucune idée de l'eau chaude et de ses effets. « Un jour que la reine déjeunait à bord, dit Wallis, un des hommes de sa suite, voyant le chirurgien remplir la théyère en tournant le robinet de la bouilloire, voulut aussi tourner le robinet et reçut l'eau chaude dans sa main; aussitôt qu'il se sentit brûlé, il poussa des cris perçans avec les marques les plus extravagantes de la douleur et de l'étonnement. Les autres naturels, ne pouvant concevoir ce qui lui était arrivé, demeurèrent les yeux fixés sur lui avec une surprise mêlée de quelque terreur. »

Wallis remarqua sur cette île des espèces de hangars fermés dont les poteaux étaient surmontés de figures grossièrement sculptées. Au respect avec lequel les naturels marchaient auprès de ces édifices, il conjectura que c'étaient les espèces de cimetières où ils déposaient leurs morts. Quelques recherches qu'il fit, il ne put trouver la moindre trace de culte religieux.

Les principales armes des Taïtiens sont les massues, les bâtons noueux, la fronde, l'arc et les flèches. La flèche est terminée par une plume ronde et ne sert qu'à tuer des oiseaux. Leurs pirogues sont construites avec beaucoup d'habileté; les unes avec un simple tronc d'arbre creusé, les autres en planches jointes les unes aux autres, à l'aide de petites haches en pierre dure qu'ils aiguisent à chaque instant sur une pierre polie. Les planches sont fortement attachées avec une corde tressée, calfatées avec des joncs

Digitized by Google

secs et enduites à l'intérieur d'une gomme qui remplace très-bien la poix.

Le climat de l'île est très-bon et très-sain, et le séjour qu'y firent les Anglais leur fut très-salutaire : en la quittant ils n'avaient pas un malade. Le capitaine et ses deux lieutenans étaient en pleine convalescence. Après avoir fait voile de Taïti, Wallis rangea la côte de l'île *Eïmeo*, qu'il nomma *York*, à deux milles de la première. Le lendemain, il vit *Tabou-Emanou*, île de six milles de long, sur laquelle il aperçut quelques insulaires : il l'appela *Saunders*. Le 30, il rasa une terre environnée de brisans, sur laquelle il aperçut de la fumée, mais point d'habitans. Il lui donna le nom de *Howe's island*, île Howe, qui a été remplacé par le nom indigène de *Mohipa*. Le lendemain, il força de voiles pour faire le tour de quelques bas-fonds; c'est un groupe d'îlots, bas et flanqué de brisans, auquel il imposa le nom de *Scilly*, qu'il a conservé sur les cartes. Ces quatre îles font partie de l'archipel de Taïti.

On continua de faire voile à l'O. jusqu'au 13 août. On vit terre alors; c'étaient les îles Niouha, les Cocos et les Traîtres de Schouten. Wallis se crut obligé de les nommer à son tour, et les appela *Roscawen* et *Keppel*. Il n'y trouva point de mouillage à sa convenance, et les canots seuls communiquèrent avec les naturels qui paraissaient être de la même race que les Taïtiens. On remarqua qu'ils avaient une phalange du petit doigt coupée.

Le 16, on était à trois lieues d'une île nouvelle. En voguant le long de la côte qui était couverte de beaux cocotiers et environnée de récifs, on vit de la fumée en plusieurs endroits. Des pirogues chargées de naturels vinrent à bord des embarcations du *Dolphin*. Ces sauvages étaient presque nus; ils étaient robustes, agiles et armés de massues, qu'ils consentirent à céder pour quelques clous. Ils vou-

Digitized by Google

lurent s'emparer d'un bateau et se mirent en devoir de l'entraîner vers les récifs. Un seul coup de fusil suffit pour les mettre tous en déroute. Wallis resta en panne toute la nuit, pour reconnaître l'île le lendemain; mais, ayant été emporté par le courant hors de la vue de l'île, il fut obligé d'y renoncer. Les officiers du *Dolphin* lui donnèrent le nom d'*île Wallis*, en l'honneur de leur commandant.

Le 20 septembre, arrivé à Tinian, Wallis mouilla dans la même baie qu'Anson et Byron. Plus heureux que ce dernier, il s'y procura tous les rafraîchissemens dont il est parlé dans le voyage d'Anson. Le 15 octobre, tous les malades étaient guéris, et les Anglais mirent à la voile pour l'Europe. Le 30 novembre, Wallis jeta l'ancre dans la rade de Batavia, où il séjourna une semaine. Le 4 février 1768, il entra dans la baie de la Table, au Cap, et en partit le 3 mars, après avoir fait quelques réparations au vaisseau. Le 19 mai, il prit terre aux Dunes. Son voyage, qu'il avait signalé par de belles découvertes, avait duré en tout six cent trente-sept jours.

XXII. PHILIP CARTERET. — 1766-1769.

Iles Pitcairn, Osnabruck, Gloucester. — Iles Nitendi ou Santa Cruz. — Iles Salomon. — Canal Saint-George. — Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-Hanovre. — Iles Portland. — Iles de l'Amirauté. — Iles Guèdes.

Lorsque *le Swallow*, commandé par le capitaine Carteret, eut perdu *le Dolphin*, avec lequel il devait voyager de conserve dans la mer du Sud, le 11 avril 1767, le commandant se trouva dans un grand embarras. Les deux capitaines n'avaient point concerté de plan d'opération ni fixé de lieu de rendez-vous; pour surcroît de contrariétés *le Dolphin* avait à son bord les étoffes, la verroterie, et tous les objets de quincaillerie destinés aux échanges avec les sauvages; en outre, *le Swallow* ne possédait ni forge,

Digitized by Google

ni fer pour réparer ses avaries. Cependant, Carteret, ne voyant point de marques d'abattement dans son équipage, continua bravement sa route, et se dirigea vers l'île Juan Fernandez pour y prendre un peu de repos et y faire de l'eau. Il fut très-surpris de trouver l'île fortifiée et occupée par les Espagnols. A trois cents pas de la côte, un fort construit sur le penchant d'une montagne était entouré d'une trentaine de maisons et de jardins. Le vent ne permit pas d'y relâcher, et Carteret fut obligé de se porter promptement sur l'île voisine, Mas-a-Fuero. Il y arriva le 13 mai, et, jusqu'au 24, il eut à souffrir des fatigues inouïes et des tempêtes effroyables au milieu desquelles il pensa perdre plusieurs fois sa chaloupe et son bâtiment lui-même. Cependant il parvint à renouveler sa provision d'eau en établissant à terre un détachement de son équipage qu'il faillit être obligé d'y laisser. Durant les nuits orageuses passées sur l'île, les matelots réfugiés sous leur tente tuèrent sept cents pintades qui venaient par troupes immenses se précipiter autour de leur feu. Carteret place Mas-a-Fuero à trente-une lieues de Juan Fernandez, tandis qu'Anson, par erreur, n'avait assigné que vingt-deux lieues de distance d'une île à l'autre. Ses gens y trouvèrent un grand nombre de chèvres et de veaux marins, et prirent beaucoup de poissons sur les côtes.

Carteret, en quittant Mas-a-Fuero, le 24 mai, fit route au N. On était alors au milieu de l'hiver de ces climats; le temps était brumeux, froid, accompagné souvent de tonnerre et d'éclairs. Malgré des bourrasques fréquentes, il fallait que *le Swallow*, qui était mauvais marcheur, portât toutes ses voiles jour et nuit pour avancer un peu et ne pas exposer l'équipage à mourir de faim. On mit le cap à l'O., et, le 2 juillet, on découvrit une terre qui paraissait être un grand rocher : elle n'avait pas plus de cinq milles de circonférence et semblait inhabitée. La houle empêcha

Digitized by Google

d'y débarquer. Carteret la nomma *Pitcairn*, du nom de celui qui la vit le premier.

Cependant l'eau manquait déjà, le scorbut sévissait parmi l'équipage, et il fallait absolument trouver des rafraîchissemens, lorsque le 11 on découvrit de loin une petite île basse et plate qui fut nommée *Osnabruck*. Carteret était entré au milieu de cette chaîne d'îlots qu'on apelle aujourd'hui *Archipel Pomotou*, îles basses et ceintes de brisans, désespoir de tous les navigateurs qui ont vainement tenté d'y prendre des rafraîchissemens. Le 12, deux autres îles, qui furent nommées *Gloucester*, s'offrirent au malheureux équipage : elles étaient inhabitées et privées de végétaux comestibles et d'eau. Le bateau y descendit et ne trouva que des oiseaux de mer, si peu sauvages, qu'ils se laissaient prendre à la main.

Le nombre des malades allait en croissant et le sloop avait une voie d'eau un peu au-dessus de la flottaison, lorsqu'après un mois de navigation à l'E. N. E. on aperçut une terre. Carteret compta sept îles et porta aussitôt sur l'une des plus grandes, l'île *Nitendi*, déjà vue par Mendana. Il mouilla d'abord sur la partie N. E. de l'île; mais la place ne lui ayant pas paru favorable, il passa sur la partie septentrionale, où il se tint à la voile, pendant qu'un canot avec quinze hommes armés opérait une reconnaissance à terre. Le maître qui montait cette embarcation avait l'ordre de s'assurer d'abord d'un ancrage, puis de tenter quelques relations avec les naturels, et d'échanger des vivres contre des verroteries que Carteret avait à bord par hasard. Ses instructions formelles lui prescrivaient de traiter les naturels avec toute la douceur possible; le canot devait toujours garder la meilleure partie de son équipage, et ne laisser débarquer que deux hommes à la fois. Le salut du *Swallow* dépendait du succès. L'embarcation était partie à peine, que des naturels parurent de l'autre côté de la

Digitized by Google

Digitized by Google

I. P. 171

5. Le Maître de Carteret abat les Cocotiers de Nitendi.

I. P. 274.

6. Le Capitaine Marion proclamé chef à la Nouvelle Zélande.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

plage, faisant des signes pour qu'on allât vers eux. Carteret y dépêcha un second canot sous les ordres du lieutenant; mais, accueilli à coups de flèches, cet officier fut obligé de revenir presque aussitôt. Cette réception fit mal augurer de la tentative du maître et des gens qui étaient avec lui. En effet, une heure s'était à peine écoulée, qu'ils revinrent après avoir essuyé une vigoureuse attaque. Le maître avait trois flèches dans le corps; plusieurs matelots étaient blessés plus ou moins gravement.

Suivant le récit des matelots, à deux ou trois lieues de l'endroit où croisait le navire, le maître avait découvert quelques habitations de naturels. Malgré ses instructions, il crut pouvoir débarquer avec quelques hommes armés de fusils et de pistolets. Les insulaires s'étaient enfuis d'abord; mais, rassurés par des présens, ils revinrent et se familiarisèrent avec les Anglais. On leur demanda des noix de coco; ils en apportèrent avec du poisson grillé et quelques ignames bouillies. Séduit par ces apparences amicales, le maître s'avança avec ses hommes jusqu'à des cabanes situées à quelques toises du bord de la mer. On l'y reçut bien; on lui prodigua des témoignages d'amitié et on lui offrit de nouveaux vivres. La bonne intelligence semblait tout-à-fait établie, lorsqu'il prit fantaisie au maître de faire abattre un cocotier par un de ses hommes. En vain les insulaires exprimèrent-ils leur déplaisir; l'imprudent persista et voulut que l'arbre fût jeté à terre. Mécontens d'une telle opiniâtreté, les sauvages se retirèrent tous, à l'exception d'un seul, qui paraissait avoir quelque autorité sur les autres, et qui s'efforçait de s'opposer, par ses représentations animées, à l'acte de violence des Anglais. Cependant, les insulaires se rassemblaient aux environs, et il était facile de les apercevoir à travers les clairières. Un des matelots en avertit le maître, qui se contenta de décharger en l'air un de ses pistolets pour leur faire peur. A cette

Digitized by Google

détonation, le chef sauvage quitta la place et alla rejoindre ses compatriotes. Alors, au lieu d'abandonner ce rivage où se tramait un plan de vengeance, le maître perdit un temps précieux, et s'attarda de telle sorte qu'au moment où il regagnait son embarcation, les insulaires parurent nombreux et en armes : une partie d'entre eux marchait vers le canot, l'autre vers le petit détachement.

Ces sauvages, au nombre de trois ou quatre cents, avaient pour armes des arcs de six pieds et des flèches de quatre pieds de long. Ils tirèrent leurs flèches avec un certain ordre, tous à la fois, comme auraient pu le faire des troupes exercées exécutant un feu de file. La situation était critique ; le maître chercha à en sortir par la supériorité de ses armes. Pour se frayer un chemin vers le canot, il fit feu sur les naturels, dont plusieurs tombèrent tués ou blessés. Mais, au lieu de reculer devant la mousqueterie, les sauvages continuèrent à décocher leurs volées de flèches avec le même ordre et la même justesse. Les Anglais parvinrent pourtant à s'embarquer ; malheureusement, un grapin engagé ayant causé quelque retard, la moitié du détachement put être atteinte par les traits ennemis. Quand l'amarre eut été coupée, et que l'embarcation eut regagné le large, les matelots ne furent même pas encore délivrés de ces assaillans furieux : on les poursuivit dans des pirogues ; et, pour arrêter leur vengeance, il fallut que le feu de gros mousquetons, chargés chacun de huit ou dix balles, eût fait couler une pirogue, et blessé ou tué une foule de sauvages. Trois jours après cet événement, le maître et trois des meilleurs matelots succombèrent aux suites de leurs blessures.

Carteret vint ensuite jeter l'ancre dans la baie qui lui faisait face, et qu'il appela *Swallow*, du nom de son bâtiment. Cette fois, avant d'envoyer ses hommes à terre, il eut soin de tirer deux coups de canon sur le rivage. Les

Digitized by Google

Anglais, débarqués pour faire de l'eau, n'en furent pas moins assaillis par des volées de flèches, qui blessèrent dangereusement l'un d'eux. Les canots furent rappelés à bord, et un coup de canon tiré à mitraille dispersa une bande de plus de deux cents naturels qui s'enfuirent vers le village. Ils revinrent à la charge, beaucoup plus nombreux ; ils se formèrent sur un point plus éloigné du navire, et qu'ils croyaient à l'abri du canon ; mais un boulet qui tomba au milieu d'eux leur prouva qu'ils n'étaient pas hors d'atteinte. Ils se dispersèrent et on ne les revit plus. Toutefois, avant de se hasarder à terre, les Anglais conservèrent l'habitude de tirer plusieurs coups de canon dans les bois et au hasard, tandis que les canots faisaient des décharges de mousqueterie.

Le 17 août, Carteret remit à la voile et côtoya toute la bande septentrionale de Nitendi. A trois milles dans l'O. du village où le maître avait été si mal accueilli, se montrait un autre amas de cases beaucoup plus considérable ; ce village était muni du côté de la mer d'un parapet en pierres, de quatre pieds de hauteur, avec des angles saillans et rentrans comme dans les fortifications européennes. Un peu au-delà, coulait une rivière qui s'enfonçait bien avant dans le pays, et qui devait être navigable pour les petits bâtimens. Plus loin, à l'O., la côte formait une grande baie. « Dans les environs, dit Carteret, il y a une ville fort étendue ; les habitans semblaient y fourmiller comme les abeilles dans une ruche. Lorsque le vaisseau passa en son travers, il en sortit une multitude incroyable d'Indiens, tenant dans leurs mains quelque chose qui ressemblait à un paquet d'herbes vertes, dont ils paraissaient se frapper les uns les autres, dansant en même temps ou courant en cercle. » Un peu plus loin, devant l'île de la Huerta que Carteret appela *Trevanion*, et aux abords de la baie Graciosa, la population était plus nombreuse encore, et la côte

Digitized by Google

entière ne semblait former qu'une succession de villes pleines d'habitans. Un canot, expédié pour sonder ces parages, se vit assailli tout-à-coup par des volées de flèches, auxquelles on répondit avec de la mitraille et de la mousqueterie, ce qui décida les pirogues à la retraite.

Avant de quitter ces îles, Carteret céda à la manie de son temps, et se crut obligé de leur imposer un nouveau nom, quoiqu'il sût fort bien que c'étaient les îles vues et décrites par Mendana deux siècles auparavant. Il appela le groupe entier *Queen Charlotte*, et Nitendi, la Santa Cruz de Mendana, *Egmont*. La plus méridionale, îlot de trois milles de long sur un de large, reçut le nom de *Howe*. L'île *Toupoua* fut prise par Carteret pour deux îles, à cause de ses deux pitons, et fut nommée *Edgecumbe* et *Ourry*. A treize lieues environ de Nitendi, il vit une île d'une hauteur prodigieuse et d'une forme conique, l'île *Tinakoro*. Comme son sommet vomissait de la fumée, il lui imposa le nom de *Volcan*.

Carteret quitta Nitendi le 18 août et porta O. N. O. Le 20, il tomba sur une portion de l'archipel Salomon que personne n'avait vu depuis Mendana. C'était une île basse et plate, située par 8° lat. S. et 158° 12' long. E. Il n'y trouva point de mouillage à son grand regret, mais il échangea quelques clous contre des noix de coco : les habitans de cette île qu'il appela *Gower*, sont de la même race que ceux de Nitendi. Une île voisine (l'île *Malayta*) fut nommée *Carteret* et une troisième *Simpson*. Enfin l'île *Bouka*, dont il ne vit que la partie septentrionale, fut nommée par lui *Winchelsea*. Un canot envoyé sur l'île Gower fut attaqué par les naturels; mais l'équipage resta maître du champ de bataille et des pirogues ennemies, qui étaient construites avec habileté et ornées de coquillages et de figures sculptées. Ces insulaires se servaient de lances et de flèches dont les pointes étaient en silex aigu. Carteret

Digitized by Google

ne fit que passer devant ces îles, qu'il ne soupçonna point faire partie de l'archipel Salomon de Mendana.

Le 26 au matin, le capitaine anglais aperçut l'île Saint-Jean de Schouten, puis une terre élevée qu'il reconnut ensuite pour les côtes de la Nouvelle-Bretagne. Le lendemain il entra dans la baie de Saint-George de Dampier. Il mit à l'ancre sur une petite île qu'il baptisa *Wallis*, à environ trois lieues du cap Saint-George. Un canot envoyé pour examiner la côte rapporta environ cent cinquante noix de coco qui furent distribuées à l'équipage par le chirurgien. De là il fit voile pour l'*Anse anglaise* sur la Nouvelle-Irlande, où il trouva de l'eau et du bois en abondance. On aperçut beaucoup de tortues, mais on ne put en prendre une seule. On ramassa à marée basse quelques huîtres, et on se procura des cocos et des choux-palmistes qui soulagèrent beaucoup les malades. Le 7 septembre, Carteret partit de l'Anse anglaise, mais non sans la ridicule prise de possession habituelle au nom du roi de la Grande-Bretagne.

A quatre lieues environ de l'Anse anglaise, Carteret découvrit un beau hâvre dans lequel il mouilla en travers de la côte. Il s'y procura plus de mille cocos et autant de choux-palmistes : il y aurait prolongé sa relâche sans la crainte de perdre le temps de la mousson pour gagner Batavia le plus tôt possible. Le 9, il leva l'ancre du *Hâvre Carteret*, dans lequel nous verrons à l'avenir se reposer plusieurs célèbres navigateurs de France et d'Angleterre. Ce hâvre est formé par deux îles, l'*île des Cocos* et *Leigh ;* dans sa partie N. O. est une anse au fond de laquelle on trouva de l'eau excellente.

Carteret ayant poursuivi sa route dans la baie Saint-George, découvrit bientôt que cette prétendue baie était un véritable canal qui séparait deux îles distinctes (la Nouvelle-Irlande et la Nouvelle-Bretagne). Au milieu du canal

Digitized by Google

est l'île *York*, située entre deux pointes de la Nouvelle-Bretagne que Carteret appela *cap Stephens* et *cap Palliser*. L'île York est d'un aspect agréable et couverte de grands bois. Les habitations des naturels sont rangées sur la plage au milieu de bosquets de cocotiers. On ne fit qu'entrevoir les indigènes de fort loin. Après avoir fait la découverte importante de ce canal, l'heureux navigateur suivit la côte de la terre la plus septentrionale qu'il nomma *Nouvelle-Irlande*. Le 12, il vit une île agréable et peuplée qu'il appela *Sandwich;* elle est remarquable par deux pics en forme de pain de sucre. Pendant qu'on était à la hauteur de cette île on entendit toute la nuit un bruit semblable au son d'un tambour. Le lendemain dix pirogues, montées par cent cinquante hommes environ, se détachèrent de la côte de la Nouvelle-Irlande vers le vaisseau. Aucun des sauvages ne voulut monter à bord : on leur tendit, au bout d'un bâton, des clous et du fer, dont ils se montrèrent très-avides. Ce sont des nègres à tête laineuse; mais ils n'ont pas le nez plat ni les lèvres épaisses des Africains. Ils sont entièrement nus et ne portent que des bracelets de coquillages. Leurs cheveux sont poudrés de chaux blanche: plusieurs avaient une plume de coq attachée au-dessus de l'une des oreilles. Ils étaient armés de piques et de massues, et possédaient des filets bien fabriqués. Leurs pirogues, longues et étroites, étaient à balancier et sans voiles: l'une d'elles, creusée dans un seul arbre, avait quatre-vingts pieds de long: elle portait quelques ornemens sculptés sur les côtés; trente-trois hommes la manœuvraient

Après le départ des pirogues, Carteret se trouva à l'extrémité S. O. de la Nouvelle-Irlande, qu'il appela *Cap Byron* A l'ouest du cap Byron, il vit la *Nouvelle-Hanovre*, grande et belle île, couverte d'arbres et de plantations, séparée de la Nouvelle-Irlande par un canal de

Digitized by Google

six milles de largeur. La nuit empêcha les Anglais de la mieux reconnaître. Le 13 au matin, six ou sept petites îles basses et entremêlées de brisans qu'on reconnut de loin furent appelées *Portland*. C'était la fin du canal de Saint-George, auquel Carteret assigne une longueur de cent lieues environ.

En avançant à l'O., le 14, les vigies aperçurent une terre près de laquelle on passa la nuit. Le lendemain matin un grand nombre de pirogues ramèrent vers *le Swallow*. La première, qui était montée par sept indigènes, s'étant approchée, fit des signes qui furent imités par les Anglais dans l'intention de se concilier l'amitié des sauvages. Ceux-ci s'avancèrent encore, et dès qu'ils furent à portée, ils lancèrent sur le pont du vaisseau une volée de flèches. Le feu des Anglais qui riposta leur ayant tué quelques hommes, les autres se retirèrent ainsi que les pirogues plus éloignées. Cependant d'autres canots se dirigèrent vers le vaisseau d'un point opposé de l'île : comme les premiers, ils répondirent aux signes d'amitié par des coups de flèches, et furent mis en fuite par quelques coups de fusil. Une de leurs pirogues fut saisie : on y trouva du poisson, une tortue, des fruits, des nattes et deux grands pots de terre, dont l'un était sur le feu pour cuire les alimens. Les naturels étaient noirs et à chevelure crépue, comme ceux de la Nouvelle-Islande et de l'île Egmont (Nitendi). Ils mâchaient du bétel, marchaient nus et poudraient aussi leurs cheveux avec de la chaux. Carteret continua sa route le long de ces îles, qu'il décrit comme belles et verdoyantes, offrant çà et là des terres cultivées, des bouquets de cocotiers, des bois élevés et de nombreuses habitations : il en compta plus de vingt-cinq dans le groupe qu'il appela *îles de l'Amirauté* (Admiralty Islands). Le milieu de la plus grande est situé par 2° 27' lat. S. et 144° 50' long. E.

Le soir du 19, Carteret découvrit et nomma les deux

Digitized by Google

petites îles *Durour* et *Matty*. Sur cette dernière, les habitans couraient avec agitation des torches à la main. Le 25 au N. O., il reconnut trois petites îles (les *îles Guèdes*). Plusieurs pirogues partirent de la côte et les naturels vinrent à bord sans la moindre défiance. Ils échangeaient avec joie leurs noix de coco contre des morceaux de fer qu'ils désignaient par le mot *parram*. Carteret leur donna trois morceaux d'un vieux cercle de fer, et ce modeste cadeau les jeta dans le délire de la joie. Il remarqua avec étonnement que ces sauvages, quoiqu'à une petite distance de la terre des Papous, sont de race cuivrée et non pas nègres. Ils ont de beaux et longs cheveux noirs, des traits réguliers et des dents d'une éclatante blancheur. Petits, mais agiles et vigoureux, ils montaient sur la grande hune du sloop avec plus de promptitude et de légèreté que les matelots anglais. Ils étaient d'un caractère franc, ouvert, sans défiance; ils n'avaient d'autre vêtement qu'une natte au milieu du corps. Malgré leurs instances et leurs offres de laisser des ôtages à bord, *le Swallow* s'éloigna emporté par le courant : l'un d'eux voulut absolument rester avec les Anglais, malgré les représentations de ses compatriotes. Mais le pauvre Indien tomba bientôt malade, et vint mourir à Célèbes : il avait été nommé *Joseph Frewill* (de bonne volonté); les îles furent appelées aussi *Frewill*.

Le 26 octobre, les Anglais touchèrent à Mindanao. A peine les bateaux furent-ils arrivés à terre que trois grands prôs vinrent leur donner la chasse jusqu'en vue du sloop. Un peu plus loin à l'E., après avoir mis à l'ancre, on établit des relations en apparence amicales avec les indigènes et l'on fit de l'eau; mais ces dehors trompeurs durèrent peu : les naturels s'assemblèrent en armes et en grand nombre dans les bois, où ils s'agitaient avec des démonstrations menaçantes contre le vaisseau : la prudence obligea les Anglais à quitter ce sol inhospitalier.

Digitized by Google

Le 15 novembre, Carteret arriva dans la ville de Macassar sur l'île Célèbes. L'équipage était accablé par la fièvre; plus de trente hommes étaient malades, et tous les officiers faibles et souffrans. Dans cet état, le sloop ne pouvait tenir la mer, et le capitaine avait l'intention d'attendre la mousson dans l'établissement hollandais. Mais il avait compté mal à propos sur l'humanité de ces marchands avides et jaloux. Il ne put même voir le gouverneur qui lui enjoignit de quitter sur-le-champ ces parages, avec défense de relâcher sur aucun point de l'île. Il fallut toute la fermeté et la résolution de l'officier anglais pour arracher des Hollandais quelques rafraîchissemens et la permission de mouiller dans la baie de Bonthain, sur un point de l'île peu éloigné de Macassar.

Carteret resta jusqu'au 22 mai de l'année suivante dans cette baie où il rétablit ses malades, et se procura facilement toutes sortes de provisions fraîches. Il y apprit par une lettre de Macassar que *le Dolphin* s'était rendu à Batavia l'année précédente. Il arriva lui-même dans cette ville le 2 juin, et y fit radouber *le Swallow* qui avait grand besoin de ce service. Le 15 septembre, il quitta Batavia. Après avoir relâché au Cap près d'un mois, il aperçut Sainte-Hélène, le 20 janvier 1769, et le 30 l'île de l'Ascension, où, suivant l'usage des navires qui touchent sur cette île, il laissa une bouteille qui renfermait son nom, sa destination, la date de son arrivée et quelques autres détails. Le 19 février, on découvrit un vaisseau avec pavillon français. C'était la frégate *la Boudeuse* de M. de Bougainville qui revenait en France, après avoir fait le tour du monde. Le capitaine français envoya à bord du *Swallow* un matelot, ou plutôt un officier déguisé, suivant l'accusation peu vraisemblable de Carteret. Cet officier lui dit que son navire appartenait à la compagnie des Indes, se gardant bien de lui faire connaître qu'il achevait

Digitized by Google

aussi un voyage de circumnavigation, et s'efforçant de savoir les détails de l'expédition du *Swallow*, dont il avait eu connaissance par la bouteille laissée à l'Ascension. Mais Carteret se tint, dit-il, sur la réserve; son lieutenant lui apprit ensuite que l'un des matelots de l'officier français avait avoué qu'ils venaient de faire le tour du monde sur un vaisseau du roi de France et non de la compagnie.

Le 7 mai 1769, Carteret arriva aux îles Hébrides, et le 20, à la grande joie de l'équipage, il mit à l'ancre à Spithead, après avoir accompli de difficiles et glorieux travaux avec les moyens les plus pauvres et les plus chétifs.

XXIII. LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE. 1766-1769.

Naturels de la Terre-de-Feu. — Archipel Pomotou. — Iles Taïti. — Archipel Hamoa ou des Navigateurs. — Grandes-Cyclades ou Nouvelles-Hébrides. — Louisiade. — Iles Salomon. — Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-Guinée.

Pendant que Wallis achevait son voyage et que Carteret continuait le sien courageusement au milieu des périls et des privations de toute sorte, la première expédition française autour du monde se signalait par de belles découvertes sous la direction du célèbre Bougainville. Au commencement de 1764, cet officier avait entrepris, de concert avec deux de ses parens, MM. de Nerville et d'Arboulin, et avec l'aide du gouvernement français, de coloniser les îles Malouines, en y transportant plusieurs familles canadiennes. La colonie était florissante et promettait des résultats heureux pour l'avenir, lorsque l'Espagne réclama ces îles comme lui appartenant. La France céda les Malouines, et Bougainville fut chargé d'exécuter cette cession entre les mains de D. Ruiz, capitaine de vaisseau espagnol; il devait opérer ensuite son retour par l'Inde en traversant la mer du Sud. Comme cette seconde partie de son

Digitized by Google

voyage est la seule qui rentre dans notre plan, nous nous contenterons de dire en peu de mots que Bougainville partit de Paimbœuf sur la frégate *la Boudeuse,* le 5 novembre 1766, et arriva aux Malouines, le 22 mars de l'année suivante, avec les bâtimens espagnols chargés de prendre possession de ces îles. Il avait avec lui le prince de Nassau Sieghen qui avait obtenu du roi la permission de faire partie du voyage. La flûte *l'Etoile* devait se joindre à l'expédition aux îles Malouines; mais Bougainville n'y trouvant pas ce bâtiment fit voile pour Rio de Janeiro, où leur jonction s'opéra.

Le 3 décembre, les deux bâtimens entrèrent dans le détroit de Magellan, qu'ils reconnurent avec le plus grand soin sur toute son étendue. Ils avaient vu au cap des Vierges plusieurs troupes de Patagons à cheval : la hauteur de cette race de sauvages fort exagérée par les premiers navigateurs fut réduite par les observations des Français à des proportions plus vraisemblables. Leur grandeur varie de cinq pieds six pouces à six pieds; mais, ce qu'ils ont de gigantesque, c'est leur énorme carrure, et la grosseur de leur tête et de leurs membres. Le 6 janvier, à la pointe du cap Gallant, sur la Terre-de-Feu, quatre pirogues chargées de naturels abordèrent *la Boudeuse* avec des cris répétés de *Pécherais!* Ces sauvages avaient été déjà nommés Pécherais par Bougainville dans un voyage précédent, à cause de leur cri habituel. Ils montèrent à bord sans difficulté, et même, après qu'ils eurent bu et dévoré tout ce qu'on leur présenta, on eut assez de peine à se débarrasser de ces hôtes sales et incommodes. Ils sont petits, laids, maigres et d'une puanteur insupportable. Ils marchent à demi-nus sous des peaux de guanacos ou de loups marins; leurs femmes, qui sont hideuses, sont chargées de tous les travaux pénibles de la tribu. Ils sont doux, mais en même temps si faibles qu'on ne leur sait aucun

Digitized by Google

gré de cette qualité forcée. Le 7 et le 8, ces sauvages revinrent : on leur fit quelques petits présens; ils chantèrent, dansèrent et témoignèrent beaucoup de gaieté. Mais cette joie ne fut pas de longue durée. Un de leurs enfans âgé d'environ douze ans, le seul dont la figure fût intéressante, se trouva tout-à-coup saisi d'un crachement de sang et de violentes convulsions. On lui avait donné à bord de *l'Etoile* des fragmens de verre et de glace, et comme ses compatriotes ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge et dans les narines des morceaux de talc, il en avait fait autant des substances brillantes et nouvelles pour lui qu'on venait de lui donner. Il avait les lèvres et le palais couverts de profondes déchirures, et il rendait le sang en abondance. Cet accident répandit la consternation et la méfiance parmi les Pécherais. Le médecin, ou jongleur de la tribu, étendit l'enfant sur le dos, et de sa tête et de ses mains il lui pressa le ventre de toutes ses forces en poussant des cris inarticulés. De temps en temps il semblait prendre le mal avec ses mains qu'il ouvrait ensuite pour le chasser avec son souffle. Pendant cette cérémonie, une vieille femme en pleurs hurlait dans l'oreille du pauvre enfant, qui paraissait souffrir autant du remède que du mal. « Au moment où il semblait près d'expirer, dit Bougainville, notre aumônier lui administra furtivement le baptême. Le chirurgien du bord vint avec du lait et de la tisane émolliente : mais tout fut inutile. Un autre jongleur s'était joint au premier, et tous les deux martyrisaient cette pauvre créature qui souffrait sans se plaindre. La douleur du père et de la mère, leurs larmes, l'intérêt vif de toute la tribu manifesté par des signes non équivoques, la patience de l'enfant, nous donnèrent le spectacle le plus attendrissant. » Au moment où les Français retournèrent à bord, le petit malade souffrait moins; mais, dans la nuit, il expira sans doute, car des hurlemens sauvages se firent

Digitized by Google

entendre, et dès le point du jour les Pécherais disparurent, fuyant un lieu triste pour eux, et ces étrangers porteurs de présens funestes

Après avoir mis cinquante-deux jours dans son passage, Bougainville déboucha dans la mer du Sud le 26 janvier 1768, et les deux bâtimens, poussés par un bon vent, firent route au N. O. sans pouvoir s'arrêter à Juan Fernandez, comme ils en avaient l'intention. Le 22 mars seulement, on eut connaissance des premières îles de l'archipel Pomotou. Quatre îlots et une petite île parurent d'abord. Le premier groupe fut nommé *les Quatre Facardins :* ce sont les *îles Tehai* de d'Urville. On courut sur l'île suivante qui était bordée d'une plage de sable fin et offrait à l'intérieur des massifs de bois touffus au-dessus desquels s'élançaient des tiges de cocotiers ; mais partout la mer brisait avec force sur la côte. Au moment où l'on se retirait avec chagrin, quelques sauvages, nus et armés de lances, sortirent des bois et vinrent agiter leurs armes avec menaces vis-à-vis des vaisseaux, ce qui fit donner à l'île le nom d'*île des Lanciers.*

Bougainville fit diminuer de voiles dans la nuit, de crainte de tomber sur quelques-unes de ces terres dangereuses. Au point du jour, il vit une île formée par deux langues de terre unies au N. O. et laissant une ouverture au S. E. en forme de fer-à-cheval. Ce sont des dunes de sable, la plupart désertes et nues, quelques-unes couvertes de cocotiers. Des pirogues de sauvages naviguaient dans l'espèce de lac intérieur de l'île. Des brisans empêchèrent encore les embarcations d'aborder sur cette plage qui fut baptisée *île de la Harpe,* l'île *Heïou* de la carte de d'Urville. Le même jour on aperçut une terre (l'île *Bird*), à la distance de sept ou huit lieues : c'était encore une île basse et inabordable : quatre autres parurent plus loin (les îles *Dawa-Hidi, Croker,* etc.), toutes basses et hérissées de brisans. Bougainville nomma *Archipel-Dangereux*, cette

Digitized by Google

longue chaîne d'îlots et de récifs, que nous appelons *Pomotou* d'après d'Urville et Balbi.

Fatigué de cette inutile recherche, et voyant s'accroître de jour en jour le nombre de ses malades, le commandant fit porter au S. pour sortir de l'archipel, et le 2 avril la montagne haute et escarpée de l'île Maïtia parut à sa vue : il la nomma *le Boudoir,* et il se dirigeait sur elle, lorsque la vue d'une île plus considérable le détermina à se porter sur cette seconde terre, dans l'espoir d'y trouver plus facilement un mouillage et des provisions fraîches. Le 4, au lever de l'aurore, les vaisseaux français étaient devant l'île de Taïti. Une foule de pirogues vinrent aussitôt les entourer : l'une d'elles était montée par douze hommes qui tenaient à la main des tiges de bananier en signe de paix. On y répondit par des démonstrations amicales : un cochon et des bananes furent échangés contre des bonnets et des mouchoirs, et ces premiers présens furent le gage de la bonne intelligence future. Des centaines de pirogues chargées de fruits vinrent établir un commerce d'échange qui se fit avec bonne foi ; mais les naturels ne voulurent pas se hasarder à bord. Les communications avaient lieu par le moyen d'une corde et d'un panier. A la nuit les pirogues se retirèrent.

La journée du 5 fut employée à louvoyer et à chercher un mouillage. « Pendant que les vaisseaux passaient devant la côte, le riant panorama de la délicieuse Taïti se déroulait à nos yeux, dit la poétique relation. Toute l'île était couverte de bois; le pic lui-même qui domine au milieu était décoré de guirlandes de feuillage jusqu'à son sommet. Plus près de nous, des prairies, des bosquets, des plantations variées se succédaient à nos regards charmés. Bientôt une cascade magnifique s'offrit à nous : elle s'élançait du haut de la montagne et précipitait dans l'Océan ses eaux écumantes, tandis qu'à ses pieds un joli village animait le

Digitized by Google

I. P. 156.

7. Bougainville reçoit à bord un chef de Taïti.

II. P. 93.

8. Cook veut emmener le Roi Tarui Opou.

Digitized by Google

Digitized by Google

bord de la mer. » La côte paraissait sans brisans; mais le fond n'était pas bon, et il fallut revenir dans la baie qui avait été aperçue d'abord. Cependant tout le jour les pirogues étaient accourues près des vaisseaux: cette fois, outre les provisions fraîches, les poules et les pigeons, les insulaires avaient apporté des haches de pierre, des étoffes singulières, des coquilles, etc.

» A mesure que *la Boudeuse* s'avançait dans la baie, l'affluence des pirogues devenait si grande, que les manœuvres devenaient difficiles au milieu de la foule et du bruit. Tous criaient : *Taïo! taïo!* (amis! amis!) et nous donnaient mille témoignages d'amitié. Tous demandaient des clous et des pendans d'oreilles. » Leurs pirogues sont de deux espèces; les unes sont faites d'un seul tronc d'arbre creusé; les autres, beaucoup plus grandes, sont travaillées avec art. Un arbre creusé forme le fond de la pirogue depuis l'avant jusqu'aux deux tiers environ de sa longueur; un second forme la partie de l'arrière, qui est courbe et fort relevée, de sorte que l'extrémité de la poupe se trouve à cinq ou six pieds au-dessus de l'eau. Pour assembler ces deux pièces, ils percent en plusieurs endroits l'extrémité des deux pièces, et ils y passent des tresses de fil de coco, dont ils font de fortes ligatures. Une planche qui couvre l'avant de la pirogue, et qui a cinq ou six pieds de saillie, l'empêche de se plonger entièrement dans l'eau lorsque la mer est grosse. Pour empêcher ces barques de chavirer, ils mettent d'un côté un balancier composé d'une pièce de bois; la voile s'étend en dehors sur le côté opposé.

Lorsque la frégate fut amarrée, Bougainville descendit à terre avec plusieurs officiers, afin de trouver une aiguade commode. Une foule de naturels des deux sexes

Digitized by Google

se pressaient autour d'eux; ils touchaient ces étrangers avec curiosité; quelques-uns même écartaient leurs vêtemens, pour voir s'ils étaient de la même couleur qu'eux. Le chef de ce canton (Ereti, chef de Hidia) les conduisit dans sa demeure, où ils furent reçus par plusieurs femmes avec des cris répétés de *taïo!* Un vénérable vieillard, porteur d'une longue barbe et de beaux cheveux blancs, s'y trouvait aussi; mais il ne témoigna ni étonnement ni curiosité à l'approche des Français, comme s'il eût redouté que ses derniers jours ne fussent troublés par l'arrivée de cette nouvelle race d'hommes. Cette maison ne possédait aucun meuble, aucun ornement; elle pouvait avoir quatre-vingts pieds de long sur vingt pieds de large. Deux figures grossières d'idoles, en bois noir et dur, sculpté à jour, étaient appendues le long des piliers. Le chef fit asseoir ses hôtes devant sa maison et leur servit des fruits, du poisson grillé et de l'eau. Les Français se disposaient à s'en retourner à bord, lorsque le chevalier de Suzannet s'aperçut qu'il lui manquait un pistolet. Le chef, instruit du vol, parut furieux et maltraita plusieurs Taïtiens présens, afin de trouver le coupable. On fit arrêter ses recherches, et on se contenta de lui dire que l'objet dérobé punirait le voleur et lui donnerait la mort. Le chef et tout le peuple accompagnèrent les Français jusqu'à leurs embarcations. Sur la route, un Taïtien, couché sous un arbre, les fit asseoir à côté de lui et leur chanta d'un air tendre, et sur un ton lent, une chanson qu'un autre accompagnait en soufflant dans une flûte avec le nez.

Le lendemain, Ereti fut reçu par Bougainville à bord de *la Boudeuse*. Le chef taïtien rapportait le pistolet pris la veille, avec des cadeaux de poules et de cochons. Les Français se disposèrent alors à camper près d'une petite rivière. A la vue de ces préparatifs, le chef, son père et les principaux du canton vinrent annoncer à Bougainville

Digitized by Google

qu'il pouvait se rendre à terre pendant le jour tant q'uil voudrait, mais qu'il devait retourner chaque soir sur son vaisseau. Celui-ci insistant, le conseil des Taïtiens voulut savoir au moins combien de temps il comptait rester chez eux. Bougainville dit qu'il partirait dans dix-huit jours. Un grave Taïtien voulait réduire la relâche à huit jours; mais ils finirent par accorder toute la demande.

Ces préliminaires arrêtés, Ereti reprit sa bonne humeur, et céda même un hangar à pirogues près de l'aiguade, dans lequel Bougainville établit les malades de *la Boudeuse* et de *l'Etoile*. Le chef taïtien passa la nuit avec ses nouveaux amis; il soupa avec eux, en compagnie de quelques autres naturels de son rang; et, après le repas, on les régala d'un feu d'artifice, dont les fusées leur causèrent autant de peur que de plaisir. Le lendemain, on s'occupa de faire du bois; Ereti indiqua lui-même les arbres qu'il fallait couper, et les naturels aidèrent à ce travail avec gaieté. Les provisions venaient en abondance et s'échangeaient avec régularité et bonne foi. Enfin, la bonne harmonie régnait complètement entre les Français et les Taïtiens, sauf les larcins que se permettaient ces derniers de temps à autre. Les matelots se promenaient dans l'île, sans armes; on les invitait à entrer dans les maisons, et aussitôt des fruits leur étaient offerts par de jeunes et jolies Taïtiennes, très-peu décentes dans leurs coquetteries, au dire de la relation.

Bougainville peint cette terre fortunée avec les plus riantes couleurs : « Je suis plusieurs fois allé, moi second ou troisième, dit-il, me promener dans l'intérieur de l'île. Je me croyais transporté dans le jardin d'Eden. Nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers, et coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature lui verse à pleines mains. Nous trou-

Digitized by Google

vions des groupes d'hommes et de femmes assis à l'ombre des arbres; tous nous saluaient avec amitié : ceux que nous rencontrions dans les chemins se rangeaient pour nous laisser passer. Partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce, et toutes les apparences du bonheur. »

Dans les premiers jours de sa relâche, le commandant français reçut la visite d'un autre chef, nommé Toutaha; cet homme était doué d'une belle figure et d'une taille extraordinaire. Il était accompagné de quelques parens qui avaient tous près de six pieds, comme lui. Il fallut lui rendre sa visite avec des cadeaux d'étoffes et de bagatelles européennes. Toutaha reçut l'officier étranger avec bienveillance et dignité, et lui présenta une de ses femmes, jeune et jolie, au son d'une musique nombreuse et bruyante.

Cependant les travaux de bois et d'eau continuaient paisiblement, lorsque la turbulence et la brutalité de quelques soldats vinrent tout compromettre. Le 10, un insulaire fut tué et toutes les recherches furent inutiles pour trouver le coupable. Déjà les naturels, plus méfians, se retiraient vers l'intérieur; Ereti lui-même s'était laissé apaiser avec peine par des présens, quand une nouvelle collision répandit l'alarme et la terreur parmi les Taïtiens. Trois insulaires avaient été tués à coups de baïonnette dans leurs cases. Les vieillards, les femmes, les enfans, s'enfuyaient en poussant des cris, avec leurs bagages et leurs cadavres. Dans cette extrémité, Bougainville descendit au camp, et, en présence du chef, il fit mettre aux fers quatre soldats soupçonnés du meurtre; ce procédé parut calmer un peu l'irritation générale. Mais un péril plus grand encore menaçait les Français. Un grain violent chassait les vaisseaux à la côte. La frégate avait perdu successivement quatre ancres et n'était plus tenue qu'à un seul grelin. Heureusement le vent

Digitized by Google

vint à changer, et, après une nuit de transes mortelles, *la Boudeuse* put prendre un meilleur fond à quelque distance de *l'Etoile*, qui était mieux ancrée.

Le jour venu, on trouva le pays désert : pas un habitant, pas une pirogue ne se montrèrent; toutes les cases étaient abandonnées. Le prince de Nassau s'étant avancé avec quelques hommes pour tenter une réconciliation avec les Taïtiens, trouva un grand nombre d'entre eux avec Ereti à leur tête à une lieue environ du camp. Dès que ce chef eut reconnu M. de Nassau, il vint à lui d'un air consterné. Les femmes éplorées se jetèrent à ses genoux : elles lui baisaient les mains en pleurant et répétaient d'un ton plaintif : *Taïo, maté!* (amis, vous nous tuez!) A force de caresses et de douces paroles il parvint à les ramener. « Je vis du bord, dit Bougainville, une foule de peuple accourir au camp. Des poules, des cocos, des bananes étaient portés en triomphe et promettaient la paix. Je descendis aussitôt avec des étoffes de soie et des outils en fer que je distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur des meurtres de la veille et leur assurant que les coupables seraient punis. Les bons insulaires me comblèrent de caresses, et en peu de temps la foule ordinaire et les filous revinrent à notre camp qui ne ressemblait pas mal à une foire. »

Dans la crainte d'une bourrasque nouvelle, où les vaisseaux pouvaient être jetés sur les brisans, on travailla jour et nuit à faire de l'eau. Bougainville enfouit près du hangar une prise de possession en règle, et le 15, à six heures du matin, il manœuvra pour sortir de la baie, ce qui ne put s'exécuter sans courir de grands périls et sans l'aide des chaloupes qui remorquèrent les vaisseaux. Dès l'aube du jour, Ereti, s'apercevant de la manœuvre, avait sauté dans une pirogue et s'était rendu à bord. « En y arrivant, dit la relation, il nous embrassa tous. Il nous tenait

Digitized by Google

quelques instans entre ses bras, versant des larmes, et paraissant profondément affligé de notre départ. Peu de temps après, sa grande pirogue vint à bord chargée de rafraîchissemens de toute espèce : ses femmes étaient dedans et avec elles un jeune Taïtien qui, dans les premiers jours de notre atterrage, était venu passer la nuit sur *l'Etoile*. C'était le frère d'Ereti, qui alla le prendre par la main, me fit entendre qu'Outourou son frère voulait nous suivre, et me pria d'y consentir. Il le présenta ensuite à tous les officiers chacun en particulier, disant que c'était un ami qu'il confiait à des amis, et il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. Après quoi, il prit congé de nous et alla rejoindre ses femmes, qui ne cessèrent de pleurer tout le temps que les pirogues furent le long du bord. Il y avait avec elles une jeune et jolie fille qu'Outourou alla embrasser avant de partir. Il lui donna trois perles qu'il avait à ses oreilles, la baisa encore une fois, et malgré les larmes de sa femme ou son amante, il s'arracha de ses bras et remonta dans le vaisseau. Nous quittâmes ainsi ce bon peuple dont le chagrin à notre départ me surprit et me toucha autant que son accueil hospitalier lors de notre arrivée. »

Bougainville fait suivre l'histoire de sa relâche à Taïti d'un essai sur les mœurs et le caractère de ce peuple; mais comme nous allons trouver, dans les voyages de Cook qui vont suivre immédiatement, des observations mieux faites encore et vérifiées par plusieurs relâches différentes, nous y renvoyons à ce sujet pour ne pas nous exposer à des redites fatigantes. Nous nous bornerons à ajouter que Bougainville apprit ensuite d'Outourou qu'un vaisseau anglais, celui du capitaine Wallis, avait abordé et séjourné dans l'île huit mois avant *la Boudeuse*. Il en conclut avec raison que c'était de là qu'était venue aux Taïtiens la connaissance du fer qu'ils nommaient *aouri* nom assez sem-

Digitized by Google

blable au mot anglais *iron*, fer, qui se prononce *aïron*.

Le 16 avril 1768, à dix heures du matin, les Français étaient à neuf lieues N. E. de Taïti, qu'ils appelèrent *la Nouvelle-Cythère*, lorsqu'ils aperçurent une terre dont les sommités, de loin, paraissaient former trois îles. Outourou, suivant Bougainville, la nommait *Oumaïtia :* il fait erreur, ce sont les îlots de *Tetoua-Roa.* » Deux jours après, le soir, par un beau ciel sans nuages et brillant d'étoiles, Outourou, après avoir long-temps considéré les astres, nous fit remarquer l'étoile brillante qui est dans l'épaule d'Orion, disant que c'était sur elle que nous devions diriger notre course, et que dans deux jours nous trouverions une terre fertile qu'il connaissait et où il avait des amis. Comme je ne faisais pas changer la route du vaisseau, il me répéta plusieurs fois qu'on y trouvait des cocos, des poules, des cochons, etc. Outré de voir que ces raisons ne me déterminaient pas, il courut saisir la roue du gouvernail dont il avait déjà remarqué l'usage, et, malgré le timonier, il tâchait de le manœuvrer. On eut de la peine à le tranquilliser, et ce refus lui donna beaucoup de chagrin. Le lendemain, dès la pointe du jour, il monta au haut des mâts et y passa la matinée, regardant toujours du côté de cette terre où il voulait nous conduire, comme s'il eût eu l'espérance de l'apercevoir. »

Bougainville appela les différentes îles qu'il vit après Taïti *Archipel Bourbon :* Cook les nomma plus tard *îles de la Société.* Le nom général et plus rationnel d'*îles Taïti* leur est resté d'après l'appellation indigène de la plus grande.

Le 3 mai, on découvrit trois îles, une grande et deux petites, séparées par des canaux étroits. La plus grande peut avoir trois lieues de longueur; ses côtes sont hautes et escarpées. La mer brisait fortement le long de la rive sur laquelle on voyait quelques cabanes pointues construites

Digitized by Google

en jonc au pied de grands cocotiers. Vers midi une pirogue se dirigea du côté de la frégate qui mit en panne pour l'attendre. Les hommes qui montaient ce canot étaient au nombre de 25 et presque nus; ils ne voulurent pas accoster le vaisseau, et ils montraient de loin des cocos et des racines. Le Taïtien Outourou leur parla, mais il n'en fut pas compris. Plusieurs autres pirogues munies de voiles s'approchèrent bientôt: elles témoignèrent moins de méfiance que la première et les échanges purent se faire; aucun des insulaires ne voulut cependant monter à bord. On eut d'eux des ignames, des cocos, une poule d'eau d'un superbe plumage, quelques morceaux de belle écaille, des étoffes plus grossières que celles de Taïti, mal teintes en rouge, en brun et en noir, des hameçons en os de poisson, des nattes et des lances en bois durci au feu. Ils se soucièrent peu des clous et des outils de fer, et préférèrent des morceaux d'étoffes rouges. Ils avaient la physionomie plus sauvage que les Taïtiens, et il fallait se tenir en garde contre leur mauvaise foi dans les échanges. Ils sont de stature médiocre, agiles et dispos. Leur couleur est bronzée, mais ils se peignent en bleu foncé les cuisses et la poitrine. Un seul avait de la barbe, et tous portaient les cheveux relevés et attachés sur le sommet de la tête. Leurs pirogues, construites avec assez d'art, sont munies d'un balancier. Elles sont pontées à chaque extrémité, et la voile est faite de plusieurs nattes triangulaires. Ces îles, selon M. d'Urville, sont les îles *Opoun, Leone* et *Fanfoue* de l'archipel Hamoa.

Le 5 au matin, on découvrit une belle terre, entrecoupée de montagnes et de vastes plaines couvertes d'arbres verdoyans. La mer se brisait avec fureur sur toute la côte méridionale. Un grand nombre de pirogues semblables à celles des premières îles vinrent autour des navires, mais sans vouloir s'approcher. Quoique les vaisseaux fissent

Digitized by Google

alors sept à huit milles à l'heure, les pirogues tournaient tout autour comme s'ils eussent été à l'ancre. Cette agilité fit donner au groupe entier, qui gît par le 14° lat. S. entre 171 et 172° long. O., le nom d'*archipel des Navigateurs*. C'est le même qui fut découvert et nommé *Bauman* par Roggeween, lequel fait un portrait plus flatteur des naturels. D'Urville et Balbi appellent cet archipel *îles Hamoa*. La dernière terre du groupe aperçu par Bougainville est *l'île Maouna ;* il ne vit que de loin l'île *Oïolava*.

Le scorbut commençait à reparaître, et il ne restait plus de rafraîchissemens que pour les malades, lorsque le 22, jour de la Pentecôte, à l'aube du jour, deux îles furent aperçues et furent nommées, la première *Pentecôte*, et l'autre *Aurore*. Plus loin on vit une petite île en forme de pain de sucre qui fut nommée le *pic de l'Etoile* (la *Nuestra Segnora de Luz* de Quiros). A deux heures on aperçut au-delà de hautes montagnes appartenant à une quatrième île. Bougainville s'assura que les trois grandes îles étaient bien des terres distinctes, et côtoya la dernière qui était couverte de bois. Dans la matinée du 23, des pirogues croisaient le long de la côte, mais sans faire aucun mouvement qui indiquât le désir de s'approcher des navires. Des fumées nombreuses s'élevant de toute l'île faisaient soupçonner une population considérable. Quand on se trouva près du rivage, Bougainville détacha trois canots pour le reconnaître. Les insulaires armés d'arcs et de flèches voulurent s'opposer d'abord au débarquement; mais, comme les équipages français passaient outre, ils reculèrent, et se tinrent à distance sur la défensive. On avait beau leur faire des signes d'amitié et marcher vers eux d'une façon pacifique, ils persistaient à demeurer à l'écart. Enfin, le prince de Nassau, s'avança vers l'intérieur de l'île, et, à la vue d'un homme isolé, les sauvages s'arrêtèrent. Alors on put échanger quelques morceaux d'étoffe

Digitized by Google

rouge qu'ils prisaient beaucoup contre des fruits du pays; seulement, quand on leur demanda en retour quelques armes, ils refusèrent et prirent une attitude menaçante. Plusieurs d'entre eux gardaient leurs frondes prêtes pour le combat. Ils firent entendre qu'ils étaient en guerre avec une tribu voisine, et qu'ils craignaient une attaque prochaine. En effet, d'autres sauvages arrivèrent de la partie occidentale et s'avancèrent en bon ordre contre la première troupe qui se disposa à les bien recevoir; mais il n'y eut point de combat pour le moment.

Pendant cette reconnaissance, Bougainville faisait charger ses canots de fruits et de bois; il ordonnait que l'on gravât sur une planche de chêne l'acte de prise de possession de ces îles au nom du roi de France, et que l'on enterrât au pied d'un arbre cette périssable preuve d'une suprématie nominale. Cette petite vanité une fois satisfaite, on se rembarqua. Lorsque les sauvages virent que les chaloupes regagnaient la haute mer, il se précipitèrent sur la grève et lancèrent contre les bateaux une grêle de pierres et de flèches. On y répondit à l'instant par quelques coups de fusil tirés en l'air; puis, voyant que les assaillans y mettaient une obstination furieuse, on coupa court à leurs tentatives par une fusillade bien dirigée. Aux premiers morts tombés, les agresseurs s'enfuirent en hurlant vers des forêts qui bordaient la plage.

Le navigateur français remarqua sur ces îles deux types distincts de naturels, des noirs et des mulâtres, les uns et les autres aux lèvres épaisses, aux cheveux presque laineux, petits, laids, mal faits et rongés de lèpre, circonstance qui fit nommer cette terre *Ile des Lépreux*. Le peu de femmes qu'il y vit n'étaient pas moins hideuses que les hommes. Ceux-ci, à peu près nus, se couvraient à peine le milieu du corps; les femmes, à demi-nues aussi, portaient leurs enfans dans des espèces d'écharpes en écorce d'arbre,

Digitized by Google

ornées de jolis dessins en teinture cramoisie. La barbe des hommes était rase; les cloisons des narines étaient percées pour recevoir des ornemens; ils avaient des bracelets de dents de sanglier, et au cou des plaques d'écailles de tortue. Leurs armes étaient des arcs, des flèches, des roseaux armés d'os pointus, des casse-têtes et des sabres en bois très-dur, enfin des pierres qu'ils lançaient soit avec la fronde, soit avec la main. Le Taïtien Outourou ne comprit pas un seul mot du langage de ces insulaires.

Dans l'endroit où les équipages débarquèrent, le terrain, incliné en pente rapide, était couvert de bois touffus. On y cueillit quelques fruits d'une qualité inférieure à ceux de Taïti. Partout on pouvait remarquer des sentiers dans les bois, et çà et là des palissades dont on ne put préciser la destination. Cinq ou six huttes furent aperçues, mais si basses et si misérables, qu'on ne pouvait y entrer qu'en rampant.

Durant deux ou trois jours, le calme ou les folles brises retinrent les vaisseaux de Bougainville dans une espèce de bassin formé par des terres élevées. Le 26 mai, il s'approcha de celle de l'O., qui formait, suivant lui, une fort belle côte couverte d'arbres et de terrains bien cultivés. L'aspect général promettait un pays riche, quoique montueux. Quelques hommes s'approchèrent dans des pirogues; mais, en dépit de toutes les invitations, ils se tinrent hors de la portée des fusils. La côte fourmillait de têtes noires. Bougainville voulut tenter une seconde reconnaissance. Ayant remarqué un enfoncement qui semblait former un hâvre, il envoya ses canots armés pour l'explorer pendant qu'il croisait avec ses navires à une lieue de terre. L'un des canots, séparé des autres, reçut quelques volées de flèches, et répondit par des coups de fusil et des décharges de pierriers. Ces hostilités rendirent les communications impossibles. Les embarcations purent toutefois

Digitized by Google

s'assurer que l'enfoncement des terres ne formait point une baie. Les habitans parurent semblables à ceux de l'île des Lépreux. Le 27, en prolongeant la côte à une lieue de distance, on crut apercevoir, sur une pointe basse, une plantation d'arbres disposés en allées de jardin. Le sol paraissait battu et sablé, et un grand nombre d'habitans se montrait sur cette partie. On y chercha vainement un mouillage, et l'on prit le large le 28 mai.

Les dernières terres que venait de longer Bougainville étaient les deux grandes îles du *Saint-Esprit* et de *Mallicolo*, avec l'île de *Saint-Barthélemy* et les îlots qui en dépendent. Comparant ses relevés avec les indications de Quiros, le navigateur français reconnut l'identité de ce groupe avec la *Tierra del Espiritu Santo;* mais il ne se dispensa pas pour cela de lui imposer un autre nom, et il l'appela *archipel des Grandes-Cyclades*. Bougainville avait eu la gloire de devancer Cook dans la rencontre de ces îles perdues depuis si long-temps; mais celui-ci en exécuta la reconnaissance avec cette supériorité qui le distingue des autres navigateurs, et leur laissa le nom définitif de *Nouvelles-Hébrides*.

Après avoir quitté les Grandes-Cyclades, Bougainville fit route à l'O. Le 5 juin, il crut apercevoir la terre et des brisans : depuis vingt-quatre heures, il remarquait, flottans le long du bord, des morceaux de bois et des fruits, indices habituels du voisinage des terres; le 6 et le 7, il se trouva au milieu des brisans et la prudence dut lui faire rebrousser chemin. Il avait couru, avec connaissance de cause, jusqu'au continent de la Nouvelle-Hollande, et s'il avait suivi son projet de gagner les Moluques par le détroit de Torrès sans se laisser effrayer par les difficultés de l'entreprise, il eût devancé Cook dans la reconnaissance de ce dangereux passage. Nous ne regretterons pas cependant ce changement de route, puisqu'il valut à notre célèbre

compatriote la gloire de plusieurs autres belles découvertes.

« Le 10 juin, au point du jour, dit Bougainville, on aperçut la terre, depuis l'E. jusqu'au N. O.; long-temps avant le lever de l'aurore, une odeur délicieuse nous avait annoncé le voisinage de cette terre qui formait un grand golfe ouvert au S. E. J'ai vu peu de pays dont le coup-d'œil fût plus beau. Un terrain bas partagé en plaines et en bosquets régnait sur le bord de la mer et s'élevait ensuite en amphithéâtre jusqu'aux montagnes, dont la cime se perdait dans les nues. On en distinguait trois étages, et la chaîne la plus élevée était à plus de 25 lieues dans l'intérieur du pays. » Les souffrances de l'équipage et la diminution progressive des provisions ne permirent pas aux Français de visiter cette terre magnifique qu'ils nommèrent *Louisiade*, et dont les limites ne sont pas encore fixées à l'O. Après avoir serré la bande méridionale pendant cent lieues environ, Bougainville revint sur ses pas, toujours contrarié par le mauvais temps, et trouva enfin l'extrémité de ce golfe immense. Il appela la pointe qui le termine *Cap de la Délivrance*, et fit route au N. Pendant cette reconnaissance, il avait aperçu quelques pirogues de naturels et des feux allumés sur la côte.

Le 28 juillet, au matin, il distingua les premières îles du fameux archipel Salomon; ce fut d'abord *l'île Simbou* et sa voisine *Satisfaction*. Une autre côte longue et élevée se fit voir depuis l'E. S. E. jusqu'à l'E. N. E. : c'était la grande île *Choiseul*. A la hauteur de la partie occidentale, une douzaine de pirogues de différentes grandeurs s'approchèrent du navire, avec quinze ou vingt hommes chacune. Ces insulaires, aussi noirs que des nègres d'Afrique, avaient les cheveux crépus, mais longs, et quelques-uns de couleur rousse. Ils portaient des bracelets et des plaques au cou et au front. Leurs armes étaient des lances et

Digitized by Google

des arcs, qu'ils brandissaient d'une façon menaçante.

S'étant engagés dans le détroit qui sépare l'île Choiseul d'une île voisine, qui fut appelée *Bougainville*, en l'honneur du commandant, les navires y coururent de grands périls, à cause des récifs et des courans irréguliers. Quelques canots furent envoyés dans une belle et large baie située sur la pointe O. de l'île Choiseul. Les opérations du sondage étaient commencées, quand on vit sortir tout-à-coup d'une anse inaperçue jusque-là une quantité de pirogues montées par cent cinquante hommes, armés d'arcs, de lances et de boucliers. Cette flottille s'avança en bon ordre; puis, se séparant en deux troupes, elle fondit sur les canots de toute la vitesse de ses pagaies. Un cri affreux des sauvages fut le signal de l'attaque qui devait leur paraître un jeu contre une poignée d'hommes. Les canots français ripostèrent par une décharge qui n'intimida point les assaillans; ils recommencèrent à décocher leurs flèches et leurs sagaies, et il fallut une seconde décharge pour les mettre en fuite. Deux pirogues, longues, bien travaillées, très-relevées de l'avant et de l'arrière, restèrent au pouvoir des Français. Sur la proue de l'une d'elles était sculptée une tête humaine, avec des yeux de nacre, des oreilles en écaille, une longue barbe et des lèvres peintes en rouge. On trouva dans les pirogues des lances, des boucliers, des cocos, des noix d'arèque, divers petits ustensiles, des filets à mailles très-fines et très-bien tissues, et une mâchoire d'homme à demi-grillée. Ces sauvages étaient noirs, avec des cheveux crépus, teints en blanc, en rouge et en jaune; ils n'avaient pour vêtement qu'une ceinture autour des reins. Leurs boucliers, de forme ovale, étaient en jonc entrelacé, tissu solide et impénétrable aux flèches.

Ce détroit une fois franchi, les vaisseaux prolongèrent en entier la côte orientale de l'île Bougainville, dont la

Digitized by Google

chaîne centrale est d'une hauteur prodigieuse. Le 4 juillet, on doubla la pointe N. de l'île *Bouka*. Cette île parut populeuse et bien cultivée : une belle plaine à mi-côte, toute plantée de cocotiers, offrait un coup-d'œil charmant. Près de la plage naviguaient une foule de pirogues, dont quelques-unes, détachées au large, se décidèrent à accoster *la Boudeuse* en criant : *Bouka! Bouka!* et en montrant des noix de coco. Puis les naturels s'éloignèrent, en faisant signe qu'ils allaient en chercher à terre. Leur adieu fut pourtant une flèche qu'ils décochèrent contre le bord. Ces hommes étaient aussi des noirs aux cheveux crépus, avec des oreilles percées et fort alongées, des dents rougies par le bétel ; ils étaient armés de grands arcs de six pieds de long et de flèches d'un bois très-dur. Leurs pirogues, plus petites que celles de l'île Choiseul, avaient leurs extrémités moins relevées.

Bougainville avait aussi aperçu les îles *Trésorerie* et *Shortland*. En quittant l'île Bouka il avait l'intention de relâcher à la Nouvelle-Bretagne qui ne pouvait être éloignée. Le 5 juillet, après midi, il reconnut deux petites îles voisines de terre, et, le 6, il aperçut une grande terre à dix lieues de distance. C'était la Nouvelle-Irlande qu'il prit pour la Nouvelle-Bretagne; car il ignorait la découverte récente du canal Saint-George qui sépare ces deux terres. On débarqua dans une baie magnifique où viennent se décharger quatre ruisseaux. Le bois y était abondant, mais le pays était inhabité et l'on ne put y trouver aucune espèce de fruit. Deux cabanes désertes, une pirogue abandonnée, des débris de feux et de coquillages, des ossemens d'animaux attestaient bien que ces lieux avaient été récemment visités par les sauvages, mais on n'en aperçut aucun. La seule découverte qu'on fit fut un morceau de plaque de plomb enterré dans le sable, qui fit penser à Bougainville que *le Swallow* ou *le Dolphin* l'avaient précédé dans cette

Digitized by Google

relâche. Quelques arbres sciés ou abattus à coups de hache le confirmèrent dans cette idée. C'était effectivement la baie dans laquelle Carteret avait relâché et qu'il avait appelée l'Anse anglaise: hasard singulier qui avait amené ces deux navigateurs précisément au même endroit sur une côte déserte, à onze mois seulement d'intervalle! On trouva dans cette baie beaucoup de serpens et d'insectes singuliers; aussi le zèle des naturalistes était-il fort exalté, lorsqu'un accident vint le refroidir tout-à-coup. « Un matelot, en pêchant, fut piqué par un serpent. Une heure après il ressentit des douleurs violentes dans tout le corps. La morsure devint livide et enfla à vue d'œil. Le malade eut des convulsions et souffrit horriblement pendant cinq ou six heures. Enfin la thériaque et l'eau de Luce le tirèrent d'affaire, après des sueurs abondantes. Notre Taïtien suivit avec curiosité le malade pendant le traitement. Il nous fit entendre qu'il y avait dans son pays des serpens de mer dont la morsure était toujours mortelle. Aussi fut-il émerveillé de voir le matelot revenir au travail quatre ou cinq jours après son accident. Fort souvent, en examinant les productions de nos arts et les moyens divers par lesquels ils augmentent nos facultés et multiplient nos forces, cet insulaire tombait dans l'admiration de ce qu'il voyait et rougissait pour son pays : *Aouaou Taïti!* (honte à Taïti!) disait-il avec douleur. Cependant il n'aimait pas à marquer qu'il sentait notre supériorité sur sa nation. »

Le mauvais temps retint les Français au port Praslin jusqu'au 25. Dans l'intervalle ils firent quelques excursions à terre. Une cascade magnifique excita surtout leur admiration : elle était alimentée par l'un des ruisseaux de la baie et se divisait en cent nappes inégales fortement colorées par de grands arbres dont le pied se baignait dans les eaux écumantes. Cependant le temps se passait, les provisions diminuaient et les deux équipages comptaient beau-

Digitized by Google

coup de malades. Bougainville dut alors quitter le port Praslin : il doubla le cap Saint-George et prolongea la bande orientale de la Nouvelle-Irlande, comme avaient fait Schouten et Tasman. Le 29, se trouvant plus près de la côte, les navires reçurent la visite de plusieurs pirogues, montées chacune par cinq ou six hommes noirs, crépus, grands, agiles et robustes. Ils invitaient les Français à se rendre à terre; mais ils ne voulurent pas monter à bord. On leur donna quelques morceaux d'étoffes. Quand ils les eurent reçus, ils se retirèrent en frappant tous ensemble sur leurs canots avec de grands cris, et l'un d'eux lança une pierre avec une fronde pour remerciement. Le jour suivant, revenus en plus grand nombre, ils accostèrent sans difficulté. Leur chef, le bâton élevé sur la tête, semblait faire des gestes de commandement. Ces noirs avaient fait une grande toilette; cheveux poudrés à rouge, aigrettes de plumes à la tête, plaques suspendues au cou, pendans aux oreilles et au nez, bracelets aux jambes, rien ne leur manquait. Vainement voulut-on organiser quelques échanges avec eux; ils prenaient ce qu'on leur donnait et ne présentaient rien en retour. Après une alerte essuyée le 31 juillet de la part d'une flottille qui se retira devant le canon de *l'Etoile*, Bougainville perdit la vue de la Nouvelle-Irlande.

Le 4 août, on reconnut les îles Orageuse et Mathias de Dampier. Le 7, en faisant route à l'O., on vit dans la matinée une terre basse et plate, longue d'environ trois lieues, couverte d'arbres, et partagée en plusieurs divisions semées de récifs et de bancs de sable : la plage était garnie partout de cases hautes, presque carrées et bien abritées; un grand nombre de pirogues étaient occupées à la pêche dans les environs. Aucune ne se dérangea pour considérer les grands bâtimens étrangers : cette indifférence valut à l'île le nom *d'île des Anachorètes*.

Le lendemain on se trouva près d'une chaîne d'îlots bas

Digitized by Google

et environnés de brisans qui rendirent la navigation dangereuse. Bougainville chercha un passage entre cet archipel et un îlot séparé du groupe et plus considérable qu'il nomma *Hermites :* la chaîne d'îlots fut appelée *Echiquier*. Il fut obligé, par un calme qui survint, de passer la nuit au milieu de ces récifs, et dans l'appréhension continuelle d'être jeté sur la côte par les courans. Heureusement le vent qui fraîchit le lendemain vint le tirer de ces périls incessans.

Le 12 à midi, on était en vue de la Nouvelle-Guinée, vers l'endroit où le capitaine d'Urville a placé la baie Humboldt. Ce point est remarquable par deux pics très-élevés, les monts Bougainville et Cyclope. Après avoir longé sur une étendue considérable la côte N. de cette grande terre, Bougainville fit son entrée dans la mer des Moluques à travers les îles qui bordent l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Guinée, et nomma son passage *Passe des Français*. Le 1er septembre il eut connaissance de l'île Bourou, établissement peu considérable des Hollandais voisin de Céram et d'Amboine, et résolut d'y prendre des rafraîchissemens. L'équipage, épuisé par le scorbut et fatigué d'une longue navigation, salua de cris de joie l'aspect riant de la rade de Caïeli. Dès le milieu de la nuit, une odeur aromatique qui s'exhalait de la côte avait préparé les pauvres marins au bonheur qui les attendait, et la vue de nombreux bâtimens stationnés au fond du golfe et surtout des troupeaux errans dans les prairies, leur fit bientôt oublier tous leurs maux. Plus heureux que Carteret, le commandant français obtint la permission de mouiller dans la rade du Résident hollandais, qui se contenta d'une attestation que les bâtimens de guerre français l'avaient sommé de leur fournir des secours. Après une relâche de quelques jours et l'achat de provisions fraîches, Bougainville partit de Caïeli le 7 septembre, toucha à Bouton et à quelques

Digitized by Google

autres îles des Moluques et entra dans la rade de Batavia le 28 septembre. Le 16 octobre, il appareilla de cette ville dont il fait une splendide description, et dix-huit jours après il arriva à l'Ile-de-France. Il y laissa *l'Étoile* qui avait besoin d'être carénée et en partit le 12 décembre; le 8 janvier il relâcha encore au cap de Bonne-Espérance, où il vit une des plus belles parties de la colonie appelée *la petite Rochelle,* habitée par des réfugiés français chassés de leur patrie par la révocation de l'édit de Nantes.

Nous avons vu dans le récit du voyage de Carteret *la Boudeuse* rencontrer *le Swallow*. Voici ce que dit Bougainville à ce sujet. Ses paroles ne démentent pas positivement l'accusation du capitaine anglais : « ..... M. Carteret me fit présent d'une flèche qu'il avait eue sur une des îles rencontrées dans son voyage autour du monde, voyage qu'il fut bien loin de nous soupçonner d'avoir fait. Son navire était petit, marchait très-mal, et quand nous eûmes pris congé de lui, nous le laissâmes comme à l'ancre. Combien il a dû souffrir dans une aussi mauvaise embarcation! »

Le 16 mars 1769, Bougainville conduisit sa frégate à Saint-Malo, n'ayant perdu que sept hommes pendant l'espace de deux ans et quatre mois d'absence. A son retour il publia la relation de son voyage, et les merveilleux récits des délices de Taïti eurent un prodigieux succès en France. Dix ans après il fut nommé chef d'escadre. Lorsqu'il mourut en 1810, Bougainville, chargé d'années et de gloire, était membre de l'Institut, de la Société royale de Londres, et sénateur de l'Empire.

Le Taïtien Outourou resta onze mois à Paris, pendant lesquels il ne témoigna aucun ennui. Quoiqu'il estropiât à peine quelques mots de français, tous les jours il parcourait la ville tout seul et sans jamais s'égarer. Il faisait souvent des emplettes, et presque jamais il n'a payé les choses au-delà de leur valeur. L'Opéra, avec ses danses et ses ma-

Digitized by Google

giques décors, était le seul spectacle qui lui plût : il y allait seul, payait son entrée comme tout le monde, et sa place favorite était dans les corridors. Il aimait beaucoup les personnes qui lui faisaient du bien : il s'attacha particulièrement à la duchesse de Choiseul qui le combla de marques d'intérêt. Il quitta Paris en mars 1770, et s'embarqua à la Rochelle pour l'Ile-de-France. De là il partit pour sa chère Taïti avec un grand nombre d'outils, de graines et de bestiaux, sur le vaisseau du capitaine Marion, dont nous verrons plus tard la tragique histoire. Mais il ne put aller plus loin que Madagascar où il mourut de la petite-vérole.

XXIV. JAMES COOK. — PREMIER VOYAGE. 1768-1771.

§ I.

Objet du voyage. — Excursion sur une montagne de la Terre-de-Feu. — Découverte de quelques îles de l'archipel Pomotou.

Un phénomène astronomique du plus grand intérêt occupait tous les esprits en 1768; il s'agissait d'observer le passage de la planète Vénus sur le disque du soleil, pour obtenir la distance exacte de la terre à cet astre, en calculant celle de Vénus à la terre au moment du passage. Le phénomène devait avoir lieu en juin 1769; et la Société royale de Londres avait arrêté qu'un astronome serait envoyé dans l'une des îles de la mer du Sud pour l'observer, lorsque Wallis revint de son voyage et signala sa nouvelle découverte, l'île du Roi-George ou Taïti, comme un point favorable pour cette observation. Un astronome attaché à l'observatoire de Greenwich, Charles Green, fut désigné pour l'expédition, et le secrétaire de l'Amirauté indiqua un jeune officier de marine, nommé Cook, comme parfaitement capable de diriger l'entreprise. Cook, élevé au grade de lieutenant de vaisseau, reçut le commandement de

Digitized by Google

l'Endeavour, bâtiment armé de dix canons et d'autant de pierriers, avec quatre-vingts hommes d'équipage. Un naturaliste déjà connu par ses voyages, possesseur d'une fortune considérable, Joseph Banks, qui s'éleva depuis aux premiers honneurs de la science, voulut faire partie de l'expédition à ses frais, et décida à l'accompagner un savant suédois, son ami, le docteur Solander. Deux peintres étaient chargés de dessiner les vues et les objets d'histoire naturelle. Jamais expédition n'avait été préparée avec autant de soin et ne fut accomplie par des hommes d'un aussi grand mérite dans tous les genres.

Pourvu des instructions de l'Amirauté et de la Société royale de Londres, Cook partit de Plymouth le 26 août 1768. Après avoir relâché à Madère, dans la baie de Funchal, *l'Endeavour* reprit sa route et arriva le 13 novembre à Rio de Janeiro, où Cook voulut prendre de l'eau et des rafraîchissemens; mais le vice-roi portugais s'y opposa formellement; il ne voulut pas même permettre à Banks de descendre à terre pour herboriser. Il était persuadé que le navire anglais faisait la contrebande, et il ne voulut jamais croire à l'objet sérieux de l'expédition, l'observation du passage de Vénus sur le soleil! Cela n'avait pas de sens pour lui. Après bien des contestations, Cook obtint enfin de l'obstiné vice-roi que des rafraîchissemens lui seraient fournis à bord; puis il partit le 14 janvier 1769, emportant la plus triste idée de l'établissement portugais, où plus de quarante mille nègres étaient sacrifiés annuellement à l'exploitation des mines.

Le 14 janvier, *l'Endeavour* entra dans le détroit de Le Maire; mais la marée montante le chassa avec tant de violence, et les flots étaient si élevés à la hauteur du cap San Diego, que le tangage faisait tremper souvent le beaupré dans la mer. Le 15, vers midi, Cook arriva près de terre et mouilla dans la baie Bon-Succès, entre le cap

Digitized by Google

Saint-Vincent et le cap San Diego. Trente ou quarante naturels parurent sur la plage; ils se laissèrent approcher sans témoigner de crainte, et firent même des démonstrations grossières d'amitié. Trois d'entre eux vinrent à bord et s'y montrèrent observateurs fort indifférens des arts européens.

Le 16, MM. Banks, Solander, le chirurgien Monkhouse, l'astronome Green et un dessinateur nommé Buchan, accompagnés de leurs domestiques et de deux matelots, tentèrent une excursion sur une montagne située près de la baie, se proposant de revenir le soir à bord. La montagne, vue à distance, semblait à la base couverte de bois suivis d'une plaine étendue; un rocher entièrement pelé paraissait en former le sommet. Nos voyageurs entrèrent dans le bois qui n'avait aucun sentier frayé, et ne parvinrent qu'à trois heures dans la prétendue plaine. Ils furent bien mortifiés de reconnaître que c'était un terrain marécageux, dans lequel on enfonçait à chaque pas. Pour comble de disgrâce, le temps, qui était beau le matin, devint nébuleux et froid; des bouffées d'un vent piquant et chargé de neige venaient glacer nos voyageurs. Malgré tout, ils avançaient avec courage, lorsque Buchan, le dessinateur, eut un accès d'épilepsie. On alluma du feu, et les plus fatigués restèrent pour prendre soin du malade. Banks, Solander, Green et Monkhouse parvinrent au sommet de la montagne, où la botanique leur fournit d'abondantes compensations à leurs fatigues. Le temps était devenu plus froid, la neige plus épaisse, et l'on ne pouvait songer à regagner le vaisseau. Le chirurgien et l'astronome furent chargés d'aller chercher Buchan et les autres, et de les amener à un rendez-vous fixé, d'où l'on supposait le retour à bord plus facile. A huit heures, tous étaient réunis, alertes et bien portans; Buchan lui-même avait recouvré ses forces au-delà de ce qu'on pouvait espérer.

Digitized by Google

Le docteur Solander avait traversé plus d'une fois les montagnes qui séparent la Suède de la Norwège; il savait, par expérience, que le froid, joint à la fatigue, produit un engourdissement presque insurmontable. Il conjura ses compagnons de ne point s'arrêter. « Quiconque s'assiéra, leur dit-il, s'endormira, et celui qui s'endormira ne se réveillera plus. » Après cet avis solennel et peu rassurant, la petite troupe alla en avant. Bientôt le froid devint si vif, que le docteur Solander, le premier, ne put résister à un besoin de sommeil excessif, et demanda qu'on le laissât reposer. Il s'étendit sur la neige, et ce fut avec une peine extrême que son ami put le tenir éveillé. Un des noirs de Banks, nommé Richmond, ne voulut pas aller plus loin; tous les autres partirent en avant pour aller préparer du feu au premier endroit propice, et Banks se chargea de presser la marche des deux retardataires. Lorsqu'ils eurent traversé la plus grande partie du marais, ceux-ci s'arrêtèrent encore. Le nègre répondit aux supplications de son maître qu'il voulait se reposer et mourir; Solander, oublieux de ses propres paroles, demandait seulement un instant de sommeil avant d'aller plus loin. Banks, désolé, les laissa se coucher à terre; il les couvrit de broussailles, et tous les deux tombèrent à l'instant dans le plus profond sommeil.

Bientôt après, ceux qui avaient été envoyés en avant revinrent annoncer que le feu était allumé. Banks réveilla avec peine le docteur Solander, qui avait presque perdu l'usage de ses membres, quoique son sommeil n'eût pas duré plus de cinq minutes. Il fut impossible de réveiller le nègre; un matelot et un autre nègre furent laissés près de lui, avec promesse d'être remplacés dans cette pénible veille. Solander arriva tant bien que mal au feu qui avait été préparé; et, quand tout le monde se fut réchauffé, Banks envoya deux de ses gens relever ceux qui gardaient

Digitized by Google

Richmond. Mais ils revinrent bientôt apporter la triste nouvelle qu'ils n'avaient trouvé ni le matelot ni les deux nègres à l'endroit où on les avait laissés, ni dans les environs, et que personne n'avait répondu à leur appel. La neige tombait avec force, et l'on désespérait de revoir ces malheureux, lorsque, vers minuit, on entendit des cris éloignés. On y courut aussitôt : c'était le matelot qui avait à peine la force de se soutenir et qui appelait à son secours. Non loin de là, on retrouva Richmond debout, mais incapable de marcher; l'autre nègre était étendu par terre, sans mouvement. Tous les efforts pour transporter les deux nègres furent vains; il fallut donc encore abandonner ces deux infortunés, après leur avoir fait un lit de branches d'arbre et les en avoir couverts à une grande hauteur. De retour au feu, les Anglais passèrent la nuit la plus affreuse, et, le lendemain, ils étaient encore éloignés du vaisseau d'une journée de marche. De douze hommes qui étaient partis la veille, pleins de vigueur et de santé, deux étaient regardés comme morts, et les autres étaient épuisés de fatigue. Ils n'avaient plus de provisions et il ne leur restait qu'un vautour qu'ils avaient tué en route. Ils ne savaient d'ailleurs s'ils pourraient supporter l'excessive rigueur du froid, dont ils n'avaient aucune idée, puisqu'ils se trouvaient dans les jours les plus longs, par conséquent dans l'été de ce climat, et cependant le froid de la veille avait été plus insupportable que les plus rigoureux hivers de Norwège et de Laponie. Au point du jour, le spectacle de la neige qui couvrait la terre de tous côtés, et qui tombait encore par bouffées épaisses, les empêcha de se mettre en route. Vers six heures, ils eurent quelque espoir de salut, en apercevant le soleil à travers les nuages. Leur premier soin fut de voir si les pauvres nègres vivaient encore : on les trouva tout-à-fait morts. A huit heures, la neige cessa de tomber, le soleil parut, et l'on songea au

Digitized by Google

départ. On procéda auparavant au partage du vautour qui donna trois bouchées environ à chacun, et l'on se mit en route tant bien que mal. Après une marche de huit heures, Banks et ses compagnons furent agréablement surpris en se trouvant sur le rivage beaucoup plus près du vaisseau qu'ils ne pouvaient s'y attendre : au lieu de gravir la montagne en ligne droite, ils avaient décrit un cercle autour d'elle. Ils furent reçus à bord avec des cris de joie; car on les avait crus tous morts de froid en ne les voyant pas revenir le jour de leur départ.

Le 26 janvier 1769, Cook doubla le cap Horn : il trouva cette route beaucoup moins longue et surtout moins fatigante que le passage par le détroit de Magellan. Le 4 avril, Briscoe, domestique de Banks, découvrit une terre à trois ou quatre lieues au S. C'était une île avec un lagon au milieu. La terre en est basse et étroite surtout vers le côté S., où l'on ne voit que des rochers. Les naturels parurent grands avec une tête fort grosse ou enveloppée d'une étoffe : ils étaient de couleur cuivrée et armés de longues piques. Leurs habitations, abritées par des bouquets de frais cocotiers, semblèrent délicieuses à des marins qui sortaient des montagnes affreuses de la Terre-de-Feu. Cette terre fut appelée *Lagoon island*, île du Lagon : ce sont les îlots *Tehai* de l'archipel Pomotou, les Quatre-Facardins de Bougainville. On cria terre! une seconde fois, deux heures après, et l'on vit un îlot verdoyant, mais inhabité, qui fut nommé *cap Thrumb*.

Le 5 avril, sur les trois heures, une île plus étendue que celles déjà vues, l'île *Heïou*, fut aperçue. Elle ressemblait à un arc, et fut baptisée *Bow*, ou Arc; sa forme singulière avait été déjà remarquée par Bougainville qui l'avait nommée île de *la Harpe*. Le lieutenant crut y distinguer des naturels et des habitations sous les arbres.

Le lendemain, on découvrit deux îles, ou plutôt un

Digitized by Google

groupe d'îles (les groupes *Dawa-Hidi* et *Marakau*) qui s'étendent sur un espace d'environ neuf lieues et forment des cordons de terre longs et étroits, tous couverts d'arbres de différentes espèces et surtout de cocotiers. *L'Endeavour* rangea la côte S. O. du groupe Marakau où se trouve l'apparence d'un mouillage. Quelques naturels s'assemblèrent dans leurs pirogues et vinrent jusqu'aux récifs, mais ils ne voulurent pas aller plus loin, quoiqu'on leur fît des signes d'amitié et qu'ils y répondissent par des acclamations. Comme l'équipage n'avait besoin de rien, Cook eut la sagesse de ne pas tenter le débarquement dans la crainte d'une collision fatale aux insulaires. Ils étaient nus et d'un teint brun. Leurs cheveux étaient renfermés dans une sorte de réseau et formaient une touffe derrière la tête. Ils étaient armés de longues lances en bois et de pagaies de quatre ou cinq pieds de long. Leurs pirogues étaient petites; les plus grandes pouvaient porter six ou sept hommes; quelques-unes avaient une voile. Cook appela ces îles *Two-Groups,* les deux groupes.

Le 7, une autre île qui reçut le nom de *Bird,* oiseau, à cause des nombreux oiseaux, seuls habitans qu'on y aperçut, fut découverte au N. Le 8, le groupe *Anaa,* qui fut appelé *Chain*, fut longé par *l'Endeavour;* puis on vit Maïtia, l'Osnabruck de Wallis, qui ressemble à un chapeau de forme élevée; et enfin, le 11 avril au matin, on reconnut l'île du Roi-George, la verdoyante et voluptueuse Taïti, but principal de l'expédition anglaise.

§ II.

Séjour à Taïti. — Vols des naturels réprimés par les chefs. — Mœurs et coutumes des Taïtiens

Le lendemain, dès le matin, des pirogues, dirigées par des naturels qui portaient des tiges de bananier en signe de paix, firent voile vers le vaisseau. Les rameaux

Digitized by Google

verts furent attachés aux agrès, à la grande satisfaction des sauvages, et leur cargaison de cocos et d'autres fruits fut aussitôt échangée contre des objets européens. *L'Endeavour* mouilla ensuite dans la baie Matavaï, au milieu des pirogues des insulaires qui apportaient en foule des poissons, des cocos et des fruits de l'arbre à pain.

Lorsque la position du vaisseau fut assurée, Cook descendit à terre avec Banks et Solander, accompagné d'un vieux Taïtien nommé Oahou qui avait connu le capitaine Wallis, et suivi d'un détachement bien armé. Ils furent reçus sur la plage par des centaines de naturels qui exprimaient leurs craintes et leur respect pour les étrangers en se prosternant jusqu'à terre, et leur présentaient des rameaux verts, symboles de leurs dispositions pacifiques. Les Anglais répondirent à ces témoignages d'amitié par des gestes de satisfaction et se munirent aussi de branches d'arbres. Ils marchèrent environ l'espace d'un demi-mille vers l'endroit où *le Dolphin* avait mouillé; arrivés là, les Taïtiens creusèrent la terre et y jetèrent leurs rameaux; les soldats de marine, placés en rang, vinrent ensuite déposer leurs branches d'arbre sur celles des insulaires. Après cette cérémonie, les Taïtiens firent entendre aux Anglais qu'ils pouvaient occuper ce canton. Cette promenade s'était faite sous des plantations de cocotiers et d'arbres à pain, au milieu des simples cabanes des insulaires, et à travers un pays magnifique.

Le 13 avril, quelques chefs, dont un surtout était très-gros, vinrent à bord d'un autre point de l'île, et apportèrent des cochons et des fruits. Cook, Banks et Solander les accompagnèrent à terre dans le but de choisir un endroit convenable pour l'érection d'un fort. Ils débarquèrent au milieu d'une foule immense d'indigènes qui les menèrent dans une maison plus grande que celles déjà visitées. Le chef qui l'habitait s'appelait Toutaha: son autorité, comme

Digitized by Google

on l'apprit ensuite, s'étendait sur toute l'île. Il fit asseoir les Anglais auprès de lui sur des nattes et leur offrit un coq et une poule, et des pièces d'étoffes de onze verges de long. Banks lui donna en retour un mouchoir de poche et une cravate garnie de dentelles dont le chef sauvage se revêtit aussitôt avec un air de satisfaction indicible. Les autres naturels qui entouraient Toutaha se montrèrent aussi charmés des verroteries et des autres bagatelles que les Anglais leur distribuèrent.

En revenant le long de la côte, Cook et ceux qui l'accompagnaient rencontrèrent le chef de la baie Matavaï, où ils avaient mouillé, à la tête d'un grand nombre d'insulaires. Il s'appelait Toubouraï-Tamaïdi. On ratifia avec lui un traité de paix, en échangeant des branches d'arbre, et en répétant avec lui le mot *taïo* (ami), la main sur la poitrine. Puis on accepta le dîner qu'il offrit en bananes, cocos, fruits à pain, etc. Les insulaires mangeaient aussi du poisson cru dont ils se montraient très friands. Ils en présentèrent à leurs hôtes, en leur faisant comprendre toute l'estime qu'ils faisaient de cette nourriture; mais, malgré leurs instances, les Anglais refusèrent de goûter à ce mets qui leur répugnait. La gaieté qui présidait à ce repas fut interrompue tout-à-coup par un incident sérieux. M. Solander et M. Monkhouse se plaignirent au chef qu'on leur avait volé, l'un une petite lunette dans un étui, l'autre sa tabatière. Afin de rendre la chose plus grave, M. Banks se leva avec vivacité et frappa la terre de la crosse de son fusil. Tous les assistans furent saisis de terreur et s'enfuirent aussitôt, à l'exception du chef, de trois femmes, et de quelques naturels qui semblaient appartenir à une classe supérieure. La figure de Toubouraï-Tamaïdi exprimait la confusion et la douleur; il prit M. Banks par la main et le conduisit devant une grande

Digitized by Google

pile d'étoffes qu'il lui offrit pièce à pièce, en réparation du délit commis. M. Banks rejeta cette offre et fit entendre qu'il ne voulait rien que ce qu'on avait volé. Le chef sortit alors en grande hâte, et, au bout d'une demi-heure, il revint, joyeux et triomphant, avec la tabatière et la boîte de la lunette. Mais l'étui était vide! A cet aspect, la physionomie du pauvre chef changea subitement. Il prit M. Banks par la main, sans proférer une parole, et le conduisit le long de la côte. Ils furent suivis par MM. Solander et Monkhouse. A environ un mille, une femme qu'ils rencontrèrent remit au chef une pièce d'étoffe. Ils arrivèrent enfin à une maison, où ils furent reçus par une autre femme à qui le chef donna la pièce d'étoffe, en faisant signe à nos messieurs d'y ajouter quelques verroteries. Quand les verroteries et l'étoffe furent déposées sur le sol, la femme sortit et revint, une demi-heure après, avec la lunette. Ils rendirent ensuite les présens avec une inflexible résolution de ne pas les accepter. On força M. Solander de recevoir l'étoffe, en réparation de l'injure qui lui avait été faite, et celui-ci, à son tour, fit un présent à la femme indienne. »

Le 15, Cook revint à terre et choisit un endroit pour l'érection de son fort; il fit entendre aux naturels qui étaient rassemblés en grand nombre, qu'il avait besoin de cette construction pour y dormir quelques nuits, et que, jusqu'à son départ, aucun habitant de l'île n'en devait franchir l'enceinte, à l'exception d'Oahou et d'un autre chef, sans la permission des Anglais. Puis il s'avança dans l'île pour chercher les cantons où se trouvaient les porcs et les volailles; mais il en fut bientôt rappelé par l'explosion d'un coup de fusil. Oahou, qui était avec lui, renvoya les naturels d'un geste de la main, et l'on retourna promptement à la tente, dans laquelle il n'y avait plus que les Anglais. Cook apprit qu'après son départ, un Taïtien s'é-

Digitized by Google

tant emparé du fusil de la sentinelle, l'officier du poste, aussi imprudent que cruel, avait fait tirer sur la foule qui s'enfuyait. Heureusement il n'y avait eu que le voleur de tué. Oahou rassembla ceux qui avaient pris la fuite : on essaya de leur faire entendre que l'officier avait été grièvement offensé, que, du reste, on ne voulait point leur faire de mal, s'ils se conduisaient honnêtement. Ils se retirèrent sans témoigner de défiance ; la tente fut démontée et remportée au vaisseau. Mais, le lendemain, aucun insulaire ne se présenta ; Oahou lui-même ne parut pas.

Sur ces entrefaites, le dessinateur Buchan mourut, regretté de tous ses compagnons. Pour ne pas heurter les idées religieuses des Taïtiens, au lieu d'inhumer le corps dans l'île, on le jeta à la mer avec les cérémonies ordinaires. Le matin de ce jour, on reçut enfin la visite du chef de Matavaï et de Toutaha. Ils apportaient avec eux de jeunes bananiers en signe de paix et des présens de cochons et de fruits du pays, et ne voulurent pas se hasarder à venir à bord avant que leurs cadeaux fussent acceptés. Le lendemain, les travaux du fort furent commencés : les bons Taïtiens aidèrent eux-mêmes à la construction, et Banks coucha dans sa tente au milieu des travaux. Il reçut à son lever la visite de Toubouraï-Tamaïdi, qui lui apporta tous les matériaux nécessaires pour dresser une habitation, avec des ustensiles et des meubles de diverses sortes, puis il passa la journée avec lui et prit ses repas dans la tente. Depuis ce jour, une espèce de marché, auquel présidait Banks, se tint auprès du camp, et les Anglais furent abondamment fournis des productions du pays. Toubouraï-Tamaïdi venait voir souvent ses amis, dont il s'efforçait d'imiter les manières et l'habitude de manger avec le couteau et la fourchette.

Quelques jours après, Toubouraï-Tamaïdi accourut au fort dans un état d'agitation extrême. Il conduisit Banks

Digitized by Google

en toute hâte à un endroit où se tenait le boucher du vaisseau avec une faucille à la main. Le chef indien l'accusait d'avoir menacé sa femme de l'en frapper, parce qu'elle ne voulait pas échanger une hache en pierre contre un clou. Le boucher n'ayant pu se justifier, Cook le fit punir du fouet sur le vaisseau en présence du chef et d'un grand nombre de naturels. Au premier coup, ils s'approchèrent pour intercéder en faveur du patient; mais le commandant voulut que son arrêt fût exécuté en entier, et la pitié des bons insulaires se répandit en larmes abondantes. « Ils sont comme les enfans, dit la relation, toujours prêts à exprimer par des pleurs tous les mouvemens de l'ame, et, ainsi qu'eux, ils paraissent oublier leurs chagrins un instant après. » Entre autres exemples, Cook cite celui d'une femme nommée Terapo qui témoigna un jour devant eux la plus vive douleur, se frappant la tête avec la dent d'un requin, dont chaque coup faisait couler des ruisseaux de sang, et qui, dès que les blessures eurent cessé de saigner, essuya ses pleurs avec un sourire, courut se laver dans la mer et revint dans le camp aussi joyeuse que si rien ne lui était arrivé. « Ils n'ont jamais appris à déguiser ce qu'ils sentent, dit Cook, et ils sont affectés fortement par les moindres circonstances de la vie. Ils ne suivent point de projet d'un jour à l'autre, et ne connaissent pas ces sujets incessans d'inquiétude qui nous poursuivent jusque dans nos heures de sommeil. Sont-ils plus heureux que nous cependant? Oui, si l'on admet que l'enfant est plus heureux que l'homme et que l'on perd en félicité et en repos ce que l'on gagne en connaissances et en perfectionnemens. »

Le 28, les tentes du fort furent remplies de Taïtiens qui venaient de tous les points de l'île. Le maître d'équipage Molineux, qui avait navigué sur *le Dolphin*, reconnut parmi les femmes assises celle qui était reine du temps de Wallis. Tous les yeux furent bientôt fixés sur

Digitized by Google

Oberea qui paraissait avoir quarante-cinq ans, et dont les traits avaient conservé quelques traces d'une beauté absente. Elle fut conduite au vaisseau et reçue avec distinction; mais Toutaha, qui vint ensuite, se montra jaloux de ces honneurs, et il fallut même lui donner une poupée, parce qu'Oberea en avait aussi reçu une du commandant. Toutaha semblait revêtu de l'autorité souveraine, quoiqu'il ne fût pas roi.

L'une des femmes de Toubouraï-Tamaïdi vint en toute hâte au camp le lendemain, criant que le chef se mourait parce que les matelots anglais lui avaient donné quelque chose à manger. Banks trouva l'Indien la tête appuyée contre un poteau dans l'attitude de l'abattement le plus complet. On lui apporta une partie du poison conservé avec soin dans une feuille d'arbre. C'était du tabac à chiquer que des matelots avaient eu l'imprudence de donner au chef taïtien : celui-ci, pour les imiter, avait mâché longtemps le tabac et l'avait ensuite avalé. Banks lui fit prendre du lait de coco pour remède, et en peu d'instans le malade, qui faisait signe qu'il allait expirer, recouvra la santé et sa bonne humeur habituelle.

Le 2 mai, Cook s'aperçut que son quart de cercle, sans lequel il ne pouvait exécuter les observations qui faisaient le principal but de son voyage, lui avait été volé. Banks et Green partirent aussitôt, et, aidés de Toubouraï-Tamaïdi, ils parvinrent à recouvrer les diverses pièces du précieux instrument. A son retour Banks eut le chagrin de voir Toutaha retenu prisonnier par des soldats. Une troupe de naturels désolés se tenaient à la porte du camp : Toubouraï-Tamaïdi courut à Toutaha et le serrant dans ses bras, tous les deux fondirent en larmes sans pouvoir proférer un mot. C'était par un malentendu du lieutenant que le chef indien avait été fait prisonnier. Aussi Cook vint-il le remettre aussitôt en liberté, et le rendit au peuple qui, le croyant

Digitized by Google

destiné à la mort, le reçut avec des acclamations de joie touchantes. Toutaha voulut dans sa reconnaissance donner deux cochons à Cook, mais celui-ci ne crut pas mériter ces présens et les refusa.

Le traitement injuste fait à leur chef avait vivement indisposé les Taïtiens. Pendant quelques jours, ils s'abstinrent de fournir les provisions habituelles, et il fallut que Banks et Cook allassent apaiser le chef irrité. Dans la route, un Taïtien grand et de bonne mine lui faisait faire un passage à travers la foule accourue de toutes parts en criant : *Taïo-Toutaha!* (ce sont les amis de Toutaha)! et en frappant d'un bâton blanc ceux qui ne se dérangeaient pas assez vite. Les Anglais trouvèrent Toutaha assis sous un arbre, au milieu de plusieurs vénérables vieillards, et lui remirent une hache, une chemise et un habit de drap taillé à la mode taïtienne. Le chef enchanté prit la hache, endossa l'habit aussitôt et fit don de la chemise au Taïtien qui avait amené Cook et Banks. Dans cette visite, Cook fut témoin d'une lutte entre les naturels. Toutaha assistait à la scène assis sur un gradin élevé au milieu des personnes de sa suite rangées en demi-cercle. Dix à douze combattans entrèrent dans l'arène, et après s'être choisi chacun un antagoniste, les champions s'accrochèrent à la cuisse, aux cheveux, aux bras les uns des autres, s'efforçant de se renverser mutuellement, mais sans aucune espèce de grâce ni d'adresse. Lorsque le combat avait duré une minute, si l'un des deux n'avait pas touché la terre, les combattans se séparaient d'un commun accord. Pendant toute la lutte, qui dura deux heures environ, la bienveillance et la bonne humeur ne cessèrent de régner parmi les spectateurs et même parmi les champions, vainqueurs ou vaincus; le maître des cérémonies maintenait les spectateurs à une distance convenable, à l'aide de nombreux coups de son terrible bâton blanc.

Digitized by Google

Le 14 mai, on célébra le service divin au fort. Banks y amena le chef de Matavaï et sa femme Tomio, dans l'espérance que les cérémonies amèneraient des questions de leur part, et donneraient lieu à quelque instruction religieuse. Pendant tout le service, ils imitèrent scrupuleusement les gestes et les postures de Banks, et ils ordonnèrent aux Taïtiens qui étaient en dehors de faire silence. Cependant ils ne firent aucune question et ne voulurent pas même écouter les explications qu'on essaya de leur donner.

Jusque-là on n'avait pas eu à se méfier de Toubouraï-Tamaïdi dont la probité avait été souvent mise à l'épreuve; cependant la vertu de l'honnête chef ne put résister à la séduction d'un panier de grands clous qui gisait dans la tente de Banks. On s'aperçut de la disparition de sept clous, et lorsque le Taïtien avoua son délit, sa douleur ne fut pas plus grande que celle de son ami Banks. Il avait, dit-il, porté tous les clous dans sa maison du canton voisin de Pari, et il n'en pouvait rendre qu'un à l'instant. Malgré la froideur qu'on lui témoigna ensuite, le chef de Matavaï ne rendit jamais les six autres clous.

Le 27, Cook, Banks, Solander et trois autres personnes de l'expédition se rendirent en pirogues auprès de Toutaha qui était alors à Atahourou, à six milles du camp. Ayant été surpris par l'heure avancée du soir, ils cherchèrent des logemens pour la nuit. Banks fut reçu dans la pirogue d'Oberea qui était venue aussi auprès du chef avec sa suite. Il ôta ses habits à cause de la chaleur, et Oberea se chargea d'en avoir soin. Dans la nuit il lui prit fantaisie de se lever, mais ses habits n'étaient plus à leur place. Oberea et Toutaha réveillés coururent après le voleur, et revinrent sans l'avoir trouvé. Un instant après, Banks entendit de la musique; il se leva pour s'y rendre à demi-nu. Les lumières et le son l'amenèrent dans une case où

Digitized by Google

Cook se trouvait avec trois autres Anglais. Banks leur conta sa mésaventure. Ceux-ci le consolèrent en riant de bon cœur, et en lui faisant voir qu'ils n'avaient pas été plus épargnés que lui. Cook avait les jambes nues; ses bas lui avaient été volés sous sa tête; les trois autres avaient perdu leurs justaucorps. Quelque mal vêtus qu'ils fussent, ils restèrent à entendre le concert, ou *heiva,* qui était composé de quatre tambours, de trois flûtes et de plusieurs voix. Après quoi, ils se retirèrent en remettant la recherche de leurs vêtemens au lendemain. Mais ils ne furent pas plus heureux et ils s'en retournèrent dans la persuasion que Toutaha et Oberea étaient complices du vol.

Sur leur route, ils furent dédommagés par le spectacle de l'habileté des insulaires dans la natation. Une houle élevée brisait sur la côte; les lames étaient si effrayantes qu'il aurait été impossible à un bateau de s'en tirer, et le meilleur nageur européen eût été englouti dans un instant ou brisé contre les pierres de la grève. Dix ou douze Taïtiens s'y baignaient pour leur plaisir : lorsque les flots brisaient près d'eux, ils plongeaient par-dessous et reparaissaient de l'autre côté avec une adresse et une facilité inconcevables. D'autres s'amusaient à monter sur l'arrière d'une vieille pirogue et à se faire jeter sur la côte avec la rapidité de la flèche. Ils semblaient tous prendre à ce jeu le plaisir le plus vif.

Cependant le grand jour du passage de Vénus approchait. Cook résolut de faire faire l'observation sur plusieurs points différens. Banks, Green et quelques autres se rendirent sur l'île voisine d'Eïmeo et s'établirent sur un rocher de corail à environ quatre cent cinquante pieds de la côte. Durant la nuit qui précéda le passage, les observateurs étaient dans la plus grande anxiété. Le jour serait-il serein et sans nuages? Pourraient-ils se servir enfin de leurs instrumens sans mésaventure? Telles étaient les idées qui les

Digitized by Google

préoccupaient, lorsque le jour le plus beau vint les tirer d'inquiétude. Banks souhaita bonne chance aux astronomes, qui accomplirent leur mission avec tout le succès possible, et descendit à terre pour observer les naturels, phénomènes vivans et plus curieux pour lui que tous les astres de la voûte céleste. Pour faire ses échanges avec les naturels, Banks traça autour de lui un cercle qu'ils ne devaient pas dépasser. Le roi Terao et sa sœur Nouna le vinrent visiter avec des présens de cochons et de fruits : ils reçurent en échange une hache, une chemise et des verroteries. Les hommes d'Eïmeo étaient semblables aux Taïtiens, et les productions de l'île à peu près les mêmes que celles de Taïti. L'observation astronomique avait été faite avec un égal succès sur trois points différens de l'île : ainsi le principal objet du voyage était heureusement rempli.

Le 5 juin, les Anglais célébrèrent la fête du Roi. Les chefs indiens burent à la santé de George, qu'ils appelaient *Kihiargo*. Il mourut pendant ce temps une vieille femme, et cet incident leur fournit l'occasion de voir la cérémonie des funérailles taïtiennes. Ils s'assurèrent que les morts ne sont pas enterrés, mais déposés sur une espèce de hangar, nommé *toupapau*, avec des provisions à côté du cadavre, ce qui annonce chez ce peuple des idées confuses de l'existence des ames après la mort. Banks voulut faire partie du convoi; il fut mis nu jusqu'à la ceinture, et son corps fut peint de noir, comme ceux des autres acteurs de la cérémonie. Après une promenade processionnelle d'une demi-heure, avec Toubouraï-Tamaïdi à la tête du deuil, le convoi rentra dans les bois, et déposa le corps sur le hangar qui lui était destiné. Puis les assistans vinrent se laver dans la rivière.

Les Anglais entendirent, quelques jours après, des musiciens ambulans dont le concert était composé de deux

Digitized by Google

flûtes et de deux tambours. Ils chantaient en s'accompagnant, et Cook fut très-surpris en découvrant que les Anglais formaient le sujet de leurs chansons. Ces espèces de ménestrels allaient exécutant leurs chants d'un lieu à un autre, et ils recevaient des présens des maîtres de chaque maison.

Quelques vols ayant encore été commis par les insulaires, Cook, pour y mettre fin, saisit une vingtaine de pirogues chargées de poisson; mais cet expédient ne réussit pas, les Taïtiens ne rendirent pas les objets volés; et, comme les poissons allaient se gâter, le capitaine anglais se vit obligé de les leur rendre, en gardant les pirogues, bien contrarié de cet acte de rigueur inutile.

Le 26, Cook résolut de visiter la presqu'île orientale de Taïti, appelée par les naturels *Taïarabou*. Il s'embarqua dans la pinasse avec Banks et se rendit d'abord dans le district de Waha-Heina, puis au havre Hidia, dans lequel avait mouillé Bougainville l'année précédente. Il y vit le chef Ereti dont le frère avait suivi le capitaine français. De là, en suivant les contours de la péninsule, il alla visiter le vieux souverain de l'île appelé Wahi-Adoua et son fils Teari, dont il fut bien reçu. A l'extrémité S. E. de l'île, Banks et Cook virent chez le chef de ce district une oie et une dinde que Wallis avait laissées à Oberea. Ces deux animaux étaient extrêmement gras et si bien apprivoisés qu'ils suivaient partout les Indiens dont ils étaient passionnément aimés. Dans une case du voisinage un spectacle étrange les frappa d'horreur : c'était quinze mâchoires humaines encore fraîches et munies de toutes leurs dents, suspendues en demi-cercle autour de la case. Ils ne purent avoir que plus tard la signification de ce sanglant trophée.

Après avoir fait le tour de Taïarabou, Cook et Banks vinrent mouiller sur la côte méridionale de Taïti, près du district de Papara qui appartenait à Oberea. Ils y furent reçus

Digitized by Google

par le père de la Taïtienne : dans une excursion aux environs ils remarquèrent un monument gigantesque comparativement aux faibles moyens de construction des insulaires. C'était le *moraï* ou cimetière de la famille d'Oberea : il était bâti en pierre et construit en pyramide, composé d'assises qui décroissaient graduellement de telle sorte que la dernière n'avait que quelques pieds d'épaisseur. Chaque assise ou marche était en blocs énormes de corail blanc taillés et polis avec soin. Le reste de la masse était rempli de cailloux. Quelques-unes des pierres de corail avaient jusqu'à quatre pieds sept pouces de long et deux pieds de large. Ce monument attestait la puissance et le rang d'Oberea, et Cook apprit alors les motifs de la décadence de son pouvoir. Les environs du moraï étaient jonchés d'ossemens humains, restes d'un grand carnage qui avait été la suite d'une descente des habitans de Taïarabou, quatre mois avant l'arrivée de *l'Endeavour*. Oberea et Oammo, son mari, qui administrait l'île pour son fils Temare, s'étaient enfuis dans les montagnes. Le dindon et l'oie du *Dolphin* étaient devenues les dépouilles des vainqueurs, et les mâchoires humaines que les Anglais avaient vues sur Taïarabou avaient été recueillies sur le champ de bataille. Le gouvernement de Taïti avait été partagé alors entre l'usurpateur Toutaha, au nom du mineur Otou, fils de son frère Hapaï, et Wahi-Adoua.

Cook visita ensuite Toutaha à Atahourou et revint à Matavaï le 1er juillet. Il avait ainsi fait en entier le tour de l'île, dont il publia une carte exacte et détaillée. Les Taïtiens accoururent en foule au devant de leur ami avec de nombreuses provisions, et c'est à cette occasion que le commandant anglais leur rendit les pirogues qu'il avait saisies précédemment. Le 9 juillet, au moment où il se disposait à partir, on vint lui dire que deux jeunes soldats de marine avaient déserté à l'intérieur et résolu de rester dans

Digitized by Google

l'île. Toujours enclin aux moyens extrêmes, Cook s'empara de Toutaha, de Toubouraï-Tamaïdi, d'Oberea et de plusieurs autres chefs, et contraignit ainsi les naturels à lui ramener les déserteurs. La réconciliation se fit ensuite avec eux, et Toupaïa, grand-prêtre de l'île et ancien conseiller d'Oberea, demanda la permission de suivre les étrangers.

Le 13 juillet 1769, le vaisseau fut rempli de Taïtiens dès la pointe du jour et environné d'une multitude de pirogues. L'ancre fut levée, et les naturels prirent congé de leurs amis en versant des larmes et en poussant des cris de douleur. Toupaïa soutint ce spectacle avec une fermeté admirable : de temps en temps cependant il essuyait furtivement les larmes qui attestaient le violent combat qu'il avait à soutenir avec lui-même. Puis il monta sur la grande hune avec Banks, et fit des signes aux pirogues tant qu'il put les apercevoir.

C'est ainsi que se termina la première relâche de Cook à Taïti, durant laquelle il recueillit un si riche trésor d'observations que nous regrettons l'espace étroit dans lequel nous avons été forcés de les restreindre. Nous ajouterons cependant quelques traits généraux sur les mœurs des naturels, dans l'impuissance de tout rapporter.

Les Taïtiens sont plus grands que les Européens. Les femmes d'un rang distingué sont très-grandes aussi, mais celles d'un rang inférieur sont souvent petites. Leur teint naturel est brun-clair ou olivâtre. La peau des femmes est délicate et polie, mais privée des teintes que nous appelons couleurs. Leurs traits sont beaux et réguliers, à l'exception du nez, qui est un peu aplati. Leurs yeux sont pleins d'expression et de feu. Les hommes portent les cheveux longs, et les femmes très-courts. Ils ont le caractère affable, noble, généreux; et les compagnons de Cook n'eurent absolument à leur reprocher que leur instinct de vol. Ils

Digitized by Google

impriment sur leur corps des dessins qu'ils appellent *tatou*, d'où nous avons fait *tatouage*, *tatouer*. Ils se servent pour cette opération d'un instrument en os tranchant qu'ils trempent dans du noir de fumée délayé avec de l'huile de coco et qu'ils font entrer dans la peau en le frappant à petits coups. Le noir s'introduit dans la blessure et produit une trace ineffaçable. Ils imitent dans ces dessins toutes sortes de figures d'hommes, d'oiseaux, de chiens, mais sans y attacher d'autre signification que celle d'attester leur courage à supporter la douleur.

Leurs habitations, simples et sans luxe, se composent de trois rangs de poteaux, deux à chaque côté et le troisième au milieu, sur lesquels ils posent un toit incliné, sans aucune espèce de muraille. Elles ne servent à les abriter que durant la nuit; car à moins qu'il ne pleuve, tous les Taïtiens mangent sous les arbres. On conçoit des maisons ainsi tout ouvertes chez un peuple qui n'a point d'idée de modestie par rapport aux actions réputées chez nous les plus honteuses, et dont le penchant prononcé pour le vol ne peut trouver à s'exercer qu'à l'égard des étrangers. Ils mangent constamment seuls, sans pouvoir en donner d'autre motif, sinon qu'il est convenable de manger seul. Mais ils sont très-propres et se lavent souvent pendant et après le repas. Cette propreté est caractéristique chez eux, car ils se baignent régulièrement trois fois par jour, et dans une nombreuse réunion de Taïtiens on n'est jamais incommodé que de la chaleur.

Nous avons décrit ailleurs leurs étoffes et leur pirogues, ainsi que leurs funérailles et leurs moraïs ; il nous reste à parler de leur constitution politique qui est assez curieuse par ses points d'analogie avec la féodalité du moyen-âge. L'autorité royale, appelée *arii-rahi,* précède les *houi-ariis* ou seigneurs souverains des districts; puis viennent les *boue-raatiras* ou propriétaires et fermiers, puis les

Digitized by Google

mana-hounis ou vassaux, qui se subdivisent eux-mêmes en esclaves faits à la guerre, *titis*, et serviteurs volontaires ou *teouteous*. L'enfant de l'houï-arii, ainsi que celui du souverain arii-rahi, succède à son père dès le moment de sa naissance, et le père est ordinairement administrateur au nom de son fils. Cette coutume peu sage avait rendu commun le meurtre des enfans à leur naissance. Pendant que Cook était à Taïti, Toutaha qui exerçait la puissance souveraine, au nom de son neveu mineur, vivait en bonne intelligence avec l'arii-rahi de l'autre péninsule, qui lui avait aidé à usurper l'autorité souveraine.

§ III.

Départ de Taïti. — Reconnaissance des autres îles de l'archipel. — Découverte de Rouroutou.

Après avoir quitté ses amis, Cook se dirigea vers la petite île de *Tetoua-Roa*, qu'il avait déjà aperçue du haut des montagnes de Taïti. C'était une terre basse, sans habitans et visitée seulement, au dire de Toupaïa, par les pêcheurs taïtiens. Il laissa au S. O. *Tabou-Emanou*, la Saunders de Wallis, et se dirigea sur *Wahine*. Le roi et la reine de l'île vinrent à bord après les assurances d'amitié transmises par Toupaïa : ils furent frappés d'étonnement à la vue des objets européens. Le roi, qui s'appelait Ori, proposa à Cook de changer de nom avec lui, et s'appela ensuite *Couki* avec une sorte de vanité satisfaite. Les insulaires de Wahine ressemblent beaucoup aux Taïtiens pour les mœurs et le langage. Ils sont d'une taille plus élevée encore, et leurs femmes sont en général plus jolies que les Taïtiennes. Du reste, ils se montrèrent voleurs comme leurs voisins, mais moins timides et moins curieux.

Cook fit voile ensuite vers *Raïatea* qu'il appelle par erreur *Ulietea*. Les naturels abordèrent *l'Endeavour* sur deux pirogues, dont chacune portait une femme et un

Digitized by Google

cochon, qui furent offerts ensemble aux Anglais. On garda les quadrupèdes et l'on renvoya les femmes avec des clous et des colifichets européens. Puis Banks et Solander descendirent à terre et visitèrent un moraï, dont la construction différait de celui de Papara. Dans une case, ils remarquèrent un modèle de pirogue, auquel etaient suspendues des mâchoires d'hommes; Toupaïa leur dit que c'étaient des mâchoires des insulaires de Raïatea, mis à mort par ceux de Bora-Bora, qui s'étaient rendus maîtres de leur île.

Le 26, Cook aperçut l'île *Toubaï*, terre basse et petite, qui ne produit que des cocotiers et nourrit quelques familles de pêcheurs. Le 27, il était en vue du pic de Bora-Bora; mais il ne put s'en approcher, et fut rejeté par le vent sur la côte méridionale de Raïatea. Banks et Solander y descendirent encore et furent hospitalièrement reçus par les habitans. Ils y eurent le spectacle des danses publiques du pays, exécutées par les principaux personnages de l'île. Le roi de Bora-Bora, le conquérant Pouni, qui se trouvait alors sur l'île, envoya aux Anglais plusieurs cochons, des volailles, des pièces d'étoffes, et des fruits de toutes sortes, en leur faisant dire qu'il viendrait les visiter le jour suivant. Au lieu de venir, il envoya trois jolies Indiennes pour recevoir les cadeaux des étrangers en échange des siens. Cook voulut le voir, et à sa grande surprise, au lieu de trouver un chef jeune et vigoureux, il ne vit qu'un vieillard décrépit, à demi aveugle et si stupide qu'il paraissait à peine comprendre que ses cadeaux avaient fait plaisir aux Anglais. Banks revit le lendemain les danseurs qui l'avaient diverti la veille : plusieurs farces furent jouées par eux devant lui. Dans l'une de ces farces l'action représentait des voleurs s'efforçant de dérober les provisions d'un maître et de ses domestiques : ceux qui veillaient sur les paniers s'étant endormis, les autres consommèrent leur vol. Alors les domestiques s'éveillèrent, et voyant que leurs

Digitized by Google

paniers étaient vides, ils se mirent à danser, comme s'ils n'y songeaient plus.

Cook quitta l'île le 9 août, emportant beaucoup de cochons et de volailles; mais ces animaux ne pouvaient vivre à bord, et il fallut les tuer pour prévenir les effets de la maladie. Il appela ce groupe *Iles de la Société;* mais, comme nous l'avons déjà dit, la plupart des géographes le nomment archipel Taïti, du nom de l'île principale.

Le 13, on vit terre au S. E.; Toupaïa dit que c'était l'île *Ohiteroa* (Rouroutou des missionnaires anglais). Lorsque le bateau, envoyé pour le sondage, s'approcha de terre, ceux qui le montaient aperçurent un grand nombre de naturels armés de lances. Plusieurs d'entre eux se jetèrent à la nage, mais ils ne purent joindre l'embarcation. Arrivé dans une grande baie, le bateau fut accosté par une pirogue. On donna des clous aux insulaires qui s'enhardirent bientôt et tentèrent de s'emparer du canot. Trois d'entre eux sautèrent dedans et la lutte qui s'engagea aurait peut-être été fatale aux Anglais, mais un coup de fusil tiré par-dessus la tête des assaillans les mit en fuite aussitôt. Comme le bateau ramait lentement le long de la côte, un naturel s'avança sur le rivage et défia les Anglais en agitant sa lance et en dansant avec agilité. Un homme âgé se présenta ensuite et leur demanda qui ils étaient et d'où ils venaient; Toupaïa répondit qu'ils venaient de Taïti. Le vieillard retourna vers le groupe des insulaires et parut conférer avec eux en priant d'une voix très-forte. Toupaïa qui répondait persista toujours à les déclarer ennemis. Quand leur prière fut finie, on voulut leur faire déposer leurs armes avant d'entrer en relation; mais comme ils exigèrent la même chose des gens du bateau, ceux-ci n'y voulurent pas consentir, et les échanges se bornèrent aux armes et aux étoffes des naturels.

Ces sauvages sont vigoureux, bien faits, plus bruns que

Digitized by Google

ceux de Taïti. Ils sont tatoués sous les aisselles et autour des membres. Ils se couvrent d'étoffes rayées et assez habilement faites. Leur habit est une seule pièce d'étoffe, à travers laquelle ils font un trou pour passer la tête : ils mettent par-dessus une ceinture qu'ils croisent sur la poitrine et dont les bouts pendent d'une manière gracieuse par derrière. Ils se coiffent d'une espèce de turban. Leurs armes sont de grandes lances en bois dur, effilées à l'extrémité. Leurs pirogues, délicatement sculptées, étalaient au dehors une ceinture de plumes blanches qui pendaient à l'avant et à l'arrière.

§ IV.

Arrivée à la Nouvelle-Zélande. — Entrevue avec les naturels. — Découverte du détroit de Cook. — Circumnavigation des deux grandes îles. — Mœurs et productions de la Nouvelle-Zélande.

Cook gouverna ensuite vers le S. pour tâcher de découvrir le continent que l'on supposait situé dans les régions du pôle austral. Le 30, on vit la comète de 1769, et Toupaïa s'écria qu'aussitôt qu'elle serait aperçue par les habitans de Bora-Bora, ils iraient tuer ceux de Raïatea qui s'enfuiraient dans les montagnes. Le 1er octobre et les jours suivans, la rencontre de quelques veaux marins, d'herbes marines et d'oiseaux de rivage, indiqua l'approche des terres. Le 6 octobre, en effet, un mousse de l'équipage aperçut les côtes de la Nouvelle-Zélande, qui n'avaient pas été revues depuis Abel Tasman, cent vingt ans auparavant. Cook atterrit dans la partie orientale de la grande île Ika-na-Mawi, sur un cap qu'il appela *Young-Nick,* du nom du mousse Nicolas qui l'avait aperçu le premier, et vint mouiller dans la baie de Taone-Roa.

Le capitaine et les deux naturalistes, ayant débarqué sur la plage, s'acheminaient vers des cabanes qu'ils avaient aperçues du navire, lorsque quatre sauvages, armés de

Digitized by Google

longues lances, s'élancèrent sur le petit canot. Ils seraient parvenus à s'en emparer, si le patron de la chaloupe n'eût tiré, par-dessus leur tête, un coup de fusil qui les arrêta un instant; puis ils recommencèrent leur attaque, qu'un second coup tiré en l'air ne réussit pas mieux à contenir. Il fallut tirer à balle, et étendre l'un d'eux raide mort pour intimider les trois autres. A l'aspect de ce cadavre, ils demeurèrent comme pétrifiés, essayèrent un instant d'emporter le corps de leur compagnon, puis finirent par l'abandonner. Comme il était tard, les Anglais retournèrent à leur navire, et toute la nuit on put entendre les naturels se livrant sur le rivage à de bruyantes conversations.

Le lendemain, Cook et ses compagnons débarquèrent sur le bord d'une rivière, dont une cinquantaine de naturels défendaient la rive opposée. A leur approche, les sauvages se disposèrent à l'attaque; chacun d'eux était armé d'une longue lance, ou d'une hache de pierre verte bien polie. Toupaïa leur parla dans la langue de Taïti; mais ils ne répondirent qu'en agitant leurs armes et en faisant signe aux étrangers de se retirer. Pour leur imposer, Cook fit tirer un coup de fusil dont la balle tomba dans la rivière qui séparait les deux partis. Ensuite il fit ranger en bataille ses soldats de marine dans les environs, et se dirigea vers les sauvages avec les naturalistes et Toupaïa. Ce dernier leur adressa de nouveau la parole, et les Anglais virent avec autant d'étonnement que de plaisir qu'il se faisait entendre parfaitement. Les Zélandais répondirent qu'ils consentaient à commercer, et firent signe qu'on s'approchât d'eux. Mais Toupaïa ayant prévenu les Anglais de se tenir sur leurs gardes, parce que les sauvages n'étaient pas leurs amis, on leur fit signe de venir eux-mêmes. Après quelques hésitations, ils passèrent la rivière à la nage avec leurs armes. On leur fit quelques cadeaux de

Digitized by Google

verroterie et de fer dont ils parurent faire peu de cas; mais ils demandèrent avec instance d'échanger leurs armes contre celles des Anglais. Sur le refus de Cook, ils tentèrent de s'emparer des fusils par violence, et l'un d'eux finit par enlever un coutelas de la ceinture de l'astronome Green, puis l'agita autour de sa tête en signe de triomphe. L'insolence des autres s'en étant accrue, Banks tira sur le voleur un coup de fusil à petit plomb. Le sauvage se tut d'abord, puis il recommença ses gestes de défi en se retirant lentement. Alors, l'un des officiers l'ajusta avec un fusil chargé à balle et le fit tomber raide mort. Ses compagnons marchèrent contre les Anglais; mais trois coups de fusil à petit plomb en blessèrent quelques-uns et les décidèrent à la retraite.

L'opiniâtre Cook, voyant que ces sauvages ne s'intimidaient pas facilement, résolut de s'emparer de quelques-uns d'entre eux qu'il comblerait de cadeaux et de bons traitemens, afin d'amener ainsi les autres à des dispositions plus amicales. Le but était sans doute louable, mais à son ordinaire l'intrépide marin employa pour y parvenir des moyens un peu violens. Pendant qu'il côtoyait la plage, deux pirogues s'engagèrent inopinément au milieu de ses canots. Le capitaine leur cerna le passage vers la côte; les pirogues gagnaient les embarcations de vitesse, et allaient leur échapper, lorsque Cook fit tirer un coup de fusil en l'air. Les sauvages s'arrêtèrent et se mirent nus; on crut qu'ils allaient se jeter à l'eau. Il n'en était rien; ils voulaient combattre : ils commencèrent l'attaque au nombre de sept, avec des rames et des pierres. Il fallut faire feu pour sa propre défense; on en tua quatre et l'on s'empara des trois autres qui s'étaient jetés à la nage. Quand ils furent prisonniers dans le bateau, ils se jetèrent par terre, et tout dans leur contenance témoigna qu'ils s'attendaient à une mort prochaine. Aussi leur joie fut-elle grande lorsqu'ils

Digitized by Google

virent que non-seulement on ne voulait point les tuer, mais qu'on les traitait avec douceur, et qu'on leur donnait même des habits et des alimens. Ils mangèrent avec appétit, firent une foule de questions et allèrent se coucher très-contens en apparence. Cependant, durant la nuit, on les entendit soupirer souvent et très-haut; Toupaïa vint les rassurer, et il y réussit tellement qu'ils finirent par entonner un chant grave et lent qui n'était pas sans harmonie.

Ces trois Zélandais, dont les deux plus âgés étaient frères, se nommaient Ahou-Rangui, Koïke-Rangui et Mara-Kowete. Ils avaient tous les trois une physionnomie expressive et intelligente : le plus jeune surtout, âgé de quinze ans à peine, avait un air ouvert et des manières aisées qui frappèrent tout le monde. Le jour suivant, après les avoir habillés et parés de bracelets et de colliers à la manière de leur pays, on leur annonça qu'on allait les reconduire à terre; ce qui d'abord leur causa la plus vive satisfaction. Mais quand ils virent l'endroit où on voulait les débarquer, leur visage s'assombrit, et ils dirent que, si on les laissait là, ils seraient tués et dévorés par les habitans qui étaient leurs ennemis. Cette détermination contrariait le plan de Cook qui voulait, par le rapport de ses trois prisonniers, se concilier l'amitié de leurs compagnons. Il résolut donc de les débarquer malgré cette déclaration effrayante, en se proposant de veiller à la sûreté de ses jeunes amis. Ceux-ci, après s'être consultés, consentirent à prendre terre et quittèrent les Anglais les larmes aux yeux. Aucun mal ne leur advint : ils furent entourés par une foule curieuse qui leur faisait redire les circonstances de leur séjour à bord, et l'on voyait que ce récit ne parvenait pas à guérir toutes les défiances. Une pirogue accosta ensuite le navire qui venait de mettre à la voile. Quelques hommes montèrent à bord : on leur fit des pré-

Digitized by Google

sens et ils cédèrent sans peine leurs armes et leurs casse-têtes en serpentine. Ces naturels déclarèrent qu'ils ne s'étaient décidés à venir au vaisseau que sur les récits de leurs compatriotes.

L'Endeavour s'avança ensuite vers le S. En passant près de l'île Tea-Houra, on remarqua des terres cultivées et des palissades qui servaient de fortifications. Les naturels débordèrent de terre dans cinq pirogues, tous armés et animés d'intentions hostiles, comme il était facile de le voir à leurs cris et à leurs gestes menaçans. Un coup de fusil n'ayant point suffi pour les calmer, on déchargea au milieu d'eux un coup de canon à mitraille. Ils se levèrent brusquement, poussèrent de grands cris, se rassemblèrent, et, après une courte délibération, ils se retirèrent tranquillement.

Les naturels de la presqu'île Tera-Kako, que l'on doubla ensuite, se montrèrent moins hostiles; ils s'approchèrent dans deux pirogues, écoutèrent les explications de Toupaïa, et lui répondirent avec politesse; mais ils refusèrent de monter à bord, en acceptant quelques cadeaux, et s'en retournèrent satisfaits en apparence.

Cook parcourut ensuite une vaste baie qu'il nomma *Hawke*. *L'Endeavour* y fut souvent accompagné des pirogues des sauvages qui, quelquefois, poussaient des cris de défi, et provoquaient les Anglais au combat. Le 14 octobre, neuf de ces pirogues, remplies de naturels armés, entourèrent le navire dans le dessein de l'attaquer; déjà ils avaient entonné le chant de guerre et se préparaient à faire usage de leurs lances, quand un coup de canon chargé à mitraille refroidit leur ardeur et les détermina à regagner la côte. Cependant les sauvages qui montaient une des pirogues, séduits par les discours de Toupaïa, s'approchèrent paisiblement du navire, et déjà ils commençaient à s'humaniser, quand ils furent rappelés par les

Digitized by Google

cris et les menaces partis des autres pirogues. Le jour suivant, sur la même côte, parut une autre pirogue, la plus grande qu'on eût encore vue. Elle s'avança lentement sous les flancs du navire, comme pour trafiquer. Après avoir tenté quelques petits larcins, les sauvages qui la montaient essayèrent un enlèvement plus audacieux. Toupaïa avait pour serviteur un enfant de Taïti nommé Taïeto. Un Zélandais le saisit au moment où il se penchait pour recevoir les objets d'échange, et l'entraîna dans sa pirogue, qui se mit à pagayer vers le rivage. Un des voleurs tomba blessé d'un coup de feu, et le petit Taïeto profita de la stupéfaction des autres pour se jeter à la mer et nager vers le navire. La pirogue essaya de poursuivre le fuyard, mais une mousqueterie très-vive l'arrêta et blessa grièvement plusieurs sauvages. Cook appela *Kidnappers's Cap,* cap des voleurs d'enfans, la pointe Mata-Mawi, en travers de laquelle il eut cette aventure.

Après avoir longé la côte jusqu'au cap Topolo-Polo, Cook revint sur ses pas. Comme il repassait devant la presqu'île Tera-Kako, une pirogue dirigée par cinq naturels accosta le navire. Deux des sauvages qui paraissaient être les chefs eurent bientôt tant de confiance dans les étrangers, qu'ils sollicitèrent la faveur de passer la nuit à bord. Ils examinèrent avec beaucoup de soin et d'attention tout ce qui frappait leurs regards, et parurent fort reconnaissans des présens qu'on leur fit. Aucun des deux ne voulut ni boire ni manger; mais, en revanche, leurs serviteurs dévorèrent avec une avidité sans pareille tout ce qu'ils purent attraper. Le jour suivant ils furent déposés sur la côte, fort étonnés de tout le chemin que le navire avait fait durant la nuit.

Le 20 octobre, *l'Endeavour* mouilla sur une baie qui fut nommée *Tegadou,* la même, sans doute, que M. d'Urville a écrite *Toko-Malou* sur sa carte. Les naturels se

Digitized by Google

comportèrent avec les Anglais d'une façon toute pacifique, ce qui permit à Banks et à Solander de faire quelques excursions dans l'intérieur. Ils y remarquèrent des plantations de patates douces, de taro et de citrouilles, cultivées avec beaucoup de soin et de propreté. Deux cents arpens étaient ainsi en culture par lots d'un à deux arpens. La population ne s'élevait pas au-delà de cent ames. La bonne harmonie s'établit si bie nsur ce point entre les habitans et les Anglais, que les botanistes furent souvent transportés à bord par les pirogues des naturels, quand aucune embarcation des navires ne se trouvait sur la plage.

Cook passa ensuite sur la baie Tolaga où les indigènes ne se montrèrent pas moins bienveillans. On put observer leurs habitudes, leurs maisons, leurs fortifications et leurs pirogues. Une de ces dernières avait jusqu'à soixante-quatre pieds de longueur, cinq de large, et trois pieds et demi de profondeur. Les planches des flancs, de soixante pieds de long, étaient ornées de bas-reliefs d'un goût bizarre. Ces ornemens se retrouvaient avec plus de profusion sur l'avant.

Cook prolongea la côte, doubla le cap Waï-Apou, pointe E. de la Nouvelle-Zélande, et fut obligé, devant le cap Runaway, d'avoir recours encore au canon pour repousser plusieurs pirogues qui s'avançaient avec des intentions évidemment hostiles. L'une d'elles portait une quarantaine de naturels, dont trente, disposés sur deux rangs, de l'arrière à l'avant, faisaient l'office de rameurs.

Le 1er novembre, dans la baie d'Abondance, le navire fut environné, un matin, par une cinquantaine de pirogues. Après quelques échanges assez tranquilles, les Zélandais manifestèrent tout-à-coup des intentions perfides et se livrèrent même à des insultes directes. Cook fit tirer sur les agresseurs quelques coups de fusils chargés à plomb, dont ils ne parurent pas plus affectés qu'un matelot anglais

Digitized by Google

d'un coup de baguette. Un coup de canon, dont le boulet ricocha au milieu d'eux, les mit cependant en fuite. Dans l'après-midi, on se trouva près de l'île Motou-Hora; une grande pirogue double, la première de ce genre qu'on eût encore vue, s'approcha du vaisseau. Les guerriers qui la dirigeaient conversèrent assez long-temps de bonne amitié avec Toupaïa, et répondirent à toutes ses questions; mais, au moment de se retirer, ils saluèrent les Anglais d'une grêle de pierres. La côte, devant Motou-Hora, était peu élevée, unie, sans bois, couverte de plantations et de villages. Ceux-ci, plus grands que tous ceux qu'on avait déjà vus, étaient situés sur des éminences, fortifiés en dehors par un parapet et un fossé, et entourés en outre de hautes palissades. Un peu plus loin, le pays était encore plus peuplé: plusieurs bourgades s'apercevaient, et dans la baie se croisaient des centaines de pirogues. On apprit ensuite que le pays obéissait à un chef puissant nommé Teratou.

Le 3 au soir, *l'Endeavour* mouilla sur la baie Miti-Anga, qui fut appelée *Baie Mercure*. Bientôt plusieurs pirogues entourèrent le bâtiment, et les naturels ne répondirent que par des menaces aux paroles de Toupaïa. Quelques coups de fusil tirés au-dessus de leurs têtes ne servirent qu'à les irriter sans leur faire peur; mais, comme la nuit arrivait, ils se retirèrent, en menaçant les Anglais de revenir le lendemain en plus grand nombre pour les mettre tous à mort : cartel chevaleresque qui ne les empêcha pas de tenter, durant la nuit, deux surprises qui furent déjouées. Douze pirogues se présentèrent en effet le lendemain. Elles portaient cent cinquante guerriers armé de piques, de lances et de pierres. A l'invitation de Toupaïa, ils débutèrent par quelques échanges; mais ils y apportèrent tant de mauvaise foi et d'insolence, qu'on fut obligé d'avoir recours contre eux à l'argument des armes à feu.

Digitized by Google

Le jour suivant, leur conduite fut tout autre. Ils semblaient alors obéir à un vieux chef nommé Toïava, qui tint une conduite pleine de probité et de sagesse. Ce chef monta à bord, reçut quelques présens et promit ses bons offices. Sur sa parole, les officiers et les naturalistes descendirent à terre sans être inquiétés; mais, dans la journée du 10, la vivacité d'un officier amena un fâcheux incident. Il venait de livrer à un Zélandais un morceau d'étoffe pour en obtenir une natte en échange, quand le naturel se refusa à lui remettre la natte, et ne répondit à ses reproches que par des railleries et des menaces. L'officier coucha en joue le sauvage et l'étendit raide mort. Cependant le fait ayant été jugé par les chefs, on estima que le naturel était dans son tort et que l'officier avait eu le droit de le tuer. L'affaire n'eut point d'autres suites.

Dans leurs excursions, les officiers anglais visitèrent un village fortifié, appelé *hippâ* ou *pâ* par les naturels, bien plus important qu'aucun de ceux qu'on avait aperçus jusque-là, et dont la description qu'en fait Cook mérite d'être citée.

« Après déjeuner, dit-il, j'allai avec la pinasse et la yole, accompagné de MM. Banks et Solander, au côté septentrional de la baie, afin d'examiner le pays et deux villages fortifiés que nous avions reconnus de loin. Nous débarquâmes près du plus petit, dont la situation était la plus pittoresque qu'on puisse imaginer; il était construit sur un rocher détaché de la grande terre, et environné d'eau à la haute marée. Ce rocher était percé dans toute sa profondeur par une arche qui en occupait la plus grande partie. Le sommet de l'arche avait plus de soixante pieds d'élévation perpendiculaire au-dessus de la surface de la mer qui coulait à travers le fond à la marée haute. Le haut du rocher, au-dessus de l'arche, était fortifié de palissades à la manière du pays; mais l'espace n'en était pas assez vaste

Digitized by Google

pour contenir plus de cinq ou six maisons; il n'était accessible que par un sentier escarpé et étroit, par où les habitans descendirent à notre approche et nous invitèrent à monter. Nous refusâmes cette offre, parce que nous avions dessein d'observer un fort beaucoup plus considérable de la même espèce, situé à peu près à un mille de là. Nous fîmes quelques présens aux femmes, et, sur ces entrefaites, nous vîmes les Indiens du bourg vers lequel nous nous dirigions s'avancer vers nous en corps, au nombre de cent environ, y compris les hommes, les enfans et les femmes. Quand ils furent assez près pour se faire entendre, ils firent un geste de leurs mains en nous criant: *Are maï* (soyez les bien venus!) ils s'assirent ensuite parmi les buissons de la grève. Nous marchâmes vers le lieu où ils étaient assis, et, quand nous les abordâmes, nous leur fîmes quelques présens, en demandant la permission de visiter leur pâ; ils y consentirent, la joie peinte sur le visage, et sur-le-champ ils nous y conduisirent. Il est appelé *Ware-Tawa*, et il est situé sur un promontoire ou pointe élevée qui s'avance dans la mer, sur le côté septentrional et près du fond de la baie. Deux des côtés, baignés par les flots de la mer, sont entièrement inaccessibles : deux autres côtés sont contigus à la terre; il y a, depuis la grève, une avenue qui conduit à l'un de ceux-ci qui est très-escarpé; l'autre est plat. On voit, sur la colline, une palissade d'environ dix pieds de haut, qui environne le tout, et qui est composée de gros pieux joints fortement ensemble avec des baguettes d'osier. Le côté faible, près de la terre, était aussi défendu par un double fossé dont l'intérieur avait un parapet et une seconde palissade : les palissades du dedans étaient élevées sur le parapet près du bourg, mais à une grande distance du bord et du fossé intérieur, pour que les Indiens pussent s'y promener et s'y servir de leurs armes. Les premières palissades du dehors se trouvaient

Digitized by Google

entre les deux fossés, et elles étaient enfoncées obliquement en terre, de sorte que leurs extrémités supérieures étaient inclinées vers le second fossé. Ce fossé avait vingt-quatre pieds de profondeur, depuis le pied jusqu'au haut du parapet; tout près, et en dedans de la palissade intérieure, il y avait une plate-forme de vingt pieds d'élévation, de quarante de long et de six de large; elle était soutenue par de gros poteaux et destinée à porter ceux qui défendent la place, et qui peuvent de là accabler les assaillans avec des dards et des pierres, dont il y a toujours des tas en cas de besoin. Une autre plate-forme de la même espèce, et placée également en dedans de la palissade, commandait l'avenue escarpée qui aboutissait à la grève. De ce côté de la colline, il y avait quelques petits ouvrages de fortification et des huttes qui ne servaient pas de postes avancés, mais d'habitations à ceux qui, ne pouvant se loger faute de place dans l'intérieur du fort, voulaient cependant se mettre à portée d'en être protégés. Un passage étroit, d'environ 1,200 pieds de long, et qui aboutit à l'avenue escarpée qui vient du rivage, en forme la seule entrée : elle passe sous une des plate-formes, et, quoique nous n'ayons rien vu qui ressemblât à une porte ou à un pont, elle pouvait aisément être barricadée, de manière que ce serait une entreprise très-dangereuse et très-difficile que d'essayer de la forcer. En un mot, on doit regarder comme très-forte une place dans laquelle un petit nombre de combattans déterminés se défend aisément contre les attaques que pourrait former avec ses armes tout le peuple du pays. En cas de siége, elle paraissait bien fournie de toute espèce de provisions, excepté d'eau. Nous aperçûmes une grande quantité de racines de fougère qui leur servent de pain, et des poissons secs amoncelés en tas; mais nous ne remarquâmes point qu'ils eussent d'autre eau douce que celle d'un ruisseau qui coulait tout près et au-dessous du pied de la colline.

Digitized by Google

Nous leur témoignâmes le désir que nous avions de voir leurs exercices d'attaque et de défense. Un jeune Zélandais monta sur une des plate-formes de bataille, qu'ils appellent *parawa*, et un autre descendit dans le fossé : les deux combattans entonnèrent leurs chansons de guerre et dansèrent avec les mêmes gestes effrayans que nous leur avions vu employer dans des circonstances plus sérieuses, afin de monter leur imagination à ce degré de fureur artificielle qui, chez toutes les nations sauvages, est le prélude du combat.....

»Nous vîmes plusieurs autres ouvrages de même espèce sur de petites îles, des rochers et des sommets de collines en différentes parties de la côte, outre quelques autres villages fortifiés qui semblaient être plus considérables que celui-ci, et qui témoignent des hostilités dans lesquelles ces pauvres sauvages vivent entre eux.»

Au moment où *l'Endeavour* sortait de la baie Mercure, deux grandes pirogues, parties de la pointe septentrionale, s'approchèrent avec des chants de guerre. Les raisonnemens sensés de Toupaïa n'ayant pas suffi pour calmer les sauvages, un coup de fusil fit plus d'impression, et les obligea à virer sur-le-champ de bord. Cook s'enfonça tout de suite dans une baie profonde qui se terminait par une belle rivière, dont l'eau était parfaitement douce à trois milles de son embouchure. Il remonta cette rivière l'espace de quatorze milles, et observa sur les bords une espèce de pin qu'il jugea propre à la construction. Plusieurs de ces arbres avaient près de dix-huit pieds de tour, à six pieds au-dessus de terre, et leur tronc avait plus de quatre-vingts pieds de hauteur jusqu'aux premières branches. Cette rivière et la grande baie qui l'accompagne reçurent le nom de *Tamise;* mais le nom indigène de la première est Waï-Kahou-Rounga, et celui de la baie Shouraki. Les naturels s'y montrèrent assez paisibles : seulement on crut

Digitized by Google

devoir fustiger l'un d'eux qui avait dérobé des pièces d'un télescope. Cook raconte que les autres approuvèrent cette punition; toutefois, ils jugèrent prudent de s'éloigner du navire, et n'y revinrent plus.

Parvenus devant la baie Wangari, il fallut faire encore gronder le canon pour réprimer l'ardeur belliqueuse des naturels qui étaient accourus, au nombre de deux cents, sur de grandes pirogues. Après cette leçon, ils revinrent avec quatre pirogues, et se comportèrent d'abord d'une manière pacifique et honnête. Plusieurs d'entre eux paraissaient être d'un rang distingué, à en juger soit aux ornemens qui couvraient leurs pirogues, soit aux tatouages nombreux dont ils avaient le corps et le visage bariolés. L'entrevue finit par un coup de fusil provoqué par la fourberie d'un naturel infidèle dans un échange.

Les habitans des îles Motou-Kawa provoquèrent aussi des voies de fait de la part des Anglais par des attaques à coup de pierres. Contrarié par le vent, Cook se rendit ensuite dans une vaste baie parsemée d'un grand nombre d'îles, circonstance qui lui valut le nom de *Baie des Iles*. Là encore, il fallut avoir recours au fusil et au canon, pour arrêter les naturels qui voulaient enlever les bouées du navire. Quand les Anglais descendirent à terre, les sauvages essayèrent de prendre leur revanche : ils entonnèrent le chant du combat et s'élancèrent sur les canots. Quelques coups de fusil et une décharge d'artillerie suffirent pour les disperser. Cette preuve de force une fois donnée, les naturels ne cherchèrent pas à en provoquer d'autres, et ils se montrèrent ensuite animés des intentions les plus pacifiques. Chaque jour ils accouraient le long du bord pour y commercer paisiblement et de bonne foi. Les officiers purent débarquer partout où il leur fut agréable, sans péril, sans inquiétude : on leur faisait au contraire l'accueil le plus cordial. Ce canton parut très-peuplé : on y remarqua

Digitized by Google

plusieurs villages entourés de belles plantations, et quelques cases dispersées dans la campagne. Dans celles-ci, on observa des pieds de *morus papyrifera,* plante dont l'écorce sert aux Taïtiens pour fabriquer leurs plus belles étoffes. Mais elle semblait rare à la baie des Iles, et les naturels n'en usaient que pour confectionner quelques pagnes de petite dimension.

En quittant cette baie, le navire de Cook courut le risque de se défoncer sur une roche à fleur d'eau située devant l'entrée. Échappé à ce danger, il gouverna vers le N. O., et reçut, par un temps calme, à la hauteur de la baie Oudoudou, la visite de quelques pirogues, dont les hommes vendirent des étoffes et du poisson, et donnèrent à Toupaïa des renseignemens sur la nature de leur pays et sur la direction des terres. Cook leur ayant fait demander s'ils connaissaient quelque autre pays que le leur, ils répondirent qu'ils n'en avaient jamais visité d'autres; mais que leurs ancêtres leur avaient dit qu'au N. N. O. il existait une contrée fort étendue appelée *Ulimaroa,* où quelques-uns de leurs compatriotes étaient allés sur une grosse pirogue; qu'il n'en revint qu'une partie, et qu'ils rapportèrent qu'après une traversée d'un mois, ils avaient vu un pays où les habitans mangeaient des cochons.

Cook fut ensuite horriblement contrarié par les vents et les tempêtes dans ses explorations, et là, comme partout ailleurs, il déploya une constance infatigable. Enfin, le 1er janvier 1770, il doubla le cap Reinga, extrémité septentrionale de la Nouvelle-Zélande, et parut sur la côte occidentale qu'il reconnut jusqu'au cap Borell. Le plus souvent, elle ne lui offrit que des falaises inaccessibles ou des dunes escarpées et de l'aspect le plus triste et le plus rebutant. Aussi ne fut-il tenté de mouiller nulle part. Il signala seulement la présence d'un pic fort élevé qu'il compara au pic de Ténériffe, et qu'il nomma *mont Egmont,*

L'Endeavour s'engagea ensuite dans le vaste enfoncement que Tasman avait pris pour un golfe; puis il alla mouiller, le 15 janvier, dans une baie située sur la côte méridionale, à laquelle fut donné le nom de *canal de la Reine-Charlotte*. Quand les Anglais descendirent sur cette côte pour faire de l'eau, les naturels parurent assez bien disposés; pourtant on fut encore obligé de tirer à petit plomb sur l'un d'eux qui montra de la mauvaise foi et de l'insolence. Ce fut dans cette station que Cook acquit la preuve que les Nouveaux-Zélandais mangeaient les corps de leurs ennemis tués dans les combats. Des ossemens humains à demi-rongés gisaient, çà et là, sur le sol, et les sauvages ne craignaient pas d'avouer que c'étaient les restes d'un festin. Ils ajoutèrent que de toute la tête ils ne mangeaient que la cervelle et conservaient le reste. Sur le désir que témoigna le naturaliste Banks de voir une de ces têtes, un vieillard lui en apporta quatre dont les cheveux et le crâne étaient encore dans leur état naturel. La chair avait dû être conservée à l'aide d'une certaine préparation, car, bien que molle, elle n'avait point d'odeur désagréable. Banks acheta une de ces têtes, mais l'insulaire ne voulut point consentir à en céder une seconde. En revanche, il se fit un grand commerce d'ossemens humains que les Anglais achetèrent avec empressement comme témoignages du cannibalisme des Nouveaux-Zélandais. Dans une partie du village, on remarqua avec surprise une croix ornée de plumes et parfaitement semblable à celle d'un crucifix. Quand on questionna les habitans sur l'usage de cet emblème, ils répondirent qu'il avait été élevé en l'honneur d'un mort. Comme ils avaient déclaré auparavant qu'ils n'inhumaient pas leurs morts, mais qu'ils les jetaient à la mer, on demanda si le cadavre existait sous cette croix; mais ils ne voulurent jamais répondre. Cook désira encore savoir s'il n'existait dans le pays aucune tradition du pas-

Digitized by Google

sage de Tasman. Pour s'en assurer, il fit interroger le chef Topaa par Toupaïa. A la demande qui lui fut faite, si jamais il avait entendu raconter qu'un vaisseau eût paru sur ces côtes, Topaa répondit que non; mais il ajouta que ses ancêtres lui avaient dit qu'autrefois il était arrivé, en ce même endroit, un petit bâtiment venant d'une contrée éloignée, nommée *Ulimaroa*, et que dans ce bâtiment se trouvaient quatre hommes qui furent tués lors du débarquement.

Le capitaine anglais resta sur ce point trois semaines, au bout desquelles il remit à la voile. Se dirigeant au S. E., il reconnut que l'enfoncement pris par Tasman pour une baie était dans le fait un détroit véritable, qui séparait les deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande, et ce passage reçut le nom de *détroit de Cook*.

Après avoir remonté la côte de la terre du nord (*Ika-na-Mawi*) jusqu'au cap Topolo-Polo, et avoir constaté que c'était une île, l'infatigable navigateur se dirigea vers la terre du sud (*Tavaï-Pounamou*) pour l'explorer à son tour. Sur toute la bande du S. E. de Tavaï-Pounamou, Cook ne vit des naturels qu'une seule fois, près d'une presqu'île qu'il nomma *Lookers-on* (spectateurs), parce que ces sauvages, portés dans quatre ou cinq pirogues, vinrent contempler le navire d'un œil d'étonnement. Malgré les invitations pressantes de Toupaïa, ils ne voulurent point communiquer avec les Anglais, et retournèrent à terre, après avoir satisfait leur curiosité. Plus loin une pointe de terre, qu'on prit pour une île, reçut le nom d'*île Banks*: mieux reconnue, elle s'appelle aujourd'hui *presqu'île Banks*. Dans la journée du 9 mars, Cook doubla le cap sud de la Nouvelle-Zélande, et passa à l'exploration de la bande N. O. de l'île méridionale. Toute cette étendue de côtes, le plus souvent escarpées, sauvages, incultes et battues par les fortes houles de l'O., n'offrit aux naviga-

Digitized by Google

teurs aucune observation intéressante. Le 28 mars, après avoir achevé la circumnavigation de Tavaï-Pounamou, Cook revint dans le détroit qu'il avait découvert et y mouilla dans la baie de l'Amirauté, où il passa trois jours pour faire de l'eau et se procurer du bois. Le pays paraissait abandonné depuis long-temps : à peine y trouva-t-on quelques huttes ruinées. Le sol environnant était couvert d'arbres, de buissons et de fougères qui le rendaient presque inaccessible.

Enfin, le 31 mars 1770, Cook quitta la Nouvelle-Zélande, en donnant le nom de *Farewell* (adieu) au dernier cap qu'il eut en vue. Il avait ainsi reconnu toutes les côtes des deux grandes îles et recueilli les plus précieux documens géographiques, tandis que Banks et Solander enrichissaient la science d'une foule de renseignemens sur les productions de ces contrées.

D'après ces observations, les Nouveaux-Zélandais sont grands, agiles, robustes, plus musculeux et moins gras que les voluptueux insulaires de Taïti. Leur teint est brun, de la couleur à peu près de celui des Espagnols. Les femmes n'ont point les formes élégantes et délicates des Taïtiennes, mais leur son de voix est d'une douceur remarquable. Ces sauvages sont en général d'un caractère doux et affable, pleins d'affection et de tendresse les uns pour les autres, mais implacables et féroces envers leurs ennemis. Cook attribue l'état de guerre perpétuelle dans lequel ils vivent au peu de ressources qu'offrent les productions du sol, qui les force à se disputer la possession des bords de la mer pour y pêcher leur subsistance. Excepté les chiens assez rares d'ailleurs, ils n'avaient, du temps de Cook, que des racines de fougère, des ignames, des patates, et le poisson de leur pêche pour se nourrir. Les observateurs anglais attribuèrent aussi, à la pénurie de ressources, l'horrible coutume de l'anthropophagie dont ils trouvèrent

Digitized by Google

des traces partout où ils relâcherent; mais des observations postérieures ont révélé les véritables causes de cette coutume qui a sa base dans une idée superstitieuse.

A la différence de Taïti, les Anglais trouvèrent à la Nouvelle-Zélande une certaine réserve dans les mœurs et des idées de pudeur et de décence fort remarquables. « Ayant débarqué un jour, dit Cook, sur une petite île de la baie Tolaga, nous surprîmes plusieurs Zélandaises occupées à pêcher des écrevisses. A notre vue elles parurent pleines de confusion et de regret : les unes se cachèrent parmi les rochers et le reste se tapit dans la mer jusqu'à ce qu'elles se fussent fait une ceinture et un tablier des herbes marines qu'elles purent trouver. Lorsqu'elles en sortirent, nous remarquâmes que, malgré ces précautions, leur modestie souffrait beaucoup de notre présence. » Les naturels sont moins propres que les Taïtiens, à cause de la rigueur de leur climat qui s'oppose à de trop fréquentes ablutions. Ils s'oignent les cheveux d'une huile de poisson fort nauséabonde lorsqu'elle n'est plus fraîche. Les hommes portent la barbe courte et les cheveux relevés au-dessus de la tête, avec des plumes d'oiseau fichés dans la touffe. Les femmes ont les cheveux courts ou flottans en liberté. Ils se tatouent sur toutes les parties du corps comme les Taïtiens, et ils appellent *moko* les dessins qu'ils se gravent ainsi dans la peau. Ils se fabriquent avec une espèce de lin, le *phormium tenax,* plusieurs sortes de nattes et de pagnes fort bien tissus, dont ils se font des manteaux et des tabliers que les hommes et les femmes portent sans distinction. Les deux sexes s'ornent le cou et les bras de colliers et de bracelets composés d'os d'oiseaux, de coquillages ou d'autres substances. Les hommes se suspendent au cou un morceau de talc vert de forme alongée, sur lequel est grossièrement sculptée une figure humaine : ils tiennent beaucoup à cet ornement.

Digitized by Google

Leurs habitations sont étroites et basses; la charpente est de bois; les parois et le toit sont formés d'herbes sèches. La porte est trop petite pour qu'on y puisse passer autrement qu'en rampant à genoux. Quelques outils grossiers, leurs armes, les plumes qui leur servent d'ornemens, les maillets dont ils battent la racine de fougère, tels sont les seuls ustensiles qui garnissent leurs demeures. Ils cuisent leurs alimens, comme les Taïtiens, en les rôtissant dans des fours en terre. Leur seule boisson est l'eau.

L'industrie des Nouveaux-Zélandais se montre dans la construction de leurs pirogues qui sont longues, étroites, et en général fort bien entendues. La plupart portent sculptées à la proue et à la poupe des figures humaines hideuses, grimaçantes et tirant une langue monstrueuse. Les grandes pirogues de guerre sont magnifiquement ornées de sculptures à jour et couvertes de franges en plumes noires qui font le plus bel effet. Au moyen de pagaies légères et de forme ovale à l'extrémité, ils font voler ces pirogues sur la mer avec une rapidité surprenante. Ils se servent de la voile, mais ils ne peuvent aller que vent arrière.

Leurs outils sont des haches faites d'une pierre noire et dure, et des ciseaux d'os humains ou de jaspe affilé. Ils ont des filets fort bien faits et des seines surtout d'une grandeur énorme. Leurs armes ne sont pas destinées à tuer de loin, mais leur effet n'en est que plus meurtrier : ce sont des lances, des haches de bataille et le terrible *patou-patou*, sorte de massue ou de casse-tête en pierre dure. Cook fit la remarque qu'ils ne connaissent sur aucune partie de cette terre l'usage des frondes et de l'arc, qui sont ordinairement les armes de tous les peuples sauvages. Les chefs portent une espèce de bâton sculpté qui est leur signe de distinction et de commandement. Dans leurs entrevues avec les Anglais, arrivé à une encâblure du na-

Digitized by Google

vire, le chef se levait et prenait son bâton de commandement; ils défiaient alors les étrangers en disant : *Are maï, are maï, harre outa patou-patou oge* (Venez à nous, venez à nous, et nous vous tuerons tous avec nos patous-patous); puis ils s'approchaient insensiblement du vaisseau, répondaient d'un ton tranquille à ce qu'on leur disait, jusqu'à ce que, encouragés par l'apparente timidité des Anglais, ils commençassent l'attaque qui leur était toujours funeste. Leur chant de guerre s'exécute avec des contorsions horribles, en tirant la langue et en s'agitant les armes à la main comme des frénétiques dans un accès.

Cook ne put avoir que des renseignemens vagues dans ce premier voyage sur la hiérarchie des petites sociétés zélandaises. Il entendit parler seulement d'un chef puissant nommé Teratou, et auquel semblaient obéir toutes les tribus qui habitent depuis le cap Kidnappers (Mata-Mawi) jusqu'à la baie d'Abondance. Quant à la langue, elle est radicalement la même que celle de Taïti, avec quelques différences de prononciation.

Parmi les quadrupèdes observés dans ce pays, Cook mentionne seulement le chien et le rat. Il vit aussi des cormorans, des canards, des faucons, des chouettes et des cailles. Plusieurs petits oiseaux ont le chant le plus agréable : « Un matin, dit la relation, étant mouillés à un quart de mille de la côte, nous fûmes réveillés par le gazouillement d'un nombre incroyable d'oiseaux. Cette mélodie sauvage ressemblait au concert d'une infinité de petites cloches parfaitement d'accord. Nous observâmes ensuite qu'à la Nouvelle-Zélande les oiseaux chantent la nuit durant quelques heures jusqu'à l'apparition du soleil, et restent silencieux pendant toute la durée du jour. »

Les insectes sont aussi fort rares sur cette terre; en revanche les côtes fourmillent de toutes sortes de poissons, dont les espèces sont presque toutes excellentes. La plus

Digitized by Google

grande partie du pays est couverte de verdure, e tla collection de Banks s'y enrichit de quatre cents nouvelles espèces de plantes, parmi lesquelles se distinguent surtout les deux variétés de *phormium*, dont les indigènes fabriquent leurs étoffes et leurs cordes, et qui produit des filamens supérieurs en force et en finesse à ceux de nos plus beaux lins. Les naturalistes remarquèrent aussi des forêts d'une vaste étendue, composées de beaux et grands arbres, capables de fournir les meilleurs bois de charpente et quelques-uns susceptibles d'être employés à la mâture des vaisseaux.

§ V.

Reconnaissance de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande ou Australie. — Echouage de *l'Endeavour*. — Entrevues avec les Australiens. — Passage à travers le détroit de Torrès

Après avoir quitté le cap Farewell, Cook porta à l'O., et, le 19 avril, il aperçut pour la première fois les côtes de l'Australie. Il s'approcha du cap *Howe* et longea la terre dans la direction N. Le 22 il reconnut une haute montagne qui fut nommée *Dromadaire* à cause de sa forme, et, le 28, il mouilla vis-à-vis d'un petit village des indigènes, dans une baie que la reconnaissance des naturalistes dota du nom, célèbre depuis, de *Botany-Bay* (Baie de Botanique). Les sauvages qu'on avait déjà vus étaient entièrement nus et s'étaient enfuis dès que les étrangers avaient paru vouloir communiquer avec eux.

Aussitôt que *l'Endeavour* eut jeté ses ancres, Cook se dirigea vers la côte avec Toupaïa et les deux amis Banks et Solander. Deux naturels se présentèrent pour leur disputer le passage; ils étaient armés de longues piques et de bâtons courts qui paraissaient destinés à jeter leurs lances avec plus de force. Ils s'adressèrent aux Anglais d'un ton de voix élevé, dans un langage rude et désagréable, dont

Digitized by Google

Toupaïa ne comprit pas un seul mot. Comme ils semblaient décidés à défendre l'accès de leurs côtes, Cook, touché de leur courage, fit signe à ses hommes de cesser de ramer, et jeta aux naturels des clous et des verroteries dont ils parurent contens, mais sans vouloir permettre le débarquement. On leur tira un coup de fusil à poudre qui ne les effraya point, et il fallut deux décharges de petit plomb pour obliger à prendre la fuite ces intrépides défenseurs du territoire australien. On visita ensuite les huttes dans lesquelles on trouva des enfans cachés derrière un bouclier d'écorce : on fit semblant de ne pas les apercevoir, et on laissa quelques verroteries pour disposer favorablement les propriétaires des cabanes. On se contenta d'emporter une cinquantaine de lances de six à quinze pieds de longueur, armées de quatre pointes aiguës, dont ils se servent pour harponner le poisson.

Le lendemain, Cook revint à terre, et découvrit un petit cours d'eau qui lui servit pour les provisions de l'équipage. Les huttes visitées la veille étaient vides, et les verroteries qu'il y avait laissées étaient encore intactes. Les jours suivans, on vit plusieurs fois les indigènes par troupes de dix à quinze; mais ils se montrèrent constamment timides et craintifs. La vue de Toupaïa seul, qui était devenu bon tireur et chassait souvent aux perroquets, en mit en fuite une dizaine qu'il avait rencontrés inopinément.

Les Anglais quittèrent Botany-Bay le 6 mai 1770, et trouvèrent, à trois lieues plus loin, un autre hâvre qui fut nommé *Port-Jackson*. C'était un pays désert alors, ou du moins habité seulement par quelques hordes disséminées de sauvages, vivant entièrement nus, dans une contrée boisée, fertile et peuplée d'oiseaux de la plus grande beauté. C'est là que l'Angleterre a fondé plus tard la ville de Sydney, capitale de sa colonie de la Nouvelle-Galles du Sud, qui compte aujourd'hui plus de 40,000 habitans.

Digitized by Google

Cook releva ensuite et nomma successivement les caps Smoky, Byron, les baies Moreton, Glass-Houses, le cap Sandy, et ne prit terre qu'à la baie Hervey, avec les naturalistes. Le pays est sec et sablonneux; il ne produit que quelques arbres disséminés et sans broussailles. On aperçut de la fumée, et plusieurs naturels, toujours dans un état de nudité complète, se montrèrent de loin; quelques traces de leur passage récent gisaient sur la plage; mais aucun vestige de leurs habitations ne fut découvert nulle part, d'où l'on conclut que ces peuples passent la nuit en plein air. Toupaïa exprima son dédain pour cette race dégradée, en disant que c'étaient des *taata ino*, de pauvres misérables.

Le 24, on fit voile de nouveau, et l'on vit les baies Broad-Sound, Repulse, les caps Gloucester et Sandwich. Jusque-là, *l'Endeavour* avait navigué sans accident sur une côte semée de bas-fonds et entièrement inconnue. Mais le pauvre navire allait entrer dans une carrière de malheurs, dont le premier fit donner le nom de *Tribulation* au cap le plus voisin. Le 10 juin, la vue de quelques îles basses fit craindre l'approche de récifs, et *l'Endeavour* manœuvra pour prendre le large. « A onze heures du soir, dit la relation, l'eau diminua tout-à-coup, et, avant qu'on pût rejeter la sonde, le vaisseau toucha. Il resta immobile, fortement battu par la houle contre le rocher sur lequel il était fixé. En un instant, tout l'équipage fut sur le pont : les visages exprimaient avec énergie l'horreur de notre situation. » On abattit sur-le-champ toutes les voiles, mais le vaisseau resta toujours immobile, et bientôt, à la clarté de la lune, on vit flotter les planches brisées de son doublage. Dans l'espoir que la marée montante pourrait remettre *l'Endeavour* à flot, on l'allégea le plus possible, en jetant précipitamment à la mer les six canons qui étaient sur le pont, le lest de fer et de pier-

Digitized by Google

res, et toutes les matières pesantes qui se trouvaient à bord.

Le lendemain, au point du jour, on reconnut que la terre était à huit lieues de distance, sans une seule île dans l'intervalle, où l'on pût être porté par les embarcations. La marée vint, mais sans succès; la voie d'eau s'accrut au contraire, et le travail de trois pompes n'était pas suffisant pour la gagner. Cependant, après des efforts extraordinaires, le vaisseau fut mis à flot sur les dix heures du soir, et l'on vit avec joie que les voies d'eau n'étaient pas plus considérables qu'auparavant. Mais une fatigue excessive de corps et d'esprit avait exténué les gens de l'équipage. Ils ne pouvaient pomper plus de cinq ou six minutes, après quoi ils tombaient épuisés sur le pont, et reprenaient leurs places au travail, pour se reposer bientôt après. Dans cette extrémité, il était impossible de continuer le travail des pompes assez long-temps pour maintenir le bâtiment à flot, et le conduire dans la baie la plus voisine. L'un des officiers, Monkhouse, proposa un expédient qu'il avait vu employer avec succès sur un navire marchand, qui faisait plus de quatre pieds d'eau à l'heure. Il prit une voile étroite, nommée bonnette, sur laquelle il étendit une grande quantité d'étoupe et de laine mêlées ensemble, qu'il fit coudre par poignées. La bonnette ainsi préparée fut glissée sous le vaisseau, de manière à s'adapter au trou. La pression de l'eau fit entrer la laine et l'étoupe dans l'ouverture, et la boucha assez pour que le travail modéré des pompes suffît largement à gagner l'eau qui pénétrait encore à travers.

L'Endeavour, ainsi sauvé comme par miracle, fut conduit au fond d'un hâvre voisin et amarré le long d'une grève escarpée où l'on dressa des tentes sur la plage : une forge fut construite et l'on procéda, après avoir amené l'avant du bâtiment à terre, à l'examen de la voie d'eau. On trouva que les rochers avaient traversé les quatre borda-

Digitized by Google

ges qui étaient coupés sans éclats de bois comme si c'eût été l'œuvre d'un instrument tranchant. L'un des trous était assez large pour faire couler le vaisseau en peu d'instans; heureusement le rocher s'était brisé dans l'ouverture au moment où *l'Endeavour* s'en était détaché, et ce fragment, incrusté pour ainsi dire dans la coque, avait atténué considérablement l'invasion de la voie d'eau.

Pendant que le charpentier travaillait à réparer ces avaries, le capitaine et les naturalistes faisaient de fréquentes incursions dans le pays. Dans l'une d'elles, ils aperçurent pour la première fois des kangarous, et ce ne fut que plusieurs jours après que le lieutenant Gore parvint à tuer un de ces singuliers animaux. Ils ont la tête et les oreilles assez semblables à celles du lièvre, le poil court et gris, et la queue presque aussi longue que le corps. Les jambes de devant n'ont que sept à huit pouces de long, tandis que celles de derrière en ont vingt-deux à vingt-quatre. Cette conformation permet au kangarou de s'élancer par bonds de douze à quinze pieds d'étendue, et de dépasser à la course les chiens les plus agiles. Les naufragés se procurèrent aussi d'excellentes tortues sur un récif voisin de la baie et quantité de bons poissons.

Plusieurs fois les naturels du pays vinrent les visiter sans crainte. Le 19, plusieurs d'entre eux montèrent à bord et demandèrent une tortue qui leur fut refusée quoiqu'à regret. Ce refus les irrita au dernier point, et l'un d'eux exprima sa colère, en jetant violemment à la mer le biscuit qu'on lui offrait pour l'apaiser; puis ils s'efforcèrent d'enlever deux tortues par force, et, n'y pouvant réussir, sautèrent de rage dans leurs pirogues. Arrivés à terre, ils prirent à leur feu un tison enflammé, et avant qu'on pût s'y opposer, ils tracèrent une enceinte de feu autour des tentes, en allumant les herbes sèches qui couvraient la plage. L'incendie se propagea bientôt avec tant de furie

Digitized by Google

qu'on eut de la peine à sauver les tentes et que la forge du serrurier fut réduite en cendres. Comme ils voulaient mettre aussi le feu à des toiles et à des filets étendus plus loin, on réprima leur audace par des coups de fusil. La paix se rétablit bientôt avec eux, et pour la consolider on leur fit cadeau d'étoffes et de quincailleries, dont la nouveauté leur fit plaisir, mais dont ils ne surent faire aucun usage; le lendemain, après leur départ, on retrouva tous ces objets entassés et abandonnés dans les bois.

Cependant les avaries du vaisseau avaient été réparées, et Cook songea bientôt à poursuivre son périlleux voyage. Déjà le maître d'équipage avait exploré les récifs environnans, sans pouvoir trouver un passage pour en faire sortir le vaisseau; mais Cook ne se découragea pas, et, le 4 août, il fit lever l'ancre, et la sonde constamment à la main, naviguant de récifs en récifs, toujours sur le point de périr, et ne sachant le soir si la nuit s'écoulerait avant que *l'Endeavour* n'échouât sur quelque banc de coraux inaperçu, il parvint enfin à gagner la pleine mer le 14. Le 16 et les jours suivans, les périls auxquels on avait échappé si heureusement se renouvelèrent bientôt; mais l'intrépide capitaine ne voulait pas reculer; il devait se trouver à la hauteur du détroit qui, suivant quelques géographes, séparait la Nouvelle-Guinée de la Nouvelle-Hollande, et personne, depuis le problématique voyage de Torrès, n'avait osé s'aventurer dans ce périlleux passage. « Animés, dit-il, par l'espérance de la gloire qui couronne les découvertes des navigateurs, nous affrontions gaîment tous les périls et nous endurions de bon cœur toutes les peines et toutes les fatigues. »

Le 19, il aperçut le cap Grenville et gouverna entre les îles qui bordent ce continent. Le 21, le dernier cap de l'Australie, appelé par Cook *cap York,* fut doublé, et l'on navigua dans le canal entre deux pointes qui paraissaient

Digitized by Google

entièrement séparées. En quittant la côte orientale de la Nouvelle-Hollande ou Australie, Cook donna à cette partie de la grande terre le nom qu'elle a conservé de *Nouvelle-Galles du Sud*, et prit possession du pays sur une petite île voisine du cap York; puis il continua sa route dans le passage et acquit la conviction que l'Australie et la Nouvelle-Guinée forment deux terres distinctes.

Après avoir ainsi exploré sur une étendue de plus de six cents lieues les côtes de l'Australie et constaté le grand fait géographique du détroit de Torrès, travaux magnifiques et qui suffisaient seuls pour le classer au rang des plus illustres navigateurs, Cook gouverna à l'E. N. E. et atterrit à la Nouvelle-Guinée dans les environs du cap Walsh. Il avait l'intention de s'y ravitailler, mais les naturels se rassemblèrent en grand nombre et lancèrent avec force des javelines qui effrayèrent les Anglais. La plupart d'entre eux étaient armés de cannes creuses à l'aide desquelles ils envoyaient des feux dont personne ne put découvrir le but ni la nature. La décharge était tout-à-fait semblable à celle d'une arme à feu, sauf le bruit. Les insulaires étaient nus comme les Australiens auxquels ils ressemblaient beaucoup; ils avaient cependant le teint moins foncé.

§ VI.

Arrivée à Batavia. — Mort de Toupaïa et d'un grand nombre des compagnons de Cook. — Retour en Angleterre.

Cook releva quelques détails précis sur cette côte tout-à-fait inconnue avant lui, et se dirigea vers la rade de Batavia. Le 9 septembre, il reconnut Timor; le 17, il débarqua sur l'île Savu qui relève des autorités hollandaises; il y fit quelque séjour et prit des vivres frais en buffles, moutons et volailles. Enfin le 9 octobre il mouilla dans la rade de Batavia, et se disposa à y relâcher quelque temps pour

Digitized by Google

y faire réparer solidement son vaisseau; relâche malheureuse, et plus funeste à ses braves compagnons de gloire et de fatigues, que toutes les tribulations et les dangers de la longue campagne qu'ils venaient de terminer dans la mer du Sud.

Le 11, Cook et ses amis descendirent à terre. Banks loua une demeure et des esclaves, et fit débarquer aussitôt Toupaïa qui déjà était malade à bord. Le mouvement de cette grande cité, les voitures, les rues, les habitans, cette foule d'objets si nouveaux et si curieux, semblèrent animer le pauvre Taïtien d'une nouvelle vie. Son fidèle Taïeto exprimait son étonnement et son plaisir avec plus de force encore. Il dansait de joie dans les rues, et sa curiosité toujours ardente et empressée examinait tout en détail et dans une sorte d'extase. Toupaïa voulut s'habiller à la manière de son pays, comme tous les étrangers qu'il voyait circuler dans les rues sous mille costumes divers. Ainsi vêtu, les habitans de Batavia le prirent pour le Taïtien Outourou qu'avait emmené Bougainville l'année précédente, et demandèrent si ce n'était pas le même sauvage. Cependant les funestes effets du climat se firent bientôt sentir : Toupaïa retomba dans sa première langueur. Taïeto fut attaqué d'une inflammation de poitrine. Tous les deux furent transportés par Banks sur une île voisine pour y respirer un air plus pur. Banks lui-même en revint malade. Son ami Solander était déjà frappé et n'avait pu même assister aux obsèques de la première victime du fléau, le chirurgien Monkhouse, homme plein de lumières et de raison, dit Cook. Le 9, Taïeto mourut, et son maître, qui avait pour lui la tendresse d'un père, fut si affecté de cette perte que l'on désespéra de le conserver plus d'un jour. Le pauvre Toupaïa sentait lui-même sa fin approcher : *Taïo mate* (mes amis, je vais mourir), disait-il tristement à ceux qui étaient auprès de son lit; il succomba, en effet,

Digitized by Google

quelques jours après, sincèrement regretté de tous les Anglais dont il s'était fait autant d'amis par ses qualités personnelles et par son intelligence remarquable.

Au milieu de ces désastres répétés, Cook apprit sans émotion qu'en réparant *l'Endeavour*, on avait découvert qu'une partie considérable de la quille n'était plus que de l'épaisseur d'une semelle de soulier. A quoi leur servait-il en effet d'avoir été conservés par miracle, puisqu'ils semblaient destinés tous à se voir périr les uns après les autres, frappés par le climat meurtrier de Batavia? Cependant Solander et Banks étaient un peu rétablis; *l'Endeavour* était prêt, et le 26 octobre Cook se hâta de quitter cette ville funeste, dont il fait le plus sombre tableau. Mais ses pertes n'étaient pas à leur terme. Plusieurs malades avaient emporté avec eux les germes de la fièvre de Batavia. Dans l'espace de six semaines, on vit mourir le dessinateur Parkinson, l'astronome Green, l'officier Monkhouse qui avait sauvé *l'Endeavour* sur les côtes de l'Australie, le contremaître, le charpentier, le cuisinier, etc., vingt-trois hommes en tout, sans compter les sept personnes qui avaient succombé à Batavia. Ainsi, Cook voyait tomber autour de lui ses compagnons de fatigues que la mort avait tant de fois épargnés. Pour mettre fin à tant d'infortunes, le capitaine se hâta de gagner le cap de Bonne-Espérance, où les restes de l'équipage se reposèrent pendant un mois. Il relâcha ensuite à Sainte-Hélène, qui appartenait alors à la compagnie des Indes anglaises, et, le 12 mai 1771, il mouilla sans autre accident aux Dunes et prit terre à Deal avec les restes de sa glorieuse expédition.

La publication de ce voyage fut confiée au talent littéraire du docteur Hawkesworth qui en rédigea la relation d'après les journaux réunis de Cook et de Banks. Les observations variées du navigateur et du naturaliste, vivement colorées par le style élégant du rédacteur, obtinrent

Digitized by Google

bientôt en Angleterre un succès prodigieux, et furent traduites dans toutes les langues.

XXV. JEAN-FRANÇOIS-MARIE DE SURVILLE. 1769-1770.

Îles Bashi. — Archipel Salomon. — Histoire du naturel Lova-Sarega. — Relâche à la Nouvelle-Zélande. — Enlèvement du chef Nagui-Nouï. — Mort de Surville.

Pendant que Cook accomplissait son exploration de la Nouvelle-Zélande, un capitaine français, Surville, avait jeté l'ancre sur cette terre, qui fut aussi visitée l'année suivante par un autre officier français, le malheureux capitaine Marion. Nous devons rendre compte de ces deux voyages importans à leur date respective, avant de reprendre le récit des deuxième et troisième expéditions de Cook.

En 1769, Law de Lauriston, gouverneur de Pondichéry, et Chevalier, gouverneur de Chandernagor, associèrent le capitaine Surville à une entreprise aventureuse dont ils avaient conçu le plan. Il s'agissait d'aller prendre possession d'une île de la mer du Sud, récemment découverte, suivant de vagues rapports, par un navire anglais, à la distance de sept cents lieues du Pérou, et dont la renommée exaltait l'opulence. Le 2 juin, Surville partit de Pondichéry, sur *le Saint-Jean-Baptiste*, navire de la Compagnie des Indes, monté, outre les hommes de l'équipage, par vingt-quatre soldats d'infanterie, et fit voile dans la direction des îles Philippines. Il s'arrêta le 20 sur l'une des îles Bashi, ainsi nommées d'une liqueur extraite de la canne à sucre dont les indigènes se montrent fort avides. Les bons habitans de ces îles ont coutume, à ce qu'il paraît, de distribuer à chacun des hôtes qui viennent les visiter, une femme, un champ et des instrumens de culture. Ces mœurs de l'âge d'or séduisirent trois matelots

Digitized by Google

du *Saint-Jean-Baptiste* qui désertèrent la veille du départ; à cette occasion Surville, excellent officier de marine, ainsi que son contemporain Cook, mais, comme lui, violent et emporté, se signala par une rigueur excessive. Il fit arrêter six insulaires sur la plage, et tâcha de leur faire entendre qu'il fallait lui ramener les déserteurs. Les prisonniers parurent comprendre et demandèrent qu'on les mît en liberté; puis ils se jetèrent précipitamment dans leurs pirogues, et revinrent peu de temps après avec de grandes acclamations de joie, apportant trois cochons soigneusement garrottés. Le chef des Indiens caressait Surville de la main et semblait enchanté d'avoir si bien compris et exécuté ses ordres. Mais le rude marin le repoussant avec colère, les Indiens effrayés sautèrent dans leurs pirogues et s'enfuirent. Le capitaine en garda trois et partit après avoir inutilement attendu ses matelots. Ces infortunés captifs pleurèrent d'abord en quittant leur île; puis ils s'apaisèrent et se conduisirent de manière à se concilier l'affection des officiers français. Deux moururent du scorbut et le troisième resta au service d'un officier.

Le Saint-Jean-Baptiste fit route au S. E. le 24 août. Le 5 octobre, on eut connaissance des îles Ontong-Java de Tasman; le 7, on découvrit une île de cinq ou six milles d'étendue, inhabitée, mais couverte d'arbres à fruit, qui fut appelée *île de la Première Vue*. Surville était entré, sans le savoir, au milieu du fameux archipel Salomon de Mendana, dont Bougainville avait reconnu la partie septentrionale quelques années auparavant. Il atterrit le 13 seulement, après avoir lutté contre des vents et des calmes successifs, dans une vaste baie de l'île Isabel, à laquelle il donna le nom de *Port Praslin*. A peine à l'ancre le vaisseau fut entouré de pirogues; les naturels ne voulurent pas venir à bord, et se contentèrent d'accepter quelques présens. Ils regagnèrent la terre le soir et passèrent la nuit

Digitized by Google

groupés près d'un grand feu. Quelques-uns cherchaient à contrefaire les bruits qu'ils avaient entendus à bord, les divers commandemens et les coups de sifflet du maître d'équipage.

Une douzaine de pirogues revinrent le lendemain pendant qu'on hâlait le navire dans le hâvre. L'un de ces canots avait cinquante-six pieds de long sur quatre pieds de large. Comme la veille, les naturels s'amusèrent à répéter les commandemens des officiers; mais le fifre ayant joué un air avec accompagnement de tambour, ils écoutèrent aussitôt plongés dans une muette extase; puis, dans leurs transports de joie, ils firent pirouetter leurs pirogues avec leurs pagaies en battant les flots en cadence. Attiré par la musique, l'un des sauvages se hasarda à monter sur le pont, et le nombre de ceux qui le suivirent devint en peu d'instans si considérable qu'il fallut surveiller avec soin cette foule inquiète, agitée, et dont les regards trahissaient les craintes et les soupçons. Au moindre mouvement que l'on faisait sur le vaisseau, ils sautaient dans leurs pirogues, et parfois même ils se jetaient à la mer. Quoiqu'on leur fît quelques cadeaux, ils n'étaient pas moins prompts à s'élancer sur tout ce qui se trouvait à leur portée.

Vers midi, Surville expédia deux canots armés, sous les ordres de son second, pour chercher une aiguade. Toutes les pirogues suivirent les canots, l'une d'elles marchant en avant pour guider les autres. Celle-ci semblait commandée par un naturel qui se tenait debout, avec deux paquets d'herbes dans les mains qu'il élevait au-dessus de sa tête, en exécutant différens gestes en cadence. Au milieu de la pirogue, était un jeune homme appuyé sur une longue lance. Des fleurs rouges étaient passées dans ses oreilles et dans la cloison de ses narines; ses cheveux étaient poudrés à blanc avec de la chaux.

La pirogue conduisit les canots vers l'entrée d'un canal

Digitized by Google

étroit bordé de broussailles, et recelant l'aiguade prétendue. L'officier français ne trouvant pas prudent d'y engager ses canots, détacha, pour une reconnaissance par terre, quatre hommes et un caporal. Le détachement revint sans avoir trouvé d'eau, si ce n'est dans les marais où l'on enfonçait jusqu'à la ceinture. Le second, devenu plus défiant, se plaignit de ce qu'on l'avait induit en erreur. Les sauvages conduisirent alors les canots derrière un groupe d'îlots, à trois lieues du navire, au pied d'une colline boisée. Le même détachement, envoyé en reconnaissance, trouva un filet d'eau qui découlait d'un rocher goutte à goutte. Une fois en face de cette aiguade, il se vit abandonné par ses guides, et il eut beaucoup de peine à retrouver son chemin.

Pendant ce temps, sur le rivage, les naturels avaient, par tous les moyens possibles, cherché à attirer sur la grève les équipages français pour pouvoir ensuite hâler et échouer les canots sur le sable. Ils montraient pour cela les magnifiques noix de coco dont étaient chargés les arbres de l'île, et, comme les Français ne se laissaient pas persuader, ils cherchaient à s'emparer des amarres des canots pour les tirer sur la grève. Quand le détachement reparut, les sauvages, au nombre de deux cent cinquante, armés d'arcs, de lances et de casse-têtes, fondirent sur le petit groupe isolé, tuèrent un soldat et blessèrent le sergent d'un coup de sagaie. Le second lui-même reçut deux flèches dans la cuisse. Alors les Français tirèrent à bout portant au milieu de cette foule qui prit la fuite en voyant tomber un de ses chefs. L'officier, qui l'avait remarqué se tenant un peu à l'écart et excitant ses guerriers de la voix et du geste, l'avait ajusté et tué du premier coup : auprès du chef gisaient quarante de ses guerriers; les blessés avaient été emportés par les fuyards.

Cependant, le capitaine s'obstinait à obtenir de l'eau.

Digitized by Google

Peu scrupuleux sur les moyens, il résolut de s'emparer d'un naturel. Il fit embarquer deux matelots cafres dans une pirogue prise sur l'ennemi. Ces hommes, poudrés à blanc, arrangés et vêtus comme les habitans de l'île, pagayèrent auprès du navire, en imitant leurs gestes et leurs allures, en vue d'une pirogue montée par deux sauvages, qui naviguait à quelque distance. Trompés par ces apparences, les naturels s'avancèrent vers leurs prétendus compatriotes; mais, tout d'un coup, les canots lui donnèrent la chasse, et, désespérant de l'atteindre, ils tirèrent sans pitié sur les deux hommes qui ramaient. L'un d'eux fut tué, et son corps en tombant dans la mer fit chavirer la pirogue. Le second voulut se sauver à la nage, mais on l'atteignit, malgré ses plongeons réitérés, et on l'amena à bord. C'était un jeune homme de quatorze à quinze ans, nommé Lova-Sarega, qui se défendit avec une intrépidité rare. Lorsqu'il eut été hissé sur le pont, tout garrotté, il contrefit le mort pendant une heure; mais, comme on essaya de le laisser tomber à diverses reprises de sa hauteur, dans sa chute il eut soin d'avancer l'épaule pour se préserver la tête. Las de jouer un rôle inutile, il ouvrit les yeux, et, voyant l'équipage manger du biscuit, il en demanda et en mangea de fort bon appétit. On eut soin, toutefois, de le tenir encore attaché, de peur qu'il ne se jetât à la mer. Le lendemain, le captif indiqua l'aiguade tant désirée, et l'on alla à diverses reprises y faire de l'eau, en ayant soin de tirer sur les pirogues qui rôdaient autour des chaloupes.

Les seuls rafraîchissemens que l'on put se procurer furent des cocos, des choux-palmistes, des huîtres et d'autres coquillages. Cette relâche avait d'ailleurs été funeste aux Français; le sergent blessé était mort, et le second lui-même ne vit fermer ses plaies que dix mois après le combat, ce qui fit supposer que les flèches de ces sauvages

Digitized by Google

étaient empoisonnées. Le seul résultat heureux consista en quelques documens qu'on en recueillit, d'autant plus précieux qu'ils sont à peu près les seuls que nous ayons sur les îles Salomon. Les indigènes de cet archipel sont de stature médiocre, mais forts et nerveux. Les uns sont vraiment noirs, les autres cuivrés. Les noirs ont les cheveux crépus, le front petit, le bas du visage pointu et garni d'un peu de barbe. L'ensemble de la physionomie a un caractère farouche, presque féroce. Quelques-uns des hommes cuivrés ont des cheveux lisses. En général, les cheveux sont coupés à la hauteur des oreilles. D'autres n'en conservent qu'une touffe sur le sommet de la tête. Plusieurs divisent la touffe de l'occiput en petites queues qu'ils pommadent avec une sorte de gomme. La plupart se teignent les sourcils et les cheveux en jaune avec de la chaux, et s'appliquent une raie blanche, d'une tempe à l'autre, au-dessus des sourcils. Les femmes, dont on ne vit qu'un petit nombre, tracent des raies semblables en long sur leurs joues et en travers sur leurs gorges. Le seul vêtement des deux sexes consiste en un morceau de natte autour des reins. Les hommes ont le visage, les bras et d'autres parties du corps tatoués de dessins qui ne manquent pas de grâce. Le lobe inférieur des oreilles et la cloison des narines sont percés pour recevoir divers ornemens. Les bracelets en coquillages de tridacne et en écailles de tortue sont placés au-dessus du coude ou au poignet. Quelquefois aussi ils suspendent à leur cou une espèce de peigne en pierre blanche très-estimée. Mais les ornemens qui frappèrent le plus vivement Surville et ses compagnons, furent des colliers, des pendans d'oreilles et même des ceintures entières en dents humaines, dépouilles sans doute des ennemis dévorés sur le champ de bataille.

L'arc de ces sauvages est d'un bois noir, élastique et médiocrement pliant ; la corde est en filamens d'écorce de

Digitized by Google

latanier. La flèche, roseau de trois pieds de long, se compose de pièces soudées entre elles par un mastic très-tenace; sa pointe est une arête de raie. Les lances sont en bois noir de latanier; longues de huit à dix pieds, elles se terminent par un os pointu et garni de fortes barbes qui rendent les blessures dangereuses. Les casse-têtes, longs de deux pieds et demi et de la forme d'un losange aplati, sont ordinairement en bois rouge très-pesant; les naturels les portent à leur ceinture. Enfin, leurs boucliers sont en lanières de rotin tressées ensemble, munis d'un côté d'une anse pour passer le bras, et ornés parfois de houppes de paille rouge et jaune. Ils ont des marteaux d'une pierre noire, fixée solidement à un manche au moyen de liens de rotin; des herminettes en coquilles, taillées en biseau et ajustées à un morceau de bois dont la courbure est naturelle. Leurs couteaux sont des nacres tranchantes, et ils se servent de pierres à feu aiguisées pour se couper la barbe et les cheveux. Leurs filets de pêche se fabriquent avec les filamens de l'écorce du latanier. Dans leurs pirogues on trouva des graines d'une odeur balsamique, qu'ils brûlent pour s'éclairer. Elles donnaient une lumière plus claire que les chandelles de cire, et répandaient une odeur fort agréable.

Ces îles produisaient des cocotiers, des bananiers, des cannes à sucre, des ignames et diverses sortes d'amandes. Le *binao*, évidemment le *venaus* de Mendana, tient lieu de pain aux naturels. Ces paysages riches et verdoyans étaient peuplés d'une grande quantité de cacatoès, de loris, de pigeons ramiers, et de merles plus gros que ceux d'Europe. Dans les marais, on trouva des courlis, des alouettes de mer, une espèce de bécassine, une sorte de canard, enfin des salamandres, dont quelques-unes ont cinq pieds au moins de la tête à la queue. On sut aussi que des cochons errent à l'état sauvage dans les forêts, et l'un

Digitized by Google

des officiers, qui s'occupait d'histoire naturelle, remarqua une araignée, des fourmis et des mouches d'une grosseur prodigieuse.

Lova-Sarega resta deux ans avec les Français. Voici ce que dit Monneron, le subrécargue du *Saint-Jean-Baptiste*, du caractère de ce jeune sauvage : « Il était à peine depuis deux mois sur le vaisseau, qu'on s'aperçut de la facilité qu'il avait à apprendre notre langue; mais les progrès qu'il avait faits furent retardés par un séjour de trois mois chez les Espagnols du Pérou. Il parvint néanmoins, pendant ce temps, à se faire entendre assez bien dans les deux idiomes.

» Ce qui excita le plus son étonnement à Lima, ce fut la hauteur et la grandeur des maisons. Il ne pouvait se persuader qu'elles fussent solides, et, pour s'en assurer, il essayait d'ébranler les murs. Sa surprise redoublait tous les jours, en voyant les occupations et les ouvrages des Européens, et il ne tarda pas à reconnaître qu'ils avaient une grande supériorité sur ses compatriotes. Pendant la traversée du port Praslin au Pérou, M. de Surville le fit toujours manger à sa table : il reconnut bien que c'était une faveur particulière, parce que le traitement des autres noirs était tout différent du sien. A la mort de M. de Surville, le jeune Lova se retira de lui-même de la table des officiers, et voulut servir comme domestique.

» On a eu pour lui des égards particuliers, et sans doute il les mérita par ses bonnes qualités : les témoignages de sa reconnaissance ont toujours prouvé qu'il sentait le prix des attentions, et jamais il n'a abusé des bontés qu'on avait pour lui. Le seul défaut qu'on lui connaisse est un mouvement de dépit ou de désespoir auquel il se livre facilement et qu'on ne peut attribuer qu'à son extrême sensibilité; mais ce mouvement ne tourne jamais que contre lui-même, et ne dure qu'un instant : c'est la colère d'un

enfant. Il a l'esprit pénétrant et apprend avec facilité et avec plaisir tout ce qu'on désire qu'il sache; il apprendrait certainement à lire en très-peu de temps, si l'on s'occupait à le lui enseigner.

» On n'a qu'à se louer de sa probité; il aime assez la parure, mais il s'en détache sans peine. Il connaît très-bien le prix et l'usage de l'argent, et cependant il n'y attache pas une grande valeur. Il ne paraît avoir de vifs désirs que pour satisfaire son appétit. On peut assurer qu'il a les plus heureuses dispositions et qu'il est exempt de beaucoup de défauts dont l'éducation la plus soignée ne garantit pas toujours. »

Interrogé sur son pays natal, Lova-Sarega répondit que chaque île de l'archipel était en guerre avec l'île voisine, et que les prisonniers faits dans les batailles devenaient les esclaves des vainqueurs. L'autorité du roi ou chef est illimitée; tous ses sujets doivent apporter chez lui le produit de leur pêche, de leurs récoltes, de leurs travaux et du butin fait sur l'ennemi. Le chef retient ce qui lui convient, et abandonne le reste aux propriétaires. Celui qui emporterait chez lui quelque chose avant de l'avoir offert au souverain s'exposerait à une peine sévère. Tout sujet marchant sur l'ombre de son roi était sur-le-champ puni de mort. Un grand pouvait racheter sa vie par le sacrifice de toutes ses richesses.

Au sujet de la religion de ses compatriotes, Lova-Sarega disait seulement qu'après leur mort les hommes montaient au ciel, et qu'ils revenaient de temps en temps sur la terre pour visiter leurs anciens amis. Suivant cette croyance d'une touchante poésie, les esprits reviennent durant la nuit: ils annoncent les choses bonnes ou mauvaises et désignent les meilleurs endroits pour la pêche. Quand on contredisait à cet égard le jeune sauvage, il disait que personne ne pouvait savoir mieux que lui ce qui se passait dans son pays.

Digitized by Google

Les médecins, qui sont tous des vieillards, ont une grande influence parmi ces peuples. Même après un long séjour à bord, Lova-Sarega parlait des médecins de son île comme d'hommes bien plus habiles que les médecins d'Europe, bons seulement pour prolonger les maladies.

Quand un homme riche meurt, son cadavre est déposé sur une plate-forme à claire-voie, au-dessous de laquelle on a creusé une fosse. On attend que la putréfaction en ait décomposé les chairs et que les fragmens en soient tombés dans la fosse; puis on entasse la tête et les ossemens qui sont transportés dans une sépulture commune. Le trou est recouvert, et au-dessus on élève une case. Pour désigner le tombeau d'un enfant, ces peuples sauvages emploient un emblème touchant et simple : ils y plantent des fleurs.

Quoique leurs embarcations paraissent fragiles, ces insulaires n'en exécutent pas moins des voyages de dix à douze jours. Ils se guident dans leur route sur le mouvement des astres et savent distinguer quelques étoiles. Lova-Sarega assurait avoir vu aborder à son île un bateau qui portait quinze hommes noirs, trois femmes noires et une femme blanche. Les femmes noires ne faisaient que babiller; la femme blanche pleurait un homme blanc qui, s'étant jeté à l'eau pour prendre une tortue, avait été dévoré par les poissons. Elle accoucha de deux filles blanches dont l'une mourut. Rien ne put consoler sa douleur; elle s'étrangla avec un petit lacet qu'elle portait à son cou et qui lui servait sans doute à marquer par des nœuds le nombre de jours qu'elle avait passés loin de son pays. Lova-Sarega ajoutait que cette blanche avait des pendans d'oreilles très-grands et de couleur d'or, que ses cheveux étaient longs, qu'elle avait la cloison du nez percée, et qu'elle était nue avec un simple morceau d'étoffe pour la couvrir des hanches aux genoux. Le bateau qui l'avait amenée contenait une grande provision de cochons et de cocos.

Digitized by Google

Le père du jeune sauvage faisait souvent des voyages qui duraient dix ou douze jours chez une nation beaucoup moins noire que la sienne; il y échangeait des noirs contre des blancs, et il en rapportait des toiles fines chargées de dessins pour en faire des ceintures. Ces divers récits ont donné lieu de penser à M. d'Urville que la race jaune ou polynésienne occupe encore quelques points des îles Salomon.

Surville quitta l'île Isabel le 21 octobre, et, le 26, il se croyait hors de vue de toute terre, quand une île (la *Gower* de Carteret) s'étant révélée tout-à-coup, il la nomma *Inattendue*. Il découvrit encore le lendemain l'*île des Contrariétés*, qu'il appela ainsi à cause du calme et des folles brises qui le retinrent sur la côte. Dans la journée du 2 novembre, enchaîné sur la mer qui dormait sans un souffle de vent, il fut environné de pirogues, et voulut même envoyer un canot à terre; mais des hostilités éclatèrent et firent renoncer à la descente. Le 3, Surville découvrit les *Trois-Sœurs*, et une quatrième île qu'il nomma *île du Golfe*. Des pirogues se détachèrent de ces diverses îles, mais aucun des canots ne voulut se rendre aux signes qu'on leur fit de venir le long du bord. Enfin, le 6, Surville doubla les deux petites îles plates *Anna* et *Catalina*, qu'il nomma *îles de la Délivrance;* puis, pensant que toutes les terres qu'il venait de prolonger ne formaient qu'une seule et même île, il les nomma *terre des Arsacides*, nom qui a été restreint à une des grandes îles de l'archipel.

En quittant les îles Salomon, Surville fit voile vers la Nouvelle-Zélande qu'il atteignit le 12 décembre. Il ne put mouiller que cinq jours après dans la baie Oudoudou, qu'il nomma *Lauriston*, au moment même où le capitaine Cook relevait cette baie sans se douter qu'il y avait été précédé par un navire français. Le lendemain il des-

Digitized by Google

cendit à terre et fut reçu par le chef de la contrée, tandis que les naturels épars çà et là haussaient et baissaient alternativement des peaux de chiens et des paquets d'herbes qu'ils tenaient à la main. Le jour suivant, les insulaires se montrèrent réunis en troupes et sous les armes. Invité par les signes amicaux du chef, Surville se rendit seul au rivage auprès de lui. Le Nouveau-Zélandais lui demanda son fusil qu'il refusa, puis son épée dont il consentit à se dessaisir. Le chef courut montrer l'arme à ses compatriotes avec une sorte d'orgueil, et leur adressa une harangue animée. Dès cet instant, la meilleure intelligence régna entre les Zélandais et les Français, et ceux-ci purent se procurer des vivres et des rafraîchissemens de toute nature pour leurs nombreux malades. Le chef avait demandé à Surville la permission de visiter le navire, et il se disposait à partir dans son canot, lorsque les naturels alarmés poussèrent des cris qui le forcèrent de revenir à la côte.

Pendant que *le Saint-Jean-Baptiste* était à l'ancre, une violente tempête lui fit courir les plus grands dangers. Par ses manœuvres habiles le capitaine parvint à le sauver; mais la chaloupe qui était à terre avec les malades fut obligée de fuir devant le mauvais temps et de se réfugier dans une petite anse près d'un village où commandait un chef nommé Nagui-Nouï, qui reçut les malades dans sa propre habitation et leur prodigua tous les soins et tous les rafraîchissemens possibles, sans vouloir rien accepter en retour. La violence de la tempête avait en outre détaché du navire un canot amarré à la poupe et qui était allé s'échouer près du village de Nagui-Nouï. Le capitaine envoya sur-le-champ à sa recherche, mais les naturels s'en emparèrent et le cachèrent si bien qu'il fut impossible de le retrouver. Surville, irrité de la perte de son canot, ne craignit pas de faire lui-même des perquisitions minutieuses dans une petite rivière où il pensait qu'on avait pu le cou-

Digitized by Google

ler; puis, quand il vit que toutes ses peines étaient stériles, il résolut de tirer vengeance du vol. Des sauvages se trouvant dans le voisinage, il leur fit signe d'approcher, en saisit un qui accourut avec confiance, le conduisit à bord, s'empara d'une pirogue, brûla celles qu'il trouva sur la grève, mit le feu au village, puis appareilla pour quitter la Nouvelle-Zélande.

Cette vengeance atroce était d'autant plus injuste, que le prisonnier se trouvait être le chef Nagui-Nouï, le même qui avait accueilli les malades avec une hospitalité si désintéressée pendant les trois jours de la tempête. L'un des lieutenans, Potier de l'Orme, qui commandait la chaloupe dans cette circonstance critique, raconte ainsi la douleur touchante du Nouveau-Zélandais. « Cet infortuné ne m'eut pas plus tôt reconnu, qu'il se jeta à mes pieds, les larmes aux yeux, en me disant des choses que je n'entendais pas, et que je pris pour des prières d'intercéder en sa faveur et de le protéger. Je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour lui montrer qu'on ne voulait pas lui faire de mal. Il me serrait dans ses bras, et il me montrait en pleurant sa terre natale qu'on le forçait d'abandonner. Heureusement pour moi, le capitaine le fit descendre dans sa chambre de conseil; car il me faisait peine de voir cet homme alarmé du sort qu'on lui préparait. » Nagui-Nouï se figurait qu'on allait l'assommer sur-le-champ, le rôtir et le manger. Ce ne fut qu'à la longue qu'il se remit de ses craintes. Ce naturel était extrêmement vorace; après avoir mangé ce qu'on lui donnait, il allait encore auprès des matelots mendier les restes de leurs vivres. Néanmoins, il regrettait toujours son habituelle nourriture, la racine de fougère. Nagui-Nouï ne revit plus la Nouvelle-Zélande; il mourut près de l'île Juan Fernandez, le 12 mars 1770.

Après s'être ainsi privé des rafraîchissemens dont il avait besoin encore par sa brutale et imprévoyante ven-

Digitized by Google

geance, Surville se dirigea vers les latitudes où il supposait exister son île imaginaire. Le vent d'E., la disette d'eau et les maladies ne lui permirent pas d'y croiser long-temps, et, le conseil assemblé, il fut décidé que l'on gagnerait au plus tôt les côtes du Pérou. Le 8 avril 1770, Surville vint mouiller dans la baie de Chilca. Impatient de se rendre à terre pour faire connaître au vice-roi du Pérou les raisons qui l'obligeaient à cette relâche, il s'embarqua dans le canot, sans écouter les représentations de son second qui, arrêté par la barre de Chilca, avait inutilement tenté d'aborder. Malgré les efforts des rameurs, la force des lames entraîna le canot sur la barre, et il fut aussitôt chaviré. L'intrépide capitaine périt ainsi au port, victime de son mépris du danger. Le second prit le commandement du *Saint-Jean-Baptiste*, qu'il conduisit au Callao de Lima, et de là en Europe.

XXVI. MARION DU FRESNE. — 1771-1772.

Relâche à Van Diemen. — Séjour à la baie des Iles de la Nouvelle-Zélande. — Massacre de Marion et de plusieurs de ses compagnons.

Le capitaine Marion partit, en 1771, de l'Ile-de-France avec *le Mascarin* sous ses ordres immédiats, et *le Castries*, commandé par le chevalier Du Clesmeur. Il était chargé de reconduire dans sa patrie le Taïtien Outourou, que Bougainville avait amené en France, et de profiter de la traversée pour faire de nouvelles découvertes dans ces mers encore peu connues. Il fut obligé de relâcher sur l'île Madagascar, pour y compléter son approvisionnement et pour y faire traiter Outourou qui avait contracté la petite vérole à l'Ile-de-France. Après la mort du jeune sauvage, Marion n'en persista pas moins à continuer son voyage. Après s'être arrêté au cap de Bonne-Espérance, il se dirigea dans les latitudes australes, où il s'avança jusqu'au 47° sans

Digitized by Google

rien trouver que quelques petites îles escarpées et stériles, auxquelles son nom et celui de son lieutenant Crozet sont demeurés.

La rencontre des bancs de glace et les avaries que les deux navires éprouvèrent en se heurtant l'un l'autre au milieu d'un brouillard, déterminèrent Marion à chercher une relâche. Il se rendit à la terre de Van Diemen ou Tasmanie, et mouilla dans la baie de Frederick Hendrik, le 4 mars 1772. Une trentaine de sauvages s'étaient approchés de la côte, au moment où les navires avaient jeté l'ancre. Le lendemain, ils vinrent au devant des Français, avec leurs enfans et leurs femmes. On voulut les gagner à l'aide de quelques petits présens; mais ils repoussèrent même le fer, les miroirs, les mouchoirs et les étoffes. On leur montra des canards et des poules, en leur faisant entendre par signes que l'on désirait avoir des animaux semblables; au lieu de répondre, ils jetèrent au loin les poules et les canards avec un air de colère. Depuis une heure environ, les Français se trouvaient à terre, quand le capitaine Marion y descendit lui-même. S'avançant au devant de lui, l'un des naturels lui offrit un tison enflammé pour qu'il pût mettre le feu à un tas de bois amoncelé sur la plage. Marion s'y prêta, croyant que c'était une formalité capable de rassurer les sauvages. Mais à peine le bois était-il en feu, que les naturels se retirèrent sur une petite colline, d'où ils lancèrent une volée de pierres qui blessèrent les deux capitaines; on leur riposta par quelques coups de fusil; puis, avec les canots, on alla prendre terre plus loin sur un lieu découvert au milieu de la baie. Pendant ce temps, les sauvages, ayant renvoyé dans les bois leurs femmes et leurs enfans, s'étaient mis à suivre les embarcations le long du rivage, et, au moment où elles accostèrent, sur les cris de leurs chefs, ils décochèrent tous leurs lances. Un nègre, au service des Fran-

Digitized by Google

çais, fut blessé. Une seconde décharge tua un naturel, en blessa plusieurs, et les autres s'enfuirent en hurlant vers les bois. Dans leur fuite, ils cherchaient à entraîner ceux de leurs camarades dont les blessures étaient assez graves pour les empêcher de les suivre ; un détachement envoyé à leur poursuite ramena pourtant un indigène blessé, qui mourut quelques heures après. Cet homme avait cinq pieds trois pouces. Il était entièrement nu, comme les autres naturels des deux sexes de sa tribu, et il paraissait noir comme un Cafre ; mais, après avoir lavé le cadavre, on s'aperçut que sa peau était plutôt rougeâtre, et que la crasse et la fumée seules lui donnaient cette teinte noire.

Marion n'ayant pas trouvé d'eau dans les environs, ni de bois propre à réparer la mâture du *Castries*, fit voile pour la Nouvelle-Zélande, qu'il accosta, le 24 mars, à la hauteur du cap Borell, devant le mont Egmont qu'il appela *Pic Mascarin*. Il prolongea toute la bande occidentale d'Ika-na-Mawi, et vint mouiller, le 4 mai, sur la baie des Iles, près le cap Brett de Cook. Trois pirogues pagayèrent vers les vaisseaux, et les sauvages qui montaient l'une d'elles consentirent à venir à bord du *Mascarin*. Ils furent bien accueillis et reçurent divers cadeaux en vêtemens et en outils de fer. Les autres enhardis par la réception faite à leurs compatriotes montèrent aussi à bord. Cinq ou six demandèrent même à y passer la nuit : parmi eux se trouvait un chef nommé Tekouri, qui devait jouer un grand rôle dans la tragique histoire de Marion.

Quelques jours après, les navires étant amarrés dans un bon mouillage, on établit des tentes sur une île voisine nommée *Motou-Roua*, pour y faire soigner les malades. Un corps-de-garde devait les protéger ainsi que les matelots occupés à l'aiguade. Pendant ces diverses opérations, les pirogues zélandaises venaient en foule échanger des poissons contre des objets de quincaillerie. Les sauvages

Digitized by Google

étaient doux et paisibles; ils faisaient preuve de sagacité et d'intelligence, et bientôt ils surent les noms de tous les officiers. Ils venaient à bord en grand nombre, et Marion ne laissait pénétrer dans la chambre que les chefs, les femmes et les enfans. Les chefs se distinguaient par des touffes de plumes plantées au sommet de la tête. On reconnaissait les femmes mariées à leur chevelure rattachée sur la tête, tandis que les jeunes filles laissaient flotter leurs cheveux en liberté.

Sur les bords de la baie, Marion compta une vingtaine de villages, dont plusieurs pouvaient contenir quatre cents habitans. Aussitôt qu'on débarquait devant un village, les naturels accouraient au devant des étrangers et les pressaient de venir dans leurs maisons. Dans ses courses à l'intérieur, Marion avait trouvé, à trois lieues environ du mouillage, une forêt de beaux cèdres qui pouvaient servir à réparer sa mâture. Il y fit aussitôt construire un établissement pour abattre des arbres, les tailler et les traîner jusqu'à la mer. Chaque jour la chaloupe allait y porter des vivres aux ouvriers. Marion avait ainsi trois postes : l'un sur Motou-Roua, pour la forge, les malades et ceux qui faisaient de l'eau; le second sur la grève pour servir d'entrepôt; et le troisième, à deux lieues du rivage, dans la forêt. Chacun de ces postes était gardé par un détachement de soldats avec un officier. Les naturels fréquentaient habituellement ces divers postes et y portaient des oiseaux et des poissons. Ils mangeaient avec les marins, les aidaient dans leurs travaux; enfin la bonne harmonie était si parfaite que Marion donna l'ordre de ne plus armer les embarcations qui allaient à l'eau.

Le capitaine se plaisait singulièrement avec les naturels; sa chambre en était toujours remplie et il commençait à converser avec eux, à l'aide du vocabulaire de Taïti. De leur côté, les sauvages étaient pleins d'attentions pour

Digitized by Google

lui; tous les jours ils lui apportaient de magnifiques turbots, parce qu'ils savaient que leur ami était friand de ce poisson. Quand il descendait à terre, les sauvages le portaient en triomphe, en poussant des cris de joie; les femmes, les filles, les enfans même, venaient lui faire des caresses; tous l'appelaient par son nom. L'un de ceux qui montraient le plus d'égards pour lui était Tekouri, chef du plus grand village de la contrée. Chaque officier avait parmi les sauvages un ami particulier qui l'accompagnait partout. Enfin, ce peuple semblait le plus humain, le plus hospitalier, le plus doux qui fût au monde.

Le 8 juin, Marion, descendu à terre, fut accueilli avec des témoignages d'amitié plus vifs que de coutume. Rassemblés en conseil général, les chefs le proclamèrent le grand chef du pays, et lui placèrent sur la tête quatre magnifiques plumes blanches. Cependant le lieutenant Crozet, l'historien de ce triste voyage, avait de vagues et funestes pressentimens. « Dans le même temps, dit-il, le jeune sauvage que j'avais pris en affection et qui me témoignait beaucoup d'attachement, vint me visiter. C'était un jeune homme beau, bien fait, d'une physionomie douce et toujours riante : il avait ce jour-là un air de tristesse que je ne lui avais jamais vu. Il m'apportait en présent des armes, des outils et des ornemens d'un très-beau jade que je lui avais témoigné désirer. Je voulus les lui payer par des outils de fer et des mouchoirs rouges, il les refusa. Il ne voulut pas néanmoins reprendre ses jades. Je lui offris à manger, mais il refusa encore et me quitta avec une expression de tristesse indéfinissable. Je ne l'ai plus revu. Quelques autres sauvages, amis des autres officiers, disparurent aussi. Malheureusement nous ne fîmes pas assez d'attention à cette singularité.....

» Enfin, le 12 juin, à deux heures après midi, M. Marion descendit à terre dans son canot armé de douze hom-

Digitized by Google

mes, emmenant avec lui deux jeunes officiers, MM. de Vaudricourt et Le Houx, un volontaire et le capitaine d'armes du vaisseau. Tekouri, un autre chef et cinq ou six sauvages qui étaient sur le vaisseau, accompagnèrent M. Marion dont le projet était d'aller manger des huîtres, et de donner un coup de filet au pied du village de Tekouri.

» Le soir, M. Marion ne revint point, comme à son ordinaire, coucher à bord du vaisseau. On ne vit revenir personne du canot; on n'en fut pas inquiet : la confiance dans l'hospitalité des sauvages était si bien établie parmi nous qu'on ne se défiait point d'eux. On crut seulement que M. Marion et sa suite avaient couché à terre dans une de nos cabanes, pour être plus à portée le lendemain de voir les travaux de l'atelier occupé à la mâture du *Castries* qui était fort avancée.

» Le lendemain 13 juin, à cinq heures du matin, *le Castries* envoya sa chaloupe faire de l'eau et du bois pour la consommation journalière. A neuf heures, on aperçut à la mer un homme qui nageait vers les vaisseaux; on lui envoya aussitôt un bateau pour le secourir et l'amener à bord. Cet homme était un des chaloupiers qui s'était seul sauvé du massacre de tous ses camarades, assommés par les sauvages. Il avait deux coups de lance dans le côté, et se trouvait fort maltraité. Il raconta que, lorsque la chaloupe avait abordé la terre sur les sept heures du matin, les sauvages s'étaient présentés sur la grève sans armes, avec leurs démonstrations habituelles d'amitié; qu'ils avaient, suivant leur coutume, porté sur leurs épaules, de la chaloupe au rivage, les matelots qui craignaient de se mouiller, qu'ils s'étaient montrés enfin, comme à l'ordinaire, bons camarades; mais que les matelots s'étant séparés les uns des autres pour ramasser chacun leur paquet de bois, alors les sauvages, armés de casse-têtes, de massues et de lances, s'étaient jetés avec fureur par troupes de huit ou dix sur

Digitized by Google

chaque matelot, et les avaient massacrés; que lui, n'ayant affaire qu'à deux ou trois sauvages, s'était d'abord défendu, et avait reçu deux coups de lance; mais que, voyant venir à lui d'autres sauvages, et se trouvant plus près du bord de la mer, il s'était enfui et caché dans les broussailles; que, de là, il avait vu tuer ses camarades; que les sauvages, après les avoir tués, les avaient dépouillés, leur avaient ouvert le ventre, et commençaient à les hacher en morceaux, lorsqu'il avait pris le parti de tenter de gagner un des vaisseaux à la nage.

» Après un rapport aussi affreux, on ne douta plus que M. Marion et les seize hommes du canot dont on n'avait aucune nouvelle n'eussent éprouvé la même fin que les hommes de la chaloupe. Les officiers qui restaient à bord des deux vaisseaux s'assemblèrent pour aviser aux moyens de sauver les trois postes que nous avions à terre. On expédia aussitôt la chaloupe du *Mascarin*, bien armée, avec un officier de marine et un détachement de soldats commandés par un sergent. L'officier avait ordre d'examiner le long de la côte s'il ne découvrirait pas le canot de M. Marion et la chaloupe; mais il lui était surtout commandé d'avertir tous les postes, et d'aller d'abord au débarquement le plus voisin de l'atelier des mâts pour porter promptement du secours à ce poste, le premier et le plus important, avec l'avis de ce qui venait de se passer. L'officier découvrit en passant la chaloupe du *Castries* et le canot de M. Marion échoués ensemble devant le village de Tekouri, et entourés de sauvages armés de haches, sabres et fusils, qu'ils avaient pris dans les deux bateaux après avoir égorgé nos gens.

» Pour ne rien compromettre, l'officier ne s'arrêta point à cet endroit, où il aurait pu facilement dissiper les sauvages et reprendre les embarcations; il craignait de ne pas arriver à temps au poste de la mâture. Il se conforma donc

Digitized by Google

à l'ordre qu'il avait reçu d'y porter promptement secours, avec l'avis des événemens tragiques de la veille et du matin.

» Je me trouvais heureusement au poste; j'y avais passé la nuit, et, sans rien savoir du massacre de M. Marion, j'y avais fait faire bonne garde. J'étais sur une petite montagne, occupé à diriger le transport de nos mâts, lorsque, vers les deux heures après midi, je vis paraître un détachement marchant en bon ordre avec des fusils armés de baïonnettes, que je reconnus de loin, à leur éclat, pour n'être pas les armes ordinaires du vaisseau. Je compris aussitôt que ce détachement venait m'annoncer quelque funeste événement. Pour ne point effrayer nos gens, dès que le sergent qui marchait à la tête fut à la portée de ma voix, je lui criai d'arrêter, et je m'approchai pour apprendre seul ce dont il pouvait être question. Lorsque j'eus entendu ce rapport, je défendis au détachement de parler, et je me rendis avec lui au poste. Je fis aussitôt cesser les travaux, rassembler les outils et les armes: je fis charger les fusils, et partager entre les matelots tout ce qu'ils pouvaient emporter. Je fis faire un trou dans une de nos baraques pour enterrer le reste : je fis ensuite abattre la baraque, et donnai l'ordre d'y mettre le feu, pour cacher sous les cendres le peu d'outils et d'ustensiles que j'avais fait enterrer, faute de pouvoir les emporter.

» Nos gens ne savaient rien des malheurs arrivés à M. Marion et à leurs camarades. J'avais besoin, pour nous tirer d'embarras, qu'ils conservassent toute leur tête. J'étais entouré de sauvages, dont je voyais des troupes occuper toutes les hauteurs. Je partageai mon détachement, que je renforçai de matelots armés de fusils, partie à la tête, précédés du sergent, et partie à la queue : les matelots chargés d'outils et d'effets étaient au centre; je faisais l'arrière-garde. Nous partîmes au nombre d'environ soixante hommes; nous passâmes à travers plusieurs trou-

Digitized by Google

pes de sauvages, dont les différens chefs me répétaient souvent ces tristes paroles : *Tekouri mate Marion* (Tekouri a tué Marion). L'intention de ces chefs était de nous effrayer, parce que, chez eux, lorsque le chef est tué dans une affaire, tout est perdu pour ceux qui le suivent.

» Nous fîmes ainsi près de deux lieues jusqu'au bord de la mer, où les chaloupes nous attendaient, sans être inquiétés par les sauvages qui se contentaient de nous suivre sur les côtés, et de nous répéter souvent que Marion était mort et mangé. J'avais dans le détachement de bons tireurs qui, entendant dire que M. Marion était tué, brûlaient d'envie de venger sa mort, et me demandaient souvent la permission de casser la tête à ces chefs qui semblaient nous menacer. Mais il n'était pas temps de s'occuper de vengeance : dans l'état où nous étions, la perte d'un seul homme était irréparable, et si nous en avions perdu plusieurs, les deux vaisseaux ne fussent jamais sortis de la Nouvelle-Zélande. Nous avions d'ailleurs un troisième poste, celui de nos malades, qu'il fallait mettre en sûreté. J'arrêtai donc l'ardeur de nos gens, et je leur défendis de tirer, leur promettant de donner carrière à leur vengeance dans une occasion plus favorable.

» Lorsque nous fûmes arrivés à notre chaloupe, les sauvages semblaient nous serrer de plus près. Je donnai l'ordre aux matelots chargés de s'embarquer les premiers; puis, m'adressant à un chef sauvage, je plantai un piquet en terre à dix pas de lui, et je lui fis entendre que, si un seul des siens passait la ligne de ce piquet, je le tuerais avec ma carabine, dont je fis la démonstration de vouloir me servir. Le chef répéta docilement mon commandement aux siens, et aussitôt les sauvages, au nombre de mille hommes, s'assirent tous.

» Je fis successivement embarquer tout le monde, ce qui fut assez long, parce qu'il y avait beaucoup de bagages

Digitized by Google

à mettre dans la chaloupe, que ce bateau chargé, tirant beaucoup d'eau, ne pouvait accoster la terre, et qu'il fallait entrer dans la mer pour s'embarquer. Je m'embarquai enfin le dernier, et, aussitôt que je fus entré dans l'eau, les sauvages se levèrent tous ensemble, forcèrent la consigne, poussèrent le cri de guerre, nous lancèrent des javelots de bois et des pierres qui ne firent de mal à personne. Ils brûlèrent nos cabanes qui étaient sur le rivage, et nous menacèrent avec leurs armes qu'ils frappaient les unes contre les autres, en poussant des cris affreux.

» Aussitôt que je fus embarqué, je fis lever le grapin de la chaloupe; je fis ensuite ranger nos gens de manière à ne pas embarrasser les rameurs. La chaloupe était si chargée et si pleine, que je fus obligé de me tenir debout à la poupe, la barre du gouvernail entre les jambes. Mon intention était de ne pas faire tirer un coup de fusil, mais de regagner promptement le vaisseau, pour envoyer ensuite la chaloupe sur l'île Motou-Roua relever le poste de nos malades, notre forge et notre tonnellerie.

» A mesure que nous commençâmes à nous éloigner du rivage, les cris, les menaces des naturels augmentaient, de sorte que notre retraite avait l'air d'une fuite. Les sauvages entraient dans l'eau, comme pour venir attaquer la chaloupe. Je jugeai alors, avec le plus grand regret, qu'il était important et nécessaire à notre propre sûreté de faire connaître à ces barbares la supériorité de nos armes. Je fis lever les rames; je commandai à quatre fusiliers de tirer sur les chefs qui paraissaient les plus agités et animaient tous les autres; chaque coup fit tomber un de ces malheureux. La fusillade continua ainsi pendant quelques minutes. Les sauvages voyaient tomber leurs chefs et leurs camarades avec une stupidité incroyable; ils ne comprenaient pas comment ils pouvaient être tués par des armes qui ne les touchaient pas, comme leurs

Digitized by Google

casse-têtes et leurs massues. A chaque coup de fusil, ils redoublaient leurs menaces et leurs cris, ils s'agitaient horriblement sans changer de place; ils restaient sur le rivage comme un troupeau de bêtes. Nous les eussions détruits jusqu'au dernier, si j'avais voulu faire continuer la fusillade. Après en avoir tué malgré moi beaucoup trop, je fis ramer vers le vaisseau, et les sauvages cessèrent de crier. »

Crozet fit ensuite ramener les malades à bord, et prit toutes les mesures nécessaires pour que les navires fussent à l'abri d'un coup de main de la part des sauvages. Le jour suivant, il envoya un détachement sur l'île pour continuer la provision d'eau et de bois : trois cents naturels environ, qui habitaient un petit village de l'île, se présentèrent en armes et se disposèrent à livrer le combat. Les Français marchèrent sur eux, la baïonnette en avant, et les repoussèrent jusqu'à leur village où ils se préparèrent à résister, en poussant des cris affreux.

« Parmi les sauvages, dit Crozet, on remarquait Malou, chef de l'île, et cinq ou six autres chefs qui s'agitaient avec violence, haranguaient leurs guerriers et les excitaient à marcher sur l'ennemi; mais les guerriers n'osèrent le faire. Parvenus à une portée de pistolet du village, les Français firent halte et commencèrent leur fusillade par abattre les six chefs, ce qui mit en fuite les autres guerriers. Le détachement les poursuivit sans pitié, en tua une cinquantaine, en culbuta plusieurs dans la mer, et mit le feu au village. Cette opération fit que les Français restèrent maîtres de l'île entière; ils en furent quittes pour un homme blessé à l'œil d'un coup de lance. »

Crozet fit enterrer les morts sur l'île. Il recommanda expressément qu'on leur laissât à chacun une main saillir hors de terre, pour prouver à leurs ennemis que les Français n'étaient point anthropophages comme eux. On es-

Digitized by Google

saya de s'emparer de quelques sauvages blessés, mais les malheureux se débattaient avec tant de frénésie, mordant ainsi que des bêtes féroces, et rompant comme des fils les cordes avec lesquelles on tenta de les garrotter, qu'il n'y eut pas moyen d'en retenir un seul. Les travaux nécessaires pour fabriquer les mâts du *Castries* et compléter les approvisionnemens d'eau et de bois retinrent encore les navires pendant un mois. Durant cet intervalle, les sauvages tentèrent à diverses reprises de les surprendre; mais leurs manœuvres furent toujours déjouées, et ils perdirent encore plusieurs hommes en diverses occasions.

Avant de quitter cette terre funeste, le capitaine Du Clesmeur, qui avait succédé à Marion, voulut faire un dernier effort pour se procurer quelques renseignemens sur le sort de l'infortuné capitaine et de son escorte. Une chaloupe bien armée de pierriers et d'espingoles fut envoyée avec un détachement vers le village de Tekouri. L'officier commandant aborda au lieu même où l'on avait vu les canots échoués; mais ils n'y étaient plus : les naturels les avaient brûlés pour en tirer le fer. Le détachement monta vers le village : à son approche, les habitans s'étaient enfuis, et l'on remarqua de loin Tekouri, portant sur ses épaules le manteau de Marion, qui était de deux couleurs, écarlate et bleu. A peine restait-il dans le hameau quelques vieillards qui n'avaient pu fuir et qui se tenaient paisiblement assis devant les portes de leurs cases avec la sérénité des sénateurs romains attendant les Gaulois dans leurs chaises curules. L'un d'eux qu'on voulut emmener captif frappa, sans s'émouvoir, un soldat avec un javelot. On le tua; mais on ne fit aucun mal aux autres. Les fouilles opérées dans les cabanes firent découvrir dans celle de Tekouri le crâne d'un homme mort depuis quelques jours, et auquel adhéraient encore quelques parties charnues à demi rongées; on trouva aussi un morceau de

Digitized by Google

cuisse humaine fichée dans une broche en bois et dévorée aux trois quarts. On recueillit, dans les autres maisons, une chemise ensanglantée qui avait appartenu à Marion, les vêtemens et les pistolets du jeune de Vaudricourt, diverses armes du canot, et plusieurs lambeaux des hardes des matelots. Justement irrités à la vue de ces preuves du meurtre de leurs compagnons, les Français mirent le feu aux cases, et le village entier fut réduit en cendres. En même temps, on s'aperçut que les insulaires abandonnaient un autre village très-fortifié que commandait un chef nommé Piki-Ore. Comme on avait de fortes raisons de le croire complice de Tekouri, on se porta sur ce hameau que l'on trouva désert. En visitant les cases, on y découvrit aussi plusieurs objets provenant des canots et des lambeaux de hardes des hommes massacrés. Dans l'habitation de Piki-Ore, entre autres, on trouva des entrailles humaines nettoyées et cuites. Ce village fut aussi réduit en cendres. On saisit deux grandes pirogues qui furent lancées à l'eau et conduites aux navires. Les plus grandes planches furent utilisées; on brûla le reste.

Après ces terribles représailles, les deux navires quittèrent la baie des Iles le 14 juillet 1772, laissant dans la mémoire des sauvages des souvenirs ineffaçables du passage des Français. Les Nouveaux-Zélandais reconnaissent cependant que c'est à Marion qu'ils doivent la plupart des plantes potagères qui abondent aujourd'hui aux environs de la baie des Iles. Plus d'une fois ils ont rappelé cette circonstance au capitaine d'Urville, en parlant de Marion comme d'un nom vénéré parmi eux.

Suivant l'illustre navigateur que nous venons de nommer, il faut attribuer le meurtre du capitaine français aux idées des naturels sur la nécessité de venger les insultes reçues. «Les dépositions unanimes des chefs de la tribu de Paroa, parmi lesquels était un petit-fils de Malou qui

Digitized by Google

périt sur Motou-Roua, tendaient à établir, dit M. d'Urville, que Tekouri et ses guerriers appartenaient à la tribu de Wangaroa. Le chef Nagui-Nouï, si injustement enlevé deux ans auparavant par le capitaine Surville, était aussi de cette tribu et pouvait être proche parent de Tekouri. Dans cette circonstance, suivant les préjugés despotiques du pays, l'honneur imposait à ce chef l'obligation d'obtenir une sanglante satisfaction de cet outrage. S'il attendit aussi longtemps, ce fut sans doute pour se procurer une occasion favorable. »

Durant leur longue relâche à la baie des Iles, les Français recueillirent dans leurs rapports avec les naturels une foule de renseignemens précieux sur les coutumes et le caractère de ces hommes énergiques et sauvages. Ils purent y distinguer trois races d'hommes tout-à-fait distinctes, des blancs, des noirs et des jaunes. La couleur des blancs est en général celle des peuples méridionaux de l'Europe : quelques-uns avaient les cheveux rouges. On y remarqua un jeune homme bien fait, de cinq pieds onze pouces, qu'on aurait pris pour un Français à la couleur de son teint et aux traits de son visage, et une jeune fille de quinze à seize ans aussi blanche que les femmes françaises. Les Nouveaux-Zélandais paraissent en général d'une grande indifférence pour leurs femmes, qui vivent dans une condition inférieure et malheureuse. C'est sur elles que roulent tous les travaux pénibles du ménage, la pêche des coquillages, la récolte des racines de fougères, la préparation des mets, etc.; elles sont, en un mot, plutôt les servantes que les compagnes de leurs maris. Cet état d'asservissement et l'habitude de ces laborieuses fonctions les rendent difformes et disgracieuses, tandis que les jeunes filles sont bien faites et d'une figure assez agréable. Les productions et les animaux de la Nouvelle-Zélande, les vêtemens, l'industrie, les mœurs guerrières et les villages

Digitized by Google

fortifiés de ses peuples ont été assez exactement décrits par Cook, pour que nous n'ayons pas besoin de rapporter ce qu'en dit la relation du lieutenant Crozet.

La mort de Marion, la perte d'hommes et les avaries éprouvées par les vaisseaux abrégèrent la fin de ce malheureux voyage. Le capitaine Du Clesmeur se borna à reconnaître les îles Tonga et ramena *le Castries* et *le Mascarin* à l'Ile-de-France, après avoir relâché à Gouaham et à Manille.

FIN DU PREMIER VOLUME DES VOYAGES AUTOUR DU MONDE.

Digitized by Google

TABLE
DES MATIÈRES.

Pages.

I. FERDINAND MAGELLAN. — 1519-1522.
Côte des Patagons. — Détroit de Magellan. — Iles Mariannes. — Iles Philippines. 1

II. GARCIA DE LOYSA. — ALFONSO DE SALAZAR. — 1525-1528.
Détroit de Magellan. — Iles Mariannes. 16

III. ALVARO DE SAAVEDRA. — 1526-1528.
Nouvelle-Guinée. 17

IV. JUAN GAETAN. — 1542.
Iles Sandwich. 19

V. FRANCIS DRAKE. — 1577-1580.
Californie. — Iles Mariannes. — Moluques. 20

VI. THOMAS CAVENDISH. — 1586-1588.
Détroit de Magellan. — Iles Mariannes. — Iles Philippines. — Sainte-Hélène. 27

VII. ALVARO MENDANA DE NEYRA. — 1595-1596.
Iles Salomon. — Iles Marquises ou Nouka-Hiva. — Nitendi. 30

VIII. OLIVER VAN NOORT. — 1598-1601.
Côte des Patagons. — Mariannes. 40

IX. FERNANDEZ DE QUIROS. — 1605-1608.
Archipel Pomotou. — Terre du Saint-Esprit. — Iles Taïti. — Détroit de Torrès. 49

Digitized by Google

Pages.

X. SCHOUTEN ET LE MAIRE. — 1615-1616.

Détroit de Le Maire. — Cap Horn. — Iles Honden, Zonderground, Waterland, Vliegen. — Iles Niouha. — Iles Onou-Afou et Allou-Fa'ou. — Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-Guinée. 52

XI. JACOB LHERMITE. — 1624-1626.

Détroit de Le Maire. — Terre-de-Feu. 72

XII. ABEL TASMAN. — 1642-1644.

Tasmanie. — Nouvelle-Zélande. — Iles Tonga, ou des Amis. Iles Viti (Fidgi des anciennes cartes). — Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-Guinée. — Australie. 75

XIII. COWLEY. — 1683-1686.

Iles Galapagos. — Mariannes. 83

XIV. WILLIAM DAMPIER.

PREMIER VOYAGE. — 1683-1688.

Australie ou Nouvelle-Hollande. 86

DEUXIÈME VOYAGE. — 1699-1701.

Australie (Nouvelle-Hollande). — Nouvelle-Guinée. — Nouvelle-Irlande. — Iles Garet de Nys, Caen, etc. — Nouvelle-Bretagne. — Détroit de Dampier. — Iles Longue, de la Couronne, etc. 92

XV. WOODES ROGERS. 1708-1711.

Iles Juan Fernandez. 106

XVI. DON FRANCISCO DE PADILLA. — 1710.

Iles Pelew. 112

XVII. LE GENTIL DE LA BARBINAIS. — 1715-1718.

Côtes du Pérou. — Colonie espagnole de Gouaham. 116

XVIII. JACOB ROGGEWEEN. — 1721-1723.

Ile de Pâques (île Waïhou). — Iles Pernicieuses ou Palliser. — Iles Vliegen. — Iles Hamoa (îles Bauman). — Nouvelle-Bretagne. 118

XIX. GEORGE ANSON. — 1740-1744.

Iles Juan Fernandez. — Iles Mariannes. — Chine. 127

XX. JOHN BYRON. — 1764-1766.

Iles Falkland ou Malouines. — Iles Disappointment, Oura,

Digitized by Google

Pages.

Tioukea, Vliegen. — Iles York, Danger. — Ile Byron. — Tinian. — Batavia. 140

XXI. SAMUEL WALLIS. — 1766-1768.

Ile Whitsunday. — Iles Queen Charlotte. — Iles Touï-Touï, Cumberland, Henry. — Iles Taïti. — Iles Niouha. — Ile Wallis. 151

XXII. PHILIP CARTERET. — 1766-1769.

Iles Pitcairn, Osnabruck, Gloucester. — Iles Nitendi ou Santa Cruz. — Iles Salomon. — Canal Saint-George. — Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-Hanovre. — Iles Portland. — Iles de l'Amirauté. — Iles Guèdes. 168

XXIII. LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE. — 1766-1769.

Naturels de la Terre-de-Feu. — Archipel Pomotou. — Iles Taïti. — Archipel Hamoa ou des Navigateurs. — Grandes-Cyclades ou Nouvelles-Hébrides. — Louisiade. — Iles Salomon. — Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-Guinée. 180

XXIV. JAMES COOK. — PREMIER VOYAGE. — 1768-1771.

§ I. Objet du voyage. — Excursion sur une montagne de la Terre-de-Feu. — Découverte de quelques îles de l'archipel Pomotou. 204

§ II. Séjour à Taïti. — Vols des naturels réprimés par les chefs. — Mœurs et coutumes des Taïtiens. 210

§ III. Départ de Taïti. — Reconnaissance des autres îles de l'archipel. — Découverte de Rouroutou. 225

§ IV. Arrivée à la Nouvelle-Zélande. — Entrevue avec les naturels. — Découverte du détroit de Cook. — Circumnavigation des deux grandes îles. — Mœurs et productions de la Nouvelle-Zélande. 228

§ V. Reconnaissance de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande ou Australie. — Echouage de *l'Endeavour*. — Entrevues avec les Australiens. — Passage à travers le détroit de Torrès. 248

§ VI. Arrivée à Batavia. — Mort de Toupaïa et d'un grand nombre des compagnons de Cook. — Retour en Angleterre. 254

Digitized by Google

Pages

XXV. JEAN-FRANÇOIS-MARIE DE SURVILLE. — 1769-1770.

Iles Bashi. — Archipel Salomon. — Histoire du naturel Lova-Sarega. — Relâche à la Nouvelle-Zélande. — Enlèvement du chef Nagui-Nouï. — Mort de Surville. 257

XXVI. MARION DU FRESNE. — 1771-1772.

Relâche à Van Diemen. — Séjour à la baie des Iles de la Nouvelle-Zélande. — Massacre de Marion et de plusieurs de ses compagnons. 270

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

BIBLIOTECA CENTRAL
A. 97 - 8.º
- 1521 -

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA DE CATALUNYA
1001987870

Digitized by Google

120

INSTITUT
D'ESTUDIS CATALANS

BIBLIOTECA DE CATALUNYA

Núm. 56739

BIBLIOTECA CENTRAL

A. S
-1.